

Et l'amour aussi a besoin de repos

Jančar, Drago

VISIT...

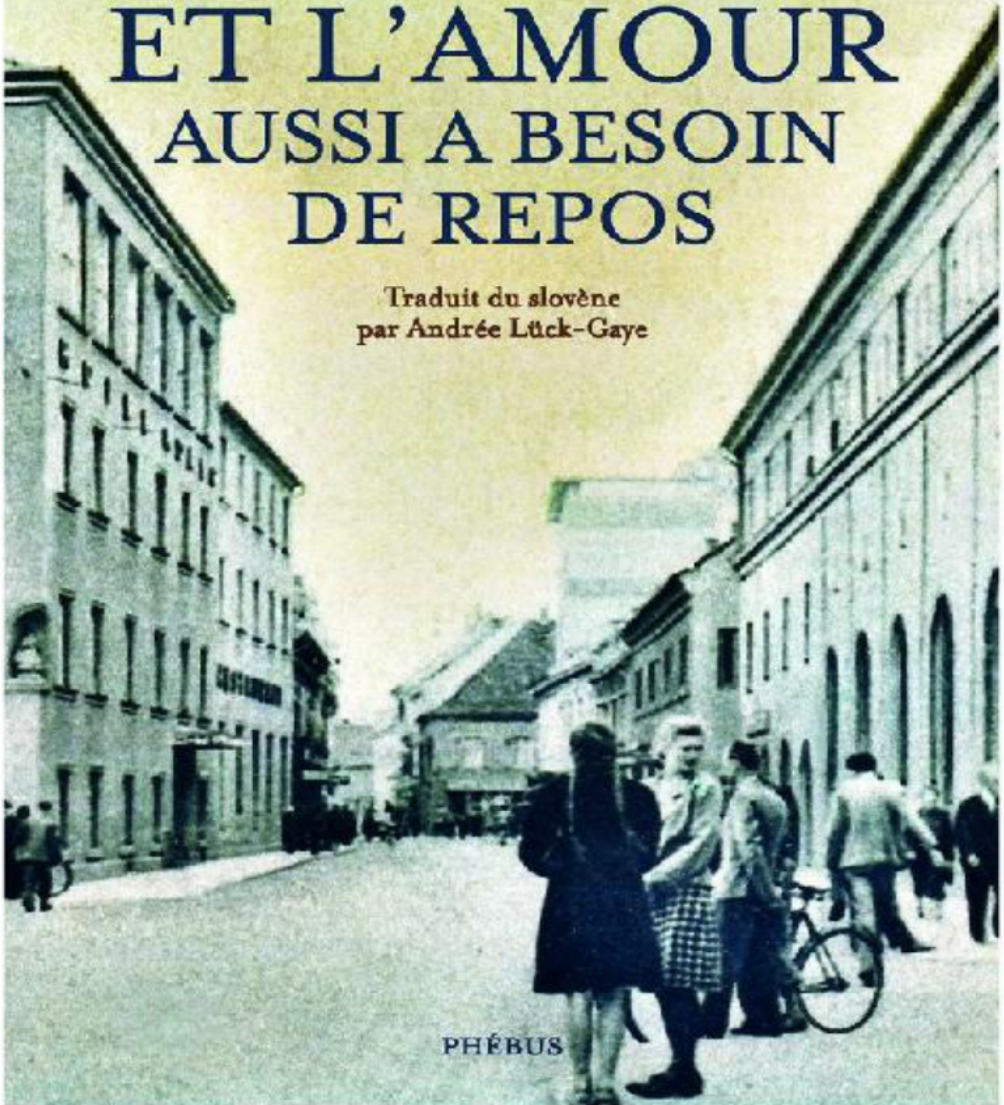
LANZAROTE
Caliente.COM



DRAGO JANČAR

ET L'AMOUR AUSSI A BESOIN DE REPOS

Traduit du slovène
par Andrée Lück-Gaye



PHÉBUS

DRAGO JANČAR

ET L'AMOUR AUSSI
A BESOIN DE REPOS

roman

Traduit du slovène par
ANDRÉE LÜCK GAYE



Après la conquête de la Yougoslavie par les armées allemandes en 1941, la ville slovène de Maribor, historiquement germanophone, est annexée par le Troisième Reich. Dans la cité rebaptisée Marburg an der Drau, les voisins et les amis d'hier se déchirent et un mouvement de résistance s'organise dans les montagnes environnantes. Au cœur de ce roman, trois personnages : Valentin, le maquisard, Sonja, sa petite amie, et le SS Ludwig, qu'on appelait naguère Ludek. La guerre bouleverse leur perception du monde et d'eux-mêmes, elle brise inéluctablement leurs vies. Renouant avec la fresque historique qui a fait le succès de *Cette nuit, je l'ai vue* (Prix du meilleur livre étranger, 2014), Drago Jančar signe ici un très grand roman d'amour et de mélancolie.

*Né en 1948 à Maribor, en Slovénie, Drago Jančar connaît la prison dès 1974 comme jeune journaliste opposé au régime communiste de Yougoslavie. Devenu scénariste puis éditeur, ses premiers romans l'imposent rapidement sur la scène littéraire slovène puis européenne. Traduit en plus de vingt langues, il a remporté de nombreux prix (dont le prix Herder en 2003, le Prix européen de littérature en 2011 ou encore le Prix du meilleur livre étranger en 2014). Aux Éditions Phébus ont paru *Cette nuit, je l'ai vue* (2014) et *Six mois dans la vie de Ciril* (2015).*

Les publications numériques de Phébus sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-7529-1135-3



Carte postale de Maribor pendant la Seconde Guerre mondiale.
© Muzej narodne osvoboditve Maribor

LA FILLE DE LA PHOTO

Sur le cliché pris par un photographe inconnu, deux filles sveltes : la première en jupe légère à carreaux et chaussettes sombres, l'autre dans un élégant manteau noir et avec deux belles tresses qui lui tombent dans le dos. Celle-ci ne porte pas de chaussettes, à l'évidence, ce sont les derniers soupirs, les derniers vestiges d'un été chaud, peut-être les premiers jours de septembre. Image matinale de citadins qui se pressent vers leurs affaires, femme qui porte un cartable, pourtant certains musardent, désœuvrés. Ici, un homme à vélo bavarde avec quelqu'un, probablement du temps, un autre, en ce jour de grâce, tire sur sa cigarette et expire de grandes bouffées de fumée. Un œil attentif pourrait noter qu'il est arrivé quelque chose à l'écriteau du grand bâtiment : HOTEL OREL a été transformé en HOTEL ADLER ; une petite correction, le propriétaire, pratique, a seulement commandé deux nouveaux caractères A et D, puis il a transformé le mot RESTAVRACIJA en RESTAURANT. Dans le coin droit en bas, un homme en uniforme marche, il tourne le dos au photographe. Bottes noires, veste militaire grise, pistolet à la ceinture. L'image idyllique d'un paisible après-midi d'automne précoce dans une rue de Maribor laisse soudain place à un instant de tension invisible : d'où vient cet homme, où va-t-il dans cet uniforme qui est presque certainement l'uniforme d'un membre des unités *Schutzstaffel*, ce SS inconnu arrive du bord de la photo et se dirige vers le fond. Il n'est inconnu qu'au premier abord, dès l'instant suivant, la fille aux cheveux blonds, à la jupe à carreaux et aux chaussettes noires jette un regard à l'homme en uniforme et dit à son amie :

– Mais est-ce que ce n'est pas le portrait craché de Ludek ?

Son amie à tresses saisit au dernier moment le profil de l'officier allemand qui passe.

– J'ai l'impression que ça pourrait être lui, dit-elle en riant. Il a l'air un peu plus adulte.

Mais elle redevient rapidement sérieuse en voyant le visage de son

amie.

Le visage de la fille à la jupe à carreaux et aux chaussettes noires semble soucieux, quelque chose la tracasse, peut-être vient-elle de raconter à son amie ce qui l'inquète, soudain elle se rend à l'évidence :

– C'est lui, dit-elle, je le reconnais.

Elles le suivent un moment des yeux.

– Tu crois que je pourrais lui parler ? demande la fille à la jupe à carreaux d'une voix surexcitée, presque tremblante.

– Moi, à ta place, je lui parlerais, l'amie à la tresse fait un geste encourageant et elle hausse les épaules : qu'est-ce que ça te coûte ?

La fille à la jupe à carreaux se balance nerveusement d'un pied sur l'autre.

– Je demanderai à mon père de lui parler, il le connaît bien.

Et au bout d'un moment, elle ajoute :

– S'il accepte.

– Sonja ! s'écrie son amie et elle sourit d'un air un peu espiègle : Moi je pense qu'il vaudrait mieux que tu lui parles, toi.

Ce sourire est superflu, il est sans objet, Sonja qui écrase nerveusement son sac dans ses mains n'a pas envie de rire, pas même de sourire, pourtant il lui faudra le faire bientôt ; si elle veut parler à cet homme, il lui faudra sourire aimablement.

Maintenant, l'homme en uniforme au pas décidé est au fond du cliché, vers l'extrémité de la rue qui s'appelle désormais Burggasse.

– Advienne que pourra, dit soudain la fille blonde à la jupe à carreaux, elle serre son sac contre elle et court derrière l'officier. Si elle n'accélère pas, elle ne le rattrapera pas. Elle court.

2

Je la vois courir sur le trottoir, devant la fenêtre du café Astoria, derrière un homme en uniforme, rue Slovenska, il y a quelques années c'était encore la Slovenska, la rue Slovenska, il y a plus longtemps encore, du temps de l'Autriche, c'était la Windischstrasse, maintenant c'est la Burggasse, elle court derrière l'officier allemand, elle s'en rapproche. Un instant, elle le perd de vue, l'officier oblique vers la Tyrševa, il y a encore quelque temps, c'était la Tyrševa, maintenant c'est la Herrengasse. La fille en jupe à carreaux, Sonja, s'arrête à l'angle, elle reprend son souffle et le suit des yeux. Elle a l'impression que si elle réfléchit, elle n'y arrivera pas. Mais elle doit, une sorte d'espoir lui dit qu'elle doit le faire. L'instant suivant, elle se décide et prend la rue qui monte. Bientôt, elle arrive presque à sa hauteur, elle essaie de respirer régulièrement, elle ne veut pas qu'il la voie essoufflée, elle veut avoir l'air de se promener, avoir l'air d'aller par hasard vers le parc ou d'avoir quelque chose à faire dans cette

direction. Elle marche presque à côté de lui, un pas derrière, il se peut qu'elle se demande encore si elle doit l'aborder, peut-être qu'elle n'ose pas, peut-être que son cœur bat plus vite. Ensuite elle le double d'un pas rapide, se tourne vers lui et, comme si elle venait juste de le remarquer, elle dit :

– Mais c'est bien toi, Ludek.

L'officier lui jette un coup d'œil.

– Tu ne te souviens pas de moi ? La fille à la jupe à carreaux sourit, elle doit sourire.

L'homme s'arrête, il la toise du regard, il n'a pas l'air de la connaître.

– Tu ne me reconnais pas ? dit la fille en serrant encore plus fort son sac contre sa poitrine. C'est moi, Sonja.

– Que voulez-vous ? dit l'officier en allemand d'une voix coupante, désagréable, et il plonge en elle un regard où il y a malgré tout un peu de curiosité, elle lui dit peut-être quelque chose quand même.

Sonja parle aussi allemand, pour elle ce n'est pas difficile, elle l'a appris au lycée et d'ailleurs, dans cette ville, maintenant, on ne parle plus que l'allemand, c'est pourquoi elle est un peu gênée d'avoir utilisé le slovène. Et ça en s'adressant à un militaire en uniforme allemand, à un officier à qui elle veut demander quelque chose. La discussion pourrait se terminer tout de suite, avant même d'avoir commencé, même si Ludek parle aussi slovène, Sonja le sait, il y a une quinzaine d'années, elle était alors une petite fille, il parlait slovène.

– Nous avons skié ensemble dans le Pohorje, reprend vite Sonja en allemand, vous aviez un pull-over bleu, elle se met à le vouvoyer, il a une telle voix, un tel regard, qu'elle ne peut pas lui dire, toi, Ludek.

– Monsieur avait un pull-over bleu, continue-t-elle vite et essoufflée, et elle fait un sourire, avec une bande blanche en travers... Vous connaissiez mon père, il s'appelle Anton, Anton Belak... vous vous en souvenez certainement... une fois nous sommes allés ensemble au ski, vous m'avez relevée quand je suis tombée, j'étais toute mouillée... la neige était mouillée.

Elle dit tout ça dans un souffle, elle le regarde et elle attend.

L'officier commence à comprendre, en entendant le nom du père de la fille, quelque chose lui revient, mais on dirait qu'il ne veut pas le savoir, à l'époque, c'est vrai, on l'appelait Ludek, maintenant il est Ludwig, il a toujours été Ludwig, mais on lui donnait cet idiot de diminutif slave.

Il la regarde, soudain il sourit.

– Nous avons en effet skié là-haut, c'est vrai nous avons skié.

– Et moi je suis tombée dans la neige.

– Vous êtes tombée dans la neige ?

– Et vous m'avez ramassée. J'étais toute mouillée, j'avais perdu un

bâton.

– Votre bâton ?

– Un bâton de ski, on l’a cherché dans la neige.

Ludwig regarde sa montre.

– Et votre père ? demande-t-il, comment va votre père ?

Il n’attend pas la réponse, il est pressé, il occupe un poste important dans cette ville, extrêmement important, il ne peut pas rester indéfiniment dans cette rue de Maribor à bavarder avec une fille qu’il a autrefois ramassée dans la neige, et peut-être en même temps que son bâton de ski, il regarde sa montre et dit que le travail l’attend. Mais il pense aussi que la fille est maintenant une femme et qu’il la ramasserait encore volontiers dans la neige.

– Et après votre travail ? dit Sonja et elle sent une rougeur envahir son visage. Nous pourrions peut-être boire un thé après le travail ? Dans un café ?

Il la regarde, surpris, un peu soupçonneux aussi. Étant donné son travail, cette proposition le rend immédiatement méfiant.

– Quelque chose ne va pas pour votre père ? demande-t-il sans détour car il sent qu’il y a, derrière ce thé, un problème dont la fille veut parler.

– Ce n’est pas pour mon père, dit Sonja tout bas.

– Si c’est quelque chose d’officiel, venez à mon bureau, dit Ludwig, il salue poliment et continue son chemin.

Sonja se tait et regarde par terre. Elle serre son sac si fort que sa peau en devient toute blanche à l’articulation. Elle pourrait le suivre, elle pourrait dire qu’ils vont faire un bout de chemin ensemble. Mais elle en est incapable, elle est incapable de faire plus, elle a fait ce qu’elle pouvait. Elle reste sur place et le suit des yeux.

– Rien qu’un thé, s’écrie-t-elle, elle ne sait pas elle-même d’où elle a tiré la force d’endurer cette humiliation. D’implorer un rendez-vous dans la rue, derrière un officier allemand. De soutenir les regards éloquents des passants, et de supporter aussi son sourire compatissant quand il arrête son pas déterminé, se tourne vers elle et dit :

– Bon. Demain après-midi, je suis libre. À cinq heures au Theresienhof. Et je ne suis en aucun cas Ludek. Je m’appelle Ludwig.

Sonja acquiesce et reste au milieu de la rue, elle regarde le dos large, les bottes noires, l’allure décidée de Ludwig Mischkolnig qui, en bottes et uniforme de SS, marche à grands pas vers son dur labeur. Elle sait où est le Theresienhof, il y a encore quelques années c’était le *Grand Café*, maintenant ce sont les officiers allemands qui sont assis là-bas, les filles comme Sonja n’y vont pas, mais elle ira, elle doit y aller.

– Votre allemand, dit Ludwig Mischkolnig, en allumant sa cigarette, votre allemand est excellent.

Maintenant il porte un costume civil, sombre et élégant, à fines rayures bleues. Sonja a alors l'impression qu'il ressemble plus à ce Ludek qu'elle a connu.

– Pourquoi me vouvoyez-vous, il ne faut pas, nous nous connaissons depuis longtemps.

Sonja veut parler avec lui comme s'ils se connaissaient depuis longtemps, et ils se connaissaient effectivement, même s'il n'en gardait probablement qu'un souvenir superficiel.

– C'est vrai, dit Ludwig. Quand je t'ai ramassée dans la neige là-haut dans le Pohorje, tu étais encore une petite fille.

– Pas si petite, j'avais combien, environ douze ans. Mais je me souviens très bien de tout. Vous, les adultes, vous buviez du vin chaud, nous les enfants, on mangeait des gâteaux, c'est ma mère qui les apportait.

– Du vin chaud, oui.

Il souffle dans l'air un petit nuage rond de fumée qui se transforme au-dessus de sa tête en un petit anneau tremblant. Il observe avec satisfaction sa production de fumée bleuâtre, Sonja aussi l'observe, elle rirait bien si ça n'était pas aussi sérieux, mais peut-être que ça serait mieux qu'elle rie, alors un peu forcée, elle se met à rire nerveusement.

– Et comment fais-tu ? demande-t-elle, l'air admiratif. Oh, elle fait seulement semblant d'admirer ce petit nuage, ça ne l'intéresse absolument pas, elle s'efforce de le regarder dans les yeux avec admiration mais elle ne peut pas, il a un regard vert, froid.

– Tu veux essayer ?

– Je ne fume pas, dit Sonja.

Ce qui n'est pas vrai. Elle a fumé quelquefois avec son copain. Plus pour plaisanter, c'était amusant de souffler la fumée en l'air dans le lit.

– Ce n'est pas difficile, Ludwig rit. Regarde.

De nouveau, il envoie un anneau bleuâtre sous le plafond et l'observe en train de s'évanouir. Comme si rien ne le pressait et qu'il avait le temps. Beaucoup, beaucoup de temps. Quelque chose de bizarre s'empare de Sonja, elle doit détourner son regard de cette action facile. Bien sûr : c'est ainsi qu'il envoie des anneaux de fumée vers le plafond quand il interroge quelqu'un dans son bureau. Il pose une question, il lance un anneau de fumée vers le plafond, il l'observe et attend la réponse.

– Ton allemand, dit Ludwig et il se penche par-dessus la table vers elle, est tellement... comment dire, fluide. Et clair, tu prononces chaque mot si distinctement.

– J'ai étudié la médecine à Graz. À Karl-Franzens-Universität.

– Oh !

Mischkolnig dit Oh, l'air surpris. Un sourire aimable apparut sur son visage, son Oh était comme ses petits nuages, comme les anneaux qu'il lançait vers le plafond du *Grand Café*, c'est-à-dire du Theresienhof.

– Reichsuniversität, maintenant ça s'appelle Reichsuniversität. On a abandonné ce nom autrichien ridicule.

Vite elle acquiesça : abandonné. Son père pensait que l'université Charles et François avait un nom vraiment réputé, un vieux nom respectable.

– Mais j'ai arrêté, dit-elle.

– Et pourquoi ?

Elle ne voulait pas parler des raisons pour lesquelles elle avait arrêté ses études.

– C'est la guerre.

Mischkolnig éclata de rire.

– Pourquoi les gens n'étudieraient-ils pas pendant la guerre, les universités fonctionnent, les usines fonctionnent, tout fonctionne, la vie continue.

C'est seulement maintenant en se penchant vers elle qu'il voit les petites taches qu'elle a sous les yeux, sur les joues, sur le cou aussi, s'il regarde bien, sur le cou aussi. Un cou lisse, un allemand fluide, une fille limpide.

– Notre professeur d'allemand, dit-elle vite pour ne pas avoir à répondre à sa question sur les études et les raisons pour lesquelles elle a arrêté, notre professeur de lycée a fait ses études à Francfort.

– Il ne s'agit pas de l'endroit où votre professeur a étudié.

Il sourit et expliqua de quoi il s'agissait.

– Il s'agit du fait que ceux d'entre vous qui ont appris cette langue en saisissent mieux la force et la beauté. Comment dire... vous êtes frais, il y a de la fraîcheur et de la précision dans votre prononciation. Tu ne vas pas me croire : quand je suis allé à Graz, ça devait être peu après ce séjour au ski, je suis allé suivre un cours d'allemand littéraire. D'allemand de Goethe, d'allemand de Schiller. Avant d'aller là-haut, j'avais travaillé dans une imprimerie, tous les jours j'avais affaire à la langue, au texte imprimé, je sais ce qu'est une langue et je sais ce qu'est la culture. Je voulais me débarrasser de ce répugnant dialecte de Maribor, il fallait donc que je fasse quelque chose.

Il se mit à rire. C'était drôle que lui Ludwig Mischkolnig dont la famille était ici sur la marche sud de l'Allemagne depuis des temps immémoriaux ait appris à prononcer les mots et les phrases comme les prononçaient sans doute Schiller et Goethe.

– Notre professeur nous a expliqué, dit Sonja inconsiderément, que l'allemand de Maribor était un reste d'un dialecte bavarois. Vos ancêtres venaient peut-être de Bavière.

Ludwig cessa de rire. Car ça, ce n'était pas drôle, ce n'était pas inconsideré, c'était stupide, complètement absurde. Un reste ? Vos ancêtres ? Et vos ancêtres à vous, d'où sont-ils venus, ils se sont traînés de là-bas, des marais russes, vêtus de fourrures infectes.

– Ton professeur est un idiot, dit-il calmement. Et même s'il a étudié cent fois dans la ville de Goethe. Il enseigne toujours au lycée ?

Sonja secoua la tête. Soudain cette conversation devant un thé et sous les anneaux de fumée qui se tortillaient sous le plafond prenait un mauvais tour, quelle bécasse, je ne suis pas venue ici pour provoquer cet homme.

– Je pense qu'on l'a exilé. Quelque part en Serbie, je crois.

– Il est à sa place, dit-il, sur le fumier de l'Europe.

Sonja regarda devant elle, elle but une petite gorgée de thé. Mischkolnig l'observa attentivement quelques instants. Quand elle l'avait abordé dans la rue, elle avait rougi, maintenant son regard est fuyant, elle est incapable de le regarder dans les yeux, ses pupilles brunes errent dans l'échappée des grandes fenêtres, là-bas de l'autre côté de la Drave, sur la berge verte de l'autre côté de la rivière. Qu'est-ce qu'elle a derrière la tête ? Mischkolnig connaît bien les regards des gens, les regards qui mentent, les regards qui se cachent, les regards qui errent perdus dans la pièce, les regards qui cherchent désespérément des indices pour trouver une solution là où il n'y en a pas. Dans ses yeux, au-dessus de ses joues couvertes de taches de rousseur, il n'y a rien de tel, ce sont les yeux d'une jeune innocence, ils n'ont rien d'autre derrière la tête que de vouloir intervenir pour quelqu'un, elle va lui demander de l'aide, bientôt on verra ce qu'elle veut.

Ensuite il sourit de nouveau, c'est bien ce qu'il a dit sur le fumier serbe, ce n'est pas une mauvaise idée, il faudra qu'il le redise à quelqu'un au bureau. Ou mieux encore, en un peu vulgaire : dans le boyau de l'Europe, regardez donc sur la carte, cette Serbie qui a détruit l'Autriche est vraiment un boyau.

Elle ne dit rien. Elle aimait bien son professeur d'allemand qui n'était pas pour rien dans son admiration pour la langue et la culture allemandes. Ce Ludwig et les siens l'avaient embarqué dans un train, comme presque tous les professeurs et les prêtres et beaucoup d'autres de cette ville. Pour la Serbie, elle n'avait rien contre la Serbie. Et l'homme avec qui elle parle ici n'est pas le Ludek d'il y a dix ans, il n'est pas l'homme de qui elle pourrait attendre quelque chose. Elle s'est trompée, elle ferait mieux de se lever et de s'en aller. Mais l'exposé sur la langue n'est pas fini, il semble à Mischkolnig qu'il doive encore expliquer quelques petites choses à la jeune fille.

– Que tu comprennes bien : un dialecte allemand, c'est toujours de l'allemand. Cette langue est dans notre sang, tu comprends ? C'est

dans notre organisme, ça coule dans notre sang, avant moi dix générations ont parlé l'allemand et alors la langue vieillit, se relâche. Et des mots étrangers se mélangent à elle. C'est pourquoi j'ai moi-même dû la purifier. Tu comprends ?

Sonja acquiesce. Elle comprend.

– On est une vieille nation, une vieille culture. Mais vous, vous êtes une jeune nation, vous apprenez vite. Vous nous apporterez la fraîcheur, du sang nouveau, en une génération, vous deviendrez de meilleurs Allemands que nous.

Sonja n'envisage pas de devenir une meilleure Allemande, son père non plus. Elle dit quand même : réflexion intéressante.

Elle dit ça pour avoir la paix, elle n'est pas venue ici pour écouter ses élucubrations sur la langue et le sang frais ni pour admirer les anneaux bleuâtres de fumée de cigarettes qui s'échappent de sa bouche. Et elle acquiesce. Et elle répond avec amabilité au salut des officiers qui passent près de leur table et qui saluent respectueusement le *gentleman* Ludwig, comme dit le vieux monsieur en culotte et bottes de cheval : Le gentleman Mischkolnig est aujourd'hui en bonne compagnie, mes hommages ; elle n'est pas venue pour saluer, en compagnie d'un gentleman sans uniforme, les autres passants, dans l'ensemble des gentlemen en uniforme, dont le café est rempli.

– Oh, j'ai complètement oublié, s'écrie-t-elle, mon père te salue.

Elle a inventé ça, pauvre dernière tentative pour détourner l'homme de ses monologues sur la langue et la culture. Et les fumiers. Si son père savait qu'elle est assise au *Grand Café* au milieu des officiers allemands, il serait de mauvaise humeur. Ce Ludek, dirait-il, c'était un gars tout à fait convenable jusqu'à ce qu'il s'occupe d'imprimerie. Et ensuite il s'est embarqué dans le *Kulturbund*, et ensuite il a décanillé en Autriche. Comment est-il possible, dirait-il, il disait ça souvent, que ces gens-là soient devenus de telles ordures ? Il serait sans doute triste de savoir qu'elle est assise avec Ludek et qu'elle admire la fumée qu'il sait, avec tant d'habileté, rien qu'avec la bouche, changer en anneaux.

– Oh, s'écrie Ludwig avec satisfaction, ça me fait plaisir. Il travaille toujours à l'hôpital ?

– Toujours, acquiesce Sonja, en chirurgie.

– Alors il a pas mal de travail, dit-il en la regardant d'un air entendu.

– Pas mal, oui.

Ludwig se tait pendant un moment, on dirait qu'il ne sait pas s'il doit continuer la conversation avec la jeune dame qui l'admire visiblement ou s'il est préférable d'en finir avec ce thé douceâtre pour passer au cognac. Il se décide pour le cognac et fait signe au serveur qui accourt, serviette blanche jetée sur l'avant-bras.

Ils restent silencieux un certain temps comme s'ils n'avaient plus

rien à se dire. Quand le cognac arrive sur la table, Ludwig, d'un mouvement doux, habile, prend son verre en main, fait tourner le liquide jaune dans le verre, hume et goûte.

Sonia a l'impression qu'il sait faire ça aussi bien, peut-être mieux, que des ronds de fumée.

– C'est bon, dit-il soudain en slovène. Pourquoi tu t'étonnes, dit-il, tu penses que j'ai oublié ?

De nouveau il se penche au-dessus de la table et, tout bas, franchement, il ajoute :

– Dans mon travail, le slovène m'est très utile.

Sonja sent une sueur froide lui couler dans le dos. Dans son *travail*. Mais en même temps elle sent qu'elle ne peut plus s'occuper de fumée, de langue et de cognac. Elle est ici pour une affaire mortellement sérieuse. Et même si l'affaire est mortellement sérieuse, elle doit sourire.

– Quand nous nous sommes rencontrés dans la rue, j'ai mentionné qu'il ne s'agissait pas de mon père.

4

Maintenant Ludwig est silencieux, il regarde froidement devant lui. Il a oublié ce qu'ils se sont dit dans la rue, à ce moment-là, il pensait bien que la fille voulait intervenir pour quelqu'un, il connaît ces histoires, il lui semble qu'en effet elle lui a dit quelque chose de ce genre, mais il a oublié. Hier soir il a pensé plusieurs fois à sa démarche élastique et à sa jupe à carreaux, à sa voix agréable, à présent il pense au fait que son allemand est fluide et frais, presque autant qu'elle-même. Mais maintenant c'est toujours la même chose, dans cette maudite époque et dans cette maudite ville, elle a beau être cent fois sa ville, il n'est vraiment pas possible de profiter d'une minute de tranquillité, il faut être sur ses gardes à chaque instant.

– De quoi s'agit-il ? dit froidement Ludwig Mischkolnig, désormais il n'est plus Ludek, il est seulement un policier, un policier d'un genre extraordinairement important. Mais c'est justement parce qu'il est policier que Sonja lui parle, c'est justement pour ça qu'elle a couru derrière lui dans la rue. Il était alors en uniforme, maintenant il est en civil. Sonja ne sait pas que ce n'est pas un policier ordinaire, Mischkolnig est un officier SS. Actuellement mis à disposition du service de sécurité, du SD qui, dans cette ville, accomplit des tâches extraordinairement importantes. Elle ne sait pas non plus, mais elle va bientôt l'apprendre, que les policiers se promènent aussi en civil. Quand ils sont au travail, ils sont en uniforme, ce sont les uniformes gris des sections SS, tous ceux qui sont dans la police de sécurité sont aussi dans la SS. Mais, de tout ça, Sonja ne sait encore rien, elle

regarde avec un grand espoir Ludek, le jeune homme qui l'a autrefois ramassée dans la neige humide.

– On a arrêté mon ami par erreur. Ce qu'elle retenait depuis longtemps, depuis qu'elle avait couru derrière lui dans la rue, se débonde avec violence.

– Par erreur ?

– On l'a peut-être confondu avec quelqu'un d'autre.

– Il va sans dire que c'est par erreur, c'est toujours par erreur. Est-ce qu'il n'est pas lui aussi professeur ?

– Non, il est assistant à l'université de Ljubljana, géodésien.

– Ton copain ?

– Un ami, dit Sonja hésitante.

– Je vois, c'est ton copain.

Sonja regarde le thé refroidi sur la table, il en reste beaucoup, elle boit vite jusqu'à ce que la tasse soit vide, oh, comme elle voudrait que cette conversation finisse au plus vite.

– C'est uniquement pour ça que tu m'as arrêté dans la rue, pour quémander pour ton copain. Comment s'appelle-t-il ?

– Valentin. Valentin Gorjan.

Ludwig tire un carnet de sa poche et écrit le nom de Valentin. Sonja remarque du coin de l'œil qu'on les regarde des autres tables, quelqu'un rit à mi-voix. Leur collègue n'est pas seulement un gentleman, il travaille aussi au café. Il a tant à faire qu'il doit travailler tard dans l'après-midi, et au café et en galante compagnie. Il note aussi son numéro de téléphone, arrache la feuille et la lui tend par-dessus la table.

– Maintenant cette affaire est officielle, dit-il.

Il la regarde fixement, elle a penché la tête, il cherche ses yeux qui errent dans l'échappée des grandes fenêtres derrière lesquelles le soleil du soir brille chaudement.

– Quoi qu'il en soit, tu m'as un peu pris par surprise, dit Mischkolnig. Ici rien ne peut être personnel. Uniquement ce qui est légal, uniquement ça.

Lui aussi maintenant aimerait en finir avec cette discussion. C'est sa faute, il s'est embarqué dans cette conversation, dans la rue déjà, mais ce qui est fait est fait. Il ne doit rien à personne, encore moins à cette donzelle qui pense qu'elle va le fourrer dans une affaire idiote et quoi encore, et quoi encore, qu'il sauve son amoureux de la prison ?

– Appelle-moi dans deux jours, dit-il quand même, je vais m'en occuper.

Ils se lèvent tous les deux et quand il l'aide à mettre sa veste, il sent que les épaules de Sonja tremblent.

– Mais comprenons-nous bien, lui souffle-t-il dans l'oreille tout bas. Tu dois m'appeler. Si tu ne le fais pas, on ira te chercher.

Ce faisant, il rit brièvement pour que la fille comprenne bien : c'est lui qui ira la chercher, il aimerait la revoir. Elle pourrait comprendre que c'est une menace, on ira te chercher car tu es proche de l'homme qu'on a en prison. Mais elle ne comprend pas de cette façon, au fond elle ne comprend rien d'autre que le fait que cet homme a le pouvoir sur son Tine, qu'il peut l'aider. Même s'il a aussi maintenant une sorte de pouvoir sur elle, c'est elle qui s'est mise toute seule dans cette situation.

Sonja lève les yeux et le regarde, suppliante.

– Mais vous ne lui ferez pas de mal, murmure-t-elle.

– Bien sûr que non, dit galamment, un peu ironiquement, Ludwig Mischkolnig, si la jeune dame que j'ai un jour ramassée dans la neige l'exige.

Et il se dit qu'il n'a rien entendu de plus stupide depuis longtemps. Les paroles de Sonja l'ont un peu mis de bonne humeur, il rit un peu, il a envie de dire : Mais à qui fait-on du mal ?

Mais Sonja, une nouvelle fois, le surprend. Comme si elle lisait dans ses pensées.

– Je n'exige rien, murmure-t-elle fébrilement près de son visage, à proximité de ses lèvres qui sentent la fumée de cigarette, qui sentent les petits nuages bleuâtres nonchalants, comment pourrais-je exiger quelque chose, qui suis-je pour exiger quelque chose ?

Elle lui parle fébrilement à mi-voix devant tous les officiers, beaucoup d'entre eux les regardent.

– Je n'exige rien, dit-elle presque à voix haute. Je demande. Je vous en prie.

5

L'Obersturmbannführer Ludwig Mischkolnig traversa la place Adolf-Hitler et prit la Herrengasse qui montait vers son appartement. La fraîcheur du vent de cette soirée d'automne précoce lui refroidit le visage, légèrement exalté par la chaleur des nombreux corps et la fumée de cigarette dans le café, quelque peu aussi par le souffle de Sonja qu'il avait senti un peu plus tôt sur son visage, par son regard, naïf, au fond vraiment innocent, quand on regarde de cette façon, on ne peut pas avoir quelque chose derrière la tête, ni dans son âme, les yeux sont le miroir de l'âme, et par son : je vous en prie. Néanmoins, ce *je vous en prie* de la jeune femme limpide trouble un peu son homme, ceci étant dit, l'homme en question se sent assez bien. Il se sent bien, c'est sa ville, maintenant, lentement et sûrement elle devient comme il l'a toujours souhaité, en rangs très serrés, *mit ruhig festem Schritt* 1, marmonna-t-il, il chantait presque, c'est ce qu'ils chantaient à l'école des officiers SS : *mit ruhig festem Schritt* en rêvant

d'une nouvelle Europe qui serait allemande et invincible. Bien sûr, elle l'est toujours, même si certaines choses ne marchent plus comme elles le devraient, et sa ville est également dans la nouvelle Europe. S'il pense à ça, il peut être de bonne humeur, abstraction faite de tous les obstacles qu'il devra encore surmonter. L'excellent allemand de Sonja, lui aussi, l'a mis de bonne humeur. Ils ont toujours été des gens corrects, dans une grande majorité, les gens de tous ces pays, d'Autriche, de Yougoslavie sont corrects, ils font leur travail comme il faut, son père est médecin, on a besoin de médecins. Ce qui leur manquait, c'est seulement ce qui se passe maintenant : maintenant ils deviennent nôtres, ils s'intègrent à la grande culture allemande. Il connaissait son père, il s'en était souvenu dès qu'elle avait prononcé son nom, le docteur Belak, un médecin et, il y a encore un an, un patriote, quel mot idiot, surtout si on lui accole le mot slovène, un patriote slovène, les gens hier encore, lors de leurs célébrations nationales, chantaient des chants patriotiques et exaltaient le fumier slave, serbe ou russe et méprisaient leurs concitoyens allemands et se moquaient de leur slovène, *Il avait beaucoup d'infection pour son frère* et maintenant, voyez comme leurs enfants parlent allemand, Schiller serait content. Et leur patriotisme aussi s'est un peu dissipé, ils sont soudain devenus de loyaux citoyens allemands. Tout allait bien, c'était presque parfait. Mais un peu plus mal cette année, depuis que les bombes ont commencé à tomber sur la ville, beaucoup plus mal. L'enthousiasme initial a passablement molli. Mais des choses essentielles ont été faites ici, au moins dans cette ville. Sa rencontre avec Sonja l'a comblé de satisfaction, il examinera ce qu'il en est de ce comment déjà, de ce Gorjanec ou Gorjup. Il n'a pas voulu qu'elle lui explique quoi que ce soit car il savait ce qu'elle lui dirait, il connaissait la chanson : par inadvertance, tout à fait par hasard, il avait un pistolet dans la poche, quelqu'un avait collé du matériel de propagande communiste dans son sac, il était ivre quand il a dit, au zinc, que le Reich aille au diable, il connaissait la chanson, ils étaient tous innocents et ils avaient tous été arrêtés par erreur. *D'un pas calme et assuré*, oui, mais aussi d'une poigne de fer comme l'a dit notre gauleiter quand il est venu à Marburg an der Drau [2](#) pour assumer la direction de l'administration civile, il leur a clairement dit : avec une poigne de fer, s'il le faut.

En tout cas, il verra ce qu'il y a dans l'affaire, pour autant qu'il s'en souvienne, il n'y a pas de Gorjup ou de nom comme ça parmi les suspects qui relèvent de sa compétence, c'est-à-dire de son travail. C'est probablement Hochbauer qui l'a en main. Il connaissait les siens, non seulement leur nom, mais aussi leur parentèle jusqu'à la cinquième génération et même leur bonne amie. Bon, mais maintenant il connaît aussi la bonne amie de ce Gorjanec, elle

s'appelle Sonja, il l'avait paraît-il relevée toute mouillée de la neige quand elle était encore petite fille, il le referait maintenant. Franchement, avec grand plaisir.

6

Il s'arrêta à la lisière du parc. Au deuxième étage, la lumière brûlait dans la chambre de sa mère. Elle l'attendait.

Depuis que son père n'est plus, elle l'attend tous les soirs comme elle attendait son mari. J'ai des crêpes pour toi, fiston. Il n'aimait pas cette phrase, après le dur travail qu'il avait effectué au long de la journée, il n'aimait pas que, le soir, elle l'appelât fiston, comme lorsqu'il était petit. Il aurait préféré passer devant sa chambre sur la pointe des pieds, se coucher, écouter un disque, lire un livre. Mais ce n'était pas possible : hier soir, en revenant du bureau, il avait retiré ses bottes au bas des escaliers, ouvert la porte en silence – il n'avait pas allumé la lumière dans l'entrée – et il s'était dirigé en chaussettes vers sa chambre. Mais, malgré son âge, sa mère avait l'ouïe fine, elle avait ouvert la porte, allumé la lumière et l'avait regardé, étonnée.

– Comment vas-tu ? avait-elle dit. J'espère que tu n'as pas forcé sur l'alcool.

Il avait secoué la tête et dit qu'il ne voulait pas la déranger. Mais il ne la dérange pas, tous les soirs, elle attend impatiemment de le voir, il n'est jamais à la maison.

– Tu sais bien, maman, que j'ai beaucoup de travail.

– Je sais, avait dit sa mère, mais pour moi c'est tellement difficile de t'attendre. Une fois, nous pourrions réécouter ensemble *Veronika, der Lenz ist da* 3.

– Je n'aime pas ce chant, avait-il dit avec mauvaise humeur.

– Autrefois, tu aimais l'écouter, on l'écoutait tous.

Il avait déposé ses bottes et retiré son ceinturon et son pistolet. Sa mère le suivait du regard.

– Qu'y a-t-il ? avait-il dit un peu énervé, qu'as-tu à me regarder comme ça ?

– Tu sais bien ce qu'il y a, avait-elle susurré en posant les mains sur les hanches.

– Ah oui, quoi ?

– Tu es allé chez une femme. Pourquoi ne fais-tu pas confiance à ta mère. Je n'ai rien contre, mais tu pourrais me la présenter.

– Maman, avait-il dit aussi calmement qu'il le pouvait, je n'étais pas chez une femme, et ne dis pas de bêtises. J'étais au travail, j'ai retiré mes bottes car je croyais que tu dormais, je ne voulais pas te réveiller.

– Tu sais bien que je ne dors jamais, je t'attends toujours.

Il était entré dans sa chambre et avait claqué la porte. Il s'était

arrêté un moment en attendant qu'elle s'en aille. Mais elle n'était pas partie, il avait attendu derrière la porte le bruissement de sa robe de chambre.

Ensuite elle avait chanté à voix basse :

*Veronika, der Lenz ist da,
Die Mädchen singen Trallala* 4

– Va dormir, maman, avait-il dit.

Elle n'avait pas répondu. Au bout d'un moment, il l'avait seulement entendue dire tout bas, d'une voix cassée, presque sanglotante :

– Les crêpes sont sur la cuisinière, la confiture est dans l'armoire.

Il avait ouvert la porte. Elle était là debout, retenant difficilement ses larmes. Il s'était dit qu'elle était tellement seule depuis que son père n'était plus, tellement seule. Il l'avait serrée dans ses bras. Il était allé dans la cuisine et avait entrepris de se bourrer de crêpes alors qu'il n'avait pas le moindre appétit. Sa mère s'était assise sur une chaise, elle avait croisé les bras et l'avait regardé d'un air satisfait.

C'était hier. Ce soir, il ne voulait vraiment pas de crêpes à la confiture. Il décida d'aller se promener encore un peu, pendant ce temps, sa mère s'endormirait peut-être, quelquefois elle s'endort quand même. Demain matin, il s'excusera de ne pas les avoir mangées, mais c'est bon aussi pour le petit déjeuner, il les mangera au petit déjeuner. Ce soir il a envie d'encore un peu d'air frais, d'une promenade dans la ville libérée, rattachée à la patrie allemande. Il se dit qu'il va retourner au café et qu'il partagera sa bonne humeur avec un groupe d'amis, là-bas il n'en manque jamais. Hans Hochbauer est souvent assis là-bas, il boit et se permet des plaisanteries idiotes : ta mère t'a laissé sortir ? Hans lui demande toujours pourquoi il continue de vivre avec sa mère, il pourrait prendre un appartement. Et se marier. Ludwig Mischkolnig rit et dit, moi je suis marié avec la patrie. Même s'il n'a pas envie de rire, Hans est sous ses ordres au travail, pourtant il se permet de telles plaisanteries. Ce gros lard, il mange trop, dans ce boulot, on ne devrait pas accepter les gens qui mangent et qui boivent autant.

Maintenant il pourrait aller retrouver ses camarades au Theresienhof, Hans est à Vienne, il règle une affaire compliquée, une liaison entre les communistes autrichiens et ceux d'ici. Il n'aurait pas à écouter ses plaisanteries stupides. Il pourrait discuter avec ses camarades de ce qui se passe sur les champs de bataille, certains étaient en Afrique, en Scandinavie, en Pologne. Des hommes courageux. Parfois il avait lui aussi envie d'aller au combat, dans le fracas des explosions et des victoires. Mais la patrie veut qu'il soit ici, dans sa ville, le combat pour la germanité et l'Europe nouvelle a lieu

ici aussi.

Il n'alla pas au café. Le parc était plus près, la perspective de la verdure sombre l'entraîna entre les vieux arbres. Il prit la direction des Trois Étangs, il marcha un moment sans but et il ne savait pas quand il s'était retrouvé devant son bureau, ses pieds avaient trouvé le chemin tout seuls. À l'entrée, le garde le salua, une des dactylos de service bavardait chez le concierge. Il dit quelque chose sur la belle soirée et prit les clefs de son bureau, qui n'était pas seulement le sien, c'était aussi celui de Hans. Il allait jeter un coup d'œil sur le dossier de Gorjan.

7

Sonja est debout à la fenêtre de sa chambre.

Du rez-de-chaussée, elle entend le cliquetis de la vaisselle, son père et sa mère dînent, elle, ce soir, ne mangera pas, elle n'a pas faim. Elle entend leurs voix, ils s'entretiennent tout bas d'affaires quotidiennes, son père parle de l'hôpital, son travail est difficile, il y a peu de médecins, on a appelé sous les drapeaux une partie du personnel, on manque de tout. C'est la guerre, il y a aussi moins de nourriture, chez eux, ça va à peu près, son père a une carte, il touche plus que les autres, il faut prendre soin des médecins. Les malades de la région lui en apportent aussi, de la farine, un morceau de viande maigre, aujourd'hui il y a des œufs frais à la maison.

– C'est Mme Katica qui les a apportés, Mme Modrinjak, tu la connais.

Katica Modrinjak n'est pas une malade, c'est une infirmière qui travaille à Ptuj, à l'hôpital local. Son père et elle se connaissent bien, elle lui rend visite à l'hôpital, elle vient aussi à la maison. Certains après-midi, ils restent longtemps assis dans la salle de séjour à discuter.

Sonja trouve ça insolite, même sa mère n'est pas là quand son père et Katica s'absorbent dans leurs discussions.

– De quoi parlez-vous tout le temps ? avait demandé un jour Sonja.

– D'affaires de boulot, avait répondu sa mère.

Ça semblait bizarre à Sonja car ils auraient pu en parler à l'hôpital ou à Ptuj quand son père visitait le dispensaire local. Elle avait aussi l'impression de savoir plus ou moins quel secret partageaient son père et cette Mme Katica. C'est bien vrai qu'elle apporte des œufs mais elle emporte aussi des choses de la maison. Un jour, elle a vu son père tirer d'une sacoche des pansements, des flacons de désinfectants, des agrafes et des pinces, quelques instruments chirurgicaux aussi, et les mettre dans un sac en toile. Après le départ de Katica, le sac n'était plus dans l'entrée. Pourquoi Katica aurait-elle besoin de ces choses,

elle travaille au dispensaire, est-ce qu'ils ne peuvent pas les transporter là-bas en voiture ?

Mais aujourd'hui Sonja ne pense pas aux discussions de son père avec Mme Katica, elle ne veut pas davantage savoir ce que Mme Katica a apporté à la maison ni ce qu'elle a emporté.

– Je vais préparer des œufs, dit sa mère, mange au moins un peu, tu es toute maigre.

– Je ne dînerai pas, je n'ai pas faim.

– Qu'est-ce que tu as Sonja ? cria-t-elle derrière sa fille qui montait dans sa chambre. Qu'est-ce qui t'arrive, tu ne manges rien ces temps-ci ?

Qu'est-ce que j'ai, je n'ai rien, j'ai mal au cœur. Maintenant elle est à la fenêtre, c'est le soir, la ville est silencieuse. En bas, l'allée de marronniers est vide, à présent elle est vide, autrefois lors des soirées chaudes, les gens flânaient devant les maisons et bavardaient, une famille, sac à dos sur l'épaule, rentrait d'un pas fatigué des montagnes proches. Des mères appelaient leurs enfants pour le dîner, un motocycliste passa dans la rue en pétaradant bruyamment, la cloche des Franciscains sonna neuf fois. Sur la table de sa chambre se trouvait une lettre qu'elle avait écrite à un jeune homme à Ljubljana. *Voici le soir, le soir, la nuit est imminente, enserre-moi plus fort du cercle de tes bras... et puis contemple-moi, emplis-toi de l'amante que cet instant feutré a faite tienne, a fait toi* 5. Elle lui avait écrit ça, il y a quelques années, c'était d'Alojz Gradnik, ils s'écrivaient des vers, *je t'ai bu tant et tant, atteignant l'ineffable*, des vers graves et des vers drôles, ils s'écrivaient, elle l'attendait à la gare quand il revenait de Ljubljana. Quand Tine venait en visite chez lui, à Studenci, près de l'église Saint-Joseph, de l'autre côté de la Drave, ils se promenaient le long du fleuve, ils marchaient dans les rues, ils s'asseyaient à la pâtisserie Ilich, ils allaient à Urban. Au printemps, en mai quarante-quatre, ils avaient été au mont Urban, c'était en mai, mai en fleurs et voix des tourterelles, comme disait ce poème que tout le monde connaissait alors. Le soir il l'attendait dans l'allée, ici en bas, elle le voit, en chemise claire, appuyé contre un arbre, il est sous un marronnier en fleur et il attend qu'elle sorte de chez elle. Aujourd'hui, il n'est plus là, aujourd'hui on est en quarante-quatre, la soirée est silencieuse, mais uniquement parce que personne ne sort des maisons, les gens sont chez eux, ils ne bougent pas et regardent devant eux, ils regardent les autres et attendent le hurlement des sirènes.

Quand les sirènes se mettent à hurler, une voiture vient chercher son père et l'emmène à l'hôpital car, quand les bombes finissent d'exploser et de tonner, quand le bruit des moteurs d'avion se tait, quand les sirènes cessent de hurler, quand ce bruit descend lentement en grinçant et en toussant presque, on emmène les blessés à l'hôpital

et alors son père, le docteur Belak, opère, coupe des jambes, ouvre des ventres, agrafe, coud, il a du sang jusqu'aux coudes.

Quand les sirènes se mettent à hurler, il faut descendre dans les caves, car là-haut, au-dessus de l'Allemagne, à partir de Graz, les avions américains survolent la ville, ils vont jeter des bombes, des explosions déchireront la calme soirée d'automne, des incendies embraseront le ciel, la peur déchirera les maisons et les rues, elle se fauilera dans les caves parmi les gens recroquevillés et terrorisés qui fixeront par terre, se boucheront les oreilles, fixeront le plafond, les yeux grands ouverts, regarderont vers la porte, en se demandant s'ils ne vont pas être emportés par le choc de l'explosion. Dans les caves il y a généralement des femmes, des enfants et des hommes âgés, il n'y a presque plus de jeunes, ils sont partis au front, ils guerroient en uniforme allemand quelque part en Ukraine, en Grèce. Certains de ses camarades d'école sont, paraît-il, dans les bois, sur le Pohorje, ou quelque part en Basse-Carniole. L'un d'entre eux est non loin d'ici, dans une prison de l'autre côté du fleuve ou dans un de ces centres de détention, peut-être dans une cave, on dit qu'ils sont d'abord interrogés dans les caves de la Gestapo. Lui aussi était dans le maquis. Ils l'ont attrapé. Le soir est silencieux, l'allée de marronniers est vide. Dans le ciel il y a la peur, dans les caves et les prisons, là où est son Tine, la terreur rôde.

8

Il y eut du tapage dans le couloir, quelqu'un ouvrit le judas de sa cellule. Valentin bondit du châlit et se tint au garde-à-vous. La lumière l'aveugla, on avait éclairé de l'extérieur, l'ampoule située haut sous le plafond avait été allumée par un interrupteur situé dans le couloir. Il vit des yeux qui l'observaient. Il se mit à trembler de tout son corps. Maintenant ils vont le faire monter et l'interrogatoire va recommencer. Ils lui montreront des photos d'hommes et de femmes inconnus. Tu connais celle-là ? Tu connais celui-là ? Il secouera la tête, il ne connaît personne. Il en avait reconnu un, Polde, sur la photo il était plus jeune, rasé, en costume cravate. Là-haut dans le Pohorje, il avait une moustache, il était en uniforme de l'armée yougoslave, il l'avait reconnu, mais il avait nié sans sourciller. Il avait secoué la tête en attendant les coups. Johann allait venir, manches retroussées et nerf de bœuf à la main. Avec ses bras musclés, aux tendons marqués, des bras puissants. Il regarda le sol et attendit que la porte s'ouvrît. Il sentit ses genoux trembler, ses jambes fléchir, combien de temps tiendrait-il encore ? Mais le judas se referma, la lumière s'éteignit et il entendit les pas qui s'éloignaient dans le couloir. Ce n'était pas Johann. Peut-être le gardien ? Ce n'était pas non plus le gardien,

depuis que Valentin était en cellule, son ouïe, l'ouïe des animaux terrorisés, connaissait tous les pas qui s'approchaient. Quelqu'un d'autre l'avait observé. Qui portait des bottes, le cuir crissait, leurs talons martelaient le sol en pierre. Au bout du couloir, la porte métallique claqua.

Ce n'étaient pas ces chaussures, ces chaussures noires qui marchaient devant lui, devant sa tête baissée, devant son corps penché sur la chaise, il les regardait, les chaussures de son interrogateur, de Hans de la Gestapo, faisaient les cent pas comme deux dangereux rats. Hans ne frappait pas, il interrogeait seulement, il faisait les cent pas et il interrogeait. Ce serait mieux, disait-il, que tu répondes, car si tu ne réponds pas, c'est Johann qui viendra. Valentin ne voulait pas que Johann vînt, Valentin a la peau du dos en lambeaux depuis les irrptions de Johann, Johann tient une cravache, un nerf de bœuf.

De temps à autre, un SS de la sécurité ouvrait la porte du bureau. Celui-là portait des bottes.

– Comment ça va ? demandait-il à Hans. Il a commencé à chanter ?

– Non, disait Hans, on dirait qu'il n'a pas d'oreille.

Ce type de la sécurité s'appelait Ludwig. Un jour il s'était penché sur lui et lui avait dit en slovène de Maribor : Avec moi tu peux parler. En slovène aussi, si tu veux. Tu ne pourras pas parler avec Johann, il ne sait pas le slovène et il n'aime pas parler allemand, il préfère se taire. Et il préfère faire, mais tu sais ce que cette brute fait aux gens.

– J'ai tout dit.

– J'en doute, avait dit Ludwig.

Jamais il ne restait longtemps, il avait beaucoup de travail. Ses bottes crissantes se déplaçaient dans le couloir, de bureau en bureau. Les portes s'ouvraient et se fermaient, il reconnaissait sa démarche couinante mais décidée, le bruit de ses talons qui résonnait dans le couloir.

Maintenant il savait : les pas qui s'éloignaient dans le couloir n'étaient pas ceux de Hans, ils ne trépidaient pas devant lui comme deux rats, c'étaient ceux de Ludwig. Il était venu l'observer. Mais pourquoi ?

Les jambes tremblantes, il marcha jusqu'à la tinette dans le coin et se mit à pisser. Ses mains aussi tremblaient, le jet coula sur le sol avant de toucher, dans l'obscurité, l'eau du seau. Ça sentait mauvais, c'est seulement le matin qu'il lui faudrait transporter le seau et le vider dans la citerne. Mais c'était encore le moindre mal, il s'était déjà habitué à la puanteur. Il avait peur, on ne s'habitue pas à la peur. Surtout si on est seul dans une cellule, impuissant, terrorisé et seul.

Chaque fois que quelqu'un ouvrait le judas de sa cellule, il sursautait. Pas seulement parce qu'il savait qu'on pouvait encore l'emmener en haut d'où il reviendrait en sang et peu après mâchuré.

Peut-être que je divague, se dit-il. Tant qu'il avait été dans la salle commune, ça avait été quand même plus facile. Ils en emmenaient certains, ils les ramenaient et les jetaient, battus, dans la grande cellule, d'autres ne revenaient jamais. Parfois ils appelaient des noms, ceux-là, on ne les revoyait plus. Ils gisaient, morts devant le mur de la cour. Mais depuis qu'il était seul dans une cellule, il ne savait plus depuis combien de temps, dix jours peut-être, vingt ? Il savait seulement que ça ne finirait pas tant qu'il n'aurait pas dit quelque chose, au moins un petit quelque chose.

Ce n'était pas bon d'être seul la nuit, il divaguait, le fantôme de son enfance revenait dans ses rêves. À la fin, dès le milieu de la journée, chaque fois que quelqu'un ouvrait le judas, le visage apparu dans son enfance surgissait devant lui.

La première fois que le fantôme l'avait tracassé, il avait peut-être quinze ou seize ans. C'était au milieu de la matinée, ses parents étaient au travail, en rentrant de l'école, il avait jeté son sac dans un coin de la pièce et s'était coupé un morceau de pain. Il avait avancé vers l'armoire de la cuisine et fouillé sur les étagères pour trouver quelque chose à mettre sur son pain, un morceau de charcuterie ou plutôt de la confiture. Il avait trouvé le pot de confiture et fermé la porte vitrée de l'armoire. C'était alors qu'il avait senti que quelqu'un le regardait. Il avait jeté un coup d'œil autour de lui, il n'y avait personne dans la pièce, ça ne se pouvait pas, son père et sa mère étaient au travail. Qu'est-ce que j'ai, s'était-il dit, il n'y a personne. À ce moment-là, il avait tourné les yeux vers la baie vitrée et s'était figé. Là, derrière la fenêtre fermée, derrière les vitres se tenait un homme qui le regardait. En réalité seulement son visage et la partie supérieure de son corps, le visage rasé de près d'un homme adulte au regard tranquille, peut-être légèrement pensif. Il s'était figé, le pot de confiture à la main, il avait senti un frisson froid lui parcourir le dos, un frémissement si froid le long du dos et du cou jusqu'à la tête, encore heureux, s'était-il dit plus tard, que je n'aie pas laissé tomber le pot de confiture. Ils s'étaient regardés pendant un moment, Valentin avait eu l'impression que l'homme derrière la fenêtre avait hoché la tête mais il était tout à fait possible aussi que ce ne fût qu'une idée, quoi qu'il en soit il s'était ensuite tourné un peu vers la gauche et, comme s'il avait fait quelques pas dans le couloir, il était parti. Mais quel couloir, par quel couloir, ça cognait dans sa tête, dehors il n'y avait pas de couloir, l'appartement était au premier étage et donnait sur la rue. À ce moment-là, Valentin aussi s'était déplacé, il avait posé fermement le pot de confiture sur la table et était allé à la fenêtre. Il l'avait ouverte et avait regardé en bas. Sur le trottoir, il y avait quelques personnes qui vaquaient à leurs occupations, une marchande des quatre saisons qui venait du marché proche tirait la charrette de

salades qu'elle n'avait pas vendues, deux hommes se tenaient à côté de leur vélo devant l'entrée d'une maison de l'autre côté de la rue, est-ce que ça pourrait être l'un d'entre eux ? Mais comment est-ce possible, s'était-il dit, la fenêtre est au premier étage, personne ne pourrait monter ici à moins d'avoir une très grande échelle. Nulle part il n'y avait qui que ce soit avec une échelle, la marchande de quatre saisons avait disparu à l'angle, les deux hommes s'étaient serré la main, avaient enfourché leur vélo et étaient partis chacun dans sa direction, quelques enfants qui sortaient de l'école étaient arrivés en courant dans la rue, il en connaissait certains. Il s'était détourné et s'était mis à marcher, sans réfléchir, dans l'appartement. Il s'était arrêté dans sa chambre, s'était assis sur son lit. Son lit était fait au carré, le drap bien tendu et couverture lissée. Si son père avait été là, il lui aurait dit ce qui lui était apparu un peu plus tôt à la fenêtre. C'était seulement à ce moment-là que la peur l'avait envahi effectivement. Il s'était levé, avait presque couru à la cuisine et avait fermé la fenêtre. Je n'ai pas rêvé, s'était-il dit, je n'ai pas rêvé, comment pourrais-je rêver à midi, en revenant de l'école. Son père aurait dit : tu lis trop de romans policiers, il y a toujours quelque chose qui apparaît là-dedans.

Peut-être que cette cellule est aussi une apparition, la grosse porte, la tinette dans le coin, le judas qui s'ouvre et les yeux inconnus qui l'observent. Ce visage à la fenêtre était-il l'annonce de ce qui lui arrivait maintenant ? Rêve-t-il maintenant que quelque chose du même genre lui est déjà arrivé ou peut-être rêve-t-il de ce qui allait lui arriver ?

9

Ludwig Mischkolnig poussa sur le côté le papier qui se trouvait au milieu de la table. De sa main, en majuscules et avec des points d'exclamation, il était écrit :

Des clous !!! urgirati !!!

Il commanda un café par téléphone, se dirigea vers une armoire et se mit à fouiller dans les dossiers bien rangés par ordre alphabétique. À la lettre G, il n'y avait aucun Valentin Gorjan, ni Goranjec ni Gorup, il y avait un Goranovski, sans doute un ancien officier yougoslave. Il était prêt à décommander son café quand il remarqua sur sa table une volumineuse liasse de papiers laissés par Hans. Hans était parti pour une semaine à Vienne, il lui avait transmis quelques affaires en cours. En un instant, il trouva le dossier de Valentin Gorjan. Il se concentra sur le visage du jeune homme, à peine plus âgé que Sonja. Il eut l'impression qu'il l'avait déjà vu. Dans une des salles d'interrogatoire pendant ses rondes de routine. Tant de visages terrorisés pendant toutes ces années avec des yeux qui se remplissent d'espoir quand on

leur parle dans leur langue. Ou peut-être l'avait-il vu dans la rue, la ville n'est pas grande, on se souvient de certaines personnes. Sur la photo, les yeux du jeune homme sont clairs, ils pourraient être des nôtres, se dit-il. Mais il ne l'est pas. S'il l'était, sa photo ne serait pas ici, il ne serait pas dans un centre de détention, parfois même dans la cave de cette maison ou dans une des salles d'interrogatoire. Les yeux, miroirs de l'âme, son principe favori pour chaque interrogatoire, disaient qu'il s'agissait, sur cette photo, d'un jeune homme assez sûr de lui. C'est-à-dire qu'il avait ces yeux-là quand il s'était fait photgraphier chez Hochstätter, Burgplatz. Ils étaient alors pleins d'assurance, il s'entraînait sans doute chez les Sokols où on lui avait appris que les patriotes slaves, slovènes, devaient regarder le monde avec confiance et courage. Mais c'était avant que Valentin Gorjan ne tombe entre les mains de Hans. Quand on est interrogé par Hans, on ne regarde plus le monde avec la même assurance. Et s'il appelle Johann, l'ancien charpentier, leur adjoint le plus proche pour les travaux physiques plus sérieux, alors celui qui, chez Hochstätter, regardait encore le monde avec assurance ne le voit plus du tout. Il a en effet des bouffissures bleuâtres à la place des yeux. Ludwig n'aimait pas ces idées, elles arrivaient toutes seules. Il préférait se fier à son instinct, aux entretiens, à la psychologie, au regard profond dans les yeux qui sont les miroirs de l'âme. Le dossier était volumineux, les papiers de Gorjan, diverses notes sur d'éventuelles liaisons, mais pour le moment c'était le procès-verbal qui l'intéressait, il le parcourut pour voir si Hans avait avancé dans cette affaire. En feuilletant, il remarqua tout de suite qu'elle avait été écrite par Frida, la dactylo du premier étage, c'étaient ses espaces réguliers caractéristiques et ses marges nettes.

Un cas assez complexe. On l'avait arrêté le 17 mars 1944 dans une auberge près de Mislinja, c'est-à-dire à l'autre bout du Pohorje. Il était fortement alcoolisé et le supplétif qui avait signalé qu'un inconnu était à l'auberge supposait que c'était un bandit en fuite, peut-être un déserteur d'une unité qui rôdait à cette extrémité du massif, entre le Pohorje et les montagnes de Carinthie. Il n'avait pas d'armes, on avait trouvé sa carte verte dans son portefeuille. On l'avait emmené à Celje où on avait constaté que sa carte verte était authentique, qu'il s'agissait de Valentin Gorjan de Maribor, ingénieur en géodésie, enseignant aux Ponts et Chaussées de Ljubljana. Il affirma qu'il venait de Ljubljana et rentrait chez lui à Maribor via Celje et Dravograd. Pourquoi par Dravograd ? Parce que la ligne entre Celje et Maribor était provisoirement fermée.

C'était vraisemblable, Ludwig Mischkolnig savait que la ligne était fréquemment fermée en raison des sabotages des bandits.

Il était descendu du train à la gare de Mislinja et était allé dans une

auberge où des policiers l'avaient arrêté quelques heures plus tard. L'histoire était pleine de trous. Pourquoi descendre à Mislinja, se saouler et oublier de reprendre son train ? Il avait eu une série d'excuses idiotes, toutes liées à une longue beuverie qui avait dû commencer à Ljubljana. Mais il n'y avait que deux possibilités : comme il était chaussé de lourds brodequins et qu'il avait sur lui un gros manteau d'hiver, il était possible qu'il se fût réellement enfui d'un de ces groupes de malandrins qui opéraient dans le secteur. Ou alors il s'y rendait ? De Celje on l'avait emmené à Maribor où un long interrogatoire n'avait donné aucun élément sur ses liens avec l'environnement dans lequel on l'avait attrapé, il n'était pas non plus sur la liste des personnes suspectées d'actions subversives à Maribor. Ils l'avaient gardé à cause de ses explications douteuses. Hans attendait que quelqu'un d'autre parmi les suspects parle de lui, alors le dénouement serait rapide.

Au bas de la quatrième page, Hans, de son écriture maladroite – malgré une main lourde, conséquence d'une nourriture trop copieuse, il était d'une précision tatillonne – avait noté 1. V, 2. D oder B, 3. Oder ? C'était écrit au crayon, c'est-à-dire qu'il n'y avait encore rien d'officiel, et ça signifiait qu'il oscillait entre plusieurs possibilités pour résoudre le cas Gorjan : 1. V signifie *Vertrauensmann*, c'est-à-dire homme de confiance, on pouvait peut-être encore l'amener à collaborer, on n'avait pas de preuves de crimes très graves, 2. D oder B signifiait Dachau ou Buchenwald, 3. Oder ?... signifiait ou bien l'envoyer devant le peloton d'exécution dans la cour du centre de détention – si, grâce à des témoins et d'autres services ou à des aveux, il s'avère qu'il fait partie d'un groupe de bandits ou qu'il est dans leur organisation en ville. Mais même si ça n'apparaît pas, on peut le mettre sur une liste d'otages qu'on tuera pour l'exemple lors de quelque nouveau crime de ces bandits contre l'armée allemande ou la population civile.

Quelqu'un frappa résolument à la porte. Le café. L'homme de service posa la tasse sur la table, salua et sortit. Ludwig regarda l'heure. Il est déjà neuf heures, toute la journée il a été hors de chez lui. De l'eau chaude, un lit chaud. Mais sa mère l'attend là-bas, avec des crêpes. Il alluma la lumière de son bureau.

Les notes au crayon de Hans, écrites en tout petit (1. V, 2. D oder B, 3. oder... ?), étaient logiques. Il n'est pas possible de décider comme ça si le suspect appartient ou non à un réseau, si sa collaboration avec les rebelles, c'est-à-dire les bandits, n'est pas confirmée par des témoins, s'il n'est pas impliqué dans un réseau. Et à part ça : quel sens ça aurait d'envoyer ce Valentin Gorjan quelque part s'il est possible de lui soutirer quelque renseignement utile ? Au moins ça, bien sûr ça serait mieux si on pouvait s'en servir. Il pourrait être un précieux

homme de confiance. Dans l'idéal, il pourrait devenir *Erkunder*, c'est-à-dire membre d'une unité qu'on envoie dans le maquis en uniforme de partisan si on peut appeler uniforme ces costumes de randonneurs. On les habille comme ils sont habillés, maintenant on les prend pour des loqueteux, c'est d'ailleurs ainsi qu'on les appelle, même si bien sûr ils ne sont pas plus loqueteux que ceux qui se prennent pour une armée qu'ils appellent de libération, en réalité communiste, loqueteuse, déguenillée.

Il souffla un petit nuage de fumée vers le plafond, comme cet après-midi au café. Et dans ce petit nuage, il aperçut son visage, le visage de la fille qu'un jour il avait aidée, quand elle était encore petite fille, qu'il avait ramassée. Peut-être que maintenant aussi il pourrait la ramasser, elle avait l'air d'être plutôt à terre quand ils s'étaient salués. Même si ce n'est pas seulement son allemand qui est souple, mais aussi sa démarche, son regard, sa bouche, tout est souple. Qu'est-ce qui m'arrive ? pensa-t-il, cette jeune femme me plaît. Quand ils s'étaient salués, elle s'était approchée de lui, elle avait approché ses lèvres de son oreille, son visage de son visage, et chuchoté *je vous en prie*, en s'approchant de lui. Maintenant dans son bureau, à cette heure solitaire du soir, au début de l'automne quand l'été est encore dans l'air, il sentait sa proximité physique, bon Dieu, elle l'émouvait par sa souplesse et sa douceur, un frisson lui parcourut le corps. Le cas de ce Gorjan n'est pas insoluble, se dit-il. Il pourrait faire quelque chose pour elle. À condition bien sûr de ne pas s'écarter d'un millimètre de la loyauté à son travail, à son devoir sans équivoque. Elle aussi pourrait faire quelque chose pour lui, elle pourrait se rapprocher encore plus.

Il résolut de se charger de ce cas.

10

Il faisait nuit, il était presque onze heures quand il quitta son bureau. Le lendemain il ferait appeler ce Gorjan, il voulait voir l'homme pour qui Sonja était prête à faire tant de choses. Combien ? Beaucoup, probablement tout ce qu'une femme jeune et amoureuse est capable de faire pour sauver son amour. La colère étreignit sa poitrine, la jalousie peut-être. Pourquoi personne n'était-il prêt à faire quelque chose pour lui ? Les crêpes de sa mère et son inquiétude : où es-tu allé ? étaient l'expression d'amour la plus forte qu'il connaissait. Il se sentit poussé dans les rues vides en direction du tribunal. À l'entrée, il montra sa carte et réclama la liste des détenus. Il montra un nom, Valentin Gorjan : je veux voir celui-là. Le garde ensommeillé lui ouvrit les portes des couloirs. En arrivant à la cellule, il voulut aussi ouvrir la porte, mais Mischkolnig fit un signe : ce n'est pas nécessaire. Il

repoussa l'écran de bois du judas et appuya sur l'interrupteur près de la porte. La lumière s'alluma à l'intérieur. Il vit une silhouette repliée, les genoux presque sous le menton, sur le châlit. L'homme bondit sur ses pieds et se mit au garde-à-vous, immobile, et dans l'expectative, il regarda vers le judas de la porte. C'était un misérable spectre. De la main droite il tenait son pantalon, évidemment, on lui avait enlevé sa ceinture, on lui avait retiré tous les cordons, il ne fallait pas qu'il se pendre, on le fera nous-mêmes si c'est nécessaire. Il avait des taches de sang sur sa chemise. Son visage était tuméfié, il avait de grands bleus sous les yeux, c'était l'œuvre des mains de Johann, de ses bras musclés d'ancien charpentier, il marche toujours les manches retroussées. Et c'est pour cette créature qui regarde comme un lièvre terrorisé et qui tient son pantalon pour l'empêcher de tomber de ses fesses que cette belle fille est prête à engager, peut-être à perdre son honneur de femme. Et ce jeune homme apeuré qu'on a trouvé complètement ivre dans une auberge de l'autre côté du Pohorje veut s'opposer à la force de la volonté allemande, à la sienne aussi, à celle de Ludwig. Hans se trompe probablement, il n'en est pas capable, ça se voit dans ses yeux. Mais Hans se trompe rarement. En tout cas pas à la fin, au fond il ne se trompe jamais, quand il écrit *D* ou *B* ou ce qui suit. Alors il n'y a plus d'erreur, alors c'est la fin.

Il laissa tomber le panneau et éteignit la lumière. Il dit au gardien de donner une chemise à cet homme avant de le lui amener le lendemain pour un nouvel interrogatoire.

Lentement il se dirigea vers sa maison.

Depuis le tout début, depuis l'époque où il était revenu dans sa ville, après presque dix ans de vie à Graz et d'entraînement régulier en Allemagne, Ludwig Mischkolnig ne parvenait pas à comprendre pourquoi ces gens résistaient. Il pouvait comprendre qu'après 1918, ils se soient sentis les maîtres de cette ville, mais déjà à l'époque, c'était drôle bien qu'embêtant, leur drôle de SHS 6 et plus tard leur dictature serbe qu'ils appelaient Yougoslavie – était-ce vraiment un État ? –, c'était drôle mais embêtant aussi. Maintenant les choses se mettaient en place et ils devraient être satisfaits, ils pourraient être heureux de faire partie de la grande Europe dirigée par l'Allemagne et l'Allemagne, c'est aussi les Allemands de cette ville, les Slovènes, en fait, ne sont rien d'autre que des Allemands parlant une langue slave, il y a beaucoup de cas semblables sur tout le continent. À vrai dire, la grande majorité est loyale vis-à-vis de l'ordre nouveau, on leur a attribué des cartes vertes, ils sont satisfaits. Sonja a l'air loyale, elle ne s'intéresse pas à la politique si on excepte cette remarque ridicule sur les restes de dialecte bavarois. Mais elle ne devrait pas non plus parler des vôtres et des nôtres, ici on n'est plus *nous* et *vous*. Elle tient ça de chez elle, chez elle on pense comme ça, en tout cas autrefois, c'est ce

qu'ils pensaient, son père à coup sûr.

Ils sont loyaux, il n'est pas possible de dire qu'ils ne le sont pas, mais ils nous haïssent. Nous, on les méprise depuis toujours, ils le savent et ils détestent notre mépris. Il n'a qu'à regarder les fenêtres de cette ville silencieuse pour sentir la haine invisible qui plane derrière elles.

Il se souvient du père de Sonja, bien sûr qu'il s'en souvient. Il avait été en contact avec ce monsieur, en tant que de besoin, oui, ils étaient même allés dans le Pohorje un hiver, en serrant les dents, il avait fréquenté ce docteur qui avait opéré son genou blessé, c'est bon, il le saluait, mais il l'avait fréquenté en serrant toujours plus les dents. Il s'était blessé au genou en jouant au foot avec le Rapid, on l'avait emmené à l'hôpital et le père de la fille qui maintenant courait derrière lui dans la rue et quémandait au Theresienhof pour son petit ami, un bandit emprisonné, selon toute vraisemblance un bandit, son père, le docteur Belak l'avait bien reçu, c'était un homme aimable, il avait tâté son genou, je crains, avait-il dit, qu'il ne faille opérer. C'était un homme aimable, le hic, c'était qu'il aimait un peu trop plaisanter. C'était à cause de ses plaisanteries qu'il avait dû serrer les dents, pas à cause de son genou endolori que ce monsieur avait palpé en soulevant plusieurs fois sa jambe si bien qu'à chaque mouvement la douleur s'élançait jusqu'à son cerveau. Quel genre d'Allemands êtes-vous dans votre association sportive, pour vous appeler Bratschko, Goritschar, Löshnig ? C'est ce qu'il avait dit. Il aurait pu dire son nom aussi, son nom à lui ne sonnait pas particulièrement allemand non plus. Comment savait-il ça ? avait-il demandé à Belak. Je l'ai lu dans le journal, avait répondu Belak, quand vous avez joué contre notre SSK 7. Goričar a mis un but, n'est-ce pas ? C'était vrai, Goričar avait mis un but, mais si certains ont un nom qui ne sonne pas allemand, ça ne signifie pas qu'ils ne sont pas des Allemands. Mischkolnig avait alors serré les dents non à cause de la douleur au genou mais parce que Belak se moquait du Rapid, le Rapid était la fierté des Allemands de Maribor, mais pas seulement, de ceux de Ptuj aussi, de Celje et de tous les autres Allemands qui avaient toujours tenu la frontière sud de l'Allemagne, même s'ils n'étaient plus très nombreux, beaucoup étaient partis en dix-huit, mais eux étaient restés ici, ils continuaient d'être ce qu'ils avaient toujours été, des Allemands, et même si certains d'entre eux portaient des noms slovènes, et c'est justement d'eux que ce monsieur se moquait en examinant son genou. Et quand ensuite il s'était assis à la table pour écrire l'anamnèse et la prescription d'opération, il avait dit, mais vous vous appelez Mischkolnig, miš, c'est-à-dire Maus, a-t-il dit, et miškolin c'est la forme affectueuse pour une souris mâle. Mischkolnig avait dit qu'il était là pour son genou abîmé et non pour débattre des noms. Bien sûr, avait

dit le docteur Belak, j'espère que je ne vous ai pas offensé. Bien sûr qu'il l'avait offensé mais comment un patient peut-il dire à son médecin qu'il l'a offensé en plaisantant sur le compte des noms des Allemands de Maribor ? Les noms sont des noms, ils se modifient avec les générations, un de nos meilleurs hommes dans la SS s'appelle Globocnik, c'est-à-dire que sa famille vient d'un *globel*, d'un ravin, et alors, et alors ? L'important c'est la conscience, la langue, la culture, l'adhésion à la grande cause. On est ici chez nous, on n'est venus de nulle part, contrairement à ce docteur Lavrenčič qui s'est ramené du Primorje, et aux ancêtres de Belak venus de la campagne des environs, à ses parents ou ses grands-parents arrivés avec du fumier encore accroché à leurs chaussures dans cette ville où on parlait allemand et où les bourgeois marchaient dans les rues en chaussures cirées et brossées ; lui, Mischkolnig, tous les matins mettait du cirage et brossait ses chaussures, sa mère ne l'aurait pas laissé sortir de chez lui tant qu'il ne l'avait pas fait et, encore avant, il devait se laver soigneusement les dents.

11

Malgré tout, plus tard, après l'opération qui s'était très bien passée Mischkolnig devait le reconnaître, ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises. Il se trouva en effet qu'à l'hôpital où il récupérait et où le médecin farceur lui rendait visite, ils avaient une connaissance commune. C'était le collègue de Belak, de la section des maladies de peau, le Dr Brandstätter, celui-là avait un nom allemand, on ne pouvait pas faire plus allemand. Le Dr Brandstätter chantait à la *Männergesangsverein* 8 avec Mischkolnig, après les répétitions, les chanteurs s'asseyaient parfois au Café central. Un soir, le Dr Lavrenčič, celui de la dermato, était entré dans le café avec sa femme, il avait salué Brandstätter et en arrivant plus près il avait dit à voix haute : Oh, mais n'est-ce pas le patient de Belak, comment vous appelez-vous déjà, Miškolin ? Mischkolnig avait rougi, surtout parce que la société avait éclaté de rire, Brandstätter avait ri à gorge déployée, il avait l'habitude des plaisanteries de Lavrenčič, peut-être voulait-il lui complaire amicalement en riant. Mais sur le compte de qui ? Sur son compte à lui, Mischkolnig, sur le compte de son nom. Mischkolnig avait senti qu'il rougissait, il avait aussi senti qu'il aurait pu retourner sa main sur la bouche hilare de ce médecin hilare, pas de Brandstätter qui ne riait que par politesse, mais bien de ce Lavrenčič qui était la cause de tout, toi, tu ricaneras sur mon compte, *du windischer Hund* 9. Le genou marche ? cria Lavrenčič à travers la tablée, est-ce que vous boitez un peu ? Oui, je boite, pensa alors Mischkolnig, mais je te botterais bien le cul et tu atterrirais entre les chaises où ta femme te

ramasserait, elle dont la bouche maquillée sourit poliment là-bas.

Il lui avait rendu, au moins un peu, la monnaie de sa pièce dans une auberge à Radvanje. Ils étaient assis face à face et là, devant un verre de vin jaune, Mischkolnig s'était penché vers lui et lui avait demandé aimablement : est-ce que le mot *čič* vient d'un nom comme le vôtre ? Lavren – *čič* Lavrenčič. Le mot *čič* était, autant pour les Allemands de Maribor que pour les Slovènes, une raillerie désobligeante envers les immigrés arrivés dans la ville après la guerre. Parce qu'ils ne pouvaient pas s'entendre avec les Italiens, ils étaient venus des environs de Trieste dans la ville d'où avaient émigré les gens du cru, les Allemands. *Eshaezija* 10, ainsi qu'on appelait le royaume SHS, s'était bien occupée d'eux, ils avaient trouvé du travail dans la police et aux impôts, dans les chemins de fer et l'administration municipale, ce qui était suffisant en soi pour que les gens ne les aiment pas. En plus, ils étaient bruyants, ils s'interpellaient d'un bout de la rue à l'autre, ils plaisantaient et riaient bruyamment, rien d'étonnant si les Italiens n'avaient pas pu s'entendre avec eux, les *čič*, ils supportaient mal cette race de paysans slaves. Une ombre passa sur le visage de Lavrenčič, aha, se dit Mischkolnig, maintenant tu vois ce que ça fait quand on se moque de ton nom, tu te souviens de Miškolin ? Mais Lavrenčič se ressaisit rapidement et il se mit à rire de façon retentissante sur son propre compte : *čič, son oiseau est coloré*, mugit-il, *parce qu'il est déplumé*. Et toute la compagnie qui ignorait de quoi il s'agissait entre eux et pourquoi Lavrenčič déclamaient de pareilles bêtises, se mit à rigoler avec lui. On ne savait pas pourquoi mais quand Lavrenčič ouvrait la bouche, parfois même avant qu'il ne l'ouvre, tout le monde rigolait.

Il n'est plus là, le plaisantin Lavrenčič, lui aussi est quelque part là-bas dans le boyau de l'Europe. Mais Belak est toujours ici. Il se souvient bien du père de Sonja. Mais pas d'elle. Il aurait relevé une fillette dans la neige là-haut dans le Pohorje ? Ça doit être vrai, puisqu'elle le dit. Il y avait beaucoup de gamins et de fillettes, la plupart avec leur famille, comme Brandstätter et Belak, mais aussi des célibataires comme lui, tout le monde skiait, le soir on descendait dans la vallée. Ceux qui avaient une voiture déposaient les femmes et les enfants dans les maisons, les autres s'asseyaient à l'auberge. À l'époque, il leur arrivait encore de s'asseoir ensemble, aux Slovènes et aux Allemands, ils buvaient un verre de trop, ils chantaient des chants slovènes et allemands, plus tard ce fut de plus en plus rare, et quand ça arrivait, ils serraient les dents, en tout cas Mischkolnig serrait toujours les dents quand il devait les supporter.

Un jour, dans cette auberge de Radvanje, il leur avait montré sa décision.

Comme il supportait mal cette compagnie, il avait sifflé rondement

quelques verres de muscat jaune. Comme il les avait vidés rapidement et avant de manger quelque chose de convenable, le vin fort lui était rapidement monté à la tête. Plus tard il avait regretté de n'avoir rien mangé de convenable, quelque nourriture grasse qui aurait pu tempérer les effets du vin dans sa tête de toute façon chaude, mais ça, c'était beaucoup plus tard, à un moment où c'était trop tard. Une demi-heure après avoir vidé ces verres, il s'était levé et avait déclaré à l'assemblée réunie qu'il était temps de chanter quelque chose. Il avait dit que, dans une assemblée amicale de gens qui vivaient dans la même ville, il ne serait sûrement pas superflu de chanter ensemble une chanson qui parle du fleuve qui coule dans leur ville. Ces messieurs rassemblés autour de la grande table avaient échangé un coup d'œil, qu'est-ce qu'il veut celui-là ? dit quelqu'un. Ce qu'il voulait fut bientôt clair quand Mischkolnig entonna d'une voix tonitruante :

*O Drau, O Drau, O deutsche Drau
O endlich unsern Sieg du schau* 11.

Le silence s'installa, franchement, qu'est-ce que cet imprimeur qui aligne les caractères au *Marburger Zeitung* et qui joue au football au Rapid pendant son temps libre, qu'est-ce que cet homme aviné veut exactement ?

Et, puisqu'il le voulait, eux aussi se mirent à chanter :

*Nous sommes des gars slovènes, venant de la Drave
D'esprit, de cœur slovène.*

Il continua de chanter seul sans se laisser réduire au silence, quand il vint à bout de son *Die Wacht an der Drau*, il continua avec un autre fleuve. *Die Wacht am Rhein*, les autres chantèrent leur hymne enragé *En avant le drapeau de la gloire, à l'attaque le sang des héros* :

*... écrire dans le sang le droit
Qui affirme que c'est notre terre.* 12

Et si au début, c'était amusant, ça cessa bientôt de l'être, les visages devinrent rouges, plutôt cramoisis, quelqu'un renversa une cruche de vin, ils se mirent à le pousser vers la porte, cependant il ne lâcha pas, et il continua de chanter même lorsqu'il se retrouva dans la rue, au pied du vert Pohorje.

Ah, se dit Mischkolnig, quelle époque, quelle énergie j'avais. Seul contre tous. Quelques années plus tôt encore, au lycée il portait des

chaussettes blanches, attribut des lycéens allemands, et il se battait avec les lycéens slovènes qui arrosaient d'encre les chaussettes blanches, signe de germanité, de leurs condisciples allemands. Il n'avait pas eu peur, il n'avait jamais eu peur, même pas dans cette auberge au pied du Pohorje, même quand il s'était retrouvé seul sur la route où il avait continué à chanter *O Drau, o Drau, o deutsche Drau*, et aussi *Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein, wer will des Stromes Hüter sein* 13 ?

Il n'avait pas eu peur car il avait de la décision et de la détermination, détermination qu'il a encore maintenant ici, dans sa ville où il réalise les œuvres de son cœur, les œuvres de l'histoire et de la nouvelle Europe. Il les aurait déjà réalisées il y a longtemps sur le front de l'Est s'il n'avait pas été aussi précieux ici. Sa connaissance du slovène et des conditions locales était irremplaçable. Ici aussi c'était le front, moins visible, mais décisif et intraitable. Parce qu'il avait la volonté que la ville fût, ainsi que toute la Styrie, comme il les voulait. Quand ces chants grossiers ne résonneraient plus dans les auberges, quand il n'aurait plus besoin de crier comme il l'avait fait dans l'auberge de Radvanje mais qu'ils chanteraient comme ils chantaient pendant les répétitions chorales la cantate 147 de Bach : *Herz und Mund und Tat und Leben* 14. Il n'a qu'à fermer les yeux et il l'entend, cette mélodie d'une harmonie infinie. Un jour, la ville et la région seront comme ça, recouverte, par la beauté de Bach. Pas seulement à cause de l'ordre supérieur, suprême, du message clair du führer que ce pays doit redevenir allemand mais parce qu'il accomplissait son rêve. Combien de fois au Kulturbund, tard dans la nuit, avaient-ils rêvé que ce pays redevienne ce qu'il avait été ? Mais sans intrépidité, vérité et loyauté, ça ne marcherait pas, ça n'avait pas marché, ça ne marchait pas. C'était leur vieille devise : *furchtlos, wahr und treu* 15. En rentrant à pied du mont Melje où, sur la propriété viticole d'un de leurs hommes de confiance, avaient résonné les chants du nouvel ordre et du nouveau monde qui n'étaient pas bien sûr des cantates de Bach, mais des chants de courage et de détermination, il avait regardé les étoiles au-dessus du Pohorje et il s'était dit : je ferai tout, je ferai tout, je suis à toi, ma patrie. Et tous ceux qui étaient partis en dix-huit allaient revenir, ils reviendraient ici dans ce lieu auquel ils appartenaient, là où, pendant des siècles, leur lignée avait travaillé, souffert, s'était amusée et jamais elle n'avait pensé, leur lignée, qu'elle ferait tout ça ou devrait le faire dans une autre langue ou un autre esprit qu'en allemand ou dans l'esprit allemand. Il ne fallait pas seulement la connaissance des conditions mais aussi de la détermination. Et de la fermeté, oui. Intrépidité, vérité et loyauté.

Écrire le droit avec le sang. Ils voulaient du sang, ils en auraient. Et le droit aussi.

Il traversa l'entrée sur la pointe des pieds, écouta à la porte de sa mère, elle ne se réveilla pas, Dieu merci, il entendit sa respiration régulière.

Il se déshabilla dans l'obscurité, il était déjà dans son lit quand il se rappela qu'il avait oublié de se laver les dents. Mais il ne se leva pas, maintenant c'était vraiment le moment de dormir quelques heures, la journée avait été longue, demain une réunion d'état-major l'attendait. Et ces maudits clous, fallait-il vraiment leur accorder tant de temps ?

12

Sonja vint dans les rêves de Valentin.

– Tu ne m'accompagnes pas ? demandait-elle.

– Je viens, je viens, bien sûr.

Ils partaient à Urban. D'abord par ce chemin à l'ombre des arbres en fleurs, bien sûr, c'était le printemps, ils longèrent une ferme et ils étaient déjà sur la crête, et l'instant d'après ils étaient au sommet. Les collines s'étendaient dans le lointain, point de vue connu sur les Slovenske gorice, ça et là, elles étaient cachées par des brumes légères, de fins rayons de lumière blanchâtres s'élevaient jusqu'au pied de la montagne d'où tous deux venaient. Là-bas, sur les lignes arrondies du paysage, les cloches de l'église transperçaient la brume, de l'autre côté se trouvait la masse vert foncé du Pohorje. Caché sous un épais pelage vert, il était étendu sur le flanc, immobile comme un animal lourd et sombre, s'il l'avait poussé, se dit-il, peut-être aurait-il bougé, peut-être aurait-il bougonné.

Il fit un geste de la main : là-bas c'est le Pohorje.

Sonja sourit. Comme si elle ne savait pas que c'était le Pohorje. Qui ne sait pas que cette montagne est le Pohorje ?

– J'y suis déjà allé, dit-il. Je me suis caché dans une ravine. J'aurais dû aller jusqu'à une ligne de partage des eaux mais il n'y en avait pas, il y avait un confluent, deux rivières se jetaient l'une dans l'autre. Au sommet on tirait.

– En hiver je skiais là-haut, dit Sonja.

– Tu skiais, tu skiais, il la gronda gentiment. Le ski n'est pas la guerre. Il savait qu'il devait encore dire quelque chose, mais sur le moment il ne s'en souvenait pas. Ensuite il se rappela : Ce n'est pas la lutte pour la liberté.

– Donne-moi la main, dit-elle.

Il la prit par la main. Mais par la suite ils étaient allongés sous un de ces pommiers en fleur qui chaque printemps blanchissent les talus autour de la ville. Ils regardaient les nuages, ces voyageurs célestes que le vent faisait rouler sur la vallée, quelque part là-bas en direction de la plaine hongroise. Il souffle toujours, se dit-il, sur la vallée de la

Drave, il souffle toujours, c'est pourquoi le vent est frais, il est toujours frais, on respire bien, les nuages courent dans le ciel vers la plaine, c'est le printemps, ils sont allongés quelque part à Urban, le temps est absolument immobile, ça dure, ça dure, pourvu que ça continue, pensa-t-il, c'est le printemps, de nouveau il ne pouvait se souvenir de quelque chose, d'un vers : *la voix de la tourterelle, la voix de la tourterelle*. La voix de la tourterelle au printemps. Il voyait le visage du professeur Šmitek, il se souvient de son nom, de son visage aussi. Le professeur est près de la fenêtre, le soleil tombe sur ses rares cheveux, ses lunettes sont plantées sur son nez, il a un livre à la main, malicieusement il sourit et dit *l'appel des tourterelles, l'appel des tourterelles*. Les filles de la classe le regardent, envoûtées, et soudain il entend la voix du professeur, bien sûr, bien sûr, maintenant les vers lui passent par la tête : *C'était la fin d'un soir de mai, le premier mai, le temps d'aimer. Le tendre appel des tourterelles montait dans la senteur des pins* 16.

- Je m'en suis souvenu, s'écria-t-il, je m'en suis souvenu.
- De quoi t'es-tu souvenu ?
- Du *tendre appel des tourterelles*, dit-il.

Il étendit la main sous son corsage et posa sa paume sur son ventre lisse. Là-bas au loin, les clochers pointus, effilés, transperçaient les voiles blanches de brume, non, dit-elle, ce n'est pas encore le moment, ce n'est pas encore le moment ? demanda-t-il, l'appel des tourterelles, regarde plutôt les nuages, dit-elle, mais je les regarde, les nuages, les brumes, les clochers, tes cheveux, tes lèvres, je regarde tout.

Dans un de ces clochers, la masse de fer se déplaça et se mit en branle, il vit de tout près le battant qui se rapprochait du bord de la cloche, maintenant ça va cogner, pensa-t-il, la cloche s'ébranla rapidement, le battant en métal heurta avec fracas la face interne de la grande cloche, mais le son n'était pas métallique, le son était sourd, creux, un coup sourd, et de ce côté-là aussi, du Pohorje, du ventre du grand animal vert foncé, il entendit un son sourd, une sorte de battement, quelqu'un frappait contre la porte.

Il s'agita et, avant même d'ouvrir les yeux, se retrouva par terre, il était tombé de son châlit, soudain il se retrouva assis sur le sol froid et humide, il essaya de se relever, glissa, et enfin s'assit sur le lit. À travers le judas, une main dans une manche pelucheuse de veste de gardien posa une gamelle et une cuillère, à côté il y avait un morceau de pain. Ensuite le visage du gardien apparut au judas. Il lui fit un clin d'œil. Les coups s'éloignèrent, le gardien qui avait cogné à sa porte auparavant frappait maintenant aux autres portes, il poussait la nourriture par la trappe des autres portes le long du couloir, on pouvait entendre des voix, des pas, le cliquètement des clefs dans toute la grande prison. Avec sa jambe endolorie, il se dirigea vers la

porte, prit le pain, du doigt il retira la mie et la plaça dans sa bouche. Là aussi il ressentit une douleur, la pointe saillante d'une dent cassée, la peau épaisse, enflée de ses pommettes, avec sa langue, il appuya la mie contre son palais et la ramollit, il prit la gamelle et avala rapidement le liquide noir et amer en même temps que le pain.

Il se traîna jusqu'à son châlit, s'allongea et regarda le plafond pour revoir les nuages qui, il y a peu, couraient au-dessus d'eux là-haut à Urban, sur les collines et les ravins d'où la brume s'élevait.

13

Ludwig Mischkolnig décida qu'il mettrait l'affaire des clous sur le tapis à la réunion de l'Einsatzstab du matin. Une affaire toute simple mais qui devient soudain presque insoluble : il y a plusieurs jours déjà, il a téléphoné à Graz et a aimablement fait savoir qu'on devait nonobstant lui envoyer ces clous, le jour suivant il l'avait exigé fermement, mais il n'avait obtenu qu'une promesse, finalement on lui avait même dit qu'ils étaient en route. Mais quand ils avaient ouvert les cartons du dernier envoi de matériel technique, il y avait quelques outils, des pelles et des pioches pour creuser des fossés, des paquets de rouleaux de fils électriques pour les abris antiaériens, mais il n'y avait pas de clous. L'affaire aurait été ridicule, si elle n'était devenue insupportable. Peut-être qu'on se moquerait de lui car les problèmes qu'on devait résoudre en ville depuis que les bombardements avaient commencé étaient beaucoup plus absorbants que ces stupides clous. Mais Mischkolnig ne voyait pas d'autre possibilité que de porter l'affaire devant, pour ainsi dire, la plus haute instance, même si à cette occasion, il risquait qu'on doutât de ses capacités, plus encore, on pourrait penser que lui, un officier SS, remettait en question l'efficacité de l'administration d'occupation, l'efficacité allemande elle-même.

C'était le bon moment car à la réunion de l'Einsatzstab du matin, c'étaient les affaires techniques et d'organisation qui étaient à l'ordre du jour. Le coordinateur principal des services de police et de sécurité, de l'administration de la prison et des services civils, le colonel Sterz annonça que, ces derniers temps, des difficultés qu'il fallait régler sans délai étaient apparues lors de l'exécution des condamnations à mort. En raison de nouvelles attaques de bandits dans les postes d'armement et dans les services industriels mais aussi à cause du soutien de la population à ces actions criminelles, le nombre des condamnations à mort a fortement augmenté ces dernières semaines. Au crématoire de Graz qui a un rendement limité, en fait une capacité trop petite, l'accueil de nouveaux corps en provenance de Celje et de Maribor a été refusé à plusieurs reprises. Pour ces refus, ils font valoir qu'ils ne peuvent brûler autant d'expéditions et qu'ils n'ont pas non plus de

quoi les entreposer, c'est pourquoi ils exigent qu'on procède à la mise en terre sur le lieu même, dans des emplacements appropriés à proximité des exécutions. C'est, vu de Graz, c'est-à-dire des bureaux de Graz, dit le rapporteur d'un air entendu, la solution la plus convenable. Sur le terrain, l'affaire a l'air un peu différente. Il se tut pour que tout le monde pût réfléchir à une autre façon de faire, que tout le monde pût réfléchir à ce que tous savaient ici mais que, quelques dizaines de kilomètres plus loin, dans les bureaux de Graz, on ne savait pas. Depuis longtemps, on souffre ici d'un grand manque de main-d'œuvre. L'usine de pièces d'avion qui a décuplé sa production récupère ceux qui sont soulagés au travail et ne sont pas capables d'aller au front et ceux qui ne sont pas absolument nécessaires à la maintenance de la vie normale. Est-ce qu'on doit imposer aux soldats et aux policiers des unités d'exécution, c'est-à-dire à ceux qui font quand même le travail le plus dur, en tout cas le plus lourd psychologiquement, est-ce qu'on doit leur imposer de se charger, en plus, de l'ensevelissement des corps ? Ce n'est pas possible, chacun sait que ce n'est pas possible. Les corps restent non enterrés plusieurs jours, ils se décomposent et puent.

C'était le moment où Mischkolnig pouvait entrer en scène. Pour rendre la difficulté encore plus grande, dit-il résolument, on a commencé, au cours du dernier mois, à manquer de façon chronique de clous pour la fabrication des cercueils. On ne peut pas fabriquer de cercueils pour les corps des fusillés si on n'a pas de clous. C'est, excusez-moi, positivement incroyable. Si on peut comprendre que la capacité du crématoire de Graz ne peut pas augmenter à court terme, ils pourraient au moins envoyer des clous, non ?

Le colonel Sterz l'interrompt. C'est Mischkolnig qui règle cette question, et comment la règle-t-il, s'il vous plaît ? Comment la règle-t-il si on doit s'en occuper ici ? Pour le moment, on ne s'occupera pas de ça à cette réunion, on attend sous peu son rapport. Il est vrai que les corps gisent maintenant sur les lieux de l'exécution, cachés et bien gardés, et il est vrai que pareille improvisation deviendra très vite insupportable. Les clous sont ici une affaire accessoire.

Mischkolnig avait l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une affaire accessoire, mais il se tut.

Le problème avec les corps non enterrés semblait difficilement soluble, ils allumèrent une cigarette l'un après l'autre et le débat s'échauffa. L'administrateur des prisons dit que l'affaire des corps non enterrés après les condamnations à mort était en effet désagréable, cependant il ne fallait pas négliger le manque de place auquel lui-même avait affaire jour après jour. Les centres de détention de la vieille Autriche avaient été construits pour les temps de paix et maintenant on était en guerre. Dans certaines cellules conçues pour

quatre, six personnes au maximum, il y en avait maintenant dix, parfois même plus. Peut-être pourrait-on, lors des arrestations, procéder à une sélection plus rigoureuse et ne lui envoyer que de vrais suspects. Cela fit bondir le directeur de la police : que veut dire l'administrateur par de vrais suspects ? Est-ce qu'il pense qu'il lui envoie de faux suspects ? Est-ce qu'on peut comprendre ça comme un doute sur le travail des unités de police et des services de sécurité ? L'administrateur dit qu'il n'avait pas voulu dire ça. Alors j'attends des excuses, dit le directeur. Le coordinateur trancha l'affaire : le thème de la réunion d'aujourd'hui n'est pas le manque de place ni le traitement des suspects. Il se tourna vers Mischkolnig et ajouta : et encore moins le manque de clous. Le problème, poursuivit-il, le problème est la capacité du crématoire de Graz et le problème est le manque de main-d'œuvre pour enterrer les corps sur le lieu même. Quelqu'un proposa d'utiliser les suspects comme main-d'œuvre. Ce n'est absolument pas possible, dit le colonel Sterz, tant que l'instruction n'est pas terminée, c'est exclu, hors de question. Je suis d'accord, dit l'administrateur des prisons, mais il y a une autre prison de l'autre côté de la Drave, là il y a des hommes condamnés définitivement qui purgent une peine de prison, ça pourrait se faire. Et les prisonniers de guerre du camp de Melje. Les Anglais ? demanda quelqu'un à travers un nuage de fumée. Ça n'ira pas. Ça ne peut absolument pas être des Anglais, d'après la convention de Genève, les prisonniers de guerre anglais ne peuvent pas faire ce travail. Mais on a des Russes, eux, on peut les utiliser.

S'installèrent alors quelques minutes de silence pendant lesquelles ils réfléchiraient à l'opportunité d'utiliser des prisonniers russes, alors Mischkolnig reposa la question, il se permet de répéter et de demander jusqu'à quel point il doit intensifier l'affaire des clous, il a déjà téléphoné plusieurs fois, mais le colis n'est toujours pas là. Laisse tomber les clous, dit quelqu'un avec mauvaise humeur, on a d'autres problèmes. Mischkolnig était décidé à faire bouger l'affaire ; il dit que les clous étaient une partie du problème, moindre certes, mais une partie du problème et une partie non résolue du problème. Finissez-en avec ces clous, l'arrêta de nouveau le coordinateur. Quand il vit que Mischkolnig était offensé parce qu'il avait été interrompu de façon si catégorique, il ajouta, apaisant : par lettre. Réglez ça par lettre, si ce n'est pas possible par téléphone. Par lettre, ils sont tenus de répondre.

À la fin, dans *le point 1*, il fut arrêté que le directeur de la police en personne se rendrait à Graz pour tenter de trouver des solutions en vue d'améliorer l'efficacité du crématoire. Pendant que cette chose se règle, ce qui prendra sans doute un certain temps, il faut, *décision n° 2*, parvenir à un accord avec le procureur général pour que les détenus qui purgent une peine régulière à la prison de Maribor soient affectés comme main-d'œuvre pour enterrer les corps des condamnés à mort,

les prisonniers de guerre russes du camp de Melje aussi, mais là il n'y avait pas besoin d'autorisation. De la même façon, *troisième décision*, si c'est possible, obtenir une autorisation pour les détenus de la prison de Graz qu'on amènerait travailler à Maribor. *Décision n° 4* : recommander aux officiers d'exécution de fusiller l'après-midi de façon qu'on puisse emporter le plus possible de corps dès la nuit à Graz ou au plus tard au petit matin, avant sept heures.

Grâce à son obstination qui avait assez excédé les présents, Mischkolnig obtint finalement que l'affaire des clous soit également intégrée au procès-verbal sous le point *Divers*. Certes pas comme décision indépendante, ça, ils ne l'acceptèrent pas, ils furent d'accord avec une mention au procès-verbal. Pour que n'importe qui n'importe quand ne puisse dire que lui qui était justement ici chez lui n'avait pas agi en temps utile.

Il était satisfait d'avoir au moins obtenu ça.

Dans son bureau, il ouvrit le dossier marqué *Gorjan*, maintenant que l'affaire des clous était officiellement notée à défaut d'être réglée, il pouvait se consacrer à cette affaire qu'il avait héritée du Sturmbannführer Hochbauer. La prochaine fois qu'il rencontrerait la fille du médecin, il lui dirait s'il pouvait faire quelque chose. Il est probable qu'il ne pourrait rien faire. Le prisonnier affirme certes qu'il venait de Ljubljana, comme la ligne vers Maribor était bloquée, à Celje, il avait pris le train qui passait par Dravograd. On l'avait pris à Mislinja, là où il poireautait dans une auberge. C'est vrai qu'il était en vêtements civils, ses papiers étaient en règle, mais on ne l'avait pas enfermé comme ça, l'histoire était bizarre, on verrait bien.

14

Valentin Gorjan était tombé aux mains des gendarmes à Mislinja en mars 1944, complètement ivre.

Il était jeune, il s'était saoulé. Ils l'avaient eu.

Ils l'avaient eu après qu'il eut traîné Peter, son compagnon blessé toute la nuit à travers la neige du Pohorje – c'était presque le printemps mais dans la vallée il y avait encore beaucoup de neige – et qu'il l'eut remis aux siens dans une vallée près de Mislinja. Jésus, notre Peter, avait gémi la vieille dame en chemise de nuit, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ! Tais-toi maman, avait sifflé la sœur de Peter, tu vois bien ce qu'ils lui ont fait. Elle avait rapidement entrepris de bander son coude broyé, traversé par une balle. Valentin s'était allongé sur un lit tout habillé et s'était endormi sur-le-champ. Il ne s'était réveillé qu'aux alentours de midi, il avait bondi sur ses pieds et saisi son fusil. Même si au même instant il avait compris qu'il était en sécurité, qu'il ne pouvait rien lui arriver d'imprévu dans cette maison, il s'était

avancé jusqu'à la porte sur la pointe des pieds, le fusil à la main. Dans la cuisine quelqu'un entrechoquait des marmites, sans bruit, il avait entre-bâillé la porte et vu la vieille dame avec un tablier qui s'était tournée vers lui et lui avait fait un signe de tête aimable. C'était la mère de son compagnon blessé. Peter n'était plus là, aux aurores, sa sœur et son mari l'avaient fait changer de vêtements et l'avaient emmené. Où ? En sécurité, avait dit la vieille dame, dans la famille. Et où sont les autres ? Au travail, avait dit la dame, sa fille travaille à la poste, les petits enfants sont à l'école. Les gens vont au travail, s'était-il dit, les enfants à l'école, une vie qu'il ne connaissait plus. Il s'était calmé, avait posé son fusil et s'était dirigé vers la fenêtre. Il lui faudrait attendre le soir pour repartir dans sa section. Dehors le soleil brillait, le village se trouvait sur la côte en contrebas de la maison, il avait vu le sacristain qui déblayait la neige devant l'église, le toit gouttait, la fumée se tortillait au-dessus des cheminées. Il s'était dit que, dans ces maisons chaudes où le bois crépitait dans les poêles, les gens vivaient comme ils avaient toujours vécu et comme lui avait presque oublié de le faire ces derniers mois. Maintenant sa vie ressemblait à celle de la dernière nuit. Il avait pataugé dans la neige, traîné Peter qui gémissait, qui tombait, il l'avait relevé et encouragé comme un enfant, encore un peu, encore un peu, il avait descendu un chemin creux jusqu'à une maison et, devant un chien déchaîné et hurlant qui s'arrachait de sa chaîne, il avait reculé dans le bois. Il avait eu envie de descendre le corniaud déchaîné et d'aller demander à la maison ou exiger, d'abord demander et, si ça ne se faisait pas à l'amiable, menacer et exiger un peu de lait chaud pour lui et le blessé. S'il avait été seul ou avec une patrouille, c'est ce qu'il aurait sans doute fait. Mais il ne pouvait exposer Peter gémissant, si la chose tournait mal, il aurait difficilement reculé avec lui. Ils s'étaient reposés un peu, ensuite il avait continué de le traîner à travers la neige, avait cherché les chemins tracés par les forestiers et ils étaient retournés sous les sapins. Ils n'étaient arrivés à la maison en haut du village qu'au matin. Ici il n'y avait aucun corniaud brailleux, il tapa à la fenêtre, aucune lumière ne s'alluma, ils entendirent seulement des pas glisser, la fenêtre s'ouvrit, et la voix étouffée de la femme qui se tient maintenant dans la cuisine.

– Jésus, notre Peter !

Et alors que, frais et reposé, il se tenait près de la fenêtre en regardant la fumée se tortiller, il fut saisi du désir irrépressible de vivre, au moins une journée, comme un homme normal. Sur le moment il se dit que ça n'avait peut-être pas été le plus raisonnable de s'allonger dans un lit, qu'il aurait mieux fait de s'allonger dans le foin mais le lit était si incroyablement attirant, autant que le désir de vivre au moins une journée comme un homme normal. Ils lui avaient

affirmé qu'il pouvait le faire sans problème, il n'y avait aucun gendarme, aucun *verman* 17 à proximité. Malgré tout, il aurait mieux valu qu'il reste dans la grange ou dans la cave, se dit-il, mais ce fut aussi la dernière idée prudente qui l'effleura ce jour-là. Peu après, dans la cuisine, il but un verre de goutte, un bon alcool de fruit maison comme il n'en avait pas dégusté depuis longtemps. Et ensuite encore un. Et comme c'était un jour long et beau qu'il devait passer dans la chaleur de cette maison et près de cette soupe odorante qui clapotait sur le poêle et après le déjeuner peut-être retourner dans le lit, comme le village, en bas, était baigné par le soleil et que des toits ruisselait l'eau de la neige qui fondait, comme le blé de mars, dans la prairie au pied de la maison, sortait de terre et pointait vers le soleil, comme la nuit où il devait retourner dans le Pohorje était encore loin, il se reversa un autre verre.

Alors qu'on avait posé sur la table une odorante soupe aux haricots à côté de côtelettes fumées et qu'il s'était mis à la boire et à claquer la langue, il entendit un bruit de pas devant la porte, quelqu'un secouait la neige de ses souliers. Il voulut se lever mais la vieille dame le rassura tout de suite.

– Ce sont nos gars, dit-elle, ils reviennent de l'école.

Deux garçons entrèrent, d'environ dix, onze ans. Ils s'assirent dans un coin près du poêle et regardèrent sans bouger l'hôte assis à la table.

Il dit que c'était bien chez eux. Les gamins hochèrent la tête. Il leur demanda s'ils aimeraient voir son fusil. Tous les deux acquiescèrent. Il leur montra son fusil et se consacra de nouveau à la soupe, aux côtelettes fumées et à la bouteille d'alcool de fruit. Il demanda s'ils avaient du cidre, les côtelettes étaient salées. La vieille dame lui apporta une bouteille de cidre.

L'après-midi, la sœur de Peter revint de son travail et, quand elle aperçut l'inconnu assis à la table, la bouteille de cidre vide et la bouteille de goutte à moitié vide devant lui, elle dit :

– Dieu du ciel, mais il ne peut rester assis ici ! On va tous nous enfermer.

Valentin se mit à rire, bien sûr qu'il peut rester assis ici, dit-il, où devrait-il s'asseoir ? Il se disait : Dieu du ciel, tu pourrais aussi m'être un peu reconnaissante, j'ai traîné ton frère dans la nuit et la neige.

Elle tenta de le convaincre de se cacher dans la cave jusqu'à la nuit. Le soir, son mari qui travaillait à Slovenj Gradec allait revenir et il le conduirait dans le maquis. Mais Valentin n'avait aucune envie de croupir jusqu'à la nuit dans une cave froide. Elle regarda sa mère d'un air de reproche : comment se fait-il que cet homme soit assis ici dans la cuisine, il ne peut pas rester là comme ça. Valentin avait la tête qui tournait un peu à cause de la goutte et du cidre. Mais la vieille dame haussa seulement les épaules, qu'est-ce qu'elle aurait dû faire ? Elle

avait donné à manger à l'homme qui avait sauvé son fils, elle lui avait donné deux assiettes de soupe et des côtelettes fumées et des pommes de terre, une nourriture comme il n'y en a pas tous les jours sur la table chez eux, particulièrement ces temps-ci, mais quand il avait eu fini de manger, il s'était resservi à boire, qu'est-ce qu'elle aurait dû faire ? Sa fille alors se mit à dire précipitamment qu'un voisin pouvait entrer. Si quelqu'un apprend que cet homme est ici, dit-elle à la vieille dame, je perdrai mon travail à la poste, c'est le moins qu'il puisse arriver, il peut aussi arriver beaucoup pire, ils peuvent emprisonner *le mien*, *le mien* c'était son mari, qui travaillait à Slovenj Gradec. Quand la nuit commença à tomber, c'était l'hiver et elle tombait très tôt, *le sien* arriva et dit :

– Oh, bon sang, que fait-il ici ?

Il se fâcha vraiment : qu'est-ce que vous avez, vieille sotte, vous voulez nous faire enfermer tous ?

Et quand vint la nuit noire, quand ce ne fut plus seulement un jour sombre d'hiver, au moment où il aurait fallu s'enfoncer dans la neige et monter vers le bois de sapins derrière la maison, Valentin était toujours assis là-bas, le fusil entre les jambes, les deux bouteilles étaient vides. Les gens de la maison, sur le banc, attendaient qu'il parte. *Le sien* avait les yeux qui lançaient des éclairs : mais comment renvoyer dans le bois un homme qui tient à peine assis, qui va tomber à la renverse de sa chaise et son fusil avec. Valentin jacassait sur l'armée slovène qui se bat dans le maquis pour la liberté du peuple slovène. Sur le monstre boche fasciste qui met le grappin sur la terre slovène, il était lui-même surpris de savoir presque parler comme le commissaire Vasja. Les gens de la maison se taisaient et écoutaient. Ensuite la sœur de Peter dit que les enfants devaient aller se coucher, elle le dit d'une voix telle que l'invité aurait dû comprendre qu'il devait partir, l'heure est venue que les enfants aillent dormir et que les invités se retirent. Valentin se leva et dit qu'il comprenait, il allait partir. Ils auraient aussi pu être un peu reconnaissants parce qu'il avait ramené à travers bois, par un hiver froid, le fils blessé à sa mère, le frère à sa sœur et l'oncle aux enfants. Il se balançait sur ses jambes et ajouta qu'il irait à l'auberge, il n'était pas allé à l'auberge depuis longtemps.

– Ô Jésus, dit la mère de Peter, laissons-le dormir.

– Et puis quoi encore, hurla presque la sœur.

– Bon sang, pesta *le sien*, tu ne vas pas aller à l'auberge maintenant.

Il irait, se dit Gorjan avec obstination, il irait tout droit à l'auberge, peut-être pas tout droit car ses jambes ne le lui permettraient pas, mais il y alla, par un chemin passablement foulé, il descendit au village, il passa devant les lumières aux fenêtres des maisons, il se rappela les gens qui vivaient ici, derrière ces fenêtres, comme lui

vivait autrefois, il passa devant l'église et se souvint du sacristain qu'il avait vu par la fenêtre le matin en train de déblayer la neige. C'est dans ce tas de neige qu'il fourra son fusil et ses munitions, ce ne serait pas difficile de les retrouver, son sac à dos, où était son sac à dos ? Dans le bois au-dessus du village ou dans la maison là-haut où certains voulaient le laisser dormir, d'autres le chasser, les troisièmes l'arrêter, tu n'iras pas à l'auberge. Il n'est pas possible d'empêcher un homme ivre, surtout s'il a un fusil entre les mains, d'aller à l'auberge. Bon, maintenant il était sans fusil et aussi sans sac à dos.

Il enfonça son bonnet de ski sur sa tête, je peux aller skier, se dit-il, je peux aussi aller à l'auberge, il entra dans l'auberge.

La suite était brumeuse.

Des flashes restaient dans sa mémoire. Le visage de la serveuse qui souriait en lui apportant la goutte. Laquelle, de prunes ? de myrtilles ? Combien de verres ? Deux paysans à chapeaux qui étaient assis dans un coin et qui le dévisageaient. Pourquoi ces deux-là me regardent-ils, la serveuse aussi me regarde, qu'ont-ils tous à me dévisager ? Si vous étiez dans le maquis, vous boiriez aussi, je suis un peu ivre, quand on est dans le maquis, on est ivre de peur et de courage. Ici on est ivre de goutte. Là-bas on est une fois ivre de peur, une autre fois de courage, une même ivresse mortelle, une ivresse proche de la mort. Il dit quelque chose à ces deux paysans à chapeau vert. Quoi ? L'un alors partit, il disparut carrément, sans saluer, il disparut dans la nuit. Le deuxième plaisanta avec la serveuse. Combien de temps cela dura-t-il ? Combien de temps se passa-t-il avant qu'il n'entende derrière lui une voix impérieuse, une voix qui lui demandait ses papiers. Ses papiers ? À travers le brouillard de sa tête, il se rappela qu'il avait sa carte verte dans la poche arrière de son pantalon, mais pourquoi l'avait-il avec lui ? Vasja disait qu'il fallait se débarrasser de tous ses papiers. Il sortit la carte de sa poche et se retourna : derrière lui se tenaient des gendarmes en uniforme, quelqu'un pointa sur lui son pistolet, un autre dit qu'il devait les accompagner. Où ? Il essaya de se lever pour les repousser et se précipiter à la porte mais ses jambes ne le soutenaient pas, il s'accrocha à la table.

Ensuite il partit dans une voiture. Dans la lumière des phares, il voyait la route enneigée. Où était-il ? À Mislinja ? Il se réveilla le matin dans une cellule. Bruits de voix dans le couloir. Et autour de lui plein d'hommes sur des châlits et par terre. Avec des chemises tachées de sang, avec du sang mal lavé sur le visage. Où suis-je ? Eh toi, tu es à Maribor. Donc ils m'ont ramené chez moi, plaisanta-t-il. Quelqu'un se mit à rire en toussant.

Il l'avait d'abord emmené à Celje, ils décidèrent de le transférer à Maribor.

Ils l'interrogèrent une première fois le jour même. Il avait alors si

bien repris ses esprits qu'il sut mentir. Il était descendu du train à Mislinja, car la voie était fermée et il avait décidé de continuer par Dravograd. Il était resté trop longtemps à l'auberge et il avait manqué le train.

Ils le battirent.

Il répéta son histoire avec obstination.

Arriva aussi le rapport de Mislinja : il avait débarqué aviné à l'auberge, il était tout à fait possible qu'il fût descendu du train. S'ils interrogeaient les proches de Peter, ce serait la fin. Mais les gendarmes de Mislinja étaient paresseux, ils se contentèrent d'interroger le personnel de l'auberge où l'inconnu s'était saoulé.

Hans Hochbauer qui suivait son cas l'avait laissé pourrir en cellule tout l'été, s'il y avait quelque chose dans cette affaire, un lien avec un réseau de résistance apparaîtrait tôt ou tard.

Mais ils n'avaient pu le relier à qui que ce soit.

L'automne était arrivé et Hochbauer, un jour, vers la fin septembre, avait dit qu'il fallait établir une nouvelle liste d'exécutions. S'il ne se mettait pas à parler, son nom serait dessus.

Il ne parla pas.

Malgré tout, son nom n'était pas sur la liste pour l'instant. Inopinément, l'Obersturmbannführer Mischkolnig se chargea de son cas.

15

Ludwig et Sonja se retrouvèrent dans un café du parc.

– C'est bien que tu aies appelé, dit-il.

Elle lui rappela que c'était lui, Ludwig, qui avait exigé qu'elle l'appelât deux jours plus tard. Ce qu'elle avait fait. Il y avait une menace cachée dans cette exigence : si elle n'appelait pas, ils iraient la chercher. Elle avait appelé. Son père était au travail, elle avait attendu que sa mère partît s'occuper de ses affaires et ensuite, les doigts tremblants, elle avait composé le numéro qu'il lui avait donné. Maintenant elle était là.

– Tu peux m'appeler Ludek.

Elle le regarda étonnée. Ce n'était pas mauvais signe.

– Tu m'as dit que c'est comme ça que tu m'appelais quand on skiait dans le Pohorje. Ça ne me plaît pas, mais je ne peux pas t'en vouloir. Et finalement, autrefois on m'appelait vraiment Ludek, c'était bête, ça me tapait sur les nerfs. Mais si ça te plaît vraiment. Ça te plaît ?

Sonja haussa les épaules. Ludek ou Ludwig, peu importe, mais qu'il fasse quelque chose, c'est certainement dans ses possibilités de faire quelque chose. Si ça l'arrange, qu'il pense donc qu'il va faire cela pour elle. Peu importe.

Il la regardait sans bouger.

Sa proximité le troublait. Cette agitation qu'on pourrait appeler excitation le transportait au point qu'il pouvait supporter qu'elle l'appelât Ludek. Car elle ne pensait à rien de mal la première fois qu'elle lui avait dit ça quand elle courait dans la rue derrière lui.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Il se pencha vers elle et lui dit tout bas : j'ai trouvé ce Valentin Gorjan.

Il aurait pu dire ton Valentin. Mais cette idée lui était odieuse ; que cette misère humaine qu'il avait aperçue par le judas lui appartienne et elle à lui, c'était une idée dégoûtante, odieuse, c'était presque impossible. Quand cette misère disparaîtrait du monde, il n'aurait même plus à penser à ce genre de choses.

Mais il faut d'abord qu'elle soit à lui, Ludwig, ou même Ludek. D'abord, et non après que cet homme aura disparu. Ce n'était pas un marchandage, c'était seulement ce que lui voulait, maintenant, aujourd'hui, ce soir, ce qu'elle aussi devait vouloir. Son regard lui disait ce qu'il voulait, le moment où il ne se satisferait plus de *Je vous en prie, je n'exige rien, mais je vous en prie* était venu. Maintenant il ne demanderait pas, il exigerait.

– Tu peux venir chez moi ce soir, nous parlerons.

– Au bureau ?

– Pas au bureau, à la maison, chez moi.

Elle baissa la tête.

– Tu ne peux pas me regarder dans les yeux ? Regarde-moi dans les yeux.

Elle leva les yeux. Pourquoi me fixe-t-il en souriant, les paupières mi-closes, gentiment, mais malgré tout comme une bête sauvage qui observe sa proie ?

Ah, les yeux, se dit Ludwig, le miroir de l'âme. Il plongeait profondément son regard dans les yeux clairs de Sonja.

– Ne me regardez pas comme ça, dit-elle en penchant la tête sur sa poitrine.

– Et je te regarde comment ? demanda-t-il.

Elle resta silencieuse. Ses yeux errèrent par la fenêtre. Les feuilles tombaient des arbres.

– Comme je ne devrais pas, c'est ce que tu voulais dire.

– Je ne voulais rien dire du tout.

Des promeneurs passaient devant le café. Une ancienne camarade de classe était assise avec une de ses amies à une table à l'autre bout du café. Elles les regardaient. Mais maintenant peu importe, peu importe, il s'agit ici d'autre chose que des regards curieux, désagréables.

– Mais si, je vois bien que tu veux dire quelque chose.

– Je tremble presque, dit-elle tout bas, quand tu me regardes comme

ça.

À l'instant même, elle sut qu'elle n'aurait pas dû dire ça. Ça signifiait qu'elle sentait qu'il la caressait du regard. Et elle ne lui disait plus vous, elle lui disait tu, comme si elle lui permettait de la caresser du regard.

Tu n'es pas la seule, se dit-il, tu n'es pas la seule personne qui tremble quand Ludwig Mischkolnig l'examine. Mais il ne dit rien de tel. Il dit : est-ce que je peux te toucher ?

Bien sûr que tu peux me toucher, se dit-elle, puisque tu m'as déjà caressée des yeux. Ton regard a rampé sur moi. Comme ces deux-là qui chuchotent. Mais peu importe, peu importe.

Du doigt il toucha son coude, elle ne s'écarta pas. Elle sentait, elle savait qu'elle s'engageait sur une pente dangereuse, le monde glissait sous ses pieds, à toute vitesse.

– Tu viendras ?

Elle acquiesça.

16

– J'ai honte, avait-elle chuchoté à Tine la première fois qu'ils avaient couché ensemble.

Elle n'avait pas honte à cause de ce qui s'était passé, ils étaient allongés dans son lit et ça devait arriver, ils sortaient ensemble depuis longtemps. Ça s'était passé un soir en revenant de l'Esplanade où ils avaient vu un film russe, *Stenka Razine*, une femme se souvient toujours d'une telle soirée, elle se rappelle le film qu'elle avait vu, au moins son titre, sûrement pas tous les détails, notamment parce que, dans la salle obscure du cinéma, l'assistant en géodésie de Ljubljana l'avait embrassée. Ils étaient allés dans sa chambre, son père était à l'hôpital, sa mère dans sa famille à la campagne. Bien sûr elle avait été gênée quand ils s'étaient déshabillés, peut-être aussi un peu plus tard, quand elle avait rangé le drap taché, elle avait un peu rougi, mais elle avait fait tout ça en plaisantant et souriant.

Ils s'étaient endormis un petit moment. Elle avait eu honte en se réveillant.

– Est-ce que j'ai dormi la bouche ouverte ?

Tine avait acquiescé.

– Elle s'était redressée et assise sur le lit.

– De la salive a coulé de ma bouche ?

Tine éclata presque de rire.

– Avant tu n'étais pas aussi embarrassée.

Elle l'était, seulement avant tout allait de soi, avant elle ne savait pas que tout commencerait là-bas dans l'obscurité d'une salle de cinéma et continuerait dans sa chambre.

– Tu ne comprends pas, dit-elle.

– Tu ne dois pas avoir honte, dit-il, tu as un beau corps.

Mais elle n'avait pas honte de son corps, elle avait honte parce qu'elle avait dormi la bouche ouverte et parce que, dans son sommeil, la salive avait coulé au coin de sa bouche. On a toujours honte de ce qui n'arrive pas selon notre volonté, de ce qui peut-être même arrive contre notre volonté. Si son père avait entendu qu'elle avait honte de dormir la bouche ouverte et que selon elle c'était terrible que sa salive ait coulé, il se serait fâché. Il était médecin, il avait vu beaucoup de corps nus, morts et vivants. On porte en nous tout ça, le sang, la salive, la merde, l'urine, notre corps c'est ça, disait-il. Quoi qu'il arrive au corps, maladie, blessure, il n'y a rien dont l'homme doit avoir honte, pour moi chaque malade, même dans les moments les plus laids a sa dignité. Et quand il était particulièrement de bonne humeur, disons le soir devant un verre de vin, il disait que nos corps sont les seuls lieux de nos âmes. Avec nos corps et en eux, les âmes voyagent à travers le temps de notre vie, je crois en ça, disait-il, ce qu'il y a ensuite, je ne sais pas. Peut-être qu'elles nagent vraiment dans l'espace, peut-être qu'elles flottent près des fenêtres des vivants. Et nos âmes nous disent qu'on peut parfois avoir honte de nos actions, jamais de nos corps.

17

Quand Ludwig Mischkolnig arrive dans le couloir, il voit un jeune homme assis sur un banc devant son bureau, il ne lui lance qu'un coup d'œil, il a un peu meilleure mine, son visage est toujours tuméfié et bleuâtre sous les yeux, mais on lui a donné une nouvelle chemise, au moins ça. Gorjan regarde devant lui, Johann se tient à côté de lui et regarde l'heure.

– Dois-je l'amener ? demande-t-il.

– Pas maintenant, dit Mischkolnig, on l'appellera.

Frida attend son supérieur dans son bureau, il dépose son sac sur la table et en sort quelques papiers.

– Écrivez, dit-il. Bureau civil de Graz. Vous connaissez l'adresse.

Mlle Frida acquiesce et écrit l'adresse.

Mischkolnig commence à dicter :

– Nous envoyons une commande pour du fer, et notamment 50 kg de clous...

– Kilos de clous... répète Frida et elle lève les yeux vers lui. Est-ce qu'on n'a pas déjà écrit pour ces clous ?

– On n'a pas écrit, siffle-t-il de mauvaise humeur, on a téléphoné.

– Excuse-moi, souffle Frida. Il m'a semblé que j'avais déjà écrit ça, mais je l'ai probablement entendu quand vous avez téléphoné.

– Combien de fois vous ai-je dit, chère mademoiselle Frida, que vous ne devez pas écouter quand je téléphone.

– Mais je n’ai pas écouté, excusez-moi, j’ai seulement entendu par hasard. Vous avez téléphoné d’ici. Et j’ai déjà oublié.

Elle sourit d’un air un peu taquin, elle dit qu’elle a mauvaise mémoire, qu’elle oublie tout. Et étourdimement, elle ajoute : ça veut dire qu’ils ne les ont pas encore envoyés.

La voix de Mischkolnig tremble un peu, il n’a vraiment pas l’air de bonne humeur : Non, ils ne sont pas arrivés, nom d’un chien, pourquoi croyez-vous qu’on écrit ça ?

Frida se tait, elle pose ses doigts sur le clavier et regarde le papier devant elle.

– Où en étions-nous ?

– Cinquante kilos de clous, souffle Frida.

– Cinquante kilos de clous, continue Mischkolnig, pour la fabrication des cercueils.

Il continue, les doigts agiles de la secrétaire semblent glisser sur les touches de la machine à écrire, Mlle Frida est une dactylo brillante, la meilleure de toutes, il doit lui pardonner sa remarque idiote ; quand ses doigts dansent sur le clavier, il l’admire presque, il se dit qu’elle serait une bonne pianiste si elle avait de l’oreille et bien sûr aussi quelque culture musicale.

– Je sollicite l’autorisation de faire remarquer que la demande pour cette livraison a déjà été faite par téléphone et que je confirme par écrit cette demande. Je me permets aussi de faire remarquer qu’en cas de livraisons manquantes de la commande, c’est-à-dire des clous, les condamnations à mort sur la base de l’ordonnance du chef de l’administration civile de Basse-Styrie du 16 août 1941 ne pourront plus être exécutées.

– Je mets votre nom ? demande Frida.

– Vous n’avez pas l’intention de signer vous-même ? dit-il un peu railleur, mais sans mauvaise humeur.

Mlle Frida retire ses lunettes et les essuie. Mischkolnig sait ce que ça signifie. Elle est offensée. Elle se considère comme une collaboratrice fidèle, elle ne pensait pas à mal, elle a bien dit, est-ce qu’elle devait mettre son nom, tout à fait poliment, elle voulait effacer la mauvaise impression qu’elle avait faite avec son ingérence dans la conversation téléphonique, pour ainsi dire dans les affaires de l’État.

– Bon, bon, dit-il, écrivez seulement mon nom, je signerai.

Et il ajoute apaisant : En fait je vous suis redevable, mademoiselle Frida. Vous m’avez fait remarquer que j’avais déjà téléphoné. Si vous ne me l’aviez pas dit, je ne l’aurais pas écrit. Maintenant on leur a pour ainsi dire fait remarquer *durch die Blumen* 18, cependant assez fermement, leur irrégularité dans la

livraison du matériel. Ils devront réfléchir sur leur conscience professionnelle. Vous comprenez ?

Mlle Frida acquiesce et le regarde avec gratitude. Les louanges de son chef la comblent d'un sentiment de reconnaissance si fort que ses verres s'embuent un peu alors qu'elle vient juste de rechausser ses lunettes. Et elle doit de nouveau les retirer et les essuyer mais cette fois avec plaisir, presque avec joie.

Mischkolnig s'assoit derrière son bureau et tourne des feuilles. Il oublierait presque Mlle Frida qui est toujours derrière sa machine à écrire et qui se masse les doigts. Au bout d'un moment, elle demande prudemment :

– Vous avez encore besoin de moi ?

Mischkolnig lève les yeux.

– Qu'est-ce que vous faites encore ici ? Oh oui, vous pouvez aller boire un café. En passant, dites à Johann de faire entrer cet homme.

18

Comme il est difficile de déceler une pensée cachée sur un visage ! À l'époque où il se préparait à travailler dans sa ville de Marburg ¹⁹, Mischkolnig s'est intéressé aux méthodes d'interrogatoire. Il a été longtemps convaincu qu'il arriverait à de bons résultats avec des questions croisées bien posées. Il avait lu un livre de psychologie et il savait que l'interrogé, tôt ou tard, devait se trahir par son visage ou par ses gestes. Les yeux surtout, les yeux sont le miroir de l'âme. Si on regarde un homme au fond des yeux, il se met à parler. Mais il s'est avéré que ses longues discussions avec les suspects qui s'éтираient parfois tard dans la nuit ne menaient nulle part. Avec un certain Ravbar, oui c'est ainsi qu'il s'appelait, il avait discuté presque une semaine, jour après jour, même le dimanche et toute la nuit jusqu'au lundi matin. On l'avait pris avec un paquet de matériel de propagande ronéotypé pour leur soi-disant Front de Libération dans lequel étaient accumulés des mensonges si répugnants sur le mouvement et le Führer que ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête. Il savait tout sur lui et sur sa famille jusqu'à la troisième génération, sur ses camarades de beuverie dans les mastroquets des environs. Mais il n'avait pas avancé d'un millimètre sur l'endroit où ces saletés avaient été imprimées ni sur qui leur avait fourni le papier. Alors il avait abandonné et, sur les conseils de Hans, avait utilisé la cravache, en fait le nerf de bœuf. À l'instant où il l'avait sorti du tiroir, il avait vu les yeux de ce brigand de Ravbar se rétrécir. Le miroir de l'âme, c'était la peur. Cette peur que son interlocuteur pendant leurs discussions avait progressivement oubliée. Et quand il en avait eu assez, quand une terrible fureur s'était emparée de lui : pourquoi donc est-ce que je parle à cet homme ?

Quand il s'était demandé pourquoi il perdait son temps en faisant de la psychologie, une première fois, il lui en avait flanqué un coup de sa propre main sur le dos, alors sa chemise s'était déchirée et le sang avait jailli de sa peau fendue. Et quand Ravbar avait vu son sang sur les bras de Mischkolnig, l'affaire était allée vite. À chaque coup, il avait obtenu un suspect de plus sur la liste. Il ne s'occupe plus de psychologie depuis longtemps maintenant, mais il n'utilise que rarement le nerf de bœuf lui-même. En fait, il n'aime pas du tout faire ça. Mais avec ce Ravbar, il avait perdu ses nerfs, c'était impossible autrement. Maintenant il appelait en général son adjoint, Johann, qui n'avait aucune réticence vis-à-vis de ce genre de procédé, on pourrait même dire qu'il y trouvait un certain plaisir. C'était un charpentier et il avait des bras costauds. Et de bons résultats. Johann s'attaquait à son travail sanglant avec une sorte de zèle joyeux. Mais le nerf de bœuf n'était qu'une entrée en matière pour les plus obstinés, il y avait encore d'autres méthodes, plus complexes mais aussi plus efficaces. Pour l'arrachement des ongles, Ludwig regardait habituellement par la fenêtre, dans la cour.

Valentin Gorjan était maintenant assis devant lui de l'autre côté de la table. Il sentait la chaleur du corps de Johann derrière son dos. C'est ce qu'il supportait le plus mal. La proximité physique d'un homme qui peut faire de lui ce qu'il veut. À ce moment-là, on devient fragile, pauvre, faible comme un enfant à qui on brise le cœur et dont l'âme effrayée se déchaîne dans le corps, frappe sous les tempes tout en sachant qu'il n'y a pas d'issue.

Mischkolnig fit signe à Johann qu'il pouvait partir.

– Attends dans le couloir, dit-il, j'aurai peut-être encore besoin de toi.

– À votre disposition, dit Johann.

Il regarda l'homme de l'autre côté de la table, il chercha ses yeux, ses pupilles effrayées qui erraient dans la pièce, quelque part vers la fenêtre ou le mur où était accrochée la photo du Führer. Il était visiblement soulagé que Johann fût renvoyé, maintenant il pourrait répondre quelque temps sans la présence chaude et tout en chair de Johann. Personne ne marcherait derrière son dos, les manches retroussées et un outil fait de tendons de bœuf dans les mains.

Mischkolnig le laissa s'asseoir, il garda le silence, il tournait les feuilles de son dossier.

Hans Hochbauer de qui Mischkolnig récupérait le cas Gorjan ne s'en remettait pas seulement à la force des mains de Johann, c'était un homme précis, il ne prononçait pas de sentence à la légère, cependant, malgré sa précision d'orfèvre, le plantureux fonctionnaire de police n'était pas venu à bout de l'affaire. Valentin Gorjan avait eu de la chance. Quand on l'avait pris à Mislinja, il n'avait pas son billet de

train. C'est pourquoi Hochbauer avait fait interroger le contrôleur qui était de service cet après-midi-là, le 17 mars 1944. Mais les trains étaient pleins, il n'avait pas pu se souvenir du jeune homme quand on lui avait montré sa photo. Ils avaient envoyé une demande d'information à Ljubljana, à l'adresse où devait habiter Gorjan, pour savoir quand on l'avait vu là-bas la dernière fois, pendant combien de temps, mais la requête s'était enlisée on ne sait où. Valentin Gorjan était un trop petit poisson pour qu'on s'embarquât dans une enquête aussi précise, là-bas ils avaient certainement beaucoup de travail concernant des affaires plus importantes.

Mischkolnig savait que Hochbauer ne lui avait pas cédé facilement ce dossier, il avait longuement travaillé dessus et après si longtemps, c'est à contrecœur qu'il l'avait transmis à son collègue. Même s'il n'avait pas éclairci tous les détails, Hans aurait déjà réglé cette affaire. Malgré le doute, il se serait certainement décidé pour la solution la plus simple. Il l'aurait placé devant le mur et serait parti manger des rognons à l'auberge Vlahovic près de l'abattoir, il aimait les rognons.

Mischkolnig continua de feuilleter en silence les papiers, il sirota son café, alluma une cigarette, il ne commettrait aucune erreur. Il n'en ferait pas, même si ça arrive, c'est vrai, ça arrive. Les choses ne fonctionnent plus comme autrefois, bien des choses restent en rade, pas seulement le cas Gorjan, comme ce train bloqué entre Celje et Maribor, comme ces maudits clous. Pour le train on peut comprendre : ils font sauter la voie, on la répare. Mais ces clous sont la preuve que les choses ne fonctionnent plus à cent pour cent.

– Nous n'allons pas commencer *ab ovo*, dit Mischkolnig en levant les yeux de ses papiers. Il aimait employer quelque expression savante, il avait appris bien des choses dans les bureaux de l'imprimerie, il avait devant lui un homme instruit, lequel devait savoir qu'il parlait avec quelqu'un qui savait lui aussi bien des choses.

Il referma le dossier.

– Vous êtes chez nous depuis longtemps, n'est-ce pas ?

Valentin acquiesça.

– Au fond, vous avez de la chance, dit Mischkolnig. Mon collègue n'a rien pu prouver contre vous. On pourrait vous relâcher mais il faut attendre l'enquête de Ljubljana. S'il s'avère que vos déclarations sur votre domicile et votre date de départ de Ljubljana sont exactes, il se peut qu'on vous relâche.

Valentin leva un regard étonné et suspicieux : quand ont-ils déjà relâché quelqu'un ?

– Je sais ce que vous vous demandez, dit Mischkolnig. Quand a-t-on relâché quelqu'un ? On en a relâché pas mal. Pas mal qui ont été loyaux et qui maintenant nous aident. On les a aidés, maintenant c'est eux qui nous aident. Et on tient notre parole, c'est une question d'honneur.

Ah, nous y sommes, se dit Valentin, quelqu'un d'autre, le gros Hochbauer m'a déjà proposé ça, quelqu'un d'autre a déjà voulu m'aider de cette façon.

– Je sais qu'on vous l'a déjà proposé, continua Mischkolnig. Mais moi je ne le ferai pas. Si vos déclarations sont exactes, on vous relâchera. Ça ne signifie pas que vous n'êtes plus suspect. Vous signerez une déclaration de loyauté stipulant que vous ne travaillerez pas contre le système judiciaire du Reich allemand. Voilà.

Il poussa sur la table un formulaire imprimé et un stylo à plume.

– Vous savez l'allemand, n'est-ce pas ? Si vous ne savez pas, je peux vous traduire.

Valentin prit la feuille, il dit qu'il comprenait.

– Ça me fait plaisir, dit Mischkolnig. Il ne manque qu'une signature.

La main de Valentin tremblait, elle ne voulait pas comprendre qu'il ne fallait que sa signature, seulement ça, qu'ils ne voulaient rien d'autre de lui.

– Je suppose que vous n'avez pas eu, que vous n'avez pas l'intention de travailler contre nous, c'est ce que vous avez toujours affirmé, n'est-ce pas ?

Valentin acquiesça. Il signa rapidement et posa le stylo.

Mischkolnig prit la feuille et la glissa dans le dossier.

– Si tout va bien, dit-il, vous serez libre dans quelques jours. Si, quand vous serez dehors, on vous prend à faire quoi que ce soit de subversif, vous savez ce qui vous attend. Vous le savez ?

– Je sais, dit Valentin.

Il savait ce qui l'attendait. Le mur du centre de détention. Une balle devant ce mur. Son nom sur une affiche rouge.

– Johann va maintenant vous emmener à l'infirmerie, pour qu'ils vous arrangent un peu, dit Mischkolnig. Ensuite, vous attendrez l'enquête en prison, on aura tous les renseignements dans quelques jours.

Il savait qu'il n'y aurait pas d'enquête. Il allait le relâcher et lui coller aux basques. Deux limiers jour et nuit.

– Et alors, dit-il, vous restez assis ? Vous ne pouvez pas y croire, c'est ça ?

– Merci, dit involontairement Valentin, je vous remercie.

Il tremblait de tout son corps, il ne pouvait y croire.

Il se leva et se dirigea, les jambes tremblantes, vers la porte du bureau. Au moment de saisir la poignée de porte, la voix de Mischkolnig l'arrêta.

– Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit-il à voix basse et en souriant.

Mischkolnig savait contenir ses sentiments, mais laisser partir cet homme en pensant que dans quelques jours il allait courir chez sa copine, c'était trop pour lui. Il allait lui déverser un peu de poison dans l'âme, il ne pouvait pas faire autrement. Les temps sont durs, le monde est complexe, la vie est compliquée, la petite amie de ce Gorjan, si c'est vraiment sa petite amie, lui plaisait aussi, elle s'était beaucoup rapprochée de lui, sous peu elle se rapprocherait tout à fait, encore plus qu'elle n'aurait pu le penser. Si elle ne le faisait pas, alors il pourrait toujours remettre cette créature terrorisée en prison. Peut-être qu'il n'aurait pas dû le dire, mais il ne put s'en empêcher, il devait le dire : Remerciez Sonja.

Valentin tenait la clenche. Il ne se retourna pas pour voir le visage souriant de Mischkolnig. Il reçut le coup dans le dos, un coup rude, une balle qui lui troua le cœur, son cœur qui, un instant, s'arrêta. Mais

il ne voulut pas regarder le visage de cet homme, jamais plus si c'était possible. Il ouvrit la porte et avança dans le couloir.

– Alors il n'y aura rien ? dit Johann en posant son nerf de bœuf sur une étagère de l'armoire. C'est bien, ma femme m'attend pour déjeuner.

19

Lentement elle se hissa sur la marche du haut. Ses jambes étaient lourdes, elle s'arrêtait presque à chaque marche en se disant qu'elle allait repartir et redescendre, passer la porte d'entrée et aller dans le parc.

Un peu plus tôt, elle avait marché sur les chemins dont elle connaissait chaque arbre. Elle avait l'impression qu'ils agitaient maintenant leurs lourdes couronnes de branches humides et de feuilles en train de tomber au-dessus d'elle, leur vieille connaissance. Elle était allée jusqu'aux Trois Pêcheurs, elle avait regardé la surface sombre de l'eau qui, en ce soir d'automne, ondulait légèrement dans le vent et les barques qui se balançaient, elle avait entendu cliqueter les chaînes qui retenaient les barques à la rive. Ils s'étaient promenés ici, Tine et elle, un jour de soleil, lui ramait, de temps à autre il faisait maladroitement claquer sa rame sur la surface pour l'éclabousser, je sais que tu l'as fait exprès, elle riait, je ne l'ai pas fait exprès, avait-il dit et il avait de nouveau frappé sa rame sur l'eau, là c'était exprès, s'était-il écrié, ils étaient tout mouillés, ils avaient ri, ensuite, ils avaient bu un jus de framboise dans une auberge, elle avait bu un jus de framboise, lui un spritzer, ensuite elle aussi avait bu un verre de vin, maintenant je vais être saoule, avait-elle dit. À présent, c'était le soir, les barques attachées se cognaient les unes contre les autres, à l'auberge les lumières brûlaient, derrière les fenêtres on voyait les silhouettes des serveurs qui apportaient à manger aux clients sur un plateau. Elle ne savait pas combien de fois elle avait marché dans ce parc par tous ces petits chemins connus, finalement, le cœur battant, elle s'était arrêtée devant ce porche.

Et elle était entrée.

Ça sentait la peinture fraîche, les murs étaient encore poisseux d'un badigeonnage récent. Les nouveaux habitants rénovent, se dit-elle distraitement. Elle avait presque atteint le haut de l'escalier quand la lumière s'éteignit. Du vestibule en bas, elle entendit un grognement, quelqu'un, probablement le concierge, maugréait en allemand, qu'ils n'éteignaient jamais les lumières, que ce n'était pas son travail, une porte se ferma. Elle resta un moment dans l'obscurité, ensuite elle tâta une poignée en métal qui était fixée au mur, elle glissa la main dessus et monta encore quelques marches avant que ses pieds ne se trouvent

sur une surface plate. Elle toucha le mur poisseux, la peinture était encore fraîche, finalement elle trouva l'interrupteur et le tourna. Ici il y avait quatre portes, c'est-à-dire quatre appartements, elle lut les noms sur les plaques en laiton, ils étaient tous écrits en gothique, les plaques étaient neuves, visiblement du même atelier de gravure. Il n'y avait pas son nom. Elle fut presque soulagée. Elle est probablement à une mauvaise adresse, elle n'a rien à faire ici, elle va partir, elle va descendre les escaliers en courant, traverser l'entrée, le parc, rentrer chez elle. Elle s'allongera sur son lit et se couvrira la tête et peut-être qu'elle implorera longuement le bon ange de son enfance de venir en aide à Tine. Elle était décidée à partir lorsque, du coin de l'œil, elle aperçut un écriteau sur le mur, 1. *Stock*, bien sûr, dans son trouble, avec son cœur brisé par la peur, elle n'avait pas vu qu'elle était seulement au premier étage, sur la carte il est écrit 2. *Stock*, deuxième étage. Maintenant elle doit continuer et monter, il n'y a pas d'autre issue.

Devant la porte sur laquelle était fixée la même plaque qu'à l'étage inférieur, mais avec le nom MISCHKOLNIG, elle se dit encore une fois qu'elle pourrait s'esquiver, tout simplement s'enfuir. Si elle appuie sur la sonnette, elle entrera dans la cage, la porte se refermera derrière elle. Elle appuya sur la sonnette, ça bourdonna de l'autre côté, elle entendit une espèce de glissement, une porte se referma, ensuite elle entendit des pas, Ludwig Mischkolnig ouvrit la porte en souriant.

– Je savais que tu viendrais, dit-il en reculant pour la laisser entrer.

Elle se retrouva dans une entrée, dans une sorte de long couloir, le parquet était ciré jusqu'à briller, ça sentait l'encaustique, comme chez elle le samedi quand elle aussi chaussait des claquettes et glissait comme sur un lac gelé. Maladroitement, elle se cogna presque dans une porte, non, ici, dit-il tout bas, presque en chuchotant et il montra une porte ouverte au bout du couloir. Il lui sembla que quelqu'un toussait derrière la porte fermée, elle eut envie de demander si quelqu'un d'autre habitait ici mais, au même instant, elle se dit qu'elle n'était pas là pour poser des questions sur les habitants. Il l'aïda à retirer son manteau, cependant il ne l'accrocha pas à la patère du couloir où se trouvait son manteau de cuir, il le jeta sur son bras et l'emporta vers la porte ouverte d'où on entendait maintenant un air de piano.

Quand elle entra, elle parcourut d'un regard la chambre spacieuse et les deux fenêtres garnies de lourds rideaux. Elle était éberluée. À deux doigts d'éclater de rire. Ces lourds rideaux étaient en fait la seule chose qui évoquait un appartement de policier allemand, d'officier de sécurité. Bon, peut-être aussi la petite table en acajou sur laquelle se trouvaient une bouteille de cognac et deux verres ainsi que quelques dossiers, visiblement du travail que l'occupant de la chambre avait

rapporté à la maison. Et le manteau de cuir qu'elle avait vu dans l'entrée. Tout le reste ressemblait à une chambre d'étudiant, bien sûr parfaitement rangée, néanmoins à la chambre d'un jeune homme, peut-être d'un homme qui ne peut prendre congé de sa jeunesse. D'un sportif car une raquette de tennis était fixée au mur, à côté de la photo d'un jeune homme sur un terrain de football, évidemment de celui qui est maintenant dans sa chambre et qui l'observe. Une étagère de livres, un lit d'une personne, une armoire où, se dit-elle, est probablement rangée l'arme dont il s'est discrètement débarrassé. Un gramophone avec un haut-parleur sur lequel tourne un enregistrement de piano.

– Beethoven, dit-il, concerto pour piano.

– Ici, vous êtes chez vous, dit-elle embarrassée.

– Oui, dit-il, depuis toujours. Tout est encore comme avant que je parte à l'étranger.

Il lui offrit un siège près de la petite table en acajou, prit les dossiers, les plaça sur l'étagère près des livres et versa un doigt de cognac dans les deux verres.

– Je n'ai pas eu le temps de ranger, expliqua-t-il, toute la journée, le travail, le bureau... parfois le terrain.

– Vous avez repeint, dit-elle, je crois... les couloirs.

Elle montra ses paumes tachées de vert... j'ai cherché l'interrupteur, dit-elle.

– La salle de bains est de l'autre côté du couloir, dit-il.

Il l'accompagna jusqu'à la salle de bains, ouvrit poliment la porte et la referma quand elle fut entrée. Dans la salle de bains, ça sentait l'eau de rasage, elle se dit que le bonhomme venait juste de se raser. Un nécessaire de rasage, une crème, un parfum, sur le bord du lavabo une serviette fraîche pliée. J'espère qu'il ne l'a pas préparée pour moi, se dit-elle. Elle se frotta longuement les mains avec le savon.

Quand elle revint, il était penché sur le gramophone. Il plaça l'aiguille au bord du disque, cette visite, se dit-elle, se déroulera jusqu'au bout avec un concerto pour piano de Beethoven.

Elle ne savait pas ce qu'elle devait dire.

– Vous êtes parti à l'étranger ?

– Oui, à Graz.

– Vous étiez à Graz, c'est curieux que nous ne nous soyons jamais rencontrés

– Un petit moment, ensuite je suis allé à Berlin... et ailleurs... pour une formation...

Elle hocha la tête. Il ne fallait pas qu'elle demande à quoi il s'était formé. Au métier de policier. Il expliqua quand même :

– Affaires de guerre. Et de sécurité. On dit que je suis doué pour ces choses-là.

– Et ensuite vous êtes revenu.

– Comme SS-Obersturmbannführer, dit-il avec fierté.

Elle ne savait pas ce que c'était. Ça ne l'intéressait pas non plus. Mais il fallait dire quelque chose :

– Et votre chambre vous a attendu.

– Oui, et même mes chaussures de foot.

Il se leva se dirigea vers l'armoire d'où il prit un sac de toile dont il tira des chaussures de foot. Il sourit. Il remit les chaussures et dit que peut-être un jour il les rechausserait, un jour, quand les temps seraient meilleurs. Et quand il aurait moins de travail.

Il leva son verre de cognac et porta un toast.

– Ne m'en veuillez pas, dit-elle, je ne bois pas.

Une ombre de mécontentement passa sur son visage, comme si elle avait abîmé quelque chose.

– Tu ne bois pas de cognac ? dit-il, c'est du français. Mais tu vas boire quelque chose.

– Si vous avez du jus de framboise, dit-elle. Même si dès la porte, elle avait remarqué qu'il la tutoyait, elle continuait de le vouvoyer. Comme pour le repousser, ou au moins différer ce qui devait inéluctablement se passer.

– Au café, tu me tutoyais. Tu m'appelais Ludek. Tu peux m'appeler comme ça.

Il apporta du jus de framboise. Ils trinquèrent, lui avec le cognac qu'il venait de se verser d'une main un peu tremblante. Elle aussi avait les mains qui tremblaient, la gorge serrée, elle but à peine une petite gorgée de jus de framboise et posa son verre sur la table. Ensuite elle resta assise les mains croisées sur sa jupe et l'écouta, de temps à autre, elle le regardait en hochant aimablement la tête.

Il lui raconta à quel point, là-bas à Graz, Maribor lui avait manqué. Les amis du sport, les footballeurs du Rapid, les promenades le soir sur les rues Gosposka et Alexandre, c'est-à-dire sur Herrengasse et Tegetthoff, nous, on n'a jamais appelé ces rues autrement. Quelquefois au polygone où ils s'entraînaient, il se disait qu'il allait revenir, il s'assiérait dans le train, il saluerait sa mère, il viendrait dans cette chambre, il prendrait sa canne à pêche et irait au bord de la Drave. Mais ensuite on l'avait envoyé à Berlin et ailleurs.

Elle voulait demander si sa mère vivait ici, où est en fait sa mère ? Et son père ? Avant de partir, ce Mischkolnig avait bien une famille ici. Elle ne demanda rien, elle dit, oui, j'aimais bien regarder ces petits poissons dans la Drave, il y en avait plein.

Il tira une canne à pêche de derrière l'armoire.

– Elle est toujours ici, dit-il.

Tous les étés, ils allaient au bord de la Drave, tôt le matin. La veille, il fallait placer du marc dans un filet, ce sont des tourteaux de graines

de courge, ils se dissolvent lentement dans l'eau et laissent une trace forte. Les poissons sont fous de marc. On attrape les barbeaux au fil de l'eau. Mais il faut d'abord pêcher des chevesnes pour traîner les appâts dans l'eau. Un brochet, un brochet, il en a pris quelques rares fois, un silure jamais.

– Intéressant, dit-elle puisqu'il fallait dire quelque chose.

– Et comment ! dit-il.

Il allongea la canne à travers la chambre, son extrémité allait jusqu'au lit.

– Et voilà, dit-il, on doit avancer doucement. On le sent à la main, quand le poisson mord, on frissonne carrément, d'abord il tressaille doucement, le flotteur plonge d'un seul coup et on doit tirer à ce moment-là, juste. Si on tire une seconde trop tard, l'hameçon ne se plante pas dans la mâchoire, adieu le poisson. J'étais un bon pêcheur, dit-il, j'aimais pêcher. Je n'aimais pas les tuer, il faut leur claquer la tête sur une pierre. Au demeurant, les poissons ne sentent rien. En tout cas, c'était bien de les pêcher, encore mieux que de les manger le soir.

Il posa sa canne à pêche.

– Ah quelle époque ! dit-il rêveur. L'après-midi, aux environs de midi, on rangeait et on allait sur l'île. Dans la plus belle piscine d'Europe centrale.

Sonja connaissait bien cette piscine. Elle aussi y allait l'été. Elle l'avait certainement rencontré, on rencontrait tout le monde dans cette foule, mais lui était beaucoup plus vieux, et les plus vieux s'asseyaient au buffet et buvaient des bières, parfois ils fanfaronnaient sur le plongeur.

– Car, là aussi, il y avait des poissons, rigola-t-il, en maillot de bain. Elle regarda devant elle et s'efforça de sourire.

Il rangea la canne derrière l'armoire et vint s'asseoir à côté d'elle.

– J'aime cette ville, dit-il tout bas. Le parc et la Drave. Les vieilles rues. Les Gorice et le Pohorje. La plaine de la Drave jusqu'à Ptuj. Mais spécialement le Pohorje.

Il but une gorgée de cognac et la regarda dans les yeux.

– Oui, s'écria-t-il comme s'il se rappelait quelque chose de particulier, mais c'est là-bas que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. En hiver. Tu t'en souviens ?

Évidemment qu'elle s'en souvenait, c'était elle qui le lui avait dit, lui l'avait oublié.

– Je m'en souviens, dit-elle complaisamment, tu m'as ramassée dans la neige. J'étais tombée. Un de mes skis s'était détaché.

Il est possible, se dit-elle, il est possible qu'il en reste à la conversation. Peut-être que je devrais me lever et dire, merci pour le jus de framboise, cette visite chez vous était très agréable.

– Tu es tombée dans la neige, dit-il, et moi, je t’ai relevée.

Ils se turent un moment, le disque de Beethoven tournait toujours. Quand la musique sera finie, je me lèverai et je remercierai pour le jus de framboise, se dit-elle. Elle regarda ses mains croisées sur sa jupe et sentit le regard de Mischkolnig fixé sur elle.

– Nous avons bien parlé, dit-il ensuite à voix basse.

Si elle avait été avec quelqu’un d’autre, si elle avait été ailleurs, elle aurait dit quelque chose de moqueur, Sonja savait le faire, nous avons très peu parlé, aurait-elle dit, vous avez parlé tout le temps, pardon, c’est toi, Ludek, qui a tout le temps parlé. À Maribor, pour dire homme, les enfants disent *ludek*. Plusieurs hommes, ce sont des gens, des *ljudje*, donc un homme c’est un *ludek*, donc toi tu es aussi un homme. Tu parles de poisson et de marc, tu exhibes tes chaussures de foot. Mais elle était avec cet homme et là où elle était, dans sa chambre, elle ne pouvait rien dire. Elle savait qu’elle n’était pas venue pour parler de pêche dans la Drave.

Il se leva et avança jusqu’à la fenêtre garnie de lourds rideaux.

20

– Mais, dit-il d’une voix changée, nous ne sommes pas ici pour parler de pêche. Même si c’est intéressant, je ne dis pas.

En entendant sa voix qui était soudain tout à fait différente, elle eut la chair de poule.

Elle dit que maintenant elle allait partir.

– Tu m’as suivi dans la rue et maintenant tu t’en irais ? Où irais-tu ? Tu n’es pas ici pour aller quelque part.

C’était soudain la voix froide d’un homme qui arpentait son bureau d’un pas décidé et parlait avec une personne qui était sa prisonnière, qui était dans une cage dont elle ne pouvait sortir.

– Tu sais pourquoi tu es ici, Sonja ?

Elle resta silencieuse.

– Fais au moins un signe, si tu ne veux pas répondre.

Elle hocha la tête.

Il se plaça derrière son dos et y resta. Elle sentait la chaleur de son corps, elle l’entendait respirer plus vite. Il toucha ses cheveux. Sa main glissa de ses cheveux sur son épaule et y resta. Son cœur se remit à battre plus follement, comme lorsqu’elle grimpait l’escalier un peu plus tôt, le piano s’emballa dans son finale, l’orchestre le calma à peine, battement du piano, battement du cœur.

– Ton père sait que tu es ici ?

Elle secoua la tête.

– C’est mieux, dit-il, c’est mieux comme ça.

Son autre main glissa sur elle, elle sentit qu’il soulevait ses cheveux

sur sa nuque, elle se mit à trembler et se pencha pour s'éloigner. Il baissa la tête et glissa ses lèvres sur son cou, sous ses cheveux que maintenant il serrait presque convulsivement dans sa main, ça lui faisait mal, elle poussa un gémissement.

Tout de suite il s'écarta. Elle entendait sa respiration derrière son dos.

– Déshabille-toi, dit-il.

Elle ne bougea pas. Elle l'écoutait respirer. Le piano, les battements de son cœur. Maintenant il va devenir brutal, se dit-elle, Dieu du ciel, dans quoi me suis-je fourrée, elle eut peur, tout le temps elle avait eu peur, à présent elle tremblait, Dieu du ciel, qu'est-ce que c'est tout ça, moi je suis ici, merci pour le jus de framboise, merci pour le jus de framboise, qu'est-ce que je fais ici.

Il ne devint pas brutal, il ne cria pas, il dit d'une voix aussi calme que le lui permettait sa respiration agitée :

– Si tu veux, tu peux aussi partir. Tu peux partir tranquillement.

Il aurait pu ajouter : mais tu dois savoir ce que ça signifie. Elle savait qu'il aurait pu dire ça et elle savait bien ce que partir aurait signifié.

Les coups impétueux du piano, sa virtuosité fulgurante se répandit dans le roulement mélodique de l'orchestre, dernières mesures, fin. Le disque tournait à vide sur le gramophone, Sonja dit que maintenant elle pourrait peut-être boire ce cognac.

– Que fais-tu de moi, dit-elle, que fais-tu de moi ?

Quand plus tard, souvent avec angoisse, elle se souvenait de cette soirée qui avait changé sa vie, en fait elle y pensait chaque jour, chaque nuit, quand elle se réveillait d'un sommeil agité dans sa chambre et plus tard sur le châlit d'une baraque, jamais elle ne se rappelait précisément ce qui s'était passé après ce cognac, peut-être que, tout simplement elle ne voulait pas se rappeler les détails de tout ce qui avait suivi. Peut-être même qu'il n'y avait rien eu ; quand elle fut dans ce lit de jeune homme près du mur, elle demanda qu'il éteignît la lumière, il l'éteignit, elle entendit quelque chose tomber par terre, peut-être la lourde boucle de ceinture de son pantalon, des mains inconnues touchèrent son corps dans l'obscurité, un halètement à son oreille, il embrassa son visage, sa langue humide glissa sur la peau de son cou, son souffle puait le cognac, il essaya de l'embrasser, elle détourna sa bouche et son visage, n'aie pas peur, n'aie pas peur, haleta-t-il à son oreille, je ferai attention, je ferai attention, à quoi fera-t-il attention, à quoi, à ce que je ne tombe pas enceinte, que je ne tombe pas enceinte ? Ce halètement et ce corps lourd sur elle, que me fait-il, que me fais-tu ? Il lui prit la main et la mit entre ses jambes à lui, elle la retira, mouvement dans l'obscurité, odeur de transpiration, petites nausées grandissantes, le corps de ce gros lézard rampe sur elle

dans l'obscurité, il lui lèche le cou de sa langue humide, iguane, varan, bête aux fines dents pointues, le malaise l'envahit... mais soudain le corps du lézard se détendit, lâcha, se retira, que se passait-il ? Il ne se passait rien, il ne se passait rien, il était couché à côté d'elle, corps d'homme étranger, impuissant, que se passe-t-il ? Il haleta bruyamment, le disque crissa sur le gramophone. Elle se couvrit avec la couverture.

– Je ne sais pas ce que j'ai, chuchota-t-il.

Il se leva, elle entendit qu'il s'habillait. Pantalon, chemise.

Il alluma la lumière et s'assit à la petite table. Il arrangea ses cheveux sur son front.

Sonja allongée, immobile, regardait le plafond.

– Tu es là comme une bûche, siffla-t-il. Ce n'est pas étonnant que je ne puisse pas.

Elle sentit les larmes se presser dans ses yeux. Je ne pleurerai pas, ça non.

Il s'envoya un verre de cognac. Il se leva et, les mains tremblantes, il glissa sa chemise dans son pantalon.

– Ça ne m'est encore jamais arrivé, dit-il comme s'il s'excusait.

Mais l'instant d'après, à travers ses lèvres serrées, il siffla avec colère :

– Ce n'est pas étonnant... Tu es là comme une bûche et tu ne donnes rien de toi.

Elle regardait toujours le plafond.

Elle ne savait pas quand elle s'était habillée et quand elle était partie. Elle se souvenait de cette chambre de garçon, de la raquette de tennis sur le mur, de la canne à pêche derrière l'armoire, de la serviette pliée qui l'attendait dans la salle de bains, elle se souvenait de la manière dont elle avait grimpé l'escalier, dont elle avait lu les noms sur les plaques de laiton, de l'odeur de l'escalier fraîchement repeint, des barques aux Trois Pêcheurs qui se cognaient les unes contre les autres dans une douce ondulation, des frondaisons lourdes et humides qui se penchaient sur elle quand elle marchait dans le parc avant d'entrer, elle se souvenait du manteau de cuir suspendu dans le couloir, en partant, elle avait pris congé sans un mot, elle avait attendu dans l'entrée qu'il ouvrît la porte. Et elle avait entendu quelque chose bouger derrière une porte de l'autre côté de l'appartement, ensuite elle avait distinctement perçu une voix de femme qui disait derrière la porte fermée, dans l'allemand de Maribor : ta visite est déjà partie ? Elle avait eu l'impression que l'homme, dans l'entrée, avait rougi, mais pourquoi se cache-t-il de sa mère, s'était-elle dit, si tant est qu'elle avait pu se dire quelque chose, pourquoi avait-il enlevé toutes ses affaires de la salle de bains, oui, la visite est déjà partie, elle errait dans l'escalier sombre, elle était

presque tombée, elle avait marché au hasard dans le parc et les rues humides jusque chez elle, la visite s'était faufilee dans l'appartement de ses parents, elle s'était jetée sur son lit. Elle s'était couvert la tête et c'est seulement à ce moment-là qu'elle s'était mise à hoqueter violemment, mais sans pleurs, sans larme, elle avait violemment hoqueté et gémi dans la couverture qui étouffait ce qui voulait devenir un cri.

Jamais plus, avait-elle murmuré, avec ce lézard, ce reptile, ce prédateur, jamais plus.

21

L'Obersturmbannführer Ludwig Mischkolnig et son collaborateur, le Sturmbannführer Hans Hochbauer, commandèrent des rognons à l'auberge Vlahovic. Hans aimait les rognons, ils sont frais, ils arrivent tous les matins de l'abattoir tout proche de Melje. Pour qu'ils ne sentent pas l'urine, expliqua-t-il, il faut les faire tremper dans du lait. Car les rognons purifient le sang des cochons ou des bœufs de ses déchets, c'est pourquoi ils sentent l'urine, il n'y a rien à faire, c'est la nature des choses. Si tu ne les plonges pas dans le lait. On leur sert donc, avec une sauce à la crème et aux oignons, des rognons qui avaient été préalablement trempés dans du lait.

– Cette sauce, dit Hans en sautant avec un morceau de pain, c'est la meilleure. Si je devais choisir, je dirais que c'est mon plat préféré.

Ludwig reconnut qu'ils n'avaient aucune odeur, mais lui préfère une escalope, elle peut être aussi dans une sauce, mais il faut qu'il y ait des knödel, sa mère fait de délicieux knödel.

– Ce n'est pas mauvais non plus, mais l'escalope, c'est un peu monotone, ça, ça sent si bon, je pense qu'ils ajoutent de l'ail et de la marjolaine. Du poivre aussi.

Ludwig apprécie aussi, même s'il préfère les escalopes de sa mère, ces rognons sont vraiment savoureux.

– Je ne pourrais pas regarder abattre les bêtes, dit Hans en mangeant bruyamment. Et ensuite, retirer les rognons. Et toi ?

Ludwig secoue la tête. Lui non plus n'aimerait pas regarder ça. Il ne sait pas pourquoi il lui pose cette question, qui aimerait voir abattre les animaux ?

– C'est que nous sommes tous les deux des gens de la ville, dit Hans. Ceux qui ont vécu à la ferme ont vu tuer des cochons ou des poulets depuis leur plus jeune âge. Des veaux aussi. Certains enfants tiennent le plat quand on fait couler le sang chaud de la gorge du cochon.

– Même le poisson, c'est difficile de le tuer, ajoute Ludwig. J'ai pêché en bas de la Drave. Tu prends le poisson qui tressaille, tout son corps tressaille violemment, il veut retourner dans l'eau, tu cognes sa

tête contre une pierre et il se calme. Tu dois le saisir sous les ouïes pour qu'il ne te file pas des mains.

– Il est glissant ?

– Bien sûr, il est tout lisse.

– Insaisissable. Comme une femme.

Hans Hochbauer éclata d'un rire bruyant. Il pencha la tête sur son assiette et, d'une main fébrile, nettoya le plat odorant. Ensuite il rinça les rognons et la sauce d'une gorgée de bière, il repoussa son assiette, prit un cure-dents, il se cacha discrètement la bouche de la main pour ne pas gêner son supérieur qui avait mangé beaucoup plus lentement par le nettoyage des restes de viande et d'oignons entre ses dents.

– Pourquoi as-tu relâché ce Gorjan ? demanda-t-il.

Ludwig posa sa fourchette et son couteau et prit sa bière. Lentement il en but quelques gorgées, que devait-il lui répondre ?

– Tu t'es chargé de cette affaire et maintenant tu l'as libéré.

On pouvait entendre ça quasiment comme un reproche.

– Je ne l'ai pas libéré, répondit Ludwig de mauvaise grâce. Hans n'avait pas le titre de *Ober*, c'est-à-dire qu'au combat, il ne pouvait pas diriger un bataillon, il était seulement *Sturmbannführer*, c'est-à-dire qu'il pourrait tout au plus commander une section. Mais, maintenant, ils étaient tous les deux mis à la disposition de la police et dans la police on peut parfois en dire plus que dans l'armée.

– Je ne l'ai pas libéré. On lui colle aux basques.

– C'est très malin, dit Hans et, pour corriger plus explicitement son quasi-reproche précédent, il ajouta : et très judicieux.

– C'était le bon moment, dit Ludwig d'une voix qui ne souffrait pas d'objection, on n'avait rien obtenu de lui. Le casser plus qu'on ne l'a fait, on ne pouvait pas.

Hans pensa que ce n'était pas le bon moment, et qu'on pouvait toujours casser plus un homme.

Quoi qu'il en soit il estimait, sans le reprocher à un camarade d'un grade supérieur, que le libérer n'était peut-être pas ce qu'il y avait de plus sage. Ils n'avaient pas reçu tous les renseignements de Ljubljana, les enquêtes n'étaient pas encore bouclées. Mais il n'en dit rien, il dit :

– Si tu le penses... c'est toi qui sais. D'ailleurs moi j'aurais bientôt mis un terme à cette affaire. C'est vrai qu'on a un peu traîné. Il était au moins mûr pour le camp.

Il héla le serveur et recommanda deux verres de vin blanc.

– Moi aussi je le ferai, ne t'inquiète pas, sourit Ludwig, c'est un attrape-mouche, la mouche s'y collera. Sinon, on pourra toujours conclure l'affaire par une procédure rapide. Il n'a pas un cerbère à ses basques, il en a deux, on verra vite où il va et qui il fréquente.

Hans leva son verre vers la lumière de la fenêtre comme s'il voulait encore une fois examiner le liquide jaune d'or avant qu'il ne

disparaisse dans son estomac et ne s'y mélange à la bière et à la sauce des rognons. Il avait une technique particulière pour boire, il versait le verre plein dans sa bouche et, pour ainsi dire, avalait le vin d'une gorgée, seule sa pomme d'Adam remuait.

Ludwig hochla la tête en signe d'approbation.

Hans regarda longuement son verre vide, comme s'il regrettait la disparition de ce beau liquide doré.

– Ce n'est pas vraiment facile ces derniers temps, ensuite il transperça son camarade de ses petites pupilles. On manque de gens.

– C'est vrai.

– À propos : as-tu réussi à obtenir tes clous ?

Ludwig se pencha en arrière et croisa les bras sur sa poitrine. Ça, c'était un reproche, ce qu'il avait dit auparavant était presque un reproche, maintenant c'était un coup bas, à la boxe on dirait sous la ceinture, comme ce nègre qui avait frappé Max Schmeling sous la ceinture, sinon il n'aurait pas gagné comme ça. Tout le monde dans la section savait combien d'efforts il avait engagés pour régler la livraison des clous destinés aux cercueils. Et il savait que, tôt ou tard, c'est lui qu'on prendrait pour un incapable, et non ces employés paresseux de la centrale de Graz qui n'avaient pas tenu compte de ses interventions.

– Ce n'est pas facile, dit Ludwig en regardant les yeux de Hans au milieu de son visage charnu. Est-ce que ce Hans Hochbauer qui n'en finit pas de s'empiffrer de rognons et d'engloutir le vin pour faire bondir la boule de sa gorge ne va pas penser qu'il hésite ? Il vient de Dortmund et il estime peut-être que nous qui sommes ici chez nous, nous hésitons. Parce qu'il n'y a plus de fleurs ni de pain au sel comme lorsque nos soldats sont entrés dans la ville. Parce qu'on manque de gens et parce que, c'est vrai, même ces maudits clous, on ne les envoie pas à temps. Parce que les bombes tombent sur la ville et qu'il y a toujours moins de gens qui veulent collaborer.

– Ce n'est pas facile, confirma-t-il en le regardant droit dans les yeux. Tu as raison. C'est pourquoi il ne faut pas hésiter.

Ce qui signifiait que c'était Hans qui hésitait et non lui, Ludwig, qui était et restait *furchtlos, wahr und treu* 20.

– Car nous allons de l'avant : *durch dick und dünn* 21.

On ne peut traverser les buissons et la boue qu'avec des intrépides, des sincères et des fidèles, pas avec des hommes qui hésitent.

– Oui, oui, dit Hans, ce sont les mots justes. Moi, j'irai avec toi jusqu'au bout.

Le vin qui se mélangeait à la bière commençait à s'emparer de lui, ses yeux brillaient, son regard clair était maintenant amical, fidèle et intrépide. Il commanda deux autres verres de vin.

Ils trinquèrent. Hans vida son verre cul sec suivant sa technique.

- C'est vrai que vos rognons sont bien frais, dit-il au serveur.
- En direct de l'abattoir, assura le serveur. Ils tuent tous les mardis. Cette nuit, ils étaient encore dans les vaches.
- Dans les porcs, corrigea Hans. Ce sont des rognons de porc.
- Bien sûr, qu'est-ce que je raconte. Dans les porcs. Des vaches, on a des tripes. Je vous les recommande aussi.

22

Mischkolnig éteignit la lampe sur son bureau.

Durch dick und dünn. On a dit ça, tout le monde a dit ça, mais tout le monde pensait que ce ne serait qu'une promenade comme en quarante à Paris, et comme en quarante et un quand on est entrés dans cette ville. Combien sont encore prêts à marcher avec nous jusqu'au bout ? Il y a trois ans, c'était le printemps, les fleurs pleuvaient sur nos soldats dans cette ville. Et, sur les trottoirs de la Tegetthoff, à l'époque encore la rue Alexandre, il n'y avait pas que des Allemands d'ici, il y avait aussi des Slovénes, beaucoup de Slovénes. Un idiot était venu s'engager avec du pain et du sel, une vieille coutume slave, de chez nous aussi, de chez nous aussi, on a ri quand on a vu ça, et pourquoi pas, s'ils veulent ainsi se soumettre à la volonté du plus fort, pourquoi pas ? Lors d'un rassemblement, le Gauleiter a dit dans une belle envolée qu'on allait changer la terre de Basse-Styrie en un jardin de fleurs, je me souviens bien de ses mots, en un jardin de fleurs, et il s'est ensuivi des applaudissements fracassants. Ils nous ont accueillis avec des fleurs, nous qui apportions un jardin fleuri ! C'était la fin de la corruption serbe et de la jacasserie vide de la hola slave. C'était une libération, une véritable libération. Combien y en a-t-il encore aujourd'hui qui iraient avec nous *durch dick und dünn* ? Dix pour cent ? Il n'est pas dit que les autres sont contre nous, mais il est sûr qu'ils sont plus hésitants, la prudence et la peur sont dans la nature de l'homme, ils regardent autour d'eux, que va-t-il se passer en Russie, en Italie ? Ils chuchotent, ils transmettent les rumeurs de la radio, bien qu'on ait décrété depuis longtemps que tous les récepteurs radio devaient être déclarés et mis sous scellés. On ne peut pas enfermer tous ceux qui chuchotent. On a fait la chasse aux distributeurs de tracts, on a fusillé beaucoup de communistes, on n'arrête pas d'infiltrer leurs réseaux, on ne cesse de briser leurs bandes dans le Pohorje, pourtant on ne trouve plus nulle part l'état d'esprit qui existait ici en quarante et un. Ils ont peur de nous, ils se taisent et nous haïssent en silence. Bon, s'il n'y en a que dix pour cent avec nous, combien était-on, nous, en trente ? S'il y en a toujours dix pour cent qui sont prêts à aller *durch dick und dünn*, et qui croient que nous ferons de la Basse-Styrie ce qu'elle a toujours été pendant toute son

histoire, alors l'affaire est quand même gagnée.

À la porte, le garde le salua, Mischkolnig leva seulement le doigt vers sa casquette et hochla la tête.

Dans la rue vide, les lumières tremblotaient, le sol humide étincelait sous la lumière papillotante. C'était un soir d'automne tranquille, les feuilles tombaient des arbres. Une cascade d'air humide le fouetta violemment. Ça vivifie, ça rafraîchit après une journée pénible. Au coin de la rue, sur une colonne d'affichage, deux ouvriers collaient des placards rouges. Demain matin la ville sera de nouveau muette d'effroi, ils se tiendront devant les affiches et découvriront dans la terreur ce que sont la détermination allemande et sa légitimité historique. En tout cas, il préférerait être dans une autre ville, là-bas il n'aurait pas à s'occuper de l'idée qui l'assaille avec force certaines nuits agitées : peut-être ne faudrait-il pas en fusiller autant. Dans une autre ville, il n'y penserait pas, mais ici il est chez lui ; il connaissait de vue certains de ceux qu'on avait mis devant le mur du centre de détention, visages vus dans la rue, à l'auberge, en excursion dans le Pohorje ou les Gorice. Ou bien ceux pour qui des proches venaient supplier, une femme dans la rue s'était jetée à ses genoux en l'implorant de libérer son fils. Un bandit. Affaire désagréable. Bon, il y a quelques jours une jeune femme était dans son lit, l'affaire avait encore été plus désagréable, il ne voulait même pas y penser ce soir. Bien sûr, on fusille. On les fusille pour qu'il y ait la paix dans cette Styrie, sur cette terre allemande. Pour que les bandits ne se permettent plus de tuer des innocents dans des embuscades. Comme cette femme à Radvanje. Deux criminels audacieux l'ont tuée d'un coup de revolver devant sa maison parce qu'elle avait commencé à collaborer avec nous. Et cela au vu et au su de tous les gens d'un autobus plein qui passait et qui avait éclairé de ses phares les deux criminels, il s'était arrêté, les gens avaient sauté de l'autobus, une vraie panique s'était installée, on tue au beau milieu de notre ville. Donc nous aussi on tue. Pas ces deux-là, ils ont fui dans le maquis. C'est pourquoi on a dû en tuer d'autres, des otages. Malgré tout, pendant cette nuit agitée, une idée le saisit : faut-il vraiment fusiller autant ? On pourrait peut-être tirer quelque chose d'eux. Leur faire peur et les rendre loyaux. On ne tire rien des cadavres, ils ne sont pas loyaux non plus. On les enterre. Dans des cercueils, car nous, on ne les jette pas dans des fosses. Malheureusement pour les cercueils, en vérité des caisses, pour être sincère, on n'a pas assez de ces maudits clous, Graz ne nous les livre pas à temps. On pourrait peut-être fusiller moins. Les corps sont morts. Ils puent. Et ils ne travaillent plus, ils se décomposent. Ils pourraient réparer des voitures ou arracher les pommes de terre. Et beaucoup se détournent de nous à cause de ces cadavres. Ils ne savent pas ça à Graz ? Ils le savent encore moins à Berlin. Eux s'occupent des Juifs. Ici

il n'y en a plus depuis longtemps. De sages princes allemands les ont bannis dès le seizième siècle. Il existe des vestiges d'une synagogue au bord de la Drave, peut-être qu'il aurait fallu la faire sauter, comme on a fait sauter l'église orthodoxe. Peut-être qu'il vaudrait mieux faire sauter plus de bâtiments et fusiller moins de gens. De la dynamite, il y en a assez, c'est avec ces maudits clous qu'on est coincés.

Quand on est arrivés, ils étaient tous pour nous, maintenant il y en a de moins en moins, combien ? Dix pour cent ?

L'idée qu'on peut toujours faire confiance à dix pour cent des gens de cette ville et, à ceux-là, à cent pour cent, le rassura. Il ne voulait pas se laisser aller à la colère car, tout comme il était calme, il aurait pu aussi bien être furieux et de mauvaise humeur. Mais est-ce qu'ils ont pensé que tout ça n'était qu'une longue promenade dans les rues de la ville, fleurs et bras droits tendus. Et maintenant que ce n'est plus ça, ils rentrent la tête dans les épaules, ils regardent par terre en attendant sournoisement que les choses se passent. Il ne céda pas à la colère qui s'était accumulée dans sa poitrine à son corps défendant, ce n'est pas avec la colère qu'on arrive à quelque chose, c'est en agissant avec décision, d'un pas calme, assuré, *mit ruhig festem Schritt*. Dans la rue, on rallume les lumières, pour la première fois la semaine dernière, l'ordre est arrivé de camoufler complètement la ville, quelques bombes sont tombées près de la gare, ça a terriblement claqué plusieurs fois, tout près. Tous ceux qui étaient dans le bureau se sont regardés, mais personne n'est allé à la cave. C'est alors que le téléphone avait sonné, de Graz, il avait décroché le combiné : des avions américains vont survoler Maribor, ils retournent à leur base en Italie. Merci, avait-il dit, c'est fait, ils ont aussi largué quelques provisions. Quels sont les dommages ? On ne sait pas encore.

Il marcha longtemps dans les rues vides. Depuis la visite de Sonja, il lui était encore plus désagréable de rentrer chez lui. Il avait eu des difficultés à expliquer à sa mère que cette visite était pour ainsi dire une visite de travail. Mais c'était une femme, cette visite, avait-elle dit, j'ai senti son parfum dans le couloir. Maintenant elles courent derrière toi.

À la tombée de la nuit, Valentin se trouvait sous un marronnier au bout de sa rue, la rue de Sonja. Il écoutait le bruissement de la pluie sur les feuilles des arbres, des gouttes d'eau glissaient lentement sur l'écorce. Sa rue, jamais il ne l'avait appelée autrement. C'était le temps où chaque maison de cette rue lui était chère, la longue allée, le gazon entre le trottoir et les pavés sur lesquels, de temps à autre, les voitures roulaient à grand bruit, les fenêtres de la maison où elle habitait, la

façade verdâtre, la balustrade en pierre devant l'entrée, le petit chemin jusqu'à la porte, par lequel elle arrivait. Où est tout ça, se dit-il, où est tout ça, c'était dans le temps, même si ce temps n'était pas bien loin, ce temps du printemps, ce temps de mai, l'appel des tourterelles. Quand ils allaient à Urban et qu'il lui récitait Mácha, tous les gens le connaissaient par cœur, chaque printemps ils se chuchotaient ses vers, lui ne les chuchotait pas, il souriait, quand ils s'asseyaient et qu'il disait *c'était la fin d'un soir de mai, le premier mai, le temps d'aimer. Le tendre appel des tourterelles montait dans la senteur des pins. Toi tu es le bouleau, moi je suis le mélèze, et le mélèze tend ses branches au bouleau, sur le ruisseau les vagues se poursuivent, au temps d'aimer, tout bouillonne d'amour.* Tous les lycéens connaissaient ce poème, elle aussi le savait par cœur, mais elle le laissait réciter, elle voulait toujours l'entendre. Et quand il était à Ljubljana, elle lui écrivait : tu te souviens de Mácha, tu te souviens de notre mai ? Sous les pommiers en fleur. Ce n'était pas un pommier, c'était un bouleau... Ici il y a des marronniers. Combien de fois l'a-t-il accompagnée jusqu'au marronnier sous lequel il se trouve maintenant, sous les feuilles jaunies, brunies, par un automne pluvieux ? Il l'accompagnait toujours jusque-là, elle continuait seule, à cause de son père ; ça ne serait pas grave s'il nous voyait ensemble, disait-elle, il comprendrait. Un jour je t'inviterai à la maison et je te présenterai à ma mère et à mon père, ils comprendront, tu leur plairas. Mais ce n'était pas encore le moment pour ça, ce n'est pas encore le moment, on ne vit pas une époque ordinaire, tu vois bien ce qui se passe autour de nous. Il voyait ce qui se passait, il le voyait sacrément bien, c'est aussi parce qu'il l'avait bien vu que maintenant il était sous cet arbre et qu'il ne savait ni où aller ni ce qui allait lui arriver. Il savait seulement qu'il voulait la voir.

Et demander : qu'est-ce que tout ça signifie ?

C'était au printemps, même si c'était déjà la guerre, cette maudite occupation, même si on voyait déjà dans les rues les arrogants soldats et policiers allemands et les encore plus arrogants Allemands d'ici qui avaient couvert de fleurs l'armée allemande sur la rue Alexandre, qui avaient applaudi quand les panneaux de signalisation en slovène étaient tombés, c'était au printemps, même si on fusillait déjà des otages, ainsi que l'annonçaient les affiches rouges sur les murs, ces affiches et leurs terribles listes de fusillés devant le mur du centre de détention, c'était au printemps qu'elle et lui écoutaient le chant des tourterelles. À l'époque, pour autant qu'il fût encore capable de penser à autre chose qu'à elle, il continuait de penser que ce serait bientôt la fin du cauchemar qui avait élu domicile dans les rues de la ville et les caves d'interrogatoire de la police, dans les rassemblements et les parades, dans les cafés et les bureaux, la fin de tout ça. Il avait son

visage devant les yeux quand il s'endormait, quand il se réveillait, sa première idée était : est-ce que nous nous verrons aujourd'hui ? À l'époque, malgré tout ce qui se passait autour d'eux, il croyait que ce temps était proche, peut-être en été quand ils iraient ensemble à la piscine sur l'île, ou en automne, cols relevés et marrons grillés chauds dans la main comme l'automne précédent, la première fois qu'il l'avait accompagnée chez elle et la première fois qu'ils étaient restés sous l'arbre, ils avaient alors soupiré profondément, par vagues, soupirs qui s'étaient changés en touffeur, en anneau en face de ses lèvres qui attendaient un baiser.

Quand il pouvait, il venait de Ljubljana en train, entre les patrouilles de police qui arpentaient les wagons, les passages gardés de frontières, qui n'existaient pas autrefois, il la surprenait ici. Elle souriait : tu as pensé que tu allais me trouver en bonne compagnie ? Oui, disait-il, c'est ce que j'ai pensé, j'allais te surprendre en bonne compagnie et, il montra sa tempe avec son index : boum. Elle riait : tu tueras qui, toi ou lui ? Je n'ai pas encore décidé, probablement lui, moi tu me regretterais. Ils riaient, écris-moi plutôt souvent, disait-elle, idiot de jaloux. Mais ça ne marche pas du tout si tu n'as pas confiance en moi. Elle devenait sérieuse : sans confiance, il n'y a rien. Reste là-bas. Ou bien finis-en avec ces bêtises. Arrête aussi avec ça, avait-elle dit, quand il avait passé la main sous sa blouse et couvert de sa paume cette chose ronde, cette chose chaude qu'on appelle un sein, arrête, avait-elle dit, mais elle n'avait pas repoussé ses mains, elle ne s'était pas écartée. C'était ici, un jour il y a longtemps, sous ce marronnier où l'eau goutte sur sa tête et coule dans son cou. Comme elle se glissait dans son cou quand il montait la garde sous les sapins du Pohorje, peut-être des hêtres, où en ce moment Nande et Polde et Marica et tous les autres se cachent sous des toiles de tente, où ils attendent que vienne la nuit, que passe cette nuit de bref sommeil, que vienne le petit matin où ils feront du café sur le feu avant de partir, ils partent sans cesse, ne pas rester au même endroit, ne jamais rester, comme des bêtes féroces fuyant devant d'autres bêtes féroces agressives, rester peut signifier la fin, la fin c'est la mort.

Il vit que la lumière s'allumait devant la maison, l'instant d'après elle franchit la porte, seule, elle regarda le ciel et ouvrit son parapluie, il sentit son cœur battre plus vite. Il avança derrière un arbre. Sa démarche souple sous son parapluie, elle évita habilement les flaques sur le trottoir, son corps sous son manteau d'automne, ses cheveux blonds, peut-être aussi son sourire étonné, tout ce qu'il aimait s'approchait. Je ne me cacherai pas, je ne la surprendrai pas comme la

fois où je suis arrivé de Ljubljana, qu'elle voie que je suis ici, je ne viens pas de Ljubljana, je viens des caves de la Gestapo.

Elle s'arrêta, elle l'aperçut.

Elle resta sur place quelques instants, ensuite elle courut vers lui, de nouveau elle s'arrêta comme si elle ne voulait pas croire qu'il était bien là, sous leur marronnier, elle ferma son parapluie, maintenant elle va se jeter dans mes bras, se dit-il. Pourquoi ne se jette-t-elle pas dans mes bras ? L'immobilité de Valentin, silhouette sombre sous les arbres, l'arrêta. Elle s'approcha lentement.

– Tine, dit-elle tout bas, comme je suis contente.

Elle n'avait pas l'air contente.

Il garda le silence. Elle avança sous les larges branches du marronnier.

– Tu ne me prends pas dans tes bras ?

– Je suis venu te remercier, dit-il brièvement.

Bien que tout fût humide autour de lui et que l'eau glissât derrière son cou dans sa chemise, il avait la bouche sèche. Il était toujours dans l'obscurité. Il se déplaça pour éviter le gros filet d'eau qui tombait d'une branche au-dessus de lui, la lumière des lampadaires éclaira son visage.

– Jésus, dit-elle en portant sa main à la bouche. Dans quel état tu es !

Il avait des ecchymoses sous les yeux, le blanc de son œil gauche était injecté de sang, du même côté, un pansement blanc était collé sur son oreille.

Il essaya de sourire. Il lui manquait une dent du haut. Une légère frayeur, une répugnance envers quelque chose qu'elle ne connaissait pas passa sur son visage. Elle ne s'attendait pas à ça.

– Voilà, dit-il.

– Mon chéri, souffla-t-elle. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

– J'ai eu de la chance, je pourrais être dans un cercueil.

Ils se turent. Il attendait qu'elle donne une explication.

– Mais pas forcément dans un cercueil, dit-il, ils auraient aussi pu m'envoyer dans un camp. À Dachau, là-bas quelque part en Bavière, près de Munich.

– Mais ils ne l'ont pas fait.

– Non, ils m'ont relâché.

– Quelle chance.

De nouveau le silence.

Elle ne parlera pas, se dit-il, elle n'expliquera rien.

– Ce n'était pas de la chance, dit-il, le policier qui m'a interrogé, il est de Maribor, s'appelle Mischkolnig. C'est ce Miško qui m'a libéré.

Les larmes se mirent à couler sur les joues de Sonja. On ne pouvait pas les voir car des gouttes de pluie glissaient aussi sur ses joues, sur

ses cheveux qui tombaient en mèches sur son visage. Elle avait fermé son parapluie pour le prendre dans ses bras, elle ne le fit pas, elle resta là, sous la pluie, sans un mot, éplorée, trempée.

– Il a dit que je pouvais te remercier. C'est pourquoi je suis ici, je suis venu te remercier.

– Mon père... balbutia-t-elle... mon père le connaît, avant la guerre on est allés skier ensemble dans le Pohorje.

– Alors ton père, je remercie aussi ton père.

Une voiture de police arriva dans la rue, elle s'approcha et ralentit. L'homme en uniforme assis à côté du chauffeur se pencha et les regarda à travers la vitre humide. Ensuite il rit et dit quelque chose à son chauffeur, peut-être que ces deux-là s'aiment et qu'ils n'ont pas où aller, pas de lit nulle part... Il se renversa en arrière, la voiture démarra et disparut à l'angle.

Valentin toucha de sa langue le trou qu'il avait entre les dents.

– Il m'a aussi donné des papiers, dit-il. Je lui suis très reconnaissant. Je suis reconnaissant à tout le monde. Maintenant je vais partir.

Elle murmura quelque chose d'incompréhensible, quelque chose comme : où, dans le maquis ?

Elle aussi avait la bouche sèche. Son palais était sec, sa langue, une grosse boule sèche.

– Où vas-tu partir, Tine ? répéta-t-elle plus distinctement.

– Je ne sais pas encore. Je ne sais pas non plus si je peux te le dire.

Il se retourna et fit quelques pas en direction de la rue. Il s'arrêta et regarda derrière lui, Sonja était toujours sous l'arbre.

– En tout cas, pas là où j'étais juste avant, dit-il.

Il s'éloigna à pas rapides, il ne savait vraiment pas où il allait, en tout cas pas là où il était, en tout cas pas là d'où on l'avait relâché, sous condition, comme avait dit cet homme au visage osseux, ce Mischkolnig avec qui le père de Sonja faisait du ski avant la guerre, Sonja aussi skiait dans le Pohorje. Il s'éloigne pour toujours de ce marronnier, au moins ça, c'est clair pour lui, il ne reviendra plus jamais ici. Et elle, elle le regarde s'en aller dans la rue humide, elle aussi se dit qu'il part pour toujours, que peut-être il ne reviendra plus. Elle l'a sauvé pour qu'il s'en aille maintenant, pour toujours.

Elle resta là un moment, ensuite elle ouvrit son parapluie. Ce qui n'avait vraiment pas de sens, elle était trempée jusqu'aux os. Rien n'avait de sens, maintenant elle ne savait plus où elle avait l'intention d'aller quand elle était sortie de chez elle, ce soir-là, sous cette pluie. Elle fit demi-tour et repartit vers la maison verte où la lumière brûlait toujours à l'entrée. Elle ne savait pas où elle avait l'intention d'aller, peut-être dans cet appartement au deuxième étage d'un grand immeuble près du parc où, derrière une porte fermée, se trouve une vieille dame qui tend l'oreille pour savoir si son fils revient du travail,

du lourd travail qu'il accomplit jour après jour, souvent aussi la nuit. Elle pourrait y aller et dire à cet homme : qu'avez-vous fait de lui, de mon Tine ?

25

Que lui avaient-ils fait ? Dans les caves des prisons de la Gestapo, ils faisaient aux gens des choses qu'on n'aurait jamais pu imaginer si ceux qui en étaient sortis vivants n'en avaient pas parlé tout bas à leurs proches. Ils faisaient tant de choses. Valentin avait eu de la chance. Ils lui avaient démoli le visage en le boxant. Ensuite ils l'avaient relâché. Par l'entremise de l'officier que Sonja appelait Ludek. Ludek ne l'avait pas battu, il avait ordonné qu'on le relâchât. Que font-ils aux gens ? demanda-t-elle à son père, lui savait ; ils envoyaient à l'hôpital certains de ceux qu'ils voulaient garder en vie.

– Ils font beaucoup de choses, lui dit son père, le docteur Belak, mais toi tu n'as pas à t'occuper de ça, ne me pose pas de questions là-dessus.

Ils faisaient beaucoup de choses, pourtant elle ne pouvait pas imaginer Ludek frappant quelqu'un... cet homme dans sa chambre de jeune homme qui parlait des poissons. N'a-t-il pas dit qu'il était difficile de tuer un poisson après l'avoir décroché de l'hameçon ? Elle pensait à lui, au lézard dans l'obscurité, avec aversion, pourtant elle ne croyait pas que cet homme poli pût être une brute qui torturait et frappait les gens. C'était certainement quelqu'un d'autre qui le faisait. En fait jusqu'à ce qu'elle vît Tine en ce soir pluvieux, elle n'avait jamais pensé que là-bas, quel que soit l'endroit où il était, dans un centre de détention ou dans n'importe quel autre bâtiment fréquenté par des militaires ou des policiers en uniforme, jamais elle n'avait pensé qu'ils leur faisaient des choses aussi terribles.

Personne n'avait envie d'imaginer ça, personne n'avait envie d'en parler. Le docteur Belak savait, ses patients lui racontaient bien des choses : ils avaient pendu une brique aux testicules d'un vieux. Ils faisaient ça. Ils versaient de l'eau dans la bouche. Le docteur Belak savait, tout le monde le savait, même Sonja, qu'ils fusillaient des otages, car les Allemands le proclamaient publiquement sur des annonces dans les journaux et des affiches à la sinistre réputation. Et le docteur Belak avait entendu parler de ce camion qui avait roulé un matin d'été sur une route de Carinthie, sa bâche défaite pour que les gens horrifiés qui vauquaient à leurs occupations pussent voir les cadavres des fusillés, leurs chemises couvertes de sang et leurs têtes fracassées. Un officier avait arrêté le camion et avait ordonné de cacher ce vilain spectacle avec une bâche et de l'attacher fermement. En même temps il avait houspillé haut et fort le chauffeur qui avait

commis cette négligence. La ville n'était pas grande et la nouvelle des cadavres dans le camion s'était vite répandue. Il est très probable qu'ils avaient très précisément voulu ça, propager la consternation et la peur. Chaque individu qui s'opposerait à la force allemande pouvait se retrouver dans ce camion.

Mais même si c'était la guerre et si les informations toujours plus mauvaises, parfois même terrifiantes se bousculaient, les gens vivaient leur vie de tous les jours. Dès que les sirènes s'arrêtaient de hurler et les bombes de tomber, ils allaient au théâtre et au cinéma où avant chaque film on passait une revue hebdomadaire, *Wochenschau*, où des militaires en tanks déboulaient toujours plus superbement dans les plaines polonaises et défendaient la frontière occidentale de l'invasion des barbares, d'autres allaient aux expositions à Paris et mangeaient des croissants dans les cafés en compagnie de femmes, d'autres encore faisaient tourner les roues des canons et leurs obus déchiraient le ciel nocturne au-dessus de l'Allemagne et abattaient les avions qui apportaient la mort avec leurs bombes. C'était la guerre, en ville, la vie continuait, on obtenait de la nourriture avec des cartes de rationnement, les trafiquants du marché noir gagnaient de l'argent grâce à la viande qu'ils rapportaient des fermes environnantes, les bureaux travaillaient impeccablement, les travailleurs continuaient à sortir de l'usine de Melje ou de Tezno à deux heures. On ne savait pas ou on ne voulait pas savoir ce qui se passait dans les bureaux où allaient travailler Ludwig Mischkolnig et Hans Hochbauer ni dans les caves où Johann retroussait ses manches.

Mais bien des gens savaient, le docteur Belak savait ce qui se passait dans le sous-sol de la ville, il voulait seulement épargner sa fille. C'était déjà assez difficile, pourquoi accabler ses proches avec ce qu'il savait. Ce que lui racontaient les malades et Katica, l'infirmière de Ptuj qui au cours d'une de ses visites chez lui avait laissé un tract de l'OF. Une lettre, écrite par un « patriote » à sa femme, avait été ronéotypée. Elle avait été remise en cachette à Katica par l'un de ces gardiens qui n'avaient plus confiance dans les journaux et dans la revue hebdomadaire et qui tablaient sur le fait qu'il faudrait aussi collaborer avec le pouvoir quand il n'y aurait plus de *Wochenschau* au programme du cinéma.

Quand il avait sorti de sa poche la feuille de papier et qu'il s'était mis à la lire sous la lampe à la table de cuisine, les caractères un peu sales de la mauvaise ronéo avaient tremblé devant les yeux du docteur Belak pourtant habitué à bien des choses.

« Seize jours d'affilée, écrivait "le patriote", ils m'ont tellement battu et torturé de la manière la plus bestiale, frappé au ventre, à l'estomac et à la poitrine, que ma cage thoracique a éclaté ; ils m'ont pendu par les cheveux si impitoyablement qu'il m'en manque la

moitié, ils m'ont arraché la moustache, la barbe, les sourcils, ils m'ont piqué la tête avec une aiguille spéciale, ils m'ont arraché tous les ongles des mains. Ils m'ont pendu neuf fois par les jambes, avec les fesses en haut et la tête en bas. Ensuite ils m'ont frappé impitoyablement sur les jambes et, excusez l'expression, sur le cul. Le seizième jour, ils m'ont torturé quatre heures et demie en tout. À moitié mort, j'ai demandé un peu d'eau. Alors un de mes tortionnaires m'a dit : "tout de suite" et il a pissé dans ma bouche. Bien sûr j'ai immédiatement fermé la bouche, mais tout a coulé quand même dans ma bouche, mon nez et mes yeux. Ensuite ils m'ont laissé tranquille pendant quinze jours pour que mes blessures se cicatrisent. Le soixante-deuxième jour, ils m'ont une nouvelle fois complètement mis nu, ce coup-là dans un bunker, et alors ils ont montré toute la culture boche du xx^e siècle. Ils m'ont cassé trois côtes, fêlé la colonne vertébrale, j'étais, des pieds à la tête, pas bleu, mais noir et lacéré ; les ongles de mes pieds sont tous tombés. Ils ont posé une condition : ou ouvrir la bouche ou mourir. »

Le docteur Belak avait déchiré la feuille couverte de caractères noirs et jeté les morceaux de papier dans le poêle de la cuisine.

26

Ludwig Mischkolnig se tenait près de la fenêtre, il écoutait les derniers râles des sirènes. Elles glapissent d'abord de façon perçante, elles hurlent comme des loups, cris de guerre, chevauchée de Walkyrie, ensuite elles diminuent par intermittence, puis elles finissent en râlant. Quelques instants de silence, ensuite on entend le grondement lointain des avions, il se rapproche, les avions descendent, ça va claquer quelque part. Ça peut claquer, il ne courra pas à la cave, ni dans un quelconque autre abri. Il a fait descendre sa mère à couvert, lui est devant la fenêtre ouverte, il regarde le parc, les arbres sombres attendent en silence d'être brisés par le choc des explosions. Ils ne seront pas brisés, le parc ne sera pas bombardé, à moins d'une erreur, parfois au lieu de tomber sur la voie de chemin de fer ou une usine de pièces d'avion, une bombe tombe par inadvertance sur une rue de banlieue ou sur une maison qui explose sous le choc, des morceaux de briques et de bois volent dans l'air et aussi des morceaux de corps, de gens qui ne se sont pas cachés. Lui ne se cachera pas, jamais il ne s'est caché. Le courage est une chose, lui disait Hans, la bêtise une autre. Hans se réfugiait toujours dans la cave. C'est une idiotie de rester à sa fenêtre quand les bombes tombent. C'est encore une plus grande idiotie, se dit Ludwig Mischkolnig, de relâcher un géodésien, un bandit, de le relâcher au lieu de le placer devant le peloton. Hans avait raison. Tu le places

devant un fusil et l'affaire est réglée. C'est simple, tu n'as qu'à l'inclure sur la liste, tu dictes à Frida, Frida tape, les autres font le reste, le mécanisme se met en marche, il continue même quand les sirènes finissent de râler et que les bombes dégringolent sur la ville. Il l'a relâché selon toutes les règles. Il a désigné deux suiveurs qui l'informerait de ses mouvements. Tôt ou tard, il les emmènerait jusqu'à quelqu'un de son organisation de bandits, quelqu'un de plus important que lui. Mais l'homme a disparu. Pendant trois jours, il a reçu des rapports selon lesquels il séjournait dans la maison de ses parents à Saint-Joseph. Il va au marché, il va à l'église, pourquoi donc un communiste irait-il à l'église, si c'est un bandit, c'est certainement aussi un communiste, il n'a rien à faire dans une église. Et là-bas non plus il ne rencontrait personne, c'était écrit dans les rapports, il s'asseyait tout seul dans l'église, il priait, il réfléchissait à sa vie ratée ? Johann l'avait bien arrangé, il avait de quoi réfléchir, ne serait-ce que sur ce qui arriverait s'il retombait dans ses bras velus aux manches retroussées. Sous sa poigne, la peau craque au premier coup. C'est sanglant. Il a sûrement pensé au fait qu'il ne ferait pas bon retomber dans les bras aux manches retroussées de Johann. Avant de le relâcher, il lui avait dit qu'il retrouverait Johann dans la cave s'il ne se tenait pas tranquille, s'il ne collaborait pas quand on le lui demanderait, s'il ne se manifestait pas immédiatement quand quelqu'un chercherait à entrer en contact avec lui.

Ensuite, il avait disparu. Il s'était enfoncé dans la terre, il s'était échappé. Ils avaient déjà eu de tels cas, rarement, mais c'était arrivé. Et cette fois, c'était arrivé et par sa faute. Ludwig Mischkolnig se retrouvait en difficulté. Ce n'était pas possible que ses collègues ne constatent pas que Valentin Gorjan avait disparu. Il expliquerait difficilement pourquoi il l'avait relâché. Il aurait au moins dû l'envoyer en camp de concentration, au moins ça, Hans Hochbauer avait raison. Il ne devait pas attendre qu'on le découvre, il savait qu'il avait commis une faute, une faute impardonnable. Un moment, le charme d'une femme l'avait égaré, un moment, à côté d'elle, son cœur avait battu trop vite. Un moment, à cause d'elle, il avait oublié la grandeur et l'avenir de sa nation. Comment ça, Ludek, bon sang, comment avait-il pu l'autoriser à utiliser ce nom ridicule qu'il voulait oublier, qu'il avait oublié depuis longtemps. Il était Ludek à l'époque où il pêchait le poisson dans la Drave et où il jouait au football au Rapid mais, à l'époque déjà, il sentait au fond de lui qu'il était quelque chose d'autre, qu'il y avait en lui une force qui percerait un jour sous une forme et d'une manière qu'il ne savait pas encore se représenter à ce moment-là. Elle avait percé en même temps que le grand torrent des victoires allemandes. Et cela, avant qu'on lui ait appris qu'il fallait fermer son cœur, le cœur doit demeurer impitoyable et implacable,

car la bonté dont parle cette femme est une affaire de curé, de ces ridicules franciscains ou capucins qu'on a exilés du pays en même temps que les instituteurs, les *čič*, et autres parasites. À l'époque où il était encore Ludek, il savait déjà que la seule bonne chose était ce qu'il était possible de faire pour sa nation, tout le reste n'était que jacasserie sentimentale de curé. Comme l'avait écrit un poète de Styrie : *Lasst die wilden Slawenheere nimmermehr durch Marburgs Tor* 22. Il le savait depuis cette époque et, maintenant qu'il monte la garde de sa ville, à sa fenêtre, en uniforme, il le sait d'autant plus. Jamais plus les hordes slaves ne traverseront cette ville. Ce sont les mots prophétiques du poète. Il avait le cœur serré en se disant que les mots de ce poème *Lieber rauchgeschwärmte Trümmer* 23, plutôt une terre brûlée, étaient eux aussi prophétiques, car si ça continue, s'ils jettent encore des bombes sur cette pauvre ville, il ne restera ici que des poutres. Mais bon, si le destin le veut !

Après toutes ces années, maintenant que n'existait plus ce Ludek qui, déjà à l'époque, savait tout ça, maintenant qu'il avait depuis longtemps interdit à sa mère de l'appeler, même pour plaisanter, comme ses copains d'école et les footballeurs du Rapid l'appelaient, maintenant que tout ce qu'il avait fait pour la cause allemande était derrière lui, maintenant il appréhendait tout ça d'une façon encore plus implacable et impitoyable. Il avait dû descendre dans la bassesse, le sang et la boue, au milieu des cris et des pleurs des suspects, marcher à travers le village en feu de Planina na Pohorju et regarder les corps des fusillés contre le mur du centre de détention pour comprendre, pour se prouver à lui et aux autres ce que signifiaient la décision et la détermination, les deux. Et pourtant il avait commis une faute. Hans sait qu'il l'a commise. Il y a quelques jours devant le plat de tripes, il lui a demandé : tu es toujours sur la trace de celui que tu as relâché ? Il a dû reconnaître qu'il avait disparu. Mais tu connais la consigne, avait dit Ludwig. La consigne dit qu'il faut relâcher la personne idoine si elle peut être utile. Même si on en perd. Eh bien, avait souri Hans un peu dédaigneux, on a perdu cette personne. Tôt ou tard, Ludwig devra expliquer pourquoi il l'a relâché, Hans ne se mêlera pas de ça, mais il lui semble que tout le monde comprendra bientôt l'affaire, il se trouve toujours un officier supérieur zélé pour fouiller dans les papiers et demander : et pourquoi as-tu relâché celui-là ?

Ludwig savait que ça pouvait arriver. Ce qu'il avait fait était une faute.

Il doit être prudent. Pas à cause de sa mère, elle devra supporter ça, elle devra tôt ou tard prendre son parti du fait que son fils est devenu un adulte, que tôt ou tard une femme apparaîtra dans sa vie. Ce n'est pas à cause de sa mère qu'il devait être prudent mais à cause de ce

Sturmbannführer qui guette sa faute. Et de tous les autres. Du portier. Des voisins. De la dactylo Frida. À la direction, ils ont toujours été un peu soupçonneux vis-à-vis des combattants locaux. Il est préférable que ceux qui accomplissent des tâches de sécurité difficiles viennent d'ailleurs, comme Hans. Autant que possible, du sud de l'Allemagne, ou au moins des Sudètes ou d'Alsace où la situation ressemble à celle d'ici. Il était clair que personne plus que les gens d'ici qui ont dû tout le temps, pendant tant d'années, supporter l'humiliation slave, serbe, slovène, personne ne veut davantage que ce pays redevienne allemand. Et personne ne fut plus enthousiaste que Ludwig et ses amis de jeunesse quand, en ce magnifique jour d'avril quarante et un, dans la grande salle du château, ils entendirent Ses mots, oui, faites que ce pays redevienne allemand, leurs cœurs battirent plus fort et des cris d'enthousiasme s'échappèrent de leur gorge quand, dans la grande salle, l'air vrombit de tension pendant Son allocution. Mais l'enthousiasme c'est trop peu, il faut la fidélité et une discipline complète, inconditionnelle. Et un contrôle total, inconditionnel est de mise. Les liens familiaux, les contacts personnels, les vieilles amitiés – tous ces sentiments idiots peuvent conduire au laisser-aller, à la compassion, et de là il n'y a qu'un pas avant que la discipline se relâche, et quand elle se relâche, c'est la trahison et la défaite. Il était facile de s'asseoir dans un café avec cette jeune fille, la fille du docteur Belak ; les contacts culturels qui étaient aussi des contacts professionnels n'étaient pas indésirables, il faut garder de bons rapports avec la population locale, avec les allogènes aussi. Mais avoir une liaison avec la jeune fille qui était l'amie, la partenaire, la petite amie, Dieu sait ce qu'elle était, du bandit emprisonné, cela aurait pu être un sérieux, en fait un très sérieux problème pour sa crédibilité.

Malgré toute son intransigeance, il l'avait commise, cette faute grave. Il allait la corriger. Pour l'instant il ne savait pas encore comment, mais il allait la corriger. Ça n'a plus d'intérêt qu'on trouve ce Gorjan et qu'on le fusille car, si on ne le fait pas, c'est eux qui le feront. Les bandits ne croiront pas qu'il est sorti vivant des prisons de la Gestapo, quand on en sort vivant, c'est qu'on est un agent, pourrait-il en être autrement ? Ça n'a plus d'importance non plus de savoir s'il s'est faufilé dans un train et s'est caché sous un faux nom dans quelque trou de campagne en Carniole ou en Carinthie, à Vienne ou à Zagreb, l'important c'est seulement qu'une grande faute, difficilement réparable en termes de résolution et de détermination, a été commise. D'autant plus que les bombes tombent. Que les sirènes hurlent. C'est le hurlement du destin. Et en cet instant, Ludwig Mischkolnig le sait mieux que n'importe quand auparavant : quand le destin se met à hurler, chacun doit être à son poste. À la fenêtre, même si, par erreur, une bombe tombe sur cette maison, même si le souffle d'air causé par

l'explosion lui arrache la tête. Oui, à Melje, il a vu la tête de quelqu'un qui marchait devant la maison emportée. Par l'explosion d'une bombe qui était tombée à environ deux cents mètres de la cour où il se trouvait. Mais il ne s'agit pas seulement de ça, il ne s'agit pas seulement du courage que certains appellent de la bêtise, il s'agit du fait qu'il doit maintenant faire quelque chose d'implacable et avoir raison de ce moment de grâce au cours duquel la jeune femme l'a embobiné. Jeune femme qu'il a paraît-il un jour ramassée dans la neige là-haut dans le Pohorje. Puis mise dans son lit. Et ce faisant, il a subi une petite humiliation qu'il lui faut oublier au plus vite. Il pourrait aller la chercher et lui dire que ce serait bien de renouveler cette rencontre. Peut-être à l'hôtel, ce serait mieux que dans sa chambre. Là-bas, il n'aurait pas besoin de penser à sa mère qui dort, qui veille sans doute, dans sa chambre. Il pourrait lui demander maintenant que ton ami est dehors, est-ce que tu trouves que je suis un homme bon ? Hein, dis-le : Ludek, tu es un homme bon, comment te remercier ?

Il ne se produira rien de tel.

Quand arrivera le rapport définitif indiquant que le bandit Gorjan a disparu, il apparaîtra au grand jour que la fille du médecin lui a rendu visite chez lui. Peut-être son collaborateur sait-il déjà quelque chose. Sinon pourquoi, chez Vlahovic où ils mangeaient des rognons, a-t-il dit que les femmes étaient insaisissables, lisses comme le poisson, que voulait-il dire par là ? Tôt ou tard, ses supérieurs le découvriront ou encore plus probablement, ses subordonnés à l'affût, qui guettent la faute, comme Hans Hochbauer, l'amateur de rognons, de tripes, de bière et de vin blanc.

Le grondement des bombardiers se rapprocha, leur vrombissement épaissit l'atmosphère au-dessus de la ville, le ciel s'illumina de l'autre côté de la Drave, ensuite ça se mit à claquer violemment, ils frappaient autour de la gare de Carinthie, à Brunndorf. Et maintenant que les bombes tombaient, dans la lumière des incendies, Ludwig Mischkolnig, de toute la force de sa volonté, savait qu'il n'était qu'une fraction de ce grand peuple qui s'opposait à cette barbarie, que sa propre volonté était intégrée dans la grande volonté d'une puissance exceptionnelle qui ne céderait pas sous les coups et qui continuerait au milieu des hurlements du destin. *Lieber rauchgeschwärzte Trümmer als ein windisch Maribor* 24. La ville sera peut-être en ruine mais elle restera allemande. Chacun doit faire son travail, il ne s'agit que de cela, chacun à sa place. Notre affaire, se dit-il, est très individuelle, elle dépend de chacun. Sa force vient de là, de la détermination de l'individu. De sa volonté, de celle de l'individu, elle se développe dans la somme des aspirations collectives, populaires. Le peuple est un organisme, lui en est une partie. Celui qui est extérieur, celui qui n'a

jamais fait partie de cet organisme qu'on a changé en une machine qui fonctionne bien pense peut-être : l'individu est un rouage dans un grand mécanisme. Oui, oui, mais c'est un rouage dans le mécanisme de l'histoire. Il ne peut y avoir d'histoire sans un rouage autonome, impitoyable et doté de sa propre volonté. Nous ne sommes qu'un, avec le Guide à notre tête. Et comme cette décision et cette détermination sont individuelles, elles peuvent se centupler, uniquement parce que notre force peut se décupler. Dans la volonté de millions de gens. Ludwig Mischkolnig sentait la volonté des millions de personnes et il sentait qu'il devait réparer sa faute. Là où l'un renonce, tout le monde peut le faire.

Il ne voulait pas s'avouer qu'il avait peur aussi. Il savait que tout le monde traquait tout le monde, que tout le monde savait tout. Dans leur système, il ne peut y avoir de faute. Ils reprendront ce Gorjan ou ils le tueront dans une traque aux bandits, il a certainement filé dans le bois, le lièvre, et tout ça apparaîtra au grand jour. C'est à cause d'une jeune femme qu'il l'a relâché. On sait, dira Hans, que les Allemands du pays sont les moins fiables. Il faut les envoyer en Pologne faire la chasse aux Juifs, c'est là-bas qu'ils réussissent le mieux.

Le vrombissement des bombardiers se transforma en bourdonnement, ils volaient bas vers leur base de l'autre côté de l'Adriatique. Maintenant on entendait les sirènes des pompiers et des ambulances. Il vit les gens qui sortaient des caves, des maisons et qui regardaient le ciel en feu.

27

Il entra dans son bureau et appela la dactylo. Mlle Frida était plutôt pâle, ses vêtements étaient chiffonnés, elle était sans doute restée accroupie dans une cave. Il lui dicta un procès-verbal sur la disparition de Valentin Gorjan. Il l'avait relâché après une déclaration de loyauté et avec la certitude à cent pour cent qu'ils découvriraient grâce à lui un réseau plus large de sympathisants des bandits. Au bout de trois jours de liberté, il avait disparu. Les suiveurs n'avaient pas fait leur travail. On allait interroger ses parents, son père surtout qui travaille dans l'usine de moteurs d'avion à Tezno. Comme il s'agit d'une branche industrielle sensible, liée à l'armement de guerre, il faut considérer avec toute l'attention voulue Franc Gorjan, maître tourneur, père du fugitif Valentin Gorjan, soupçonné d'être un bandit. Il prendra lui-même en charge le cas.

– Voilà qui est fait, dit-il en allumant une cigarette.

Il regarda longuement un vague point sur le mur. Il avait l'air de réfléchir profondément à ce cas, Mlle Frida ne voulait pas le déranger.

Au bout d'un moment quand même, elle demanda prudemment s'ils avaient fini. Il ne répondit pas. Il souffla un rond de fumée dans l'air et l'observa.

– Puis-je partir ? demanda-t-elle d'une voix fatiguée, il était tard, elle voulait rentrer. Le hurlement des sirènes s'était tu, elle aimerait dormir.

– Non, pas encore, dit Mischkolnig en écrasant sa cigarette dans le cendrier si bien qu'il se brûla le doigt et retira vite sa main.

– Une nouvelle feuille, dit-il. Un formulaire de transfert.

Il réfléchit quelques instants, puis commença à dicter :

– En lien avec l'affaire Gorjan – indiquez ici le numéro de dossier de Gorjan – j'en arrive subséquemment à la constatation que son amie, Sonja Belak avec qui il avait une relation intime constatée, étudiante en médecine à la Reichsuniversität de Graz, était la plus proche collaboratrice du dénommé Gorjan, libéré et disparu au bout d'une semaine. Il est inutile de l'interroger, selon les indices recueillis, il existe suffisamment de preuves de son activité pour exiger son isolement et son transfert dans une institution adéquate.

– Laquelle ? demanda Mlle Frida en retirant sa feuille de la machine.

– Laquelle, comment ça, laquelle ? grogna-t-il de mauvaise humeur.

– Le formulaire, dit Mlle Frida. Il faut remplir la partie inférieure.

– Donnez-moi ça, dit-il en lui tirant la feuille des mains.

Le formulaire était ainsi rédigé :

Der umstehend Gennante ist :

1. zu entlassen

2. zu überführen in

a) U-Lager

b) Lager-Nord

c) Schutzhaft bis... 25

Il examina un moment le papier, son regard glissa de haut en bas sur les différentes possibilités.

– Entourez 2b, dit-il au bout d'un moment.

– Camp-Nord ? demanda-t-elle.

– J'ai dit b, c'est bien camp-Nord, vous êtes aveugle ?

Il entoura lui-même le b et signa.

– Maintenant vous pouvez y aller, dit-il. Je délivrerai moi-même l'ordre de transport.

Mlle Frida prit son sac. Elle aurait voulu dire que c'était bien que ça soit terminé, ce hurlement de sirène, et que la nuit soit de nouveau

calme dehors. Mais elle ne voulait pas l'ennuyer, son chef n'avait pas l'air disposé à discuter. Elle ferma la porte sans bruit.

28

Sonja avait marché toute la journée dans la ville.

Elle s'était réveillée à quatre heures du matin, avait regardé le plafond jusqu'à l'aube, elle s'était levée, avait été à la fenêtre puis s'était recouchée : qu'est-ce que j'ai fait, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle avait vu Tine s'en aller sur la route humide, il était parti sans lui dire au revoir.

Elle devait lui parler, encore une fois. Que pensait-il, que savait-il de ce qu'elle avait fait ? Elle ne savait pas ce qu'elle allait lui dire, mais elle devait le voir, elle devait lui parler. Dans la matinée, elle se retrouva à Studenci. Autour de la gare de Carinthie, des gens flânaient devant les ateliers qu'une bombe avait détruits, certains emportaient du bâtiment des éléments de meuble de bureau, toutes les fenêtres étaient brisées, elles béaient dans le jour d'automne.

Elle resta longtemps à regarder les fenêtres devant la maison rouge de Brunndorferstrasse où habitait la famille Gorjan. Elle espérait le voir arriver de quelque part. Il ne vint pas. Elle monta les marches en pierre usées par de nombreux pas et frappa à la porte.

Elle vit qu'on regardait par l'œilleton et l'instant suivant une dame d'un certain âge entrebâilla la porte. Elle était en tablier, elle avait sur le nez des lunettes aux verres épais. Par la porte entrouverte, elle demanda ce que la demoiselle voulait.

– Je suis une amie de Tine. Je voudrais lui parler.

– Il n'est pas là, dit-elle.

Sonja demanda si elle pouvait entrer.

– Non, dit la dame, il n'est pas là.

Elle ferma la porte. Sonja sentit qu'elle l'observait par l'œilleton, par le petit trou rond dans la porte. Elle resta là.

Au bout d'un moment, la porte se rouvrit.

– Vous êtes Sonja ?

– Oui, excusez-moi, je ne me suis pas présentée.

– C'est à vous de m'excuser, dit la mère de Tine. Il m'a parlé de vous.

Elle se tut, ensuite elle continua fébrilement en chuchotant :

– Je ne sais pas où il est allé. Il est revenu, vous savez d'où il est revenu... Très tôt ce matin, il est reparti.

– Vous ne savez pas où ?

La dame secoua la tête. Les gros verres de ses lunettes s'embruèrent. Elle retira ses lunettes et les essuya à son tablier. Elle avait des larmes plein les yeux. Ces yeux avaient vu son fils, ses ecchymoses, elle avait

vu son fils battu.

– Excusez-moi vraiment, dit-elle, revenez une autre fois, nous parlerons.

La porte se ferma.

Elle resta là un moment et leva la main pour frapper de nouveau. Donc il n'était pas rentré chez lui. Ou bien il était dans sa chambre et ne voulait pas la voir. Qu'est-ce qu'il pense, qu'est-ce qu'il sait de ce que j'ai fait ? Sa main retomba et elle descendit l'escalier. Elle se dit qu'elle irait à Tezno attendre son père à la sortie de l'usine de moteurs d'avions, peut-être que lui voudrait lui parler.

Elle pensa aller voir Mischkolnig et lui demander ce qui se passait. S'ils l'ont relâché, pourquoi n'est-il pas là ? Est-ce que Mischkolnig a menti ? Est-ce qu'ils ont de nouveau emprisonné Valentin ? Ou bien... son cœur se serra tant qu'elle se sentit presque mal. Est-ce que son nom allait apparaître sur ces terribles affiches titrées *Bekanntmachung*. Au début elles étaient dans les deux langues *Bekanntmachung – Communiqué*, en cette troisième année d'occupation allemande, disons de rattachement à la patrie allemande, tout le monde devait savoir assez d'allemand pour trouver le nom d'un proche ou d'une connaissance sur la liste des fusillés à cause de telle ou telle action des bandits, comme c'était généralement écrit. Elle se trouva presque mal, elle savait que c'était possible, que ça pouvait arriver, elle connaissait des histoires de femmes qui avaient perdu connaissance devant ces affiches rouges car elles y avaient trouvé le nom de leur fils ou de leur mari, elles les connaissaient, on en avait parlé à la maison. Mais si Tine était retourné en prison, alors sa mère n'aurait pas dit aussi calmement qu'il n'était pas chez lui, s'il était arrivé quelque chose de grave à son fils, ça se serait vu sur son visage.

Elle n'alla pas à Tezno attendre le père de Tine devant l'usine. Et l'idée de retourner voir Mischkolnig, ne serait-ce qu'au bureau, n'était pas seulement impossible, en effet au bureau, si on l'avait laissée aller jusqu'à lui, elle n'aurait pas pu lui demander ce qu'il en était de son chéri, est-ce qu'il n'avait pas promis qu'il serait effectivement libéré ? Cette idée n'était pas seulement impossible, elle était répugnante, l'homme seul au deuxième étage de la maison près du parc, sa chambre avec la raquette de tennis et sa canne à pêche, sa jeunesse d'homme mûr, sa mère qu'il cache là-bas derrière une porte, ses ronds de fumée qu'il lance dans l'air, le son de sa voix, la pensée de son contact, tout ça la dégoûtait tant qu'elle ne pourrait pas faire ça. Bien sûr, s'il s'agissait de la vie de Valentin, elle le referait. Mais maintenant, avant de perdre toute possibilité de le retrouver, aller voir ce policier derrière qui elle avait un jour couru dans la rue, cette idée était glaçante et terrifiante.

Sonja, affolée, marcha dans la ville presque jusqu'au soir.

Elle s'arrêta chez son amie Angelca, celle avec les tresses qui, par un après-midi d'automne, lui avait conseillé de courir derrière Ludek, elle s'assit chez elle et resta silencieuse la plupart du temps. Elle s'attendait à ce que tout ce qui s'était passé ces dernières semaines jaillît de sa bouche, mais ses dents restèrent serrées même quand Angelca l'observa, en versant le thé, soucieuse, l'air de dire, que se passe-t-il Sonja ?, elle ne parla pas.

– Tu voudrais me dire quelque chose ?

Sonja garda le silence.

– C'est sûrement quelque chose en rapport avec Tine. As-tu des informations ? Quelquefois des informations sortent.

La mauvaise humeur gagna Angelca. Elle aimait bien Sonja mais pourquoi s'asseyait-elle ici et se taisait-elle ?

– Puis-je t'aider en quelque chose ?

Elle se taisait toujours.

– Je vois que quelque chose te tracasse, tu es au bord des larmes, je te connais.

– Excuse-moi, Angelca, finit par dire Sonja. Je ne sais pas pourquoi je suis venue.

C'est vrai qu'elle était au bord des larmes, mais que pourrait-elle dire ? Elle ne sait pas pourquoi elle est venue. Il s'est passé des choses dont il est impossible de parler, des choses qu'on ne peut pas dire, qui restent inscrites dans l'âme et le souvenir, qui taraudent l'âme et empêchent le souvenir de sombrer dans l'oubli, à tout moment arrivent des détails qui font mal.

Mais maintenant ce qui fait le plus mal c'est que son chéri n'est plus nulle part, qu'elle a peut-être été la victime d'une terrible imposture. Peut-être est-il à nouveau en prison.

C'est d'une imposture bien pire, d'une trahison beaucoup plus lâche qu'elle ne pouvait l'imaginer qu'elle fut victime.

Quand elle rentra chez elle et ouvrit la porte de la salle de séjour, elle vit que son père était assis avec Mme Katica, cette infirmière de Ptuj. Elle ferma la porte en vitesse, bien contente de ne pas être obligée de parler à son père. Mais en entendant la voix énervée de son père, elle resta un instant dans le couloir.

– Mme Katica, ça, je ne peux pas, je ne peux vraiment pas. Je vous ai déjà livré la moitié d'un entrepôt, ils me soupçonnent. Il y a longtemps qu'ils ont remarqué qu'il manquait des choses, et maintenant ça.

Elle entendit les sanglots de Katica.

– Aidez-moi, docteur, vous seul pouvez m'aider.

– Dans quoi diable s'est-il embarqué ! s'écria le père. Moi aussi je suis impliqué, comment pourrais-je l'aider ?

– Ils vont le fusiller, s'écria Katica, ils vont fusiller mon Pavle !

Ensuite son père parla longuement à voix basse et de manière rassurante. Il essaierait peut-être quelque chose, peut-être. Elle était déjà dans sa chambre quand elle entendit la porte du vestibule se fermer. Elle alla à la fenêtre et vit Mme Katica traverser le jardin jusqu'à la rue, la tête baissée. Elle s'essuyait les yeux.

Je ne suis pas la seule, se dit Sonja.

29

Elle était allongée sur son lit, en chemise de nuit, quand elle entendit la sonnette. Il était onze heures du soir, à cette heure-là, ce ne pouvait être que quelqu'un de l'hôpital qui venait chercher son père pour un cas urgent. Elle entendit parler à la porte, mais s'il s'agissait d'une urgence, ç'aurait déjà été terminé, son père aurait saisi son sac et couru jusqu'à la voiture qui l'aurait attendu devant la maison. Elle entendit son père élever la voix, il lui sembla qu'il se querellait avec quelqu'un, même plus, qu'il menaçait quelqu'un. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Dans l'obscurité, elle vit une voiture, phares allumés, arrêtée devant la maison. Il faisait sombre dans la rue car la ville, depuis les derniers survols d'avions et les alarmes, était toujours camouflée. Il lui sembla que ce n'était pas la voiture qui venait habituellement chercher son père quand il s'agissait d'urgences.

Ensuite elle entendit des pas dans l'escalier, un instant plus tard, la porte s'ouvrit, et elle aperçut le visage éploré de sa mère.

– Ils sont venus te chercher. Ils disent que tu dois aller parler à la police.

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Jésus, Sonja, sanglota sa mère. Je ne sais pas ce que tu as fait, dis-moi, toi, ce que ça signifie.

– Dis-leur que je m'habille et que j'arrive, dit tranquillement Sonja.

– Tu n'iras nulle part, ton père ne le permettra pas, il leur a déjà dit qu'ils n'ont qu'à l'emmener lui, s'ils veulent interroger quelqu'un et qu'ils n'auront pas sa fille.

Elle s'habilla, du haut de l'escalier elle aperçut un homme en manteau de cuir. Son père était devant lui et agitait les bras nerveusement. Il parlait allemand, une erreur... c'est certainement une erreur... vous verrez... j'ai des relations, les plus hautes avec l'administration de la région... à Graz aussi... je me plaindrai... vous le regretterez.

L'homme en manteau de cuir l'écoutait tranquillement. Il tenait une feuille de papier. Il avait l'air plutôt courtois, car il avait sa casquette d'officier dans l'autre main, il s'était découvert en passant la porte.

– Excusez-moi, docteur, dit-il poliment, il avait probablement l'ordre de traiter avec politesse les gens de cette maison. Excusez-moi

docteur, j'ai un mandat d'amener, je ne peux rien faire.

Quand son père vit Sonja descendre l'escalier, il écarta les bras : tu n'iras nulle part. Elle remarqua que les commissures de ses lèvres tremblaient, il avait des larmes dans les yeux.

– Tone, ne la laisse pas, s'écria sa mère du haut de l'escalier, ne la laisse pas sortir de la maison !

Le SS, c'était certainement un SS de la police, un homme de Mischkolnig, pensa-t-elle, qu'est-ce qui se passe, dans quoi me suis-je embarquée ? Avec ce lézard, ce prédateur, ce varan à la langue baveuse et à la morsure mortelle. Son père était impliqué avec cette Katica qui avait vidé la moitié de l'entrepôt de l'hôpital de Ptuj et qui maintenant avec son aide vidait l'entrepôt de Maribor, son mari Pavle était impliqué dans quelque chose de politique et moi je suis dans un horrible pétrin, qu'est-ce qui se passe ?

– Pour autant que je sache, dit l'homme en manteau de cuir d'une voix calme, il s'agit seulement d'éclaircir une affaire.

– On connaît vos éclaircissements, cria le père, qui avait complètement perdu son calme, vous emmenez un homme et il ne revient plus, voilà vos éclaircissements !

– Docteur, dit l'homme au manteau de cuir maintenant un peu fâché, peut-être était-il irrité. Si vous avez l'intention de résister, je vais appeler les gardes dans la voiture.

– Il n'y a personne à appeler, dit Sonja. J'y vais.

Sa mère courut dans l'escalier, son père baissa les bras, Sonja partit avec l'homme en cuir, elle s'assit dans la voiture où un chauffeur attendait, les mains sur le volant, sur le siège arrière, il y avait un autre homme en uniforme. Ils l'emmenèrent.

Peut-être que je rêve, se dit-elle, quand la porte de la cellule se ferma derrière elle, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qui arrive, Tine, qu'est-ce qui m'arrive ? J'aurais dû lui dire quelque chose, mon chéri, je ne sais ce qui va m'arriver, j'aurais dû lui écrire une lettre : *Même en rêve, ton ange ne doit... te dire ce qui m'arrive* 26.

Sommeil, vigilance dans le sommeil.

Elle marchait de la porte à la fenêtre grillagée derrière laquelle il y avait des murs, partout des murs gris, elle s'asseyait sur le châlit, ensuite elle se levait, le matin elle s'allongeait et dormait pendant un bref moment.

Après trois jours en prison où ils n'éclaircirent rien du tout, ils notèrent simplement ses renseignements d'état civil, ils ne l'interrogèrent pas plus, au bout de trois jours de prison, elle se retrouva à la gare en compagnie d'une trentaine de femmes et bientôt dans un wagon. À l'extérieur, les tampons métalliques résonnèrent, le train démarra, où allait-il ? Vers l'ancienne frontière autrichienne et

Ce qui se passa cet hiver-là et encore plus au printemps de 1945 sembla également irréel à Mischkolnig, ce fut comme un rêve, comme la lente approche d'un coup qu'il est impossible d'arrêter et impossible aussi d'éviter.

Ce fut comme un coup, mais un coup qui arrivait lentement tel un terrible marteau suspendu sous la voûte d'abord d'un sombre ciel d'hiver, ensuite d'une luminosité printanière toujours plus bleue et plus claire, un grand marteau brandi par on ne savait qui ; ce n'est pas la roue, se dit Mischkolnig, mais le marteau de l'histoire qui dans une ultime et fantastique oscillation s'élance par-dessus la plaine hongroise, contre lui, contre sa ville bien-aimée et ses collines qui la surplombent, traverse les vignobles et les maisons blanches plus haut, traverse tout le pays et heurte sa tête qui ne peut toujours pas concevoir que tout ça est bien vrai, que c'est vraiment la fin. Pendant l'hiver qui fut long et truffé de mauvaises nouvelles, le balancier du marteau se rapprocha, l'Armée rouge déferla sur la plaine hongroise, on y envoya les derniers soldats capables de se battre, à savoir des enfants et des vieux, des nouvelles concernant les hordes de l'armée balkanique et yougoslave arrivèrent du Sud, des groupes de bandits slovènes régnaient sur le Pohorje et le Kozjak, Mischkolnig voyait dans les yeux des citadins des signes de satisfaction et de victoire, la haine étouffée et tue pendant de longues années devint manifeste, sous les pavés, elle bouillonnait, à tout moment elle allait exploser dans les rues et les maisons de sa ville. Mais d'abord le tonnerre éclata encore une fois dans le ciel et beaucoup plus violemment que jamais : début avril, les avions alliés, en une longue série d'explosions, transformèrent une grande partie de la vieille ville en champ de ruines, plus seulement les usines et les nœuds ferroviaires, les belles maisons du centre aussi, et on retira des corps ensanglantés sous des tas de briques et de ferraille tordue.

Sa maison à proximité du parc resta debout. Il décida d'envoyer sa mère dans leur famille à Wildon.

Il lui dit que c'était pour quelques semaines, le temps que les choses se calment. Se calment comment ? Jusqu'à ce qu'ils cessent de bombarder la ville. C'est-à-dire qu'ils vont cesser ? dit-elle, les yeux larmoyants et pleins d'espoir. Bien sûr, très bientôt, dit-il et il ne mentait pas. Il savait que ce serait bientôt fini. Il resterait seul ici jusqu'à la fin.

Par une nuit pluvieuse d'avril, aidé de deux ouvriers, il chargea quelques meubles, la table basse en acajou, l'armoire de la salle de

séjour, le service d'assiettes et de tasses, ce genre de choses auxquelles sa mère était attachée. Il jeta aussi sur le camion quelques-uns de ses vêtements et sa canne à pêche. Au bout d'un moment, il repartit chercher ses chaussures de foot en souvenir des beaux jours au Rapid. Il n'était pas possible de faire ça de jour, il aurait eu l'air de fuir, il aurait été suspect aux yeux des siens aussi, il aurait eu l'air franchement lâche. Quand sa mère vit les meubles déchargés du camion dans la cour de la maison de banlieue à Wildon, elle éclata en sanglots. C'est impossible qu'on parte. Ce n'est que provisoire, il voulait consoler sa mère, et lui par la même occasion : on reviendra, c'est certain qu'on reviendra. En fait il le croyait. Ce n'était pas possible qu'il y ait eu toute cette lutte, cet enthousiasme, cette foi inébranlable, tout ça pour rien, ce n'était pas possible. La cause pour laquelle il avait engagé tant d'énergie, de courage et de sacrifice ne pouvait pas s'effondrer comme ça, elle allait se relever.

Il revint à Maribor le jour même et se consacra de toutes ses forces à son travail : ici l'ordre devait régner jusqu'au dernier moment.

Mais alors, tout se déroula très vite, beaucoup plus vite qu'il ne l'attendait. Fin avril on apprit que les unités soviétiques étaient au bord de la Mura, les Anglais étaient entrés en Carinthie, les unités de partisans occupaient les postes frontières avec l'Autriche.

Avant de partir, tard dans la nuit, il descendit encore l'escalier de la prison de la police. Il ouvrit les guichets des cellules et observa les gens effrayés qui se retournaient sur leur châlit dans leur sommeil ou qui étaient assis le visage enfoui dans leurs mains. Que faire d'eux ? On appelle ces gens des otages, dans la littérature des bandits, on les chante comme les martyrs de leur soi-disant lutte pour la libération. Parfois il allait les voir avant qu'on les fusille et il se disait : celui-ci sera mort demain. Au cours de ses rondes de nuit, Ludwig Mischkolnig pressentait que ce moment de l'histoire allemande lui assignait une mission spéciale : il était l'exécutant de son sombre destin, le dieu de la vie et de la mort. Maintenant, en ce mois de mai où tout s'effondre, cette mission a-t-elle encore un sens ? Il pourrait en relâcher un, il l'a fait dans un moment de faiblesse, il y a quelques mois, et il a failli payer cher sa complaisance. C'est sûr que ce Gorjan est désormais quelque part dans le maquis, peut-être qu'il est en embuscade dans une rue et qu'il tire sur les voitures des nôtres qui passent par là ou bien ailleurs sur des innocents qui n'ont rien fait d'autre que de prendre parti pour notre cause, pour ça. Il tue. On en a pendu une centaine aux arbres de Frankolovo, mais les autres continuent de tuer. Soudain, il y en avait tant qu'on n'avait plus assez d'arbres. Il y a quelques années, on vivait avec ces gens-là, on se rencontrait dans les rues, dans les matchs de football. On s'est tué, on se tue, et maintenant c'est fini, je vais quitter cette ville. Un moment, malgré la faute qu'il a

commise, il pense vaguement qu'il pourrait ouvrir toutes ces portes et laisser ces pauvres diables partir dans la nuit. De toute façon, tout est fini. Est-ce vraiment fini ? Non, tant qu'on est ici, ce n'est pas fini. Et tant qu'on est ici, même si c'est seulement cette nuit, on travaille. On punit, on élimine tous ceux qui se sont attaqués à notre cause. Sombre destin, sombre destin.

Mischkolnig le sait depuis le début : il est prêt à rencontrer la mort, depuis le tout début, la mort est sa compagne silencieuse. S'il est prêt à la recevoir, alors il est aussi de taille à décider quand se fera la rencontre de son adversaire avec son tragique destin, rencontre avec la mort, rencontre avec le canon du fusil. D'ailleurs on continue les interrogatoires, personne n'est complètement innocent. Mais maintenant, on n'a plus de temps de les interroger, on n'a plus le temps. Il alla dans son bureau et sous la liste des vingt qu'on avait ramassés dans la rue il y a quelques jours, il écrivit *fusiller*. Il n'avait plus le temps de s'occuper de chaque cas personnellement. Il ne voulut pas appeler Frida pour régler les dossiers administratifs, Hans avait disparu depuis quelques jours. Mais Johann était encore ici, lui ferait ce qu'il fallait.

Il y avait aussi assez de clous en stock, on lui en avait envoyé de Graz.

31

Le dix mai quarante-cinq, Ludwig Mischkolnig tomba sur une patrouille de partisans à Saint-Primož-sur-Muta. Il était complètement épuisé, pas rasé, ses vêtements étaient boueux. Depuis trois jours, après avoir dépassé Bistriški jarek, il avançait péniblement vers la crête du Kozjak pour franchir l'ancienne frontière entre l'Autriche et la Yougoslavie et pour descendre de l'autre côté vers Eibiswald en Haute-Styrie où il escomptait trouver un refuge.

Le sept mai, en civil et muni des papiers d'un certain Leopold Kapun, un ancien prisonnier, un homme de son âge qui n'était plus de ce monde, il était parti en voiture jusqu'à Ožbalt. Il s'était retrouvé bloqué là au petit matin, la route était bondée de véhicules militaires et de charrettes sur lesquelles s'entassaient des familles qui fuyaient la Styrie mais aussi la Croatie et la Bosnie. Il avait pris un étroit chemin de forêt vers le sommet du Kozjak jusqu'à ce que son véhicule fût coincé des deux côtés de telle sorte qu'il eut des difficultés à en sortir. Les trois jours suivants, à travers bois et en évitant les fermes, il avait dépassé Bistriški jarek et était ensuite monté, il savait que là-bas quelque part, il y avait le col de Radelj qu'il devait contourner, il était certainement gardé.

Il était boueux, affamé, mort de fatigue, mais il n'osait s'approcher

d'aucune maison. Ayant grignoté son dernier morceau de biscotte et un petit bout de bœuf séché, il descendit vers le ruisseau pour apaiser sa soif. Il se pencha vers l'eau et fit un bond en arrière comme s'il avait vu un serpent, parmi les pierres saillait un pied d'homme, plus exactement une botte, un pied chaussé d'une botte. Mischkolnig avait vu beaucoup de morts, d'horreurs et bien d'autres choses, mais le corps du soldat allemand coincé sous une pierre le remplit de terreur. On l'avait abattu là-bas et on l'avait poussé dans le ruisseau la tête la première. Le courant faisait onduler ses cheveux clairs, il avait deux grands trous rouges à la place des yeux, il n'y avait pas de sang, l'eau l'avait lavé. La jambe dans la botte saillait de l'eau comme une grosse branche cassée. C'est lui qui aurait pu être allongé comme ça, c'est lui qui aurait pu être dans l'eau froide de Bistriški jarek, lui qui veut vivre, ce n'est pas encore l'heure de quitter ce monde pour lequel il s'est battu. D'où vient ce jeune homme qui sort de l'eau, est-il de notre coin ? Ou bien des côtes de la Baltique ? On l'a poussé dans l'eau comme un chien crevé, loin au sud de sa patrie allemande, auparavant on l'avait peut-être chassé, traqué comme une bête sauvage. Est-ce l'image de sa fin ? Est-ce que cette botte qui saille de l'eau est la fin, est-ce la fin de tout ? Cette botte, ce pied dans cette botte frappait d'un pas militaire, elle marchait d'un pas calme, *mit ruhig festem Schritt*, le drapeau hissé haut, *die Fahne hoch*, bataillons bruns, jeunes corps, cordes tendues, cœurs qui battent au rythme du chant de marche.

Il détacha son regard du corps et s'élança sur le versant abrupt, mais en haut, il ne put aller plus loin, il franchirait la frontière la nuit.

À Primož, il aperçut ensuite le visage d'un jeune type dont le premier duvet poussait sous le nez. Le jeune dirigea son fusil vers lui et s'écria :

– Je l'ai, j'en ai encore un !

Il en accourut trois autres qui le tirèrent du bosquet en bordure du chemin. Quelques coups tombèrent. Ils demandèrent ses papiers. Le chef de groupe, il avait sur la tête une casquette à étoile, retourna la carte d'identité dans ses mains en la regardant avec méfiance. Mischkolnig vit tout de suite qu'il s'agissait de jeunes paysans qui n'avaient leur fusil en mains que depuis quelques jours ou quelques semaines. Les vrais partisans en ce moment marchent dans les villes, en uniforme anglais, et prennent le pouvoir. Le chef, qu'ils appelaient commandant, demanda où il allait. Il dit qu'il se rendait à Podvelka, mais qu'il s'était égaré. Vous voyez comment sont les rues, rien ne bouge, il avait voulu passer à travers bois, mais il était allé trop loin. Mischkolnig ne pouvait croire lui-même qu'il mentait aussi mal. Il aurait arrêté à la première phrase celui qui aurait menti comme ça. Et pour quoi faire à Podvelka ? Je travaille là-bas à la scierie, je suis le

chef d'exploitation. Les jeunes gens échangèrent un coup d'œil. Le mot chef d'exploitation faisait de l'effet sur eux. Le commandant mit la carte d'identité dans sa poche et dit :

– Moi je ne le crois pas. Il voulait passer la frontière.

Celui qui l'avait trouvé lui donna un coup de crosse dans les côtes.

– Tu voulais aller en Autriche, hein ?

Le commandant ordonna à celui qui était le plus déterminé de le surveiller. Les jambes croisées, le garde se tint en position immobile, le canon de son fusil dirigé vers le visage de Mischkolnig. Les trois autres se mirent à l'écart et tinrent conseil près d'une clôture en bois. Ils regardaient vers lui et son garde et à la fin, ils se décidèrent.

– Écoute, toi, Kapun, dit le commandant en revenant vers eux. On saura vite si tu es ou non le chef d'exploitation de Podvelka. En attendant, on t'arrête.

Ils descendirent par la route vers Muta et le conduisirent au bureau de la commune. Là un partisan qui ressemblait déjà un peu à un officier tapait à la machine avec deux doigts, il jeta un coup d'œil rapide sur sa carte d'identité et dit :

– Vraiment ? Tu t'es égaré ? Ces derniers jours, il y en a pas mal qui s'égarent là-haut vers l'Autriche. On vous attrape comme des lapins.

1. « D'un pas calme et assuré ».

2. Maribor sur la Drave.

3. *Veronika, le printemps est là*.

4. *Veronika, le printemps est là*, / Les filles chantent, tralala.

5. « Voici le soir », traduit par Viktor Jesenik et Marc Alyn. Éd. Formes et langages, 1978.

6. Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes.

7. Club sportif slovène de Maribor.

8. Chorale d'hommes.

9. « Toi, chien windisch. » *Winde* ou *Wende*, nom générique donné au Moyen Âge par les Allemands aux Slaves

10. Terme formé à partir du sigle SHS.

11. Ô Drave, ô Drave, ô Drave allemande. / Enfin tu contemples notre victoire.

12. Chant populaire slovène.

13. « Pour le Rhin, pour le Rhin, pour le Rhin allemand, qui sera le gardien du fleuve ? »

14. « Le cœur, et la bouche, et les actes, et la vie. »

15. Sans peur, vrai et fidèle.

16. Karel Hynek Mácha, « Mai », trad. H. Jelinek et G. Pasquier.

17. Membre de l'organisation paramilitaire Wehrmannschaft.

18. À mots couverts.

19. Maribor.

20. Sans peur, vrai et fidèle.

21. Contre vents et marées.

22. « Ne laissez plus les sauvages armées slaves franchir la porte de Maribor » (Ottokar Kernstock).
23. « Plutôt des ruines noires de fumée » (Ottokar Kernstock).
24. « Plutôt des ruines noires de fumée qu'un Maribor windisch [slovène] » (Ottokar Kernstock).
25. Le pré-cité est 1- à libérer, 2- à condamner a) camp, b) camp nord c) détention par mesure de protection jusqu'à...
26. Vers de Karel Hynek Mácha.

II

L'accolade dans le moulin

1

– Ne va pas là-haut, dit Pintarič. Dans le Pohorje, ils ont perdu la tête.

Ils étaient assis dans l'obscurité, à la table de la cuisine, de temps à autre, leurs visages étaient balayés par les rayons jaunâtres des lanternes qui pendillaient sur des fils entre deux maisons basses. Cette rue du faubourg de Pobrežje était vide et, à cette heure tardive ou plutôt très matinale, pas une lumière ne brillait aux fenêtres.

– Personne ne croira qu'ils t'ont relâché parce que tu t'es engagé à ne pas travailler contre le Reich, dit Pintarič. Bien qu'ils fussent seuls dans la pièce, il parlait tout bas, il chuchotait presque. Derrière la porte, la femme qui dormait, la femme de Pintarič, prononça quelques mots confus dans son sommeil.

– Et aussi parce qu'ils n'ont rien pu prouver, murmura Valentin.

Il avait la tête bandée, on l'avait battu, il n'avait rien avoué, ils n'avaient rien pu prouver.

Pintarič alla à l'armoire et chercha des verres. Il bouscula une bouteille qu'il rattrapa d'un geste habile au dernier moment. La respiration bruyante derrière la porte s'arrêta, Pintarič, attendit, debout, la bouteille à la main. La femme derrière la porte toussa, ensuite elle respira profondément et se mit à ronfler doucement. Ils étouffèrent un rire. Pintarič posa les verres sur la table et les remplit.

– Le vin est un peu aigre, dit-il, mais c'est tout ce que j'ai.

Ils burent vite et restèrent silencieux un instant.

– Ce n'est plus le moment, la confiance n'y est pas, dit Pintarič. Il y a encore six mois, ils t'auraient récupéré avec joie, ils l'ont fait pour beaucoup. Maintenant, tous ceux qui arrivent là-haut sont suspects, ils ne croient plus personne.

– Moi, ils me croiront, Valentin hocha la tête comme pour s'encourager. Vasja me croira, Polde me croira, Matevž, tous les vieux combattants.

Pintarič haussa les épaules.

– Si tu le dis.

Au bout d'un moment il ajouta :

– Les conditions ont changé. Maintenant tout le monde veut monter, tous les gars qui sont venus en permission. Personne ne veut retourner au front. Ils préfèrent courir le risque d'être fusillés comme déserteurs. Mais ils savent que c'est fini, les Russes sont en Prusse, les Anglais en Italie. Ça ne peut plus durer longtemps.

– Je sais, dit Valentin.

Le vent d'automne se leva entre les maisons et dans les jardins de Pobrežje, le visage de Pintarič était tantôt dans l'obscurité, tantôt éclairé par la lumière jaunâtre des lanternes vacillantes. Valentin pensa à la statue sur l'autel de l'église Saint-Joseph à Studenci : le matin, dans l'église vide, ce saint était baigné par la lumière jaune du soleil.

– Je sais, c'est pourquoi je veux retrouver les nôtres. J'étais avec eux quand ça a commencé, je veux y être aussi quand ça finira.

Il sait, car son père le lui a dit, il y a deux jours, Tinek, ne va nulle part, c'est maintenant le plus dangereux. Les Allemands vont encore perdre cette guerre comme ils en ont déjà perdu une. Ils sont tous devenus enragés, c'est un miracle que tu sois sorti de prison, ta mère a prié tout le temps, le miracle s'est produit, ne défie pas le destin.

Mais il l'avait défié un matin, il se réveilla de très bonne heure, s'habilla en vitesse et sortit. En arrivant à la passerelle de Studenci, il remarqua un homme qui descendait les chemins sinueux en direction de la rivière. Environ une heure plus tard, alors qu'il y avait du monde dans les rues, il le vit à Lent. Et quand vers midi, il revint chez lui, l'inconnu remettait sa chaîne de vélo devant la maison rouge. Son cœur se serra : ils me suivent. Sa mère lui avait dit que Sonja l'avait cherché le matin. Elle, elle ne le suit pas, elle voulait seulement éclaircir quelque chose. Il n'a nul besoin d'éclaircissements.

Plusieurs fois, il entra dans l'église et s'assit sur un banc. Il vit que la porte s'ouvrait derrière lui, quelqu'un entra et sortait en vitesse.

Le troisième jour, il se décida, maintenant il savait ce qu'il allait faire. Il se rendit une nouvelle fois à l'église Saint-Joseph de Studenci, c'était une belle matinée, après quelques jours d'une pluie d'automne, le soleil brillait. Il savait qu'il était suivi, mais il ne se retourna pas une seule fois. Il entra et attendit. L'inconnu resta dehors, il fumait sans doute une cigarette. Valentin resta assis longtemps dans l'église vide, sans bouger, il regardait la grande statue baroque de Saint-Joseph, la lumière jaune pâle du soleil tombait à travers le vitrail sur le saint homme en plaqué or. C'était tellement silencieux qu'il avait envie de dire un Notre Père pour le remercier de l'avoir sauvé. Mais elles étaient loin, ses années d'enfance où il venait prier ici et avouer en confession que, quoi déjà, il avait juré, il n'avait pas respecté son

père et sa mère afin que se prolongent ses jours et qu'il soit heureux sur la terre, et il avait pris dix Notre Père en pénitence et pour absolution. Il ne priait pas, du coin de l'œil, il guettait et attendait que la porte crissât et s'ouvrît et que son suiveur entrât dans l'église. Il ne vint pas. Valentin se glissa à l'extérieur par la sacristie qu'il connaissait bien, il y avait souvent revêtu les habits d'enfant de chœur, il traversa la prairie derrière l'église et descendit entre les arbres vers la Drave. Il marcha d'un pas tranquille, même si son cœur battait la chamade, il marcha d'un pas tranquille en passant devant le garde dans sa guérite sur le quai, près de la passerelle au-dessus de la Drave, il continua, continua, personne ne le suivait.

Maintenant il est chez Pintarič, un des nôtres, Pintarič est un intermédiaire digne de confiance pour le Pohorje. Il a un atelier de vélos, hier Valentin a passé toute la journée à écouter le tintement des outils dans le grenier où la femme du maître a installé un lit. Maintenant il est assis dans la cuisine où il se sent prisonnier, il se sent à l'étroit, il veut sortir et monter, aller dans le maquis, à Radvanje ou à Ribnica, ou n'importe où mais dehors et là-haut, dans le maquis où il était autrefois.

– Et puis, ajoute-t-il au bout d'un moment, je ne peux rester ici, c'est aussi dangereux pour toi.

Pintarič secoue la tête.

– Je peux t'assurer une cache dans une ferme des Gorice, ne monte pas.

– Si tu ne peux pas m'aider, dit Valentin à voix assez haute, j'irai seul, je partirai en train jusqu'à Podvelka.

– Tu es un type têtue, marmonna Pintarič. Ils t'interrogeront pendant une heure, ensuite ils t'abattront. Là-haut, ils soupçonnent tous les gens d'être des espions allemands ou des membres de la garde blanche. Maintenant, même nous, quand on leur envoie des gars qui veulent se battre, on est suspects.

Le vent hurlait derrière la fenêtre, faisant tanguer la lanterne qui pendait à un fil, du coup les ombres changeaient vite et les éclats de lumière faisaient de la cuisine un lieu inquiétant, ils avaient l'impression d'être assis dans une salle de cinéma où la lumière et l'ombre de l'écran projetaient des éclairs sur les visages des spectateurs.

Il remplit leur verre, lui but le sien cul sec.

– Mais si tu insistes, je te conduirai à la brigade. Maintenant là-haut il y a une brigade, les Boches n'y peuvent rien. Toute leur armée est sur les fronts, ils ne peuvent envoyer que quelques vieux *vermans*.

– Je savais bien que tu m'aiderais, dit Valentin doucement, en souriant.

– S'ils ne te croient pas, chuchota Pintarič au bout d'un moment, tu

ne t'en prendras qu'à toi-même.

– Ils me croiront, dit Valentin, pourquoi ne me croiraient-ils pas ?

Le vent se leva, quelque part des volets claquèrent contre l'encadrement d'une fenêtre, dans la cour, il y eut un bruit de ferraille, un tonneau vide se renversa et roula sur les cailloux.

La porte s'ouvrit et la femme, qui, un peu plus tôt, parlait dans son sommeil passa sa tête ébouriffée par l'ouverture.

– Quelque chose est tombé, dit-elle à voix haute.

– C'est le tonneau qui s'est renversé, chuchota Pintarič, va dormir.

– Qui est encore ici ? demanda-t-elle en clignant des yeux dans le caléidoscope jaune sombre de la cuisine.

– Quelqu'un. Va dormir maintenant.

Elle alluma la lumière en se frottant les yeux.

– C'est Tine, dit-elle, mais il n'est pas en prison ?

Pintarič se leva de mauvaise humeur et tourna l'interrupteur.

– Combien de fois t'ai-je déjà dit de ne pas allumer la lumière ? chuchota-t-il. Il reste ici jusqu'au soir, ensuite il s'en va.

Il la poussa doucement jusqu'à la porte qu'il referma derrière elle. On l'entendit parler de l'autre côté : mais tu n'en finiras pas avec ça ? Ils vont tous nous enfermer, ils peuvent te fusiller, ah, tu ne sais pas ce qu'ils ont fait aux... elle dit un nom... ils les ont déportés. Au bout d'un moment, le lit grinça. Elle est probablement assise ou allongée et regarde le plafond, se dit Valentin. Elle continua à mi-voix, mais maintenant tout à fait indistinctement, à rouspéter contre les visites nocturnes.

Pintarič haussa les épaules, il faut comprendre, c'est dur.

– Tu resteras dans le grenier jusqu'au soir, dit-il, ensuite je te ferai monter. Si c'est ce que tu veux de toute façon.

– Merci, dit Valentin, je n'oublierai pas.

2

Il passa le reste de la nuit dans le grenier de la maison de Pintarič. Sous le toit incliné, il était allongé sur un matelas qui se trouvait là avec un tas de couvertures pliées pour les visiteurs nocturnes ; il n'était pas le premier à se cacher ici. Il écoutait le vent qui hurlait au coin des rues et renversait le tonneau dans la cour, il pensait à Sonja. Il aurait dû la quitter autrement, cette rencontre dans l'allée ne ressemblait pas à un au revoir, c'était comme une séparation, sans un baiser, sans véritable mot, sans mot du tout. Il aurait dû lui demander, qu'est-ce que c'est tout ça, pourquoi es-tu si pâle ? Pourquoi aurait-il dû la remercier, qu'est-ce que son père avait dit à Mischkolnig, que signifiait tout ça ? Peut-être aurait-il même dû les remercier tous les deux, elle et son père, n'importe qui, tout le monde, de ne plus croupir

dans une cellule, mais d'être en liberté, de ne pas se retrouver devant le mur d'un centre de détention, devant les fusils, mais d'être vivant, simplement vivant. Non seulement vivant, libre aussi, il va partir dans le maquis, merci Sonja. Il n'y a rien à éclaircir, merci vraiment. Il aurait aussi dû prendre congé de ses parents, mais ça s'arrangera, Pintarič leur dira que leur Tinček est parti où il était avant. Et aussi qu'il reviendra.

Au petit matin, le vent se calma, il dormit quelques heures. Quand il se réveilla, un rayon de soleil brillait sur son visage à travers la lucarne du grenier, de nouveau il songea à la statue sur l'autel. Commença alors la longue attente de la liaison, quelqu'un devait venir le chercher le soir. Dans l'atelier de la cour, les marteaux de Pintarič tintaient, de temps à autre, la scie à métaux gémissait. Par la lucarne, il observait les gens qui arrivaient dans la cour avec leurs vélos abîmés, un homme d'un certain âge en poussait deux aux pneus troués. Une jeune femme apporta une petite voiture d'enfant et bavarda longuement avec l'apprenti de Pintarič, un jeune homme, visiblement ces deux-là se plaisaient pour discuter avec tant de plaisir. Lui aussi sera appelé à l'armée s'il ne part pas bientôt au même endroit que Valentin. Vers midi, un gendarme en uniforme allemand entra dans la cour, Valentin s'écarta de la lucarne et écouta l'homme ordonner quelque chose à Pintarič dans un mauvais allemand de Maribor. Quand il devint évident qu'il ne pourrait pas lui expliquer de cette façon ce qu'il devait réparer, sa langue se délia en slovène et ils se comprirent vite.

Le jour traînait, Valentin s'impatientait, quand la nuit tomba et que la lampe se ralluma dans la rue, il n'y avait encore personne. Il était venu à bout de l'eau et de la nourriture que Pintarič lui avait laissées. Le seau dans lequel il vidait sa vessie sentait mauvais. L'attente devenait insupportable. Vers dix heures, il entendit des pas, Pintarič souleva la plaque au-dessus de l'escalier et chuchota que la liaison n'était pas encore là. Il emporta la bouteille et la rapporta bientôt remplie, avec un grand morceau de pain tartiné de lard haché. Il mangea, au bout d'un certain temps, il se rendormit.

Il sentit qu'on lui donnait un coup sur l'épaule. En ouvrant les yeux, aveuglé par la lumière d'une lampe de poche, il eut peur et bondit sur ses pieds. L'instant d'après, la lumière s'éteignit et, dans l'obscurité, il entendit Pintarič chuchoter :

– Ce n'est rien, c'est nous, la liaison est là.

– Ici, il y a le sac à dos, murmura une autre voix, il lui sembla que c'était une voix de femme, il y a le plus indispensable dedans.

Pintarič ralluma un instant la lampe pour qu'ils trouvent le chemin jusqu'à l'ouverture qui conduisait à l'escalier. Ils descendirent prudemment, traversèrent l'appartement jusqu'à la cour, l'atelier, à la

sortie Pintarič lui tapa sur l'épaule, bonne marche. C'est seulement à ce moment-là qu'il put jeter un coup d'œil à sa liaison. C'était une femme, en jupe large et épaisse, un cabas à la main, aucun gendarme ou policier allemand n'aurait pu soupçonner que cette paysanne assurait la liaison avec les partisans. Elle sourit et lui fit un signe de tête quand ils traversèrent les jardins où, entre les tas de perches des haricots déjà récoltés, poussait du chou. Une femme courageuse. Ils furent bientôt dans les champs, les lumières de la ville vacillaient loin derrière eux, les étoiles brillaient devant eux sur la masse sombre de la chaîne de montagnes.

– Bonne marche, dit-elle, quand au bout d'une heure environ, à Radvanje, ils eurent atteint la lisière boisée du grand versant.

Un sentiment de reconnaissance l'envahit, il aurait aimé la serrer dans ses bras, c'est juste qu'il marchait, qu'il s'en allait quelque part, en montagne, qu'il n'était ni dans une cellule ni dans un grenier, qu'il quittait cette maudite ville où on pouvait être pincé à chaque pas.

Elle se mit à rire :

– Sois sage, marche sur le côté, regarde par terre et crains Dieu.

Valentin rit aussi, ils se dirent rapidement adieu, merci, merci, murmura-t-il.

– Et prends garde à ne pas faire de faux pas, ajouta-t-elle en riant presque à haute voix.

Il la regarda s'éloigner en se dandinant dans sa large jupe à travers champs vers les faubourgs, elle ne se retourna pas.

3

Il est de nouveau dans le bois, il s'arrête à la lisière, il marche dans une clairière herbeuse hérissée de quelques souches couvertes d'herbe. Depuis longtemps déjà, depuis qu'on a coupé les arbres, maintenant plus personne ne coupe, le Pohorje est assiégé de tous côtés par des panneaux d'avertissement : *Banditengebiet. Achtung ! Sie kommen ins Banditengebiet ! Attention, vous entrez sur le territoire des bandits !* Il n'y a pas de bûcherons, pas de forestiers, pas d'excursionnistes, plus personne ne cueille de champignons ou de myrtilles. Les paysans qui vivent sur le territoire des bandits sont les seuls qui fassent quelque chose ici, ils essaient de vivre comme avant, ils font paître leurs vaches et leurs moutons, ils cueillent les fruits et coupent quelques arbres. Mais ils vivent sans cesse dans la crainte que quelqu'un ne frappe à leur fenêtre la nuit. S'ils aident les partisans, c'est au bas mot le camp qui les attend. S'ils ne l'aident pas, ce n'est pas très bien non plus. C'est notre armée. Et même si ça ne l'était pas. En réalité, ils n'ont pas le choix : est-il possible de ne pas donner de nourriture ou de vêtements à des gens qui viennent chez vous avec un fusil ?

Il était fatigué mais léger, une sorte de joie s'empara de son corps. Il était si léger et si libre qu'il aurait pu passer entre les arbres de la trouée et voler au-dessus de la vallée, au-dessus du large fleuve, de la ville, du paysage vallonné, des vignobles de l'autre côté. Il sentit que la fraîcheur des hautes fougères humides, brunes et un peu gelées, des riches couches de feuilles tombées des hêtres, et celle des pins odorants et l'âpreté de l'air frais, il sentit que tout ce qui était autour de lui se changeait en sentiments, en respiration, en veines, en battements de cœur qui tapaient sur les tempes après sa longue marche. Seul celui qui a été pendant de longs mois enfermé dans une cellule humide, qui a été cerné par les murs de pierre de la vieille prison, dans l'humidité puante et les odeurs de la saleté humaine, seul celui qui a entendu les verrous des cellules se fermer dans un bruit de crécelle, qui a entendu les pas des geôliers dans le long couloir, seul celui-là peut ressentir la force du silence, la paix de Dieu alentour, et à personne d'autre que lui les sapins du Pohorje n'ont jamais senti aussi bon, lui qui est d'un seul coup ici, seul et libre. Et vivant. Surtout vivant car, certaines nuits, les cris de ceux qu'on emmenait pour être fusillés résonnaient dans la vieille prison, une terrible agitation s'emparait des couloirs et de la cour et des murs, ordres cassants des exécuteurs SS et cris de ceux qui écrivaient leur lettre d'adieu et qui dans les couloirs transmettaient le bonjour à leurs proches, priaient ou pleuraient ou marchaient en silence derrière leurs bourreaux, qui faisaient leur travail, rien que leur devoir, disait parfois l'un d'eux pour calmer ceux qui portaient, ils exécutent seulement un ordre comme s'ils voulaient s'excuser, devant quelqu'un, devant n'importe qui, devant Dieu, d'exécuter cet ordre, là-bas c'était la mort, ici c'est la vie, Valentin était vivant.

Il observa une fourmi qui rampait sur sa jambe de pantalon, d'où arrivait-elle en cette saison, en novembre ? Elle est seule, elle va mourir. L'été, elles marchent sur de larges chemins, il les connaît bien, les fourmis, à l'époque des scouts il les a observées à de nombreuses reprises. Tous les étés, elles pullulent dans les aiguilles de pins et, grâce à leurs antennes, conversent avec leurs sœurs qui traînent un gros scarabée. Les larges sentiers grouillent d'habitants des bois qui vivent ici depuis toujours, qui vont vers une grande fourmilière près d'un arbre, toute la montagne est truffée de fourmilières, métropoles au centre desquelles vivent leurs souveraines, gros êtres lourdauds ravitaillés par d'énormes foules. Ces êtres voraces ont besoin de beaucoup de nourriture. Cette fourmi-ci n'a plus la moindre tâche, erreur de la création, elle devrait être en sécurité, quelque part dans son couloir sous terre. Comme lui, elle est seule, elle ne survivra pas.

Valentin est dans le bois. Par les trouées lumineuses entre les arbres, au loin, là en bas, il voit sa ville, là en bas, ses habitants grouillent

dans les rues et le long de la Drave ; au-dessus de lui, de l'autre côté, il voit les collines, Urban, où il allait avec Sonja. Il est content car il est maintenant dans le *Banditengebiet*, il va trouver une liaison dans une ferme près de Smolnik, ensuite il sera de nouveau parmi les siens. Sa ville est devenue dangereuse et hostile, chaque jour plus hostile, il sent qu'elle ne veut plus de lui, il y a toujours des promeneurs dans ses rues calmes mais les maisons ont été détruites par les bombardements autour de la gare, à Tezno, à Studenci, pourtant les gens continuent de vivre, on vend toujours les meilleures glaces rue Slovenska, des militaires allemands sont assis au café Astoria, les prisons sont régentées par ceux qui sont venus de lointaines contrées du nord de l'Europe. Ou de la ville voisine. Et par Mischkolnig, lui est ici chez lui. S'il avait de bonnes jumelles, il verrait aussi la ville voisine qui porte le vieux nom slave de Gradec, Graz est encore plus que Maribor la ville de la haine, il sait maintenant que s'y sont regroupés ceux qui haïssent la ville où il est né, une ville plus petite, un peu plus au sud, ici en bas alors que, pendant toutes ces années avant la guerre, se sont rassemblés là-haut ceux qui, déçus, avaient quitté Maribor en dix-huit, fonctionnaires en tout genre de la vieille administration autrichienne, hommes de loi, soldats démobilisés, et aussi des crapules, toutes sortes de crapules qui attendaient leur heure, qui traînaient dans les cafés et qui criaient *heil* dans les réunions. Et dans sa ville se sont rassemblées aussi des crapules qui attendaient que leurs camarades en uniforme arrivent du nord, et ils sont effectivement venus, en uniforme, avec leurs drapeaux rouges, le bras droit levé, et ils ont crié *heil* avec les crapules et les bourgeois de Maribor. Ces bourgeois qui pensaient que c'était la bonne vieille Autriche qui revenait, alors que c'étaient les policiers et les types de la Gestapo qui débarquaient ; les crapules de Maribor et celles de Graz cognèrent bientôt, avec des coups-de-poing américains et des nerfs de bœuf, sur les têtes, les membres, au petit bonheur, faisant craquer la peau et gicler le sang sur les murs, les rues furent placardées d'affiches rouges et, sur ces *Bekanntmachungen*, il y eut alors de longues listes de fusillés, fusillés sommairement. Ils tiraient les corps par les pieds et les jetaient comme des bûches dans les camions et il ne sait pas si les gens s'imaginaient, pouvaient s'imaginer comment des crapules comme Hans interrogeaient et frappaient dans les prisons et les caves de la Gestapo. Peut-être que maintenant, en définitive maintenant que tombent les bombes, ils vont réfléchir à ce qui se passe dans leur ville, à ce qui est arrivé en Russie à l'armée allemande invincible, à ce qui arrivera demain ? Mais ceux qui perdent sont encore plus enragés, encore plus impitoyables.

Les bombes des avions alliés tombent du ciel, les cris des martyrisés résonnent dans les caves sous terre, en haut les explosions, en bas le

Des silhouettes au clair de lune. Leurs ombres étaient complètement diaphanes. Il était encerclé. Je suis là, personne ne va-t-il me saluer, bon sang ? Je suis vivant. Personne ne le salua et les jeunes gens inconnus et taiseux qui l'entouraient n'avaient pas l'air vraiment aimables, absolument personne ne le salua.

– Où sont les autres ?

– Certains sont tombés, dit une voix dans l'ombre.

– Matevž ?

– Tombé, dit une voix qu'il connaissait, c'était Vasja. Il se tourna vers lui, il lui aurait volontiers donné l'accolade, mais le visage de Vasja était froid.

– Où est Polde, est-il vivant ?

– Oui, il est de garde.

– C'est bien que tu sois en vie, dit le commissaire Vasja, mais tu vas devoir expliquer quelques petites choses.

Il sait qu'il devra s'expliquer, quand on vient d'une prison de la Gestapo, on doit expliquer bien des choses. Parce que, en général, on ne revient pas vivant de cet endroit. Si on est vivant, on est à Dachau. Ou alors on est un agent de la Gestapo qui ne restera pas longtemps en vie. Seulement le temps de se retrouver dans le treizième bataillon. On sait ce qu'est le treizième bataillon, une balle dans le dos sur un chemin forestier. Après avoir été envoyé en patrouille. Ils ne l'envoyèrent pas en patrouille mais ils ne lui donnèrent pas non plus d'arme.

Le commissaire Vasja était un ancien professeur d'histoire, un homme raisonnable, Valentin le connaissait depuis qu'il était chez les partisans, ensemble ils avaient arpenté les forêts du Pohorje, ensemble ils avaient attaqué, ensemble ils avaient fui, tous les deux étaient, comme on dit, de vieux combattants. Vasja comprendrait ce qui s'était passé. Longtemps dans la nuit, ils restèrent assis sous l'avant-toit de l'étable dans une ferme au-dessus de Smolnik. Il entendait un animal, une vache ou un cheval, bouger derrière lui. Pendant les longs silences, alors que dans l'obscurité la cigarette de Vasja brûlait lentement, il lui raconta comment il avait été arrêté, ce qui s'était passé là-bas, quelle avait été sa dernière conversation avec la police de sûreté.

– Ils savent frapper, dit Vasja, ils aiment frapper. Ils brisent tout le monde.

– Pas moi, dit Valentin, c'est pourquoi je suis là.

– Mais si tu as été sauvé par ta copine, c'est comment son nom

déjà ? Sonja, si c'est elle qui t'a sauvé, alors c'est elle qui collabore, non ?

– Non pas du tout.

– Et alors comment a-t-elle fait ?

– Je ne sais pas.

– Tu as pensé qu'elle lui a donné quelque chose ?

– Comment ça donné, comment ça, donné quoi à qui, qu'est-ce que tu racontes, Vasja ?

– Je ne sais pas à qui, à ce Ludwig qui t'a interrogé. Ou à ce Hans qui t'a tabassé. À l'un des deux en tout cas.

Valentin encaissa le coup. Les mots frappent comme une épée. Il bondit sur ses pieds.

– Ne dis pas ça, Vasja, ne dis pas ça. Je t'en prie, ne dis pas ça. C'est pire que d'être roué de coups.

– Je ne dis pas, continua Vasja, impitoyable, qu'elle est précisément une putain de la Gestapo, mais elle a dû faire quelque chose.

– Peut-être son père, dit Valentin tout bas.

Il ne savait pas lui-même pourquoi maintenant, en pleine guerre, et ici, dans le Pohorje, où il était presque en sécurité, il devait défendre l'honneur de Sonja. Presque en sécurité, à condition de convaincre Vasja qu'il n'avait trahi personne, qu'il avait signé une déclaration de loyauté au Reich, qu'il avait déclaré et promis qu'il ne travaillerait pas avec les rebelles. Il savait qu'il était suivi, il s'était esquivé par la sacristie de Saint-Joseph à Studenci.

– Son père est médecin, dit-il, il a des relations.

– Tu sais bien, dit tranquillement Vasja, tu sais bien qu'on peut tout recouper, on a des gens en ville. On en a même dans la police.

Valentin sait cela, même si les Allemands, dès la première année, ont déporté en Serbie beaucoup d'hommes, tous les professeurs, tous les prêtres, ils ont laissé les médecins et les fonctionnaires, car sans eux rien ne marcherait, les gardiens de prison, les gendarmes, même s'ils ont tout fait pour nettoyer la ville de la saleté slave, il y a encore beaucoup de gens qui sont prêts à donner un coup de main. Pintarič, cette femme en jupe large avec son cabas qui l'a emmené dans la forêt, les ouvriers de l'usine de moteurs d'avions, il y en a beaucoup. Mais il y en a encore plus qui sont prêts à trahir parce que soudain ils détestent leurs proches, car ils pensent que c'est bien ainsi, ou bien parce qu'ils ont besoin d'argent, toutes les dénonciations rapportent, l'argent ouvre les portes et les cœurs.

La garde de nuit fut relevée sur le chemin forestier, un nuage noir passa devant le croissant de lune lumineux au sommet de la montagne, le visage de Vasja était sombre, le bout de sa cigarette rougeoyait dans l'obscurité.

– L'affaire est simple, dit-il en jetant sa cigarette de telle sorte

qu'elle vola en un large arc sur l'herbe devant la maison. Tu devras faire tes preuves. Tu devras prouver que tu es des nôtres.

Comment doit-il prouver ça ? Est-ce qu'il n'a pas déjà fait ses preuves quand il est monté au moment où c'était le plus difficile ? Ils l'ont attrapé, maintenant il est revenu, que doit-il encore prouver ?

– Dors un peu, dit Vasja, on te donnera un fusil et tu feras tes preuves.

– Et jusqu'à présent, est-ce que jusqu'à présent je n'ai pas fait mes preuves ?

– La situation est telle, dit Vasja, qu'il n'est plus possible de croire qui que ce soit sur parole. Plus on est forts, plus la pression est grande. On doit être sans peur et sans pitié. La fidélité et la vérité se prouvent au combat. Avec des balles, pas avec des mots.

Valentin ne comprenait absolument pas. Il comprenait que la pression chez les partisans était de plus en plus importante, plus ils sont forts, plus la tension grandit dans la vallée, plus la pression sur eux est écrasante, il comprenait. Mais pourquoi ne peut-on plus croire personne sur parole ? Est-ce qu'on n'est pas ici parce qu'on s'est mutuellement crus sur parole ? Est-ce que sa tête, qu'une balle allemande peut traverser n'importe quand, n'est pas tout le temps exposée ici justement parce qu'ils devaient se croire sur parole ? Et cette tête est bandée parce que, là-bas dans une cave, les coups sont tombés dessus.

– Je le ferai, Vasja. Je ferai ce que tu diras, je ferai mes preuves.

Vasja sourit et lui jeta un coup d'œil. Valentin sentit quelque chose de dangereux dans ce sourire et dans ce coup d'œil. Qu'avait dit Pintarič déjà ? Qu'ils étaient devenus fous dans le Pohorje ? On n'avait pas l'impression que Vasja fût devenu fou, mais quelque chose émanait de son regard et de son sourire qui donna une sorte de frisson à Valentin, une sorte de peur.

Dernière conversation avec ce salaud de la Gestapo : il avait eu peur. Il n'avait pas pensé qu'il trouverait le crâne de ce salaud s'il avait un pistolet, alors il n'avait pas pensé à ça. Maintenant il se disait qu'il pourrait tuer cet homme, si c'est bien un homme, si ce Mischkolnig est un homme, contrairement à Johann qui n'est pas un homme mais une bête sauvage, qu'il serait capable de lui tirer dans le crâne, que la balle lui trouerait le cerveau, catapulterait son œil sur le mur, dans le sang, dans un jet de sang, maintenant il y pensait. À l'époque, il n'y avait pas pensé, il avait eu peur. La proximité corporelle des gens qui ont un pouvoir sur nous est quelque chose d'inimaginablement angoissant, une peur insupportable s'empare de nous, la seule pensée forte qui reste est de savoir comment les berner, même avec quelques petits aveux ou renseignements, mentir, fuir, comme un lapin qui sautille devant une bête sauvage qui est sur sa trace, un animal

craintif, voilà ce qu'on est quand on tombe entre leurs mains. Mais maintenant, maintenant, il les tuerait tous les deux, il ferait ses preuves immédiatement, Hans aussi, tous ceux qu'il a rencontrés là-bas, il les abattrait ces deux ordures, ces fumiers de gardiens, cette putain de scribouillarde – même s'il sait qu'ils ne sont pas tous des ordures, mais il lui faudrait se venger de tout ce qu'il a vécu, de tout ce qu'ils ont fait aux autres, de ces terribles bastonnades, arrachages d'ongles, cassages de dents, est-ce parce qu'ils aiment vraiment frapper ou seulement pour montrer leur décision et leur détermination qu'ils éliminent tous ceux qui s'opposent à eux ici ? Je ne dois pas penser à ça, se dit Valentin, ma tête va exploser, je vais exploser. Mais je le ferai, je ferai ce que veut Vasja, pas parce que c'est lui qui le demande mais parce que je le veux moi aussi, intrépidité, vérité, et fidélité, est-ce que Mischkolnig ne dirait pas ça ?

Valentin versait du poison dans son âme. Colère, haine. S'il n'avait pas de colère en lui, il ne pourrait pas faire ce que ses camarades allait lui ordonner. Ce que lui-même voulait faire.

5

Dans le fenil, il s'enroula dans une couverture et s'allongea à côté d'un jeune inconnu qui dormait. Celui-ci marmonna dans son sommeil et le poussa du coude. À travers la lucarne du grenier, la lumière argentée de la lune baignait son visage. Valentin ne pouvait pas dormir, il regardait le croissant de lune qui brillait là-haut en forme de C. Elle crève. Quand il était enfant, son père lui avait expliqué que la lune a la forme d'un C quand elle rétrécit avant de disparaître. Tinček, lui avait dit son père, tu t'en souviendras plus facilement comme ça : si tu vois un croissant en forme de C, ça signifie que la lune crève. Il avait ri. Quand elle a la forme d'un D, ça signifie qu'elle se développe. Alors elle devient plus grande, à la fin c'est la pleine lune. Alors le soleil, la lune et la terre sont alignés comme des soldats et la lumière solaire se réfléchit sur la terre. Quand la lune est vide et sombre, c'est la nouvelle lune ou la lune noire. Alors elle a crevé ? avait demandé Tinček. Elle n'a pas crevé, c'est seulement pour que tu t'en souviennes plus facilement.

Maintenant c'est C, la lettre C, elle crève, que se passe-t-il ? se dit-il, que dois-je prouver, comment ? Une angoisse terrifiante s'installa en lui, semblable à celle qu'il avait connue là-bas, dans la ville dont il avait réussi à s'échapper. Peut-être qu'il aurait été tout de même plus raisonnable de rester là-bas, chez un paysan de Gorica. Sonja pourrait lui rendre visite. Elle lui expliquerait tout, il ne s'est rien passé de mal, son père a dit un mot pour lui, tu ne dois pas être aussi nerveux, dirait-elle. Elle toucherait son visage : ça te fait encore mal ? dirait-

elle. Ensuite ils s'endormiraient ensemble, il ne se demanda pas où ils s'endormiraient ensemble, dans une chambre chez ce paysan ou dans l'herbe sous les étoiles ou ici dans le fenil, n'importe où, dans l'espace sans porte ni fenêtre, rien qu'elle et lui, comme autrefois, en mai, au temps de l'amour. Du portefeuille qu'il sortit dans sa poche, il tira une photo un peu chiffonnée. Avant de s'échapper de la ville, il l'avait prise dans le carton où, dans son appartement à Maribor, il gardait ses lettres et ses photos. Avant de monter, avant de s'enfuir, la deuxième fois là-haut, parmi ses camarades. Quand il était parti la première fois, il n'avait rien emporté, à l'époque il s'était rendu là-bas comme à un camp de scouts. Cette fois il avait pris sa photo, peut-être qu'il ne verrait plus jamais Sonja. Il dirigea la photo vers le rayon argenté qui brillait à travers la lucarne du fenil. Dans la lumière de la lettre C, il partit se balader avec Sonja sur la promenade de la rue Alexandre.

6

C'était en mai, c'était le temps de l'amour, pas encore de la guerre. La ville resplendissait dans le printemps, le visage de Sonja resplendissait, sa jupe rose froufroulait autour de ses genoux, ils marchaient sur la promenade de la rue Alexandre, ils formaient un beau couple. Un beau couple, un couple heureux ! s'était écrié le photographe qui se tenait à l'angle, son appareil photo autour du cou, un clic et ils étaient sur la pellicule. Monsieur pourra retirer les photos demain, avait dit le photographe, à tout hasard encore une photo, clic, encore une. Il lui avait donné sa carte et dit que le cliché serait certainement parfait, pris avec le dernier Leica, un excellent produit allemand, Ernst Leitz Optische Werke, les Allemands connaissent. Ce soir-là ils étaient allés au cinéma, il se souvient exactement, c'est ainsi que le souvenir revient, c'est la force du souvenir : il regarde la photo et de nouvelles images jaillissent du cliché pris sur la promenade ; le soir ils s'étaient assis dans une salle sombre, était-ce à l'Esplanade ? Il l'avait caressée, ils étaient adultes, mais là dans l'obscurité de la salle, ils s'étaient comportés comme des lycéens. Au cinéma du château, on jouait *L'Étoile de Rio*, une magnifique histoire d'amour, espagnole, comme on l'avait annoncé dans le journal, mais à l'Esplanade c'était *Stenka Razine*, un grand film historique avec une magnifique chanson sur la Volga. Curieusement, il ne sait plus quand ils sont allés dans sa chambre, c'était la nuit où elle avait dit qu'elle lui arracherait les yeux. Était-ce après *L'Étoile de Rio* ou après *Stenka Razine* ? Peut-être n'avait-il pas bien vu ce qui se passait sur l'écran. Il avait les paumes moites, ils se tenaient par la main et ils avaient tous les deux les paumes moites, elles étaient tellement humides qu'il avait lâché la main de Sonja pour essuyer la sienne sur la jambe de son pantalon

avant de la poser sur sa cuisse, sur le fin tissu de sa jupe qui, cet après-midi, froufroulait dans le vent. C'était un adulte, un professeur assistant de géodésie, mais il ne pouvait s'empêcher de se comporter comme un lycéen. Elle ne retira pas sa main, et il sentit son cœur battre parce qu'elle n'avait pas retiré sa main, elle l'avait laissé la caresser, ça battait dans ses oreilles, il vit qu'elle se retournait pour voir si quelqu'un les regardait dans la salle obscure, ensuite elle enleva la veste de ses épaules et, d'un mouvement naturel, la jeta sur ses genoux, sur ses cuisses là où il promenait sa main, pour cacher cette main qui glissait sur sa peau lisse sous le tissu, repoussait le tissu, avançait entre ses cuisses légèrement écartées, ce n'est pas étonnant qu'il ne se souvienne plus si c'était *L'Étoile de Rio* ou *Stenka Razine*, elle le regarda et chuchota : pas maintenant, pas ici. Pas maintenant, pas ici, mais plus tard ailleurs, quand dans l'obscurité elle avait ouvert la porte de leur villa, elle avait mis du temps pour ouvrir car ses mains tremblaient, plus tard quand dans l'obscurité ils avaient grimpé l'escalier de la maison vide vers sa mansarde. Ils n'avaient aucune raison de tâtonner dans l'escalier sombre comme des voleurs, elle aurait pu allumer la lumière puisqu'ils étaient absolument seuls dans la grande maison. La mère de Sonja était à la campagne, dans sa famille, quelque part près de Ljutomer, c'était loin, il n'y avait aucun risque qu'elle revînt en pleine nuit. Son père était de service, peut-être avait-il justement un scalpel dans la main, un instant Valentin l'aperçut à la porte du bas, son scalpel à la main, que fais-tu avec ma fille chez moi ? Que fait-il avec sa fille, sa chérie, la plus belle, la plus douce, avec son corps frissonnant, ses lèvres qui murmurent, mon chéri, je n'ai jamais, je sais, murmure-t-il, je sais, j'ai peur, murmure-t-elle, ça fait mal ? ça ne fera pas mal, juste un peu, voilà ce qu'il fait, il lui prend son innocence. Respiration forte, mains moites entre ses cuisses humides, petits cris étouffés, brèves secousses, corps humide qui se met à onduler, malgré la douleur, ce qui se passait, ce qui s'était produit était plus fort que la douleur. En sueur et essoufflés, ils restèrent allongés dans l'obscurité, la lune brillait à travers la fenêtre ouverte, c'était presque la pleine lune, la fin de la lettre D. Longtemps ils gardèrent le silence.

La main dans la main, ils s'endormirent un instant.

Quand dans la rue une motocyclette pétarada sous la fenêtre, ils ouvrirent les yeux.

– Nous nous sommes endormis, dit-il. Le mieux c'est que je parte maintenant.

– J'ai dormi la bouche ouverte ? demanda Sonja.

Il éclata de rire.

– Tu ne dois pas me regarder quand je dors la bouche ouverte. J'ai honte.

- Quand tu dors, tu ne sais pas que je te regarde.
- Promets-moi que tu ne le feras pas.
- Promis.
- Tu as quelqu'un à Ljubljana ? demanda-t-elle soudain.
- Non, plus maintenant, dit-il.
- Comment s'appelle-t-elle ?

Il ne répondit pas, au bout d'un moment il dit : c'était il y a longtemps. C'est fini, ça n'a pas d'importance. Elle s'appuya sur ses coudes et elle le regarda longuement à travers ses cheveux qui tombaient devant ses yeux, elle mit son doigt sur son visage comme si elle voulait retenir ses traits. Tu ne seras qu'à moi, dit-elle. Il sourit. Elle se pencha vers lui et, en l'embrassant, lui mordit légèrement les lèvres. Rien qu'à moi ? Il acquiesça. À Ljubljana aussi ? Il lui caressa les cheveux. Elle l'écarta, s'assit sur le lit, oh oh, s'exclama-t-elle tout bas en tâtant le drap, il y a du sang, recule-toi. Elle tira le drap du lit et le fourra dans l'armoire. Elle éclata de rire et c'est seulement alors qu'elle s'habilla en vitesse. Valentin se leva et commença à s'habiller.

- Tu penses que je peux en allumer une ici ? demanda-t-il.

– Ah, ça va avec ? demanda-t-elle d'un air innocent, tu dois faire l'éducation d'une fille ignorante. Ils allumèrent une cigarette. Elle toussa et s'esclaffa. Si mon père me voyait... elle mit ses mains sur ses hanches, et imita la voix grave de son père... et tu fumes depuis quand ? Je ne t'ai pas dit que la fumée nuisait aux poumons des jeunes ? Le rire saisit aussi Valentin. Il dit que, tout à l'heure, il avait vu un fantôme, son père en bas, à la porte, un scalpel à la main. Oh misère ! s'écria Sonja en s'étrangeant de rire et en toussant.

La cloche sonna à l'église. Ils écoutèrent : onze fois.

Sonja fit tomber les bonbons de la petite assiette sur la table et éteignit maladroitement sa cigarette si bien qu'elle se brûla les doigts. Il prit sa main dans sa paume, souffla sur ses doigts et les embrassa. Alors tu n'es pas amoureux ? dit-elle. Et comme il ne répondait pas, elle ajouta : comment s'appelle celle de Ljubljana ? Valentin se mit à chanter à voix basse : *À Ljubljana, y en a qui ont des anneaux dorés qui brillent dans la nuit sombre pour se faire voir des garçons dans la nuit sombre* 1. Elle le regarda et dit, si tu en as une à Ljubljana, je lui arracherai les yeux.

Il rit, l'attira à lui et embrassa son visage, seulement toi, je n'ai que toi.

Il n'avait qu'elle. Et aucune autre à qui Sonja pourrait arracher les yeux. S'il devait placer l'origine du repère pour mesurer le monde, le monde entier, lui avait-il dit, c'est elle qui serait le point trigonométrique. Ce serait un centre géodésique tel qu'on n'en connaît pas encore, il serait en effet mobile. Là où est Sonja, là se trouve un théodolite invisible, de là on peut tout mesurer. Qu'elle soit dans sa

chambre ou qu'elle marche dans la rue ou aille en montagne, qu'elle dorme ou veille, qu'elle soit assise dans un amphithéâtre à Graz, qu'elle déjeune ou fasse pipi, tous les chemins mènent là où elle est, c'est de là qu'on mesure le monde.

– Ah, toi le géodésien, dit-elle en souriant, et les étoiles alors ?

– Les étoiles le disent aussi, dit-il, tous les signes dans le ciel, toute l'astronomie, la géodésie, la trigonométrie et la poésie.

La poésie devint plus importante que la géodésie et la médecine que Sonja avait commencée cette année-là. C'était le dernier printemps de paix, la nuit d'un samedi de mai, quand était arrivé leur « événement » historique et irrévocable, le printemps quarante, quand ils étaient assis à l'Esplanade où on donnait le grand film *Stenka Razine* avec sa merveilleuse chanson sur la Volga, et au cinéma du Château où on jouait *L'Étoile de Rio*, une magnifique romance espagnole, le printemps où tous les dimanches ils allaient sur la promenade, où ils étaient un couple heureux comme avait dit le photographe de rue. En juin, Sonja obtint son baccalauréat au lycée classique d'État, ensuite tous les dimanches ils allèrent en montagne à Saint-Urban, ils s'allongeaient sous les bouleaux ou les cerisiers en fleur et à travers les fleurs blanches regardaient les nuages blancs, les voyageurs du ciel. Et ils se récitaient Mácha : *C'était la fin d'un soir de mai, le premier mai, le temps d'aimer. Le tendre appel des tourterelles montait dans la senteur des pins.* C'était le temps de la paix et des sourires, ils se chantaient l'air d'une opérette de Franz Lehar qui à l'époque était jouée à Maribor : *Je t'ai donné mon cœur.* Sonja connaissait la chanson dans sa version originale, elle savait l'allemand : *Dein ist mein ganzes Herz* 2.

Pas seulement son cœur. Après « l'événement », quand elle avait eu honte d'avoir dormi la bouche ouverte et quand, avec des gestes rapides, elle avait rangé dans l'armoire le drap taché *primae noctis*, ils étaient devenus polissons. Et il ne pensait pas seulement à son regard, à son sourire. Lorsque, après ses cours, il restait coincé seul dans sa chambre à Ljubljana il était hanté par l'idée de sa poitrine, de son ventre lisse, agitation, désir, cuisses chaudes. Avant les fêtes de Noël, il lui avait envoyé des vers grivois, j'aimerais être près de toi quand tu les liras pour te voir rougir. J'espère que nous pourrons bientôt être seuls, ce sera difficile mais au plus tard pour les Rois.

... tu auras deux bénédictions
entre tes cuisses rebondies.

C'est vrai qu'elle avait rougi, mais le soir même, moqueuse, elle lui avait répondu :

*Pourquoi attendre les Rois ?
On peut sans doute obtenir les bénédictions
Aux environs de la nouvelle année
Nous nous serons déjà... étreints.*

Ce ne fut pas seulement le temps des sourires et des étreintes de Noël, ce fut aussi le temps des larmes et de la séparation. Elle s'inscrivit en médecine à Graz. Quand elle l'informa de leur prochaine séparation, Valentin fut de mauvaise humeur.

Pourquoi à Graz ? On fait aussi médecine à Ljubljana. Elle pourrait faire ses études à Ljubljana, ils pourraient se promener à Tivoli et au château, se balader le long de la Save, l'été, ils iraient nager à *Ilirija*.

Ce n'était pas possible. C'est ce que son père veut, lui a obtenu son diplôme là-bas, l'année où elle, Sonja, est née. La médecine à Graz est de haut niveau, elle fera ses études à Graz. À l'université Charles et François, à Karl-Franzens-Universität. Mais, protesta Valentin, ton père a passé son diplôme en Autriche, maintenant c'est l'Allemagne, ce sont certainement des hitlériens en chemise brune qui fréquentent cette université. Bien sûr, son père savait ce qui se passait là-bas, il savait que ce n'était plus l'Autriche. Mais les études étaient une chose, la politique une autre, le père de Sonja en était convaincu, il était médecin de cœur et de raison, le plus important, c'est d'apprendre, si on veut faire quoi que ce soit de raisonnable dans la vie, aider les gens, le sens de tout est là-dedans. Sonja pensait la même chose, la politique ne l'intéressait pas, elle voulait devenir médecin depuis qu'enfant elle avait vu son père en blouse blanche travailler à l'hôpital, elle avait été fière de lui, depuis lors elle voulait elle aussi faire ce travail. C'était la médecine qui l'intéressait. Un peu aussi le théâtre, lors d'une représentation au lycée de l'*Œdipe* de Sophocle, elle avait joué Jocaste. La poésie l'intéressait, elle savait par cœur les vers de Mácha et Gradnik. De Rimbaud aussi. La médecine, le théâtre, la poésie et l'amour, c'est-à-dire Valentin. Valentin était logé dans la même sphère de son cœur que les vers de nombreux poètes. Mais la médecine était quelque chose d'inévitable, de nécessaire, de sensé et de rationnel. Ça ne pouvait être autrement, c'était impossible. Quand il repartit finalement à Ljubljana, elle l'accompagna à la gare, ils s'écriraient, fidélité jusqu'à la mort, ils s'aimeraient, ils se tinrent longtemps enlacés, elle lui fit signe de la main, des larmes dans les yeux, elle resta immobile sur le quai en regardant le train qui allait enjambrer la Drave. Elle part à Graz, lui à Ljubljana, il reviendra, il reviendra, les roues du train crissent sur le pont, moi aussi je reviendrai, l'amour triomphe de la distance, l'amour triomphe de tout.

Sauf de la guerre. La guerre triomphe de tout, même de ceux qui se battent. Et de ceux qui attendent que ça passe. Sonja attendait que ça passe. Valentin aussi attendit longtemps que ça passe. Dans la salle de travaux pratiques de la faculté de technologie de l'université du roi Alexandre 1^{er}, il enseignait le dessin topographique aux étudiants en architecture, ils allaient à Rožnik et à Barje où ils travaillaient avec un théodolite. Dans la chambre de Trnovo où il habitait depuis l'époque où il était étudiant, il écrivait des lettres. Sonja aussi en écrivait, parfois même pendant les cours. C'était la guerre ; peu après qu'ils s'étaient fait leurs adieux à la gare, les nouvelles des combats avaient envahi les pages des journaux et les informations à la radio. Mais la guerre était quelque part ailleurs, en Pologne, en France et en Belgique. Le courrier qu'ils attendaient, les lettres qu'ils ouvraient les mains tremblantes, l'âme meurtrie par l'éloignement, mais aussi par la jalousie qui se retrouvait au milieu de leurs déclarations d'amour et de fidélité, tout ça était plus important que la guerre qui avait lieu quelque part ailleurs. Mon chéri, toute la soirée, je suis restée assise à la table et j'ai écarquillé les yeux sur mon manuel et je n'ai rien retenu. Tu sais pourquoi ? Parce que je pensais à toi. Rimbaud : *Je regardai, couleur de cire, / Un petit rayon buissonnier / Papillonner dans son sourire*. C'était toi le petit rayon buissonnier. Je t'embrassais encore alors que je dormais presque. Mon aimée ! La trigonométrie et ses angles sont si ennuyeux et si quelconques quand je pense à toi. Qu'est le monde des mesures et des échelles comparé à ce que tu es toi, incomparable. Le centre du monde, du mien. Te souviens-tu de *l'Étoile de Rio* ? Mon très cher, j'espère qu'il n'y a aucune blonde, rousse ou brune parmi tes étudiants, car tu sais ce que je lui ferais. Mon unique, comme j'attends tes lettres. En génie civil, il n'y a pas de fille. Je mène une vie solitaire et j'attends nos retrouvailles. Ah Tine, hier pendant les travaux pratiques d'anatomie, je me suis trouvée mal, je me suis presque évanouie. Maintenant je suis remise, j'ai marché au bord de la Mura en regardant flotter les plaques de glace, viens me réchauffer. À toi, ici, maintenant que c'est le soir, j'envoie quelques vers de Gradnik, je ne les ai pas recopiés, je les sais par cœur : *Voici le soir, le soir, la nuit est imminente. Enserme-moi plus fort du cercle de tes bras* 3... Ce qui existe entre nous est plus important que la médecine et la géodésie. La poésie était devenue plus importante que la géodésie et la médecine, les lettres voyageaient entre Ljubljana et Graz, pleines de passages poétiques, sortes d'anthologies de citations de la poésie internationale : Mácha, Gradnik, Byron, Pouchkine, Rimbaud, Baudelaire, Lermontov, Goethe, Prešeren, Lili Novy.

La poésie triomphe de tout. Sauf de la guerre. Elle était encore loin,

mais elle s'approchait. Le soir où je t'ai envoyé les vers de Gradnik, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai entendu le tumulte de la foule. Sur la grand-place, il y avait encore un rassemblement, ils avaient installé des haut-parleurs et ils braillaient. Comme ces gens braillent ! C'est une si belle ville, mais il y a toujours des haut-parleurs qui glapissent et des hommes en chemise brune qui défilent... Ma chérie, ne pense pas à eux, nous ne devons penser qu'à notre avenir, quand tu auras fini tes études nous serons ensemble pour toujours. Laisse-les vociférer sur la grand-place de Graz. Pourvu que ce ne soit pas chez nous. Et pense à l'été qui approche, nous serons de nouveau ensemble, je ne peux pas y croire, nous aurons tout notre temps. Pour des aventures toujours nouvelles, jour et nuit.

Leurs rencontres à Maribor se firent plus rares, chaque fois qu'ils se retrouvaient, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre avec plus de fougue. En fin de compte, c'est pendant l'été quarante qu'ils furent le plus longtemps ensemble. Sonja envisageait de parler à ses parents de leur liaison, peut-être feraient-ils quelque chose comme des fiançailles. D'abord elle le dirait à sa mère qui de toute façon se doutait de quelque chose, et c'est elle qui en parlerait à son père qui, lui, ne se doutait de rien, bien sûr, il ne serait pas enchanté. Le diplôme d'abord, après on parlera du reste, voilà ce qu'il dirait. Ils convinrent d'attendre encore un peu, il n'y aurait pas de fiançailles, quand ce sera le moment, ce sera carrément le mariage. Si le docteur Belak a quelque chose contre, alors j'aurai un bébé. Avec ton aide, dit-elle en riant. À ton service, dit Valentin.

Ils étaient toujours un couple heureux, si heureux qu'ils ne remarquaient pas ce qui se passait autour d'eux. Pourtant il était difficile, malgré l'amour qui triomphe de tout et qui éclipse tout de ne pas voir que le monde était de plus en plus déboussolé. Que le globe terrestre, parce que le monde était déboussolé, commençait à tourner curieusement. S'il est déboussolé, expliquait Valentin, son axe de rotation a bougé. Ça ne peut pas se produire sans des forces et des mouvements d'ampleur dans l'univers. D'abord la terre n'est pas un globe, c'est un géoïde. En fait, un ellipsoïde pour les géodésiens, car il n'est possible d'utiliser que la forme de l'ellipsoïde pour fabriquer les cartes, l'ellipsoïde est une approximation mathématique du géoïde, qu'on peut ainsi assimiler à la forme régulière du cercle. Mais dans les faits, le monde n'est pas une boule. Boule, géoïde ou ellipsoïde, le monde était déboussolé et il se passait des choses curieuses. Sonja l'avait remarqué pendant le semestre d'hiver, quand soudain l'université dont son père, Anton Belak, était si fier ne s'était plus appelée Karl-Franzens-Universität, mais Reichsuniversität Graz. Environ un tiers des professeurs n'assuraient plus leurs cours. Manquaient aussi certains étudiants. Il était impossible de ne pas

remarquer que quelque chose n'allait pas. En revenant chez elle, elle dit à son père qu'on avait renvoyé de l'université tous les professeurs d'origine juive, probablement aussi les étudiants. Et que les choses tournaient mal. Ce serait peut-être bientôt le tour des étudiants slovènes. Il décida que sa fille resterait à la maison tant qu'on ne saurait pas ce qu'il en était au juste. Quand tout cela serait calmé, car ça ne pouvait pas durer, elle repartirait finir son semestre d'hiver et passerait les examens manqués.

Sonja resta à Maribor, elle feuilletait son livre d'anatomie dans sa chambre, elle écrivait des lettres et se languissait. Soudain la guerre ne fut plus quelque part ailleurs, en Pologne ou en France. En avril quarante et un, l'armée allemande entra dans la ville, les habitants, les Allemands, mais aussi beaucoup de Slovènes l'accueillirent avec ferveur. Quelques jours plus tard, le grand chef de la grande Allemagne, Adolf Hitler, vint en visite, entouré de sa camarilla d'officiers en manteau de cuir. Ils allèrent examiner les ruines du pont sur la Drave, que l'armée yougoslave avait fait sauter avant sa retraite, ensuite il parla dans une salle du château et il ordonna à ses fidèles, fous de joie et d'enthousiasme, de faire redevenir allemand ce pays. Quand Valentin, avant la fin du trimestre d'hiver, revint chez lui, il ne reconnut presque plus sa ville. Les rues et les cafés étaient bourrés d'hommes en uniforme, tous les écriteaux publics étaient en allemand, sur les tours d'affichage, de grandes lettres lui annonçaient qu'il n'était pas slovène. *Du bist kein Slowene ! Du bist ein heimattreuer Steirer ! Du bist ein Glied der deutschen Volksgemeinschaft* 4 ! Tout le monde pouvait devenir membre de la communauté allemande, tout le monde pouvait aussi obtenir une carte d'identité, sauf qu'il lui fallut au préalable, et en même temps que son père et sa mère, passer par l'évaluation raciale. Après l'avoir examiné précisément, ils inscrivirent sur un formulaire la couleur de ses cheveux et de ses yeux, ils mesurèrent son crâne, il obtint la note III, même s'il manqua de peu la note II qui était plutôt avantageuse, elle signifiait *race majoritairement nordique avec ajout occidental et dinarique harmonieux*, mais Valentin était quand même du groupe III, *métis relativement équilibrés*, ce qui lui donna la possibilité d'obtenir la carte verte qui lui permettrait d'aller à Ljubljana et de revenir. Lors de l'évaluation politique, il eut aussi de la chance, personne dans la commission ne put affirmer qu'il était d'une famille hostile aux Allemands. Ceux qui l'étaient furent refusés, et pour beaucoup bientôt exilés. Avait tout de suite été écartée toute personne qui du point de vue biologique et racial signifiait une charge pour la communauté de sang allemande, c'est-à-dire les imbéciles, les crétins, les arriérés congénitaux, les criminels, les vagabonds et les Tziganes. Il n'était rien de ça, il obtint sa carte d'identité et la vie continua. Et les dimanches aussi dans la chambre de Sonja, quand sa

mère était dans sa famille à la campagne et son père de service. Ainsi qu'un soir où ils allèrent sur la promenade et au cinéma. À l'Esplanade, on passait un film d'amour, *Stärker als Liebe, Plus fort que l'amour*. Plus fort que l'amour était le devoir, la fidélité au père, garde forestier, mais pas à l'amoureux, un inspecteur des forêts, charmant et faible, braconnier en cachette, qui avait conquis le cœur innocent de la jeune fille. Le devoir l'emportait sur l'amour, et le séducteur se noyait dans un marécage. Avant le film, il y avait au programme le *Wochenschau* 5, des soldats blonds et bronzés se promenaient dans Paris, l'été, des tanks déferlaient dans la plaine ukrainienne écrasant tout sur leur passage. Il faudrait faire quelque chose, se dit Valentin, quand il apprit qu'on avait exilé la famille de son camarade de classe, il faudrait faire quelque chose. Dans sa chambre, à voix basse, il raconta à Sonja qu'un étudiant l'avait abordé pendant les travaux pratiques de géodésie et lui avait demandé comment il supportait les fanfaronnades des militaires italiens en ville. Ils lèvent le drapeau italien devant le Casino, tous les jours, au son de la musique militaire. Mal, avait dit Valentin, encore plus mal que les Allemands à Maribor. Alors ? avait demandé l'étudiant, on va faire quelque chose ? Ne t'occupe pas de ça, dit Sonja, ne te mêle pas de politique. Il dit que non, il ne s'en mêlerait pas, mais il s'en était déjà mêlé, il ne pouvait plus voir ça, à Maribor, les actualités au cinéma et le lever des couleurs, les défilés des *vermans* locaux, les policiers en bottes cirées, il ne pouvait plus écouter les glapissements à la radio. À Ljubljana, les officiers en uniforme de parade, la musique militaire devant le Casino, *giovinezza, giovinezza, primavera di bellezza* 6, le couvre-feu, l'irruption de la police dans les salles de cours. Des résistants se rassemblent dans les bois, des maquisards, lui avait dit cet étudiant au cours suivant. Ils cherchent des sympathisants parmi les étudiants et les professeurs. Tout ça fut soudain plus fort que l'amour, il s'engagea dans une organisation secrète qui s'appelait le Front de Libération. L'étudiant qui devint sa liaison dit que lui-même appartenait à un groupe de socialistes chrétiens, y étaient tous les gens qui avaient une conscience nationale, la moitié de l'université, dit-il, il exagérât certainement, les communistes y sont aussi, ça veut dire, ajouta-t-il en riant, que les Russes sont avec nous.

Il resta absent de Maribor pendant presque un an. Il était difficile de voyager, il fallait chaque fois passer la frontière italo-allemande, les policiers étaient à l'affût partout, ils contrôlaient sans cesse les papiers. Mais la poste fonctionnait, les lettres voyageaient. Finalement il vint au cours de l'été quarante-trois. Ils ne se rencontrèrent pas, Valentin s'était engagé dans quelque chose dont il ne voulait même pas parler à son père, à Sonja non plus, sa décision aurait pu les impliquer inutilement. Il lui laissa quand même dans sa boîte à lettres

un message disant qu'ils ne se verraient plus pendant quelque temps, il partait avec les scouts. *Ich ging im Walde...* écrivit-il un peu espiègle dans l'allemand des vers de Goethe : *Je vais dans la forêt, comme ça à la légère*, Sonja savait de quels vers il s'agissait :

*Ich ging im Walde
So für mich hin,
Und nichts zu suchen,
Das war mein Sinn 7.*

C'était insensé et aussi assez imprudent. Qui irait dans la forêt avec les scouts pendant la guerre ? Peut-être voulait-il quand même qu'elle sache où il allait comme ça à la légère. Il n'était pas parti comme ça à la légère. Il savait où il allait. D'abord chez Pintarič à Pobrežje, dans son atelier de réparation de vélos. Il était parti à vélo. Il avait dit que sa roue arrière était voilée. Ah vous voulez dire les rayons ? Les rayons, oui, dit Valentin. Pintarič sourit. Vous attendrez là-haut, dit-il.

Il arriva chez les partisans pour ainsi dire à vélo, il alla à son premier combat en train, en fait, dans un petit train.

8

Son premier combat de partisans fut victorieux, il y alla en train. Pas dans un vrai, mais dans une de ces petites machines qui roulent sur une voie étroite pour transporter le bois en forêt. Ce fut presque une expédition festive dans une grande scierie du Pohorje près de Lovrenc. Toi qui as été chez les scouts, dit le commandant quand il désigna les combattants pour l'attaque, il dit cela avec un petit sourire méprisant, tu vas avec eux.

– Tu verras comment c'est, quand ça claque un peu autour de ta tête.

Il lui dit de rester collé à Polde, c'est un combattant expérimenté, si tu écoutes Polde, il ne t'arrivera rien. Il sembla à Tine que ce toi qui as été chez les scouts et ce petit sourire méprisant étaient quelque chose que le commandant, à peine plus âgé que lui, peut-être même d'un an plus jeune, aurait pu garder pour lui, il ne serait pas venu ici s'il avait eu peur que ça ne claque autour de sa tête. Et d'avoir été chez les scouts, c'est plutôt un avantage, il sait mieux que les autres s'orienter dans la nature, il installe une tente en un temps record, il connaît la signalisation en morse, avec ses amis avant la guerre, il s'est entraîné au tir, pourquoi devrait-il rester collé à Polde ? Parce qu'il est expérimenté, il a participé à de nombreux combats et réquisitions. La réquisition, c'est la confiscation de nourriture, de vêtements, de tout

ce dont a besoin l'armée des partisans. Polde savait ce qu'était une réquisition, il était receveur des impôts, il travaillait dans l'administration fiscale. Et il s'était entraîné chez les sokols, il résistait aussi à une marche de dix heures, c'était un randonneur, un excellent tireur, il était l'un des premiers dans les montagnes, en quarante et un.

Ils vérifièrent leurs armes. Le fusil de l'armée yougoslave, une carabine de sokols M. 1924, qu'on lui avait donné il y a quelques jours avait l'air impeccable, presque neuf, bien graissé. Ils vidèrent leur sac à dos car en revenant, il serait plein, c'était aussi l'objectif de cette action. L'après-midi, un éclaireur revint de la vallée, un jeune homme échevelé et hors d'haleine originaire d'une ferme au-dessus de la scierie qu'ils avaient l'intention d'attaquer. Il dit qu'à proximité, il n'y avait pas d'unité de *vermans*, le poste de gendarmerie était bien fortifié, il y avait à l'intérieur sept ou huit hommes armés de fusils, il avait vu aussi deux Schmeisser, un officier SS de Maribor était en visite.

Ils quittèrent le camp au début du crépuscule, ils marchèrent sans faire de pause pendant presque trois heures, c'est donc une expédition, se dit Valentin, mes chaussures sont solides, elles ne prennent pas l'eau, faire la guerre en forêt n'est pas aussi difficile qu'il l'avait pensé, il a de la nourriture dans son sac à dos, des munitions, quarante balles pour son fusil, la culasse est bien huilée, il a bien dormi, il est reposé, quand l'action sera finie, il retournera dormir dans une grange ou sous une tente, ça n'a pas d'importance, il ne faut pas penser à ça ni à ce qu'il y a en bas, dans la vallée, un lit, le confort, la rue, la piscine, les excursions avec Sonja, la salle de cours ensoleillée à Ljubljana, la chambre à Trnovo, il ne faut penser à rien d'autre qu'à la marche, à ce qui existe aujourd'hui, tout le reste est du passé lointain et de l'avenir inconnu, là-bas à la fin de cette expédition, des autres expéditions, là-bas il y a la victoire, quelque chose comme la liberté dont parle le commissaire Vasja.

Ils arrivèrent vers neuf heures au dépôt de bois situé sur une petite terrasse à mi-pente. La lune brillait à travers les nuages et ils embarquèrent dans les petits wagons. Personne n'avait l'air d'avoir peur, ils blaguèrent bruyamment quand le petit train se mit à rouler à grand fracas en direction de la vallée et que le combattant qui était assis à l'avant freina brutalement dans le virage, mais peut-être blaguaient-ils bruyamment justement parce qu'ils avaient peur. En tout cas, Valentin sentit comme une boule remonter de l'estomac dans sa gorge, une angoisse, oui, il l'avouait, de la peur aussi. Quand le convoi s'approcha de la vallée, un ordre sec du commandant interrompit ce voyage festif et ils débarquèrent dans un silence total. La scierie était éclairée, on pouvait entendre le glapisement aigu de la scie circulaire, les coups des marteaux. On travaillait aussi la nuit.

Quelques combattants allèrent se poster en embuscade à la gendarmerie, les autres s'approchèrent prudemment du bâtiment administratif et, l'instant d'après, y firent irruption. Dans le bureau du chef d'exploitation qui était aussi le Sturmführer 8 local, la lumière était allumée. Le commandant Matevž donna un violent coup de brodequin dans la porte, l'homme assis à la table, en vêtements civils, un crayon à la main, visiblement il écrivait quelque chose, se leva et mit les mains en l'air : c'est lui qu'ils cherchaient, le Sturmführer, le chef du bureau régional pour la préparation militaire.

– Où est ton uniforme ? cria Matevž

– Quel uniforme ? bredouilla l'homme au crayon, je suis de service de nuit.

– De service, rigola Matevž, quand tu n'es pas de service, tu nous cours après en uniforme, non ?

Quelques partisans se pressaient dans le bureau, à la porte, certains d'entre eux attendaient avec curiosité ce qui allait arriver, il n'arriverait rien de bon à ce traître.

– Traître, cria Matevž, maudit vendu de collabo ! cria-t-il. Le Sturmführer s'affaissa sur sa chaise.

– Comment t'appelles-tu, demanda plus calmement Matevž.

– Breznik.

– On sait comment tu t'appelles, Breznik, on sait tout sur toi. Où est ton arme ?

Breznik ouvrit le tiroir, en tira son pistolet qu'il posa sur la table.

– Il est chargé ?

Breznik acquiesça.

Matevž prit le pistolet.

– Bien sûr, il est chargé, dit-il. Pourquoi est-il chargé ?

Breznik haussa les épaules, ses yeux apeurés errèrent dans la pièce, vers la porte, la fenêtre, comme s'il cherchait une issue.

– Pourquoi est-il chargé, j'ai demandé.

Au même moment, il lui asséna sur le front un coup de poing qui le fit s'écrouler avec sa chaise sous la fenêtre.

– Pourquoi est-il chargé ? j'ai demandé.

Il se tourna vers les partisans qui suivaient la scène.

– Il est chargé parce qu'il voulait nous tirer dessus. Combien de fois nous as-tu déjà tiré dessus ? Il se retourna vers l'homme qui se mettait sur les genoux pour essayer de se relever.

– Combien de fois ?

Il lui donna alors un coup de brodequin, l'homme retomba à terre.

Dans le couloir on entendit une bousculade, quelqu'un disait, Entre, entre, une voix féminine objectait quelque chose. On poussa dans la pièce une femme en manteau, visiblement elle l'avait enfilé en vitesse, sa chemise de nuit dépassait.

– On a fouillé l'appartement, dit un des deux combattants qui avaient amené la femme, on a confisqué son fusil.

Breznik se releva.

– Qu'est-ce que ça veut dire ça, dit la femme, vous vous introduisez dans mon appartement, en pleine nuit, avec une femme... Vous vous conduisez comme des bandits.

– C'est qu'on est des bandits, dit Matevž, moqueur, pour vous, on est des bandits. Cette femme, la femme de M. le Sturmführer, dit-il en se tournant vers les siens, est la dirigeante du bureau local nazi pour les femmes.

Il avança vers elle.

– J'ai bien dit ?

– Oui, répondit-elle à contrecœur. *Leiterin*, directrice.

– Bizarre que tu saches le slovène si tu es *lajterin*.

– Je suis d'ici, dit-elle. Contrairement à vous.

– Elle est têtue comme une mule, dit l'un des partisans.

– Butons la putain, dit le deuxième, alors la femme se tourna vers son mari qui entre-temps s'était mis debout.

– Tu ne vas tout de même pas les laisser me parler comme ça, dit-elle exaspérée, tu vois comment ils parlent à une femme convenable, ces traîne-savates ? Mais d'où sortent-ils ?

Breznik secouait la tête comme pour lui dire de se taire, de ne pas les provoquer.

Matevž lui offrit une chaise. Elle s'assit, tira son manteau sur ses genoux d'un air de défi et, la tête levée, marmonna quelque chose pour elle-même.

– Vous allez répondre quelque chose, dit Matevž, Mme la *Leiterin* et M. le Sturmführer.

Les partisans s'esclaffèrent, maintenant ils allaient être témoins de l'interrogatoire.

Mais l'instant d'après, Matevž se tourna vers la porte :

– Qu'avez-vous à bayer aux corneilles, bon sang, à l'atelier, tout de suite.

Polde donna un coup dans les côtes de Valentin et ils coururent dans le couloir jusqu'à la cour. Ils entendirent la scie circulaire tousser et se taire. Quand ils arrivèrent à la porte ouverte, vingt ouvriers terrorisés se trouvaient le long du mur devant les fusils pointés sur eux par une quinzaine de combattants. Face à eux, les mains sur les hanches, le commissaire marchait de long en large en parlant :

– Les esclaves des Allemands, voilà ce que vous êtes. Vous travaillez même la nuit pour l'occupant qui est venu pour détruire notre pays. Pendant que nous, on se bat pour votre liberté. Vous pensez quelquefois à ça ?

Les ouvriers échangèrent un coup d'œil effrayé, le plus vieux secoua

la tête.

– Vous n’y pensez pas, pourquoi ? hurla le commissaire dans sa direction si bien que ses mains se mirent à trembler.

– Et pourquoi trembles-tu ? dit plus calmement le commissaire.

Le bonhomme dit quelque chose tout bas.

– Ah, c’est pour ça ?

Le bonhomme hocha la tête. Le commissaire Vasja se tourna vers les partisans.

– Baissez vos fusils, *porkamadone*. Qui vous a dit de viser des travailleurs ?

Les partisans mirent leur fusil à leur pied.

– Vous ne devez pas avoir peur de nous, continua le commissaire. Je vous ai dit qui on est.

Il remit les mains sur ses hanches et continua d’une voix solennelle :

– On est l’armée de libération du peuple slovène. Vos maîtres allemands et leurs mains couvertes de sang répandent la mort et la dévastation dans notre beau pays. Et vous, vous travaillez pour eux, quand notre pays sera libre, vous travaillerez pour vous et pour votre famille, vous ne serez plus les esclaves des Allemands. Vous avez compris ?

Tous hochèrent la tête. Vasja était content de son discours car ils avaient compris. Il baissa les bras, prit dans sa poche un petit paquet de cigarettes, il en alluma une et continua :

– D’ailleurs dès demain, vous ne travaillerez plus pour l’occupant, on va incendier la scierie.

On entendit des coups de feu au loin. D’abord quelques coups isolés, puis une rafale de mitrailleuse.

– C’est notre embuscade, dit Polde, les gendarmes se sont réveillés et avancent sur la scierie.

Ils versèrent du pétrole sur un tas de bois, les ouvriers furent expédiés dans la cour. Quand Valentin arriva devant la scierie, le feu flamboyait déjà. Les partisans emportèrent des sacs de vivres et des paquets de cigarettes de la cantine du bâtiment administratif. D’un autre endroit, ils rapportèrent des fusils et ils chargèrent le tout dans le petit train derrière la scierie. Matevž et quelques partisans firent sortir le *Sturmführer* et sa femme du bureau. Maintenant elle se taisait. Ils s’arrêtèrent dans la cour, au milieu des ouvriers silencieux. Sur fond de crépitement du feu et dans l’éclat des flammes qui s’échappaient des fenêtres et de la porte de la scierie, Matevž annonça que le *Sturmführer* Breznik, chef du bureau local de préparation militaire et chef d’exploitation de la scierie, de même que sa femme, *Leiterin des Frauenamtes* 9, dit-il en allemand, étaient condamnés à mort pour leurs crimes contre le peuple slovène.

Breznik s’écroula, deux hommes durent le soutenir, sa femme sortit

courageusement jusqu'à la remise où on leur avait ordonné d'aller. Les coups de feu au loin, au poste de gendarmerie, s'étaient tus, visiblement l'embuscade sur la route avait arrêté l'offensive des gendarmes.

Quand ils eurent poussé les wagonnets à mi-pente là où, près du dépôt de bois, la voie finissait sur un petit plateau, ils tombèrent par terre les uns après les autres, haletants. En bas, la scierie brûlait, les flammes éclairaient la cour où couraient de minuscules silhouettes.

– Ils éteignent, dit Polde.

Du bâtiment administratif, ils emportaient des seaux d'eau qu'ils jetaient sur les murs en feu. En haut on pouvait entendre des exclamations, quelqu'un donnait des ordres d'une voix forte, ils tirèrent une pompe à incendie de la remise appuyée contre le bâtiment et déroulèrent le tuyau, un moteur bourdonna et, au bout d'un moment, l'eau jaillit du tuyau.

– Si je pouvais chier, ça me soulagerait, dit quelqu'un à voix haute et tous les partisans du dépôt éclatèrent de rire. D'un rire de soulagement après la longue angoisse de la veille, après la peur qui précède l'action, l'essoufflement et les battements du cœur parce qu'ils avaient couru et tiré des coups de feu, du rire qui suit le travail bien fait. Une bouteille de goutte confisquée circula, ils allumèrent une cigarette, quelqu'un poussa des cris de joie, comme s'il était à une noce, on avait l'impression que l'allégresse générale allait se prolonger, mais des ordres coupants, en route, en route, arrêtaient tout ça d'un seul coup, ils chargèrent leur sac à dos et se disposèrent en colonne, quelques instants plus tard, ils cheminaient dans la montagne par d'étroits chemins forestiers. Ils furent rejoints sous la crête par les combattants qui avaient tendu l'embuscade contre le poste de gendarmerie. Les nouveaux arrivés se disposèrent en colonne, la nouvelle se répandit vite : les gendarmes s'étaient repliés dans le poste, sous les tirs de l'embuscade, deux étaient restés à terre, on ne savait pas s'ils étaient morts car les partisans après une courte attaque s'étaient eux aussi repliés plus haut dans le bois et ensuite le gros était parti vers le camp. L'un des deux touchés était un officier ss de Maribor.

– C'était une partie de plaisir, dit Valentin en se tournant vers Polde qui haletait derrière lui. Tout ça s'était aussi bien enchaîné que si on était vraiment à une sortie de scouts. La peur avait roulé le long du versant vers la lumière vive en bas qui, peu à peu, disparaissait entre les arbres et les cris toujours plus éloignés des ouvriers qui essayaient d'éteindre l'incendie, tout fut soudain tellement simple : là-haut, un

peu avant le sommet de Rogla, le camp et les tentes les attendent, les cuisiniers, dans la ravine, mettent du bois sous les marmites où bouillonnent des morceaux de viande et des oignons, sa couche sous la tente sent bon les branches de pins, il dormira, il rêvera de Sonja qui, en ce moment, allongée dans sa chambre, pense à lui, déterminé et courageux, qui reprend pied, la peur a dégringolé, le courage et la sérénité ont pris place en lui, il tiendra, il tiendra, ce ne sera pas aussi difficile qu'il l'avait imaginé. S'il ne pense pas à ce qu'il a vu par la fenêtre quand ils ont abattu ces deux bochisants acharnés, s'il ne pense pas aux ouvriers terrorisés, à celui qui a presque pissé de peur, peut-être l'a-t-il fait, alors le début de la guerre est plutôt serein pour lui. Ils s'étaient emparés de la scierie en un éclair, ils avaient roulé dans de petits trains, puis à la fin de l'action, quelqu'un avait crié de joie comme s'ils étaient à une fête de village ou le soir après une kermesse. Et ils s'en allaient vers leur camp secret, sûr, chargés de sacs de nourriture, de boissons et de cigarettes.

– Oui, c'était une partie de plaisir, rigola Polde dans son dos. Tu verras quelle partie de plaisir ça sera demain quand ils nous poursuivront.

Oui mais c'était demain, et demain était encore loin, maintenant c'était la nuit et il avait de la force en lui. Pourtant lorsqu'il s'allongea sur la couverture sous la tente, c'était presque le matin, et qu'il écouta la respiration régulière de Polde, le visage de cette femme apparut devant ses yeux, cette femme hargneuse qui ne cessait de parler et de leur faire des reproches, si bien que c'était probablement juste que quelqu'un lui fermât la bouche, peut-être n'était-il pas nécessaire de la tuer, mais lui fermer la bouche, ça, il fallait le faire, il voyait son visage, déformé par la peur quand elle avait compris de quoi il s'agissait, il voyait la gesticulation de l'homme qui peu de temps avant était encore courageux, ensuite ses lèvres s'étaient mises à trembler et ses mains à battre l'air comme pour chasser les mouches, comme pour arrêter les balles. Les balles de la mitrailleuse qui avaient déjà troué la poitrine de sa femme, elle appuyait sa paume contre elle et le sang suintait entre ses doigts, elle s'était affaissée à la rafale suivante, et lui, la bouche ouverte et tremblante, avait essayé de dire quelque chose, il avait battu des bras, quand lui aussi avait été touché, il avait été projeté contre le mur le long duquel il avait glissé, lentement, jusqu'au sol, et étonné, immobile, il était resté assis comme si, même mort, il ne comprenait pas ce qui était arrivé, ce qui devait arriver.

L'aube pointait déjà quand des gouttes de pluie crépitèrent sur la toile de tente. D'où sort cette pluie ? se dit-il ; quand il était venu se coucher, les étoiles étaient suspendues au-dessus des sapins. Il lui sembla que le ruisseau dans la ravine se revivifiait grâce à cette ondée inattendue, il se dit que la pluie avait maintenant fini d'éteindre le feu

de la scierie dans la vallée, le murmure du ruisseau et le clapotement de la pluie le calmèrent et il sombra dans un sommeil profond.

À son réveil, la pluie avait cessé, il vit qu'il était seul sous la tente, Polde était déjà levé. Quand il passa la tête dehors, de petites brumes se pressaient entre les branches, des voix arrivaient du ruisseau, les gars se faisaient du café. Il se souvint de la prédiction de Polde, la veille, que la partie de plaisir serait pour aujourd'hui, quand les Allemands leur feraient la chasse et il trembla un peu à cause du froid qui arrivait de ces brumes, un peu aussi à cause de l'angoisse que suscitait cette prévision. Mais on n'avait pas l'impression qu'il pourrait se passer quoi que ce soit ce jour-là, ils ne se traîneraient pas derrière eux dans les forêts du Pohorje, sous la pluie nocturne et dans l'humidité du matin, se dit-il. Au bord du ruisseau, il s'aspergea le visage et la nuque, il prit son tour pour le café et, après les premières gorgées, la bonne humeur l'envahit : un nouveau jour chez les scouts. Il écouta les plaisanteries grossières et les moqueries sur le compte d'un gars de Ruše qui ne s'éloignait pas assez pour vider son intestin : les Boches dans la vallée vont nous renifler, rires, non seulement renifler mais entendre aussi, rires, monsieur a-t-il aussi du papier toilette ? Rires. Parmi ceux qui attendaient le café, le débat continua sur ce qui était meilleur, le papier journal ou la mousse du bois. Les fougères ne sont pas ce qu'il y a de mieux, les brindilles de sapin encore moins, le mieux, c'est encore d'avoir un livre dans son sac à dos, disons *Mein Kampf*, celui-là, on le trouve toujours dans une maison ou une autre ou au poste de gendarmerie et ses feuilles s'arrachent bien.

10

Les débuts de Valentin Gorjan chez les partisans furent réussis, éclatants, scouts et sereins. Les brumes s'étaient dissipées, quelques rayons de soleil perçaient à travers les nuages. Après le petit déjeuner, ils vérifièrent et nettoyèrent leurs armes. Deux patrouilles que le commandant avait envoyées à la première heure – une vers le bas sur le chemin par lequel ils étaient revenus cette nuit, l'autre par la crête vers le mont Ribniški – revinrent. Les chefs de patrouille annoncèrent que le terrain était net. Ils avaient seulement observé au loin, quelque part du côté de Maribor, un avion qui tournait au-dessus des bois.

À dix heures, ce fut l'heure politique. Le commissaire Vasja expliqua que les Allemands étaient battus sur tous les fronts, de l'Afrique à la Russie. Contre les partisans en Yougoslavie et en France, ils envoient des convalescents, c'est-à-dire des estropiés, de vieux gendarmes souffreteux et des *vermans* du coin sans expérience qui ne savent même pas bien tirer et s'enfuient comme des oies à la première rafale

de mitrailleuse. L'heure de la victoire approche.

À midi, les cuisiniers se mirent au travail, ils épluchèrent les pommes de terre et découpèrent la viande, il y avait des vivres en abondance après l'action de la nuit, plusieurs sacs de pommes de terre, des pommes, un porc entier. Le feu crépitait joyeusement sous la marmite, le cuisinier retirait les morceaux de viande de l'eau bouillante, Valentin était assis devant sa tente et lisait *Schutzgebiet Deutsch-Ostafrika* ¹⁰ qu'il avait glissé dans sa poche la veille au soir dans le bureau du surveillant, Polde alluma une cigarette, près de la tente sanitaire, une fille, Polde lui avait dit qu'elle s'appelait Marica et qu'elle était de Slovenj Gradec, appuyée contre le tronc d'un grand sapin, essayait d'enfiler une aiguille, quelqu'un dans une tente voisine sifflotait un air inconnu.

C'est alors qu'un coup de feu retentit au-dessus du camp, sous la crête.

Pendant quelques longs instants, la confusion régna dans le camp. Les combattants coururent dans tous les sens, saisirent leur arme, certains prirent leur sac à dos, quelqu'un s'élança entre les tentes en chaussettes à la recherche de ses chaussures, le cuisinier versa l'eau sur le feu sous la marmite renversée, la sentinelle, ça vient de la sentinelle, cria quelqu'un, ça pète de là-bas. Ensuite avec un groupe de cinq ou six, le commandant se précipita entre les arbres vers le poste de garde, il est tout à fait possible, dit Polde, que le fusil d'une sentinelle soit parti tout seul. Ce ne serait pas la première fois, c'était tout à fait possible et très vraisemblable, car les patrouilles venaient de signaler qu'il n'y avait ni *verman*, ni policier, ni gendarme, que tout était net, si tout n'était pas net, s'ils étaient découverts ou attaqués, ça coûterait la tête à quelqu'un, un membre de ces deux patrouilles partirait pour le treizième bataillon, on sait ce qu'est le treizième bataillon, espérons que c'est seulement le fusil de la sentinelle qui est parti par hasard. Mais le coup n'était pas parti par hasard, c'était un tir d'avertissement, et là-haut ça claqua, le groupe du commandant affrontait déjà les assaillants. Dans le camp, la confusion régnait toujours, certains renversèrent les tentes, trois hommes coururent vers la ravine, à moins qu'ils ne s'enfuient, se dit Valentin, et oui, ils s'enfuyaient, Valentin les vit regarder derrière eux et ensuite ils disparurent dans un épais bosquet. En haut les tirs avaient cessé, un peu plus tard, l'estafette du commandant descendit entre les arbres en glissant sur les fesses et sur le dos : tout le monde en haut, tout le monde en haut, cria-t-il, ils n'attaquent que d'un seul côté, tout le monde en haut, on a occupé le sommet, on tient le sommet. Valentin se propulsa vers le haut à la suite de Polde, son cœur battait à tout rompre, ce n'était pas une partie de plaisir, ce n'était plus une partie de plaisir, reste collé à Polde, reste collé à Polde, ils furent parmi les

premiers au sommet, en haut les gars couchés derrière les arbres regardaient avec nervosité le versant coupé sous eux. Allongé, le commandant indiqua par gestes aux partisans qui grimpaient vers le sommet où ils devaient se coucher. Valentin s'étendit près de Polde, tout le monde se taisait, de l'autre côté de la clairière, régnait un silence de mauvais augure.

– Ça ne sera pas méchant. Ce sont seulement des *vermans*. Un bataillon de chasse.

À l'exception de quelques officiers, presque tous les *vermans* étaient des autochtones. De jeunes paysans, des ouvriers forestiers, quelques employés à qui on avait mis un uniforme et qu'on avait formés au combat en quelques semaines d'entraînement. Aux yeux des officiers allemands, ils ne valaient pas grand-chose comme soldats. Mais ils savaient tirer, ils tiraient, et leurs balles tuaient aussi. Bataillon de chasse, bataillon de chasse, on est donc du gibier ?

Ensuite, au pied de la montagne, une fusée blanche traversa l'air. L'instant suivant, ce fut une rouge et, au même moment en contrebas, le déplacement commença. Des uniformes verts se mirent à grimper en bordure de la clairière, entre des buissons bas, en direction de leur position. Pas encore, pas encore, chuchota Polde à côté de lui, pas encore, pas encore, visiblement il était furieusement tendu et il se retenait d'appuyer sur la détente, un autre était encore plus nerveux, une mitrailleuse, sur l'aile gauche, commença à tirer sur les uniformes verts qui s'approchaient et, l'instant d'après, comme si tous, absolument tous, pas seulement Polde, attendaient avec impatience ce moment, la fusillade commença, Valentin aussi visa, tira, en bas quelqu'un en uniforme agita les bras, deux hommes le saisirent sous les aisselles et le tirèrent dans le bois, il ne savait pas si c'était sa balle qui l'avait atteint, ça pouvait être sa balle, il avait visé dans cette direction, les *vermans* se retirèrent à gauche et à droite dans le bois, un officier, un pistolet à la main, tenta de les arrêter, *vorwärts*, cria-t-il, *vorwärts* 11, mais certains tournèrent néanmoins les talons et disparurent dans la clairière, ils sautèrent au-dessus des souches, le feu des partisans était très dense, il déchiquetait les feuilles à la lisière de la forêt, les *vermans* s'enfuyaient, c'était comme une victoire, encore une victoire, cette fois ils ne l'emportaient pas sur une scierie dans la vallée, sur le Sturmführer Breznik et sa femme, on avait l'impression qu'ils avaient mis en fuite une véritable unité militaire. Mais ils ne l'avaient pas mise en fuite, même si ça ressemblait à une fuite, ce n'était quand même qu'un repli, les *vermans* occupaient les mêmes positions qu'avant, c'est-à-dire la lisière inférieure du bois. Le silence régna pendant un moment. Comme dans les combats d'autrefois dont Valentin avait lu les récits, les deux armées se tenaient face à face, au milieu c'était la plaine, c'est-à-dire une clairière en pente douce, l'une

était en haut, la deuxième en bas et, avant le combat fatal, elles se lançaient des phrases de défi à travers champs.

– Rendez-vous, appela quelqu'un d'en bas, en slovène. Si vous rendez vos armes, on vous garantit la vie sauve.

– Maudites crapules de Boches, s'écria quelqu'un de la position des partisans, nous, on vous garantit la mort.

– Ferme-la bandit ! entendit-on d'en bas.

– Monte, si tu oses, cria de nouveau le provocateur du haut.

– Arrêtez de brailler, bordel, siffla le commandant.

Mais pour rien car l'attaque reprenait. Cette fois, sur le côté. On avait l'impression que pendant ce temps un groupe d'assaillants s'était glissé furtivement sur le flanc des partisans, peut-être voulaient-ils surprendre par-derrière les combattants allongés, mais ils ignoraient jusqu'où l'unité de tireurs était déployée à droite, un partisan qui observait se leva pour tirer plus facilement, Dieu sait pourquoi il se leva, à cet instant, il prit une balle dans la tête. Valentin avait vu : la balle l'avait atteint à l'œil, un trou rouge s'ouvrit sous son front, le sang éclaboussa son visage, il bascula un peu en arrière, lâcha son fusil, pendant quelques instants il battit curieusement des mains, comme s'il voulait attraper quelque chose, ensuite il s'écroula tel un sac vide, par terre, les jambes repliées. Valentin le connaissait, c'était Lojzek, un gars d'une ferme de Carinthie. Deux hommes accoururent et le tirèrent du taillis, mais les balles déchiquetaient les feuilles au-dessus de leurs têtes, il n'était pas possible de le mettre à l'abri, ça n'avait pas de sens non plus, il était mort. Si l'attaque est repoussée, ils l'enterrent, sinon, les Allemands le jetteront dans leur camion et l'exhiberont, bandit au visage troué, dans un village au pied du Pohorje : c'est ce qui arrive à tous ceux qui s'opposent à nous, c'est ce qui arrive.

Quelques-uns coururent à droite, des obus de mortier tirés du bas sifflèrent au-dessus de leur tête, par bonheur ils éclatèrent derrière leur dos, à droite ça gronda plus furieusement, en même temps une nouvelle attaque s'engagea à partir du bas sur les deux versants, quelques uniformes verts traversèrent même la clairière, l'un après l'autre, ils se couchèrent et se cachèrent derrière des souches, puis se relevèrent et se remirent à courir. Les uniformes verts grouillaient de tous côtés, derrière eux on pouvait en voir des gris, c'étaient des policiers. Un obus de mortier explosa à quelques mètres de Valentin, au-dessus de sa tête, il entendit le sifflement éprouvant des balles qui élaguaient les arbres.

– *Madona*, dit Polde en changeant de chargeur, on dirait des lézards, de la vermine verte.

Il se remit à tirer. Les *vermans* sentaient qu'ils avaient l'avantage et voyaient qu'ils cassaient la résistance des partisans sur leur flanc droit,

leur officier, celui qui auparavant les poussait sans succès à l'attaque, se mit debout au milieu de la carrière, mais au même moment, il fut fauché par une rafale venant des partisans au sommet. Il se tint le ventre, tomba en se pliant comme un enfant dans le ventre de sa mère ; il quittait le monde comme il y était venu. Mais les autres continuèrent à courir, à se lever, se coucher, à courir, toujours plus près, il n'était plus possible de les contenir. L'ordre arriva : retraite au-delà du camp, en bas du ruisseau, rassemblement à la ligne de partage des eaux.

Un petit groupe tenta de tenir le sommet encore un certain temps pour permettre à l'unité de se retirer en ordre. Mais ce ne fut pas possible, sous le feu toujours plus dense, entre les ordres coupants des officiers et les cris des assaillants qui s'étaient encore rapprochés d'une vingtaine de mètres, il leur était impossible de se replier en ordre, ils ne pouvaient que s'enfuir. Valentin descendit le versant comme il l'avait vu faire par l'estafette qui les avait appelés au combat, il se laissa glisser sur les fesses et le dos, il s'empêtra dans un buisson, il vit Polde heurter le tronc d'un grand sapin, tomber, se relever et complètement étourdi avancer en titubant en direction des Allemands qui gagnaient du terrain. Polde, cria-t-il, Polde, descends, descends, mais Polde se mit soudain à ramper vers le haut, Valentin s'extirpa du buisson, progressa sur le ventre entre les hautes fougères, se traîna à quatre pattes, de tous côtés il entendait des cris en allemand et en slovène, des nôtres et des leurs, mais bon, comme il y a une majorité de Slovènes parmi les leurs, à qui se fier, qui appeler, avec qui courir, contre qui tirer, si tant est qu'il ait encore quelques munitions, son sac à dos était resté dans la tente, il avait un couteau dans la poche, des idées fulgurantes de survie lui passèrent par la tête, ensuite il se laissa glisser au bord d'un promontoire et dégringola longuement sur un éboulis caillouteux, qu'est-ce que c'est, se demanda-t-il, du granit ? de la marne ? le visage de son enseignant de sciences naturelles apparut devant ses yeux, le Pohorje est une grande masse, de granit ? de marne ? qu'est-ce qui vient à l'esprit de l'homme qui tombe, qui glisse sur un éboulis, laissant quelque part là-haut les cris et les tirs et tout le tintouin, alors qu'il fonce vers sa fin ou peut-être son salut ? De toutes ses forces, il se jeta dans le ruisseau qui clapotait dans la gorge, l'eau froide l'enveloppa, il perdit son fusil, quelques mètres plus bas, un puissant courant l'emporta, il s'arrêta près d'un rocher et des deux mains saisit les branches d'un arbre couché.

Avec peine, il se hissa sur la berge.

Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte qu'il n'entendait plus ni cris ni tirs. Rien que le bruissement du ruisseau. Il se traîna sur la mousse sous un sapin. Il n'entendait plus rien, il ne pensait plus à rien, peut-être seulement qu'il était vivant, et qu'il avait sacrément été

près d'être allongé là-bas à deux pas de l'endroit où la balle avait fracassé le visage du malheureux Lojzek qu'on ne verrait jamais plus dans sa ferme de Carinthie, on ne pourrait même pas placer une croix sur sa tombe.

Polde lui aussi revint vivant du combat. Le visage tout égratigné, les jambes de pantalons déchirées à travers lesquelles on voyait sa peau blanche et poilue, il apparut à la ligne de partage des eaux, encore tout confus, il ne savait pas lui-même, raconta-t-il à toute allure, il ne savait pas lui-même comment il s'était retrouvé là-bas, il avait bondi au milieu des *vermans* en vert, quelqu'un l'avait saisi par la manche, mais il l'avait frappé avec sa crosse et s'était dégagé, ce n'était plus une partie de plaisir, ce n'était plus une vie de scout.

11

L'hiver arriva, il tomba beaucoup de neige, ils étaient mouillés et transis, affamés, s'il enlevait ses gants pendant la garde, ses doigts collaient aux parties métalliques de son fusil. Ils se cachaient dans les fenils, réveillaient des paysans terrorisés en pleine nuit, mangeaient du ragoût chaud de viande et de pommes de terre, ils en mangeaient des quantités afin de tenir pendant plusieurs jours pendant leurs incessants déplacements. Il ne savait pas tout ce qu'un homme peut manger ! D'autant qu'on a du mal à se déplacer, mais il faut manger et il faut se déplacer le ventre plein et ensuite l'intestin vide, à peine deux jours après une grande bouffe, l'estomac est vide, alors les jambes tremblent pendant la montée et le corps chancelle de faiblesse.

En automne, le commissaire Vasja parla encore, pendant les heures politiques, des victoires de l'Armée rouge et du Front de Libération du peuple slovène auxquels se joignaient les masses qui aimaient la liberté ; quand vint l'hiver, le vent, le froid, on n'avait plus le temps, il n'y eut plus de discours. Rien que des déplacements, des jeux de cache-cache, quelques tirs dans le village, un animal mort, un cochon qu'ils traînèrent dans la neige, la fuite, le vertige de la fuite. La peur. Sans cesse, il fallait bouger, ne jamais rester au même endroit. Peur de l'encerclement. Ils savaient ce qui s'était passé aux Trois Clous après le nouvel an. Chute d'un bataillon. Anéantissement complet. L'horreur. Ils creusèrent des abris pour passer l'hiver. Trahison. Peut-être l'avion patrouilleur qui tournait au-dessus de la chaîne de montagnes les avait-il remarqués. Ils étaient encerclés de tous côtés. Des milliers de *vermans* contre de petites centaines de partisans. Ils tuaient tout le monde, tout le monde tombait, ça ne devait plus se produire, jamais plus. Valentin Gorjan faisait partie de ces partisans qui, pendant ce terrible hiver, s'étaient plus ou moins cachés dans la partie ouest du massif.

C'est là, au printemps quarante-quatre, alors que l'hiver s'éloignait, que ça se réchauffait, même si la neige humide et ramollie s'étendait encore jusque dans la vallée, que les gendarmes l'avaient pris. Il avait traîné dans la vallée un camarade de combat blessé d'une balle dans le coude pour le mettre à l'abri dans sa famille au-dessus de Mislinja. Par bonheur, il avait auparavant fourré son fusil dans un tas de neige. Il était fatigué et jeune, il n'avait pas l'habitude de boire de la goutte, il s'était saoulé. Ils l'avaient emmené à Celje et de là à Maribor.

Maintenant, il était revenu, il allait prouver qu'il était des leurs.

12

Le matin, Vasja l'appela de nouveau. Il dit que Borben allait l'interroger. Il l'interrogerait car Tine lui semblait suspect. Il lui expliqua que Borben était le chef des informateurs. Autrefois il était gendarme, il avait rejoint les partisans quelque part en Serbie, il s'était battu dans les premières unités prolétariennes. C'est là-bas qu'il s'était trempé, comme il aimait le dire, c'est là-bas que l'acier s'était trempé. C'est là-bas aussi qu'il avait appris à purifier. Il fallait purifier chaque unité des traîtres, des déserteurs, des lâches.

– Il est raide, dit Vasja. Sois prudent.

Borben était né sous une bonne étoile, c'est du moins ce qu'il se disait, il était courageux, il ne connaissait pas la peur et il avait eu de la chance : les Allemands ne l'avaient pas fusillé tout de suite, comme ils fusillaient en général tous ceux qu'ils prenaient pendant les campagnes. Il s'était retrouvé dans un camp en Autriche d'où il s'était enfui, il avait trouvé une liaison par l'intermédiaire de nos cheminots et il avait rejoint les partisans de Styrie.

– Maintenant il dirige le renseignement, dit Vasja. Réfléchis avant de répondre. Borben pense qu'il faut purifier nos rangs comme ils l'ont fait en Serbie. Sa devise est : si on reste à dix, on sera les bons.

– Attends un peu, Vasja.

Les lèvres de Valentin tremblaient.

– Attends un peu, Vasja. Lui aussi, ils l'ont eu entre leurs mains. Et pourquoi lui n'est-il pas suspect ? Il s'est enfui d'un *Lager* ? Comment ?

– Il était suspect, les nôtres ont tout vérifié, il est net.

– Et moi je ne le suis pas ? J'étais ici lorsque cet homme n'était encore nulle part.

– Tu poses trop de questions, Tine. Maintenant on est une armée. Et lui ici est le chef du renseignement. C'est lui qui pose les questions, et toi tu réponds. Il va t'interroger. Tu comprends ça ?

– Non, dit Valentin, ça, je ne comprends pas.

– Moi, je te crois, dit Vasja, lui, tu dois le convaincre.

Ils descendirent la côte jusqu'à la grange vide. Devant la porte se

tenait un garde qui s'écarta en apercevant Vasja. Dans une grande pièce, un homme maigre était assis derrière une table, il avait l'air vieux, on a tous l'air plus vieux, pensa Valentin, un mois de cette vie, ça vaut un an ou plus. Il avait un visage étroit, pointu, il parlait à moitié serbe. C'était Borben. Près de lui se tenaient ses trois adjoints, l'un d'entre eux était un Hercule aux larges épaules et à la moustache touffue. Il pourrait être quelque chose comme Johann, se dit Valentin.

Borben posa un pistolet sur la table.

– Est-ce que vous me donnerez une arme ? demanda Valentin en colère. Je suis revenu. Je suis venu me battre.

– On t'en donnera une, tu vas d'abord tout nous dire.

– C'était un bon combattant, dit Vasja.

– C'était un bon combattant ? dit Borben calmement. Un bon ?

Le pistolet à la main, il s'avança vers lui, il respira dans sa direction, il puait la goutte.

– Un bon combattant ne se fait pas prendre. Tu t'es saoulé, bon sang. Rien que pour ça, on devrait te fusiller. Je ne sais vraiment pas pourquoi on s'occupe encore de toi ici.

Il repartit à sa table et se rassit.

– J'ai ramené un blessé pour qu'on le soigne. Ensuite ils m'ont pris.

– Saoul.

Valentin garda le silence. C'était vrai. Il était fatigué à en mourir. Il faisait chaud. Il était jeune, c'était l'hiver, la fin de l'hiver, presque le printemps. Maintenant, c'est l'automne et il est vieux. Il sentit qu'il était vieux, ils n'allaient pas le croire.

– Parle, dit Borben. Raconte tout, bien dans l'ordre, on a tout notre temps.

Ils n'avaient pas beaucoup de temps, mais assez pour questionner un infiltré, peut-être un espion de la Gestapo.

Valentin regarda Borben jouer avec son pistolet, il le prenait dans ses mains, examinait le canon, le reposait sur la table et le faisait tourner sur son doigt.

Borben secoua la tête.

– Curieuse histoire. Ça pue la désertion.

Vasja dit qu'il croyait Valentin. C'était arrivé, ils l'avaient pris. Il avait tenu le coup. Maintenant il le prouverait par ses actions.

– Qu'il le prouve, alors, dit Borben.

Vasja dit que c'est le chef de section Polde qui dirigerait l'action.

Valentin était content que Polde vînt. C'était un des rares qu'il connût dans l'unité. De ceux qui étaient restés en vie après ce terrible hiver. Le commandant Matevž était tombé, beaucoup étaient tombés,

certains avaient été pris, comme lui, Valentin. Maintenant, il allait prouver qu'il était toujours le même qu'avant, avant qu'on le prît : un combattant pour la liberté du peuple slovène, comme on disait, un combattant dévoué. Jamais il n'avait cessé de l'être. Mais ça sonnait bizarrement : la première fois qu'il était venu là-haut, ils prononçaient tous cette phrase, mais maintenant ça faisait bizarre. Maintenant c'est l'armée, on utilise d'autres mots : ordre, discipline, vigilance, on fusille pour indiscipline, vigilance à cause des infiltrés de la Gestapo, si on n'est pas vigilant, on est fusillé, les ennemis sont parmi nous, on les découvre, on liquide sur place les infiltrés. Qu'est-ce que c'est que tout ça, Polde ? Ce n'est rien, on est une armée, bientôt on descendra dans la vallée, on gagne, tu comprends ? On ne doit commettre aucune erreur. Bien, dit Valentin, moi je n'en commettrai pas. J'en ai fait une et j'ai payé lourd. Plus aucune erreur.

– Repose-toi, dit Polde, on partira à quatre heures du matin.

Il ne put dormir. Au milieu de la nuit, il se leva, sortit de sa tente et s'étira. La nuit était claire, les étoiles clignotaient au sommet des sapins. Au-dessus du camp, dans un interstice entre les arbres, il vit une silhouette sombre qui faisait les cent pas, la sentinelle. Dans une tente éloignée quelqu'un ronflait régulièrement, celui-là scie son stère de bois, se dit-il. Dans les cellules de la vallée, personne ne sciait son bois, personne ne dormait profondément, jamais, nuits de torpeur, nerfs tremblants, ils pouvaient te traîner à l'interrogatoire n'importe quand. Ici on peut dormir. Dans la forêt profonde, sombre, dans le *Banditengebiet*, encerclé de toute part par les lignes allemandes, lesquelles n'osent plus faire la chasse aux partisans qui sont maintenant une armée.

De la tente voisine, il entendit un rire bref, contenu.

– Borben, que le diable l'emporte, dit quelqu'un à voix basse.

– Ça ne se fera pas, dit une autre voix, c'est lui-même un diable vivant.

Tous les deux s'esclaffèrent.

– J'en ai plein le cul de lui, chuchota le premier.

– Alors, chie-le, dit l'autre.

Rires.

– Je voudrais bien, mais il est tout en os, il ne veut pas sortir.

Ils éclatèrent alors d'un rire presque sonore, d'un rire interdit, d'un rire étouffé qu'ils ne pouvaient réprimer.

Valentin se glissa dans sa tente. Il se couvrit la tête de son manteau. Le rire s'apaisa, on n'entendait plus que le bruit de scie lointain, régulier, de l'homme qui dormait profondément, calmement. Lui aussi s'abîma dans le sommeil.

Il dort une heure, peut-être deux. Quand il ouvrit les yeux, il vit, à l'entrée de la tente, des jambes bottées, quelqu'un lui donnait un

coup pour le réveiller. C'était Polde, on y va.

– Et on te donne une arme, dit-il.

Il reçut un fusil, de nouveau une carabine, cette fois allemande.

– Fais attention, elle est chargée.

On lui donna une poignée de balles, il les mit dans la poche de son manteau, allons-y.

14

La maison se trouvait à l'entrée du village, à une vingtaine de pas de la lisière du bois. Tu y vas d'abord seul, chuchota Polde.

À l'autre bout, quelque part du côté de la vallée, un chien aboya brièvement.

Ils n'ont pas de cabot ici ? souffla Valentin.

Quand il fut près de la fenêtre, il entendit quelque chose bouger à l'intérieur, quelqu'un dans l'obscurité s'était levé de son lit et allumait une lampe à pétrole sur la table. À travers une fente du rideau de la fenêtre mal occultée, il aperçut l'homme qui desserrait la mèche, la lumière d'abord vacillante devint plus forte. Maintenant Valentin voyait son visage distinctement. L'homme était ébouriffé, il clignait des yeux dans la lumière, son visage était zébré de veines rouges et bleues, il boit probablement, se dit-il, ici ils boivent tous leur cidre et leur slivovka.

Il se rappela ce visage à la fenêtre, un visage de son enfance. Maintenant, c'est mon visage, se dit-il, maintenant moi aussi je regarde à l'intérieur par la fenêtre. Comme ce visage rasé de près derrière la vitre de notre appartement à Maribor. Ou bien est-ce que je rêve maintenant qu'il m'est arrivé quelque chose de ce genre, peut-être que je rêve aussi ce qui s'est passé autrefois ? C'est ainsi que me regardait ce visage dans notre appartement à Studenci, c'est ainsi qu'ils m'observaient en prison, par le judas de la cellule.

À ce moment-là, l'homme jeta un coup d'œil à la fenêtre, on aurait dit qu'il sentait quelque chose. Valentin se plaqua contre le mur. Et maintenant ? Comment doit-il tuer cet homme ? Ce n'est pas un homme, c'est un *verman*, un salaud de Boche, il a une arme, maintenant on est allé si loin que c'est lui qui m'abattra si moi je ne le fais pas. Il savait que Polde et les autres l'observaient à la lisière du bois. Si moi je ne tire pas, eux tireront, peut-être aussi dans mon dos. Ses mains se mirent à trembler violemment. À l'angle, il tourna vers la porte. Tu frappes, avait dit Polde avant qu'ils n'arrivent dans la vallée, s'ils n'ouvrent pas, tu cries *Streife* 12, tu hurles, *Streife*, ils penseront que c'est une patrouille allemande, quand il arrive à la porte, tu le butes. Ensuite, on ramasse ses armes et son uniforme, on s'en va, fin de l'action. Une affaire simple, avait dit Polde, facile comme bonjour.

Simple en diable, simple en diable, je n'ai encore jamais tué personne, du moins comme ça, ma balle a peut-être atteint quelqu'un quand on s'est colletés avec eux au pied du Pungart, alors j'ai peut-être abattu un soldat, il a chancelé, mais comment tuer un homme dans sa ferme, dans sa chambre, dans son entrée, où dois-je tirer, où dois-je viser, à hauteur de tête ? Et si je manque mon coup, mes mains tremblent, et si je manque mon coup ? Il avança vers la porte et trébucha contre un banc posé le long du mur. Il entendit des voix dans la maison, il y a quelqu'un dehors, dit l'homme. Je dois crier *Streife*, se dit Valentin, sa voix resta coincée dans sa gorge. Ne sors pas, dit une voix de femme, je t'en prie, ne sors pas. Derrière la porte, il y eut du boucan comme si on renversait une chaise, elle essaie peut-être de le retenir, se dit-il, ils se disputent, la femme essaie de l'empêcher de franchir la porte. La lumière s'éteignit. De nouveau quelque chose tomba par terre, le silence s'installa, juste derrière la porte, il entendit une respiration haletante, une sorte de cliquetis, il a un fusil, se dit-il, il l'arme. Tout fut absolument calme pendant quelques instants, ensuite, de l'autre côté de la maison, du côté qui donnait sur la vallée, il entendit quelqu'un ouvrir la fenêtre. Miklavc, cria une femme, à l'aide ! Qui est Miklavc, qui est Miklavc, quelle question idiote, je me fiche de savoir qui est Miklavc. Tire, *porkamadone*, entendit-il derrière son dos, c'était Polde, Polde n'était pas Miklavc, Miklavc était le voisin car dans la maison voisine, un peu en contrebas, les lumières s'allumèrent, quelqu'un fit claquer une porte, un chien se mit à aboyer furieusement, là-bas ils ont un chien, se dit-il, c'est bien qu'ils n'en aient pas ici, c'est dommage qu'ils n'en aient pas, il aurait plus facilement tué le chien qu'un homme, tire *porkamadone*, se dit-il, tes mains tremblent, tire, il ne tirait toujours pas, quel sens ça aurait de tirer dans cette porte, certainement qu'avec ce remue-ménage, l'homme n'est plus derrière la porte, peut-être a-t-il déjà bondi de l'autre côté par la fenêtre, l'homme qui n'est pas un homme, mais un *verman*, un meurtrier de Slovènes, une crapule, un traître qui traque les partisans avec les Allemands, abat les blessés, envoie les gens dans les camps, il m'a échappé, se dit-il, le mieux, c'est que je m'en aille. À ce moment-là, la porte s'ouvrit, le *verman* était dans l'entrée, dans la pénombre, enveloppé par le doux clair de lune qui tombait par la porte ouverte, il le vit en caleçon blanc, ça claqua, *porkamadone*, il a tiré, moi je n'ai pas tiré, c'est lui qui m'a tiré dessus. Valentin sentit qu'il avait froid dans le dos, le froid de l'épouvante, d'une épouvante mortelle, il appuya sur la gâchette, ça claqua, il arma et tira encore une fois, l'autre se tint le ventre et se recroquevilla. Près de lui se profila une ombre, bute aussi la bonne femme, bute aussi la bonne femme, s'écria Polde, il souleva son parabellum et tira dans la tête de l'homme plié, dans la pénombre un jet de sang noir éclaboussa le mur,

il s'écroula par terre en un instant, Polde l'enjamba pour buter aussi la bonne femme, mais la femme n'était nulle part, elle s'était probablement glissée par la petite fenêtre et enfuie chez Miklavc, on pouvait entendre des voix chez Miklavc, quelqu'un cria en allemand que les bandits étaient là-haut. On y va, on y va, crièrent les combattants en accourant derrière Polde, ramasse le fusil, dit Polde, Valentin tira le fusil qui était sous l'homme, il l'arracha avec peine car il le tenait toujours convulsivement sous son ventre. Il dut retourner l'homme sur le dos, sans le vouloir, il aperçut son visage, il était entier, seul son front était ensanglanté, la balle de Polde l'avait touché sur le côté, elle avait arraché la partie arrière de la tête, son cerveau, le visage était entier, ses yeux ouverts, il vit que la peau de son visage était zébrée de veines rouges et bleues, à cause de la boisson, se dit Valentin, je t'ai eu au ventre, salaud de Boche, salaud de Boche, vociféra-t-il, salaud de Boche. Ne braille pas, cria Polde, ne braille pas, on y va, en marche, en marche, ils coururent à travers la cour jusqu'à la lisière du bois, de chez Miklavc, ça claqua derrière eux, ils tiraient, et dans le noir, et en direction du bois, tu l'entends la bonne femme, dit Polde, Sainte mère, aide-moi ! hurlait la femme, Sainte mère aide-moi, ils me l'ont tué. Je t'avais dit de buter la bonne femme. Ils soufflaient comme des locomotives, ils reprirent leur souffle après que, pas mal égratignés, ils se furent frayé un passage à travers les ronces entre les sapins. Maintenant on y va tranquillement, dit Polde, tranquillement, ils n'oseront pas nous poursuivre.

15

Ils rentrèrent au camp à la première heure. Ça sentait bon le café, le cuisinier nettoyait le chaudron.

– Et nous alors, s'écria joyeusement Polde. Vous avez tout lampé ?

Des silhouettes grouillaient entre les arbres, le détachement se préparait pour un déplacement. Ils débarrassaient les tentes et rangeaient leurs affaires dans les sacs à dos. Valentin vit Vasja qui, avec Borben et quelques membres de l'état-major, se penchait sur une carte étalée sur une souche. Il leva la main pour saluer, hein, Vasja, j'ai fait mes preuves maintenant ? Vasja lui jeta un coup d'œil rapide et se repencha sur la carte, de la main, il montra le sommet au-dessus d'eux. Qu'est-ce qui se passe, Vasja, quelqu'un va-t-il nous féliciter ? L'action s'est bien terminée, on est fourbus comme des bêtes, quelqu'un va-t-il nous apporter un morceau de pain ? Ils se redressèrent, Vasja rajusta son ceinturon, Borben avança vers Valentin.

– Rends ton fusil, dit-il.

Valentin le regarda avec étonnement.

– À qui je dois le rendre ? Il est à moi.
– Il sera à toi quand tu l'auras gagné.
– J'ai été en action, souffla Valentin, abasourdi.
– Je sais, dit calmement Borben, mais donne ton fusil.
– Pourquoi ? cria presque Valentin, il vit que les combattants les regardaient.

Borben fit un signe de tête à un jeune gars avec une mitrailleuse qui accourut.

– Prenez aussi l'arme de celui-là, ordonna-t-il en montrant Polde.

Polde était assis fatigué, appuyé contre un tronc, il secoua la tête, surpris. Il remit son arme.

– Tu as vu ? lui comprend ce qu'est un ordre. Pour toi ce n'est pas encore clair, dit calmement Borben.

Valentin retira son fusil et l'appuya contre un arbre.

– Les cartouches aussi, dit Borben.

Il mit la main dans sa poche et versa les cartouches jaunes comme des pièces dans la paume ouverte.

Valentin chercha Vasja des yeux. Qu'est-ce que ça veut dire, Vasja ? Celui-là m'a désarmé, pourquoi ? Mais le regard de Vasja vaguait quelque part sur le versant où manifestement ils avaient l'intention d'aller, vers le sommet.

– Tu récupéreras ton arme quand on aura vérifié certaines choses, dit Borben à voix basse.

– Qu'est-ce que vous allez vérifier, bon Dieu, que pourriez-vous encore vérifier ? cria Valentin en colère.

Borben s'avança tout près de lui, son visage touchait presque son oreille.

– Mais tu t'opposes ? demanda-t-il en chuchotant.

Et il continua en lui envoyant son souffle chaud dans son oreille :

– Je baise ta mère, ta mère je la baise, et je vais te descendre ici devant tout le monde si tu continues à dire des conneries. Tu sais bien qui tu es ? Et qui je suis moi ? Mets-toi dans la colonne, et marche.

Valentin ressentit une sorte de malaise, presque un vertige, comme si les arbres et les gens qui chargeaient leur sac à dos et leur fusil tournaient autour de lui. Peut-être à cause de la fatigue, peut-être à cause de ce qu'il avait fait cette nuit, peut-être aussi à cause de la proximité du corps de l'homme qui venait de le désarmer et sous le pouvoir de qui il était maintenant, aussi impuissant qu'il l'avait été sous le pouvoir de quelqu'un d'autre là-bas, dans la vallée, dans une cave, dans un bureau.

– Déplacement, cria Vasja, patrouille en avant. Mouvement.

La colonne partit par un chemin de forêt vers le sommet de la montagne.

Les nuages étaient tombés sur le versant dont ils faisaient l'ascension. L'étroit chemin forestier n'était pas entretenu, personne n'avait marché ici depuis longtemps, ils trébuchaient sur des branchages cassés ; quand ça craquait sous les pieds, immédiatement quelqu'un lançait d'une voix étouffée : silence, regarde où tu marches. Il regardait où il marchait, Polde était devant lui, derrière eux un gars qu'il ne connaissait pas haletait, il se retourna plusieurs fois et il vit qu'il avait les yeux fixés dans son dos, ne te retourne pas, siffla-t-il. C'était lui qui, le plus souvent, faisait craquer les branches, il ne regardait pas où il marchait. Il ne pouvait évidemment pas savoir où il mettait les pieds, il avait les yeux fixés dans le dos de Valentin, là où il tirerait si Valentin essayait de s'enfuir, s'il disait qu'il allait pisser et qu'il bondissait ensuite dans l'épaisse végétation, le gars derrière lui avait les joues rouges à cause de la marche épuisante et le visage tendu, un visage presque effrayé, ne regarde pas derrière toi. Il savait qu'on le lui avait ordonné, tire dans le dos si l'un des deux tente de s'enfuir. S'il s'enfuit, ils le tueront, c'était la règle, Valentin le savait, il était déjà chez les partisans lorsque c'était beaucoup plus dur, quand ils se déplaçaient sans cesse en petits groupes dans la neige, en fait ils fuyaient, car après ces terribles événements où tout un bataillon avait été abattu à la suite d'une trahison, certainement à la suite d'une trahison, après ce massacre, les *vermans* de tous les postes les avaient traqués comme du gibier dans le grand massif. Maintenant c'était différent, le grand massif était une terre presque libérée, les petits groupes de gendarmes ne se risquaient pas à les attaquer, ils n'étaient pas capables de réunir de grands groupes, tous les soldats avaient été envoyés aux quatre coins de l'Europe, partout il en manquait, l'Italie avait capitulé depuis longtemps, ils avaient perdu en Russie, maintenant ils étaient en Prusse, dans toute la Styrie, ils avaient mobilisé les plus jeunes classes, ils mobilisaient sans relâche. Ce n'était pas comme il y a quelques mois, l'animal était blessé, comme disait le commissaire Vasja, mais il était toujours dangereux, un animal mortellement blessé mord, il donne des coups de griffes. De toute façon, ils étaient prudents, ils ne savaient jamais s'ils allaient tomber sur une unité qu'ils auraient réussi à former et envoyée dans le *Banditengebiet*. Ou sur des loqueteux en embuscade, sur des faux partisans, des *Gegenbande* 13. C'est pourquoi il fallait toujours faire attention, autant que possible ne pas allumer de feu, parler bas en expédition, regarder où on marche, ne tirer que sur ordre. Celui qui était derrière lui avait ce genre d'ordre : tirer dans le dos si l'homme désarmé et suspect qui était devant lui essayait de s'enfuir. Polde marche devant, lui aussi sans arme, un vieux combattant, un

combattant des premiers jours, pourquoi soupçonneraient-ils Polde de quoi que ce soit, lui qui est ici pratiquement depuis le début, qui a survécu à tout, peut-être parce qu'il a survécu. Valentin comprend qu'ils n'ont pas confiance en lui, il est revenu vivant de prison, des griffes des bêtes sauvages, mais maintenant ils ne devraient plus être méfiants, il a été en action, il a fait ce qu'il devait faire, quelqu'un dans la maison en bas était allongé dans une flaque de sang avec la tête traversée d'une balle, une femme hurlait, maintenant ils devraient tout de même lui faire confiance. Après quelque cinq heures de marche, ils s'arrêtèrent à la lisière d'une clairière, les nuages étaient bas, l'air épais, ils respiraient difficilement, il se mit à neiger. Pendant les courtes haltes, ils secouaient la neige humide de leur manteau, ils tiraient leur pain de leur sac à dos, ils s'asseyaient sur des îlots secs sous les sapins, ils mastiquaient et regardaient le rideau de neige qui s'étendait sur le paysage. Polde et lui n'échangèrent pas un mot. Ils auraient pu parler car ils n'étaient pas prisonniers, sauf qu'ils étaient sans armes et que le gars aux joues rouges était assis à proximité et les regardait. Ils se taisaient, une angoisse sourde serrait la poitrine de Valentin, d'où elle se propageait dans tout son corps, il la sentait dans ses membres fatigués, elle battait sous son crâne : qu'est-ce qui se passe, que veut Borben ?

Vers le soir, ils s'approchèrent de l'objectif. Valentin savait où ils étaient, près du mont Klopen, en plein bois, ils y avaient souvent campé. Ils cassèrent des branches et se préparèrent un couchage sous les sapins enneigés. C'est seulement lorsqu'ils furent allongés sous leur manteau et leur toile de tente et que la chaleur de leur corps et de leur souffle se répandit dans leur abri que Polde et Valentin se parlèrent. Ils chuchotaient, le garde aux joues rouges était étendu sous le sapin voisin, plusieurs fois il se leva pour vérifier qu'ils étaient encore là. Comme s'il leur avait été possible de fuir dans cette tourmente de neige.

– Qu'est-ce qui se passe, Polde ?

– Je ne sais pas.

– Tu t'es dit que nous pourrions fuir ?

– Tu es devenu fou ? dit Polde en élevant la voix. Ce serait la preuve, il chuchota en vitesse, que nous sommes vraiment coupables. Si Borben pensait que nous sommes des espions, nous ne serions plus en vie.

– Mais qui est ce Borben ?

– Un foutu cinglé, murmura Polde. Tôt ou tard, ils verront que c'est un foutu cinglé, alors ils le fusilleront lui, pas nous.

Ils entendirent le garde qui s'entretenait avec quelqu'un. Il assurait qu'il ne dormait pas, il avait seulement fermé les yeux, quoi bon sang, il ne voit pas qu'il ne dort pas, jamais encore il ne s'est endormi

pendant son service.

Ils restèrent silencieux un moment.

– Tout ira bien, chuchota Polde, tu verras que tout ira bien. Ils doivent vérifier, tu étais entre les mains de la Gestapo, tu comprends qu'ils doivent vérifier. J'ai peur que ce foutu cinglé pense que nous sommes liés, c'est un trouillard, tu comprends, il voit des ombres partout, pour lui on est tous des espions, des saboteurs, des traîtres potentiels, tout ce que tu veux. Maintenant dors, demain tout ça sera plus clair.

Valentin ne put dormir. Longtemps il regarda l'obscurité en écoutant la respiration régulière de Polde.

– Je pense à Sonja, dit-il au bout d'un moment.

– Pense à qui tu veux, mais ensuite endors-toi. Tu dois être reposé, Dieu sait ce qui nous attend demain.

17

Au matin, le temps s'était éclairci. Pendant la nuit, la neige les avait recouverts, le premier soleil du matin pointa quand ils sortirent de dessous les sapins. Comme par magie, le cuisinier fit apparaître du café chaud, il pataugea dans la neige d'un abri à l'autre et versa dans leurs gamelles une louche du liquide noir contenu dans une grande marmite.

Au bout de quelque trois heures de pataugeage dans la neige, ils descendirent dans la vallée par une route de forêt le long d'un ruisseau. Une attente joyeuse régnait dans la colonne : en bas dans la propriété de Podlesnik les attendaient des chaudrons remplis de viande chaude : il y aurait du goulasch au déjeuner. Maintenant ils marchaient dans la bouillasse, la neige fondait, ça clapotait sous les brodequins, les combattants discutaient bruyamment, quelqu'un siffla comme s'il était en excursion et non en campagne, visiblement ici le secteur était sûr. Chez Podlesnik, ils allaient rencontrer la Deuxième Section, le gars aux joues rouges derrière eux le disait à quelqu'un, ils arrivent du col de Ribnik. Sur la partie occidentale, les nôtres s'étaient bien colletés avec les *vermans*, il l'avait entendu raconter par quelqu'un de l'état-major qui avait reçu une dépêche. Personne n'était tombé, il y avait quelques blessés. *Ils sont tous sains et saufs, il n'y a qu'un blessé*, dit, chantonna presque Polde. Maintenant ils marchaient côte à côte, le joues-rouges restait quelque part derrière, il faisait des blagues avec quelqu'un sur le compte d'une grande perche moustachue qui arrivait du bois en courant et en boutonnant son pantalon. Quelqu'un l'interpella :

– Eh, Rommel, tu as encore déserté ?

– Moi je ne vais pas te désertier, siffla Rommel en arrivant hors

d'haleine sur la rue.

– On court encore plus mal dans la neige que dans le sable, dit le garde aux joues rouges.

Un rire essoufflé parcourut la colonne tout entière.

– Imbéciles, pesta Rommel, vous auriez ri si les obus avaient éclaté au-dessus de vos têtes. Vous n'avez pas idée de ce que c'est, la guerre.

Le nom de Rommel s'était collé à lui parce qu'il avait servi dans l'armée allemande, il aimait se vanter d'avoir combattu sous les ordres du général Rommel dans le corps d'Afrique. Il était des Slovenske gorice, il faisait partie de ces jeunes gens que les Allemands avaient mobilisés. Pendant son congé, il avait fui chez les partisans. Il n'était pas le seul, beaucoup ne voulaient plus retourner au front, là-bas on les envoyait devant les Katjušas russes. Et puis, pourquoi se battre pour les Allemands, ils allaient perdre la guerre.

– Est-ce qu'en Afrique vous portiez des uniformes de cheminots ?

Rommel était arrivé chez les partisans dans l'uniforme des employés des chemins de fer. Il l'avait emprunté à son oncle pour pouvoir aller en train jusqu'à Dravograd où l'attendait la liaison pour le Pohorje.

– Non, là-bas, on était en caleçon.

Les railleurs ne voulaient pas en finir :

– On sait pourquoi il est allé se vider, cria quelqu'un, pour en mettre plus dans son ventre.

– Ensuite, il pétera et on sera dans la merde jusqu'au genou, dit un autre en riant bruyamment.

Polde lança un coup d'œil à son ami :

– Je n'ai vraiment pas envie de rire. Tous les deux, nous sommes plutôt dans la merde.

– Hé, Polde, s'écria presque Valentin, tu n'as pas dit que tout irait bien ?

– Tu verras quand on descendra, on discutera et tout ira bien.

Ensuite, il chuchota presque : il y a un commandement au-dessus de ce fou.

Ils se regardèrent et se mirent à rire : tout ira bien, c'est un malentendu. Ils étaient gagnés eux aussi par la bonne humeur qui se propageait parmi les hommes. Si on les avait pris pour des types dangereux, des infiltrés, on les aurait surveillés un peu autrement, comme pendant la marche de la veille. Surtout ils n'étaient pas des bleus, ils étaient de vieux combattants, les bleus étaient toujours suspects, il fallait les contrôler. Maintenant le joues-rouges était perdu un peu à l'arrière, ils l'entendaient plaisanter d'une voix forte. Peut-être qu'entre-temps l'affaire s'était éclaircie, se dit Valentin, peut-être que quelqu'un a expliqué à Borben qu'ils étaient tous deux de vieux combattants et que c'était vraiment bête de penser qu'ils ne seraient pas des nôtres, sûrs à cent pour cent, et des nôtres. Ça aurait été bien

s'ils n'avaient pas été désarmés, ç'aurait même été tout à fait bien.

Mais ce n'était pas le cas, pas du tout même.

Quand ils sortirent du bois, à un virage, ils furent aveuglés par la blancheur éclatante de la neige qui couvrait un paysage vide, un grand espace ouvert au milieu des bois. Sur le plat, le sol était un peu plissé, comme s'il ondulait sous la neige. C'étaient des champs, on cultivait des pommes de terre et un peu de légumes, en haut ça poussait plutôt moins bien. Tout autour une surface presque lisse, une prairie sous la neige où les moutons, peut-être aussi quelques vaches, paissaient en été.

Ils longèrent un moulin en bois qui se trouvait au bout de la gorge dans laquelle courait un ruisseau, c'est à peine si on y voyait de l'eau, il était à moitié gelé. La grande roue était à l'arrêt, coincée dans la glace, mais cet automne non plus on n'avait pas moulu ici, plus personne n'utilisait le moulin depuis longtemps. Ils traversèrent la plaine blanche en direction d'une grande maison en dur près de laquelle se trouvaient des bâtiments plus petits en bois, un fenil, un grenier à blé. Des silhouettes en uniforme déambulaient entre ces bâtisses, la Deuxième Section était déjà là. Par la cheminée, une colonne de fumée s'élevait dans le ciel clair, Valentin savait où ils étaient, dans la cuisine, des morceaux de viande cuisaient dans une grande marmite, Podlesnik avait encore sacrifié un cochon à l'armée slovène, il avait obtenu l'assurance qu'après la guerre on lui rendrait au centuple. Valentin connaissait le domaine, il connaissait Podlesnik, un riche fermier et meunier, un des nôtres, souvent ils s'arrêtaient chez lui, même en pleine nuit, il leur donnait à manger. Ici, il ne peut rien arriver de mal, ils auront à manger, ils discuteront, Vasja tapera sur l'épaule de Polde : alors vieille branche, on vous a fait un peu peur, non ? Et Polde donnera une bourrade à Valentin : qu'est-ce que je t'avais dit ? Tout ira bien, tout ira bien.

Au diable oui, si ça ira.

Quand ils entrèrent dans la cour, Borben s'y trouvait.

– Et ces deux-là qui se promènent ? hurla-t-il. Où est le garde ?

Les combattants se turent et regardèrent autour d'eux, de quelque part le joues-rouges accourut.

– J'ai pensé... bégaya-t-il, puisqu'ils ne pouvaient pas s'enfuir.

– Tu n'as pas à penser ! cria Borben. Emmène-les au moulin. Ensuite, viens te présenter au rapport.

Il jeta un coup d'œil sur les combattants que la bonne humeur avait quittés.

– Et ce cheminot aussi.

Il avait montré Rommel.

Le moulin se trouvait au bout du ravin dans lequel, à travers les pierres, un ruisseau clapotait sous la glace en direction de la vallée. Son mur arrière s'accotait au flanc de la montagne. Environ dix pas plus loin, il y avait une grange en dur, un grenier à grain, c'est là-bas qu'on les emmena. Pour l'heure, il n'y avait pas de sacs de grain dans la grange, il n'y avait pas de grain, pas de farine, il n'y avait rien sauf quelques petits baquets cassés et quelques morceaux de bois à moitié pourri. C'était l'hiver, l'époque où personne ne moud, c'était la guerre, et personne n'apportait de sacs de grain. La grange était une prison pour sept ou huit jeunes hommes, Valentin ne pouvait voir combien ils étaient car, à travers une petite trappe munie de croisillons de fer, tombait un faisceau de lumière anémique, faible vestige du soleil radieux qui brillait dehors sur la plaine d'hiver étincelante. Les nouveaux arrivés tâtèrent les murs pour s'asseoir.

– Encore trois skieurs, dit quelqu'un et il se mit à rire tout bas en toussant, monsieur prendra un thé chaud ?

– Ils sont de la Première Section, dit une autre voix.

– Je le connais, dit le premier, ça, c'est Polde, tout le monde connaît Polde, c'est un vieux partisan.

– On va bientôt former une nouvelle section, le premier rit encore une fois brièvement, ensuite ils restèrent silencieux un moment. Mais l'inconnu de l'ombre voulait parler, peut-être par peur, certaines personnes se taisent quand elles ont peur, d'autres passent le temps à bavarder en attendant qu'il se produise quelque chose.

– Le jeune vient probablement de l'armée allemande, dit-il, hé, toi, tu t'es barré de la Wehrmacht ?

Valentin resta silencieux. Je ne viens pas de l'armée allemande, avait-il envie de dire, je viens d'une prison allemande, des caves de la Gestapo à Maribor. Et je ne sais pas ce que je fais ici. Lentement ses yeux s'habituaient à l'espace sombre. Les partisans désarmés étaient assis par terre, appuyés au mur, enroulés dans leur manteau, quelqu'un à côté de lui avait un sac déchiré posé sur les genoux, il l'avait sans doute trouvé dans le grenier.

– Moi, je me suis barré de la Wehrmacht, dit Rommel.

– Je me disais qu'il y avait quelqu'un d'autre, dit l'inconnu bavard qui était assis sous la trappe de l'autre côté, on ne voyait pas son visage. On est tous de la Wehrmacht, des mobilisés.

– C'est ça, mais moi, j'étais en Afrique, dit fièrement Rommel, sous les ordres de Rommel.

– Et maintenant tu es sous les ordres de Borben, dit quelqu'un d'autre dans l'ombre, dans un grenier.

– Pas dans un grenier, Rommel ne se laissa pas démonter, je suis plutôt dans un guêpier. En Libye aussi, on était dans un de ces guêpiers, continua-t-il, la vingt et unième division de Panzer, ça tapait

dur sur le sable chaud, les pneus sentaient le brûlé, devant les tanks, et nous derrière, dans le train des équipages, avec les munitions, une fois un Franz a roulé sur une mine, ça a explosé...

– Arrête, dit quelqu'un dans l'ombre, nous aussi on en a enduré.

Mais Rommel n'arrêta pas. Il dit que c'étaient les Italiens qui étaient coupables de cette défaite, ces mêmes Italiens que le célèbre général, quand il était encore capitaine, avait mis en fuite à Kobarid. Mussolini était coupable. Rommel était en colère contre Mussolini, dans le grenier, il conjurait son angoisse :

*Benito Mussolini trotte en Afrique
Et derrière lui deux fascistes touillent la polenta.*

Quelqu'un éclata de rire, dans un coin un autre siffla :

– Tu vas la fermer ta gueule ?

Le soldat de Rommel se tut, vexé.

Valentin avança vers la trappe, il dut se dresser sur la pointe des pieds pour pouvoir regarder à l'extérieur. Du coin de l'œil, il vit l'ombre du garde, le fusil dans les mains, qui était appuyé sur le chambranle de la porte et se chauffait au soleil, les yeux fermés. Du grenier du moulin jusqu'aux bâtiments principaux, une surface plane connue, il y a un an il avait marché ici, alors tout était vert. Et même l'année avant la guerre quand il était venu avec les scouts dans le Pohorje, à cette époque aussi tout était vert, les sapins embaumaient, la peau des filles sentait la nuit de pleine lune dans la clairière, ah, les trouées du Pohorje, il pensa à Sonja, où est-elle ? Maintenant dans la prairie, on avait de la neige jusqu'aux genoux, quelque cent mètres plus bas, la fumée s'échappait de la demeure de Podlesnik, là-bas se réunissait l'état-major qui allait décider de leur sort.

Vers midi, on entendit chanter dans la demeure. Ils avaient mangé, ensuite ils avaient somméillé près de la maison et plaisanté, quand les ventres sont pleins, les cœurs sont contents, ils rirent, puis ce fut le moment de l'heure politique, ils chantèrent.

*Avec les armes, avec notre main droite
Apportons le tonnerre à l'ennemi
Pour écrire dans le sang la justice
Que réclame notre terre* 14.

Au bout d'un moment les voix se turent, ils se reposaient. Dans le grenier, ils étaient accroupis. Valentin s'endormit un instant. Il fut réveillé par une forte pression de la main, Polde le serrait convulsivement au coude. Quand il ouvrit les yeux, il vit que les hommes étaient pendus aux lucarnes.

– Ils viennent, chuchota quelqu'un.

Il se mit vivement sur pied et, au milieu des corps, se fraya un chemin jusqu'à la trappe, empoigna le fer froid du croisillon. Par un chemin rebattu, au milieu des derniers rayons du soleil qui déclinait au-dessus de la montagne, un groupe de silhouettes sombres traversait la plaine enneigée, Borben, Vasja, et trois autres avec des mitrailleuses, tous de l'état-major, les membres de l'état-major ont tous des mitrailleuses, parmi eux il y avait une femme, deux hommes apportèrent une table et les trois autres les chaises. Qu'est-ce qui se passe ?

Un tribunal. Un tribunal militaire, un tribunal d'exception.

Ils entrèrent dans le moulin. À travers la porte ouverte, ils pouvaient entendre des ordres sonores, des piétinements sur le plancher, le déplacement d'objets en bois, il y eut du vacarme, quelque chose tomba par terre, quelqu'un jeta une caisse par la porte.

– Ils font le ménage, dit le soldat de Rommel, ce meunier ne tient pas bien sa maison.

Personne ne rit.

Un jeune partisan, un papier à la main, arriva du moulin et parla avec leur garde. La porte s'ouvrit et le garde cria :

– Fljas, Jurkovič, on y va.

Les deux jeunes paysans des Slovenske gorice se regardèrent. Ils prirent leur sac à dos, où peut aller un partisan sans sa musette, l'un avait un havresac allemand, un Tornister, le soldat allemand non plus ne se déplace pas sans son Tornister, Jurkovič l'avait emporté dans le Pohorje où il avait fui pendant sa permission, il avait pris avec lui ce sac à dos militaire, des jumelles et un compas. Il avait eu un fusil ici, mais maintenant il était sans fusil, il n'aurait plus besoin non plus de son Tornister ni de ses jumelles.

– Laisse, dit le garde, tu vas revenir.

Ils reposèrent leur sac à dos et le suivirent.

Ces deux-là ne revinrent pas.

La demeure de Podlesnik se fondait dans les ombres longues des arbres qui tombaient sur le plateau. La nuit était proche.

Un silence lourd régnait dans le grenier. Chacun regardait devant soi. Au bout d'un moment, un gars de la Deuxième Section qui avait une grande partie du visage couverte de poils clairs en broussailles se leva et alla tambouriner à la porte.

– Putain, j'ai envie de pisser, dit le blondinet à la barbe claire.

– Eh bien pisse, dit le garde.

Le gars murmura quelque chose comme excusez-moi, il se tourna vers le mur et d'un jet bruisant vida sa vessie.

– Je ne me suis pas rasé depuis trois jours, dit-il soulagé, au moins j'ai pissé.

Ça puait l'urine. Ce qui ne gênait personne, car ils puaien tous la peur. Valentin connaissait sa puanteur, celle de la tinette dans laquelle ils pissaient là-bas dans un coin. La puanteur de la sueur humaine. Celle de l'homme décomposé par la peur. Dans les prisons de Maribor, ça sentait la peur. Quand ils commencent à déverrouiller les cellules et appellent les noms. De ceux qui ne reviendront pas.

La peur fracasse la carapace du monde, la voûte céleste de la sécurité, tous les anges se débandent, la peur déferle dans la pièce, elle avance au milieu du corps, elle s'assoit au sommet de l'estomac, elle s'incruste dans le cœur. Et lorsqu'ils appelaient un nom, la peur creusait un trou dans le cœur et la tête.

Je suis arrivé d'une cellule, se dit-il, j'en suis revenu et sorti et je suis ici comme un galérien en fuite. D'ici aussi je sortirai.

Il faisait encore jour quand un bruit se fit entendre dans le moulin, quelque chose de lourd était tombé, comme un sac de farine ou un corps d'homme. L'instant suivant, on entendit un cri. Et encore un. Et simultanément, des cris entrecoupés, Valentin n'avait plus de doute : c'était Borben. Et celui qui criait de douleur, c'était Flajs. Ou Jurkovič. Peut-être les deux.

Polde qui se trouvait près du guichet lui fit signe de s'approcher. Valentin s'accrocha des deux mains aux croisillons de fer. En bas, près de la demeure de Podlesnik, les combattants se rassemblaient, certains sautaient du fenil et jetaient un coup d'œil vers le moulin. Quelqu'un agitait les bras, en colère.

– Ils vont se révolter, chuchota Polde, ils ne supporteront pas ça.

La porte du moulin s'ouvrit et une silhouette en culotte de cheval, une mitrailleuse dans les mains, courut à travers le terrain plat en direction du groupe. Polde et Valentin entendirent des paroles indistinctes, des ordres vifs puis les combattants se dispersèrent lentement. L'homme en culotte de cheval, debout devant eux, les jambes écartées, attendit jusqu'à ce que le dernier, de mauvaise grâce, partît quelque part derrière la maison. Ensuite il se dirigea lentement

vers le moulin. À mi-chemin il s'arrêta. Derrière le fenil, on chantait.

– Les gars chantent, chuchota Polde.

C'est vrai ils chantaient, c'était par défi, allez-vous nous interdire de chanter ? C'est plus par tristesse que par défi qu'à la nuit tombante, sous les derniers rayons du soleil couchant qui teintait d'une douce lueur rougeâtre la plaine enneigée, ils chantèrent, un chant populaire, *les nuages sont rouges, est-ce qu'ils veulent dire quelque chose ?* Un vieux chant populaire de l'époque autrichienne quand les Autrichiens parlant slovène et allemand se battaient tous ensemble contre les Prussiens, contre les Italiens, *que tous ces jeunes hommes aillent donc à la guerre.* La gorge de Valentin se serra. Maintenant ils se prennent au collet, les Autrichiens parlant slovène et allemand, le sang gargouille dans leur gosier, mais les Slovènes entre eux aussi, et Borben le tient à la gorge, Borben est serbe, mais Vasja, pourquoi Vasja ne comprend-il pas, vont-ils vraiment se tuer entre eux dans le maquis ? *Déjà le Slovène détruit le Slovène, son frère* 15. Il aurait dû écouter Pintarič, il serait parti dans une ferme des Gorice, maintenant il éplucherait du maïs dans une grange et il boirait du vin, là-bas ils ont du bon vin. Ou de l'eau, quelqu'un va-t-il au moins apporter de l'eau dans cette cave ? Il était assoiffé, il ne sentait pas la faim, il avait l'impression que les larmes s'accumulaient derrière ses yeux. Il avala sa salive et des deux mains saisit le croisillon à la fenêtre.

Le type de l'état-major en culotte de cheval était debout dans la neige au milieu du plateau, on aurait dit qu'il allait foncer vers le lieu où il venait de mettre de l'ordre. Mais visiblement, il se ravisa, il fit un signe de la main, qu'ils chantent s'ils en ont envie, et il repartit vers le moulin. Valentin lâcha le croisillon et s'assit sous la trappe. Il écouta la chanson, qu'ils chantèrent jusqu'à la fin, ensuite pendant un court moment le silence régna, du moulin non plus on n'entendait plus rien. Mais bientôt des pas lourds résonnèrent de nouveau devant la porte.

La lueur rouge du coucher de soleil filtra par la porte quand le garde cria :

– Et maintenant toi, Rommel.

Le soldat de Rommel resta assis sans bouger.

Le garde était calme.

– Ne fais pas le con, tu fais toujours le con, dans l'armée allemande, tu faisais le con aussi ? Maintenant c'est la fin des conneries. Je vais te montrer.

– Je ne suis pas Rommel, regimba-t-il. Appelle-moi par mon nom.

Le garde retira le fusil de son épaule.

Le soldat de Rommel se leva, hésitant.

– Cette andouille serait capable de tirer, pesta-t-il, mais il passa quand même devant lui et sortit.

Il revint au coucher du soleil. Dans la pénombre, ils virent qu'il

pressait un morceau de tissu sur son visage, peut-être un morceau déchiré de sa chemise autrefois blanche, maintenant rougie de sang.

– Il m’a pété deux dents de devant, zozota-t-il, la bouche en sang. Où est-ce que je vais trouver un dentiste maintenant ? Ou je devrais porter une prothèse ? Putain de sa mère, je suis rentré entier d’Afrique alors qu’un camion de munitions a explosé devant moi. Je ne voulais pas aller en Russie, je ne voulais pas sauter là-bas. J’arrive chez les nôtres et c’est eux qui me foutent sur la gueule. Ils cassent les dents de devant à un bonhomme qui vient se battre pour la liberté.

Rommel avait l’air sincèrement étonné, jamais il n’aurait pensé qu’on pût le prendre pour un espion, lui un espion, je vous demande pardon, et quoi encore ?

– Un infiltré de la Gestapo, dit le blond.

– Un infiltré, oui, un loqueteux.

Il réfléchit pendant un moment à ce que tout ça signifie, pourquoi a-t-il soudain des dents cassées ? Ensuite, il dit plus bas :

– Faites attention, il y en a un qui a une bûche dans les mains. Le moustachu. Il a demandé à Borben s’il devait m’attacher des poids aux couilles. Quelque chose dans le genre. Ça c’est inhumain. Je me plaindrai. Dans l’armée allemande, on peut toujours se plaindre, même pour la nourriture. Ici certains mangent de la viande et nous, on a des pommes de terre. Et alors, des poids aux couilles.

Ils souhaitent tous que Rommel se tût. Mais lui n’en finissait pas de parler, il se plaindrait à l’état-major général. On aurait pu en rire si ça n’avait été terrifiant.

Puis ce fut le tour de Polde.

Une heure plus tard, le garde vint chercher Valentin. Dehors, c’était la pleine lune, de petits cristaux étincelaient sur la neige. Les étoiles étaient très basses au-dessus des montagnes. Quand il arriva à la porte du moulin, il dut retourner ses poches et enlever ses brodequins. Pour l’empêcher de s’enfuir, car sans chaussures il était impossible de s’échapper dans la froide nuit d’hiver. Et aussi parce qu’il pourrait cacher quelque chose dedans. Mais que pourrait-on cacher dans ses chaussures ? Il saurait bientôt quoi.

20

En chaussettes, les chaussures à la main, il entra dans la grande pièce du moulin de Podlesnik. À l’intérieur, il y avait de la lumière, beaucoup de lumière, c’était très clair, il y avait des lampes à huile partout.

Un garde se tenait à la porte, une mitrailleuse à la main. Borben était assis à la table, à côté de lui, une femme partisan tournait des papiers. Elle enregistrerait les déclarations de Valentin. Elle avait l’air

fatiguée et découragée. Et aussi un peu déconcertée. Visiblement, elle ne faisait pas ça tous les jours. Peut-être, dans une vie précédente, avait-elle été commerçante ou comptable.

Vasja était debout près du mur, il regardait par la fenêtre la nuit de pleine lune.

Polde était assis sur un lit. Avec un mouchoir, il essuyait un filet de sang qui coulait sous les cheveux de ses tempes. Ils l'avaient battu. Polde regardait devant lui et secouait la tête comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait. Si lui ne comprend pas, comment Valentin pourrait-il comprendre ? Il ne voit même pas pourquoi Polde est assis sur un lit, c'est pourtant un moulin, il y a quelques meules de pierre contre le mur, des cuvettes, des baquets, un escalier en bois qui monte à une estrade, là il y a une trémie où Podlesnik versait le grain pour le moudre, ici il a des poulies, des pilons, un blutoir, un treuil qui est relié à la roue à aubes extérieure. Qui ne tourne pas, car depuis longtemps l'eau ne coule plus dans les goulottes en bois du chenal, l'eau coule dans le vide, on entend le clapotis du ruisseau, Polde tient sa tête en sang entre ses mains, Borben est assis à la table, c'est comme dans un rêve. Le moulin est silencieux, ici on ne moud pas. On interroge.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Borben. Il fit un signe des yeux vers un petit objet sur la table. Approche-toi, si tu ne vois pas.

Valentin avança vers la table, il y avait là une petite chaîne avec une breloque.

– Une médaille, dit Valentin.

– Quel genre de médaille ?

C'était une médaille de première communion.

– Une médaille de Marie, dit Valentin.

– Ah, de Marie ? Borben eut un rire bref. Quelle Marie ?

Valentin fit de gros yeux : quelles questions bêtes celui-là lui pose-t-il ? Vasja regardait vers la fenêtre, Polde fixait le sol en essuyant le sang sur son visage.

– La mère de Dieu, dit Valentin.

– C'est ça, Borben rit une nouvelle fois. De la mère de Dieu. Et maintenant dis-moi ce que ça signifie.

Valentin secoua la tête, c'est une médaille, qu'est-ce qu'une médaille peut bien signifier d'autre que ce qu'elle signifie, la mère de Jésus.

– Ça ne signifie rien, ça signifie qu'elle nous protège.

– De quoi ?

De quoi peut-elle nous protéger, se dit Valentin, peut-être d'un abruti comme toi, de tous les esprits méchants, maléfiques, du danger, de tout. Il garda le silence.

– Tu ne sais pas ? Regarde-moi dans les yeux.

Il le regarda dans les yeux.

– Pourquoi penses-tu qu'un vieux partisan, celui-là, qui est assis sur le lit, porte la médaille de la mère de Dieu ?

Valentin se tourna vers Polde. Il ne savait pas pourquoi Polde portait cette médaille.

– Où est la tienne ?

Il haussa les épaules. Où est donc la médaille qu'il a reçue pour sa communion ? Dans un tiroir, entre des billes et des crayons.

– Je ne l'ai pas.

– Tu ne l'as pas car tu l'as jetée dans la neige. Tu l'as jetée dans la neige ?

– Pourquoi l'aurais-je jetée dans la neige ?

– Tu sais bien pourquoi.

Vasja se détourna de la fenêtre.

– Tine, dit-il, si tu as une médaille, dis-le. Ça n'a pas de sens de nier. Polde a dit que toi aussi tu en avais une.

Valentin se tourna vers Polde, l'air interrogateur.

– Je ne vois pas pourquoi il dirait ça.

Borben se leva et renversa sa chaise qui résonna sur le plancher, le garde à la porte leva nerveusement sa mitrailleuse.

– Tu sais sacrément bien pourquoi tu portes la mère de Dieu !

Borben avança vers lui et lui cria au visage, il sentait la goutte, ses yeux larmoyaient.

– Parce que tu es de la Gestapo, mère de ton Dieu, un type de la Gestapo et un garde bleu. Et les médailles sont un signe de reconnaissance entre vous. On sait tout, tout est clair. On fera un procès-verbal. On notera que vous êtes des infiltrés, vous tous qu'on a arrêtés, ce Polde a déjà avoué, au moment opportun, vous auriez frappé l'état-major. On est tombés deux fois dans des embuscades. Garde bleue, Gestapo, traîtres au peuple slovène.

Valentin se sentit mal, quelque chose comme un vertige. Que dire à cet homme qui crie ces phrases confuses ? À ces salauds de la Gestapo là-bas, il savait ce qu'il devait dire, des mensonges, il leur avait menti, eux n'avaient pas réussi à prouver quoi que ce soit. Mais que dire ici, aux siens, à Vasja, à ce fou, qu'est-ce que Polde avait avoué ?

Il jeta un coup d'œil à Vasja.

– Mais n'ai-je pas fait mes preuves, Vasja ?

– Quelles preuves, qu'as-tu prouvé, lui bafouilla Borben au visage.

– Si tu as descendu un Boche, tu n'as encore rien prouvé. On connaît ça : il faut prouver, gagner la confiance. Et ensuite frapper l'état-major. Avec une grenade hein ?

Valentin secoua la tête, il avait le vertige, avec quelle grenade, qui, qu'est-ce que c'est tout ça ? Il s'appuya au bord de la table. Il ferma les yeux et, pendant un instant minuscule, le visage de Pintarič jaillit dans son paysage intérieur. Ne monte pas, disait Pintarič, dans le Pohorje,

ils sont devenus fous.

Borben soupira. Soudain il était tout à fait calme.

– Qu'on mette celui-là dans la cave, dit-il en montrant Valentin, qu'on lui donne quelques heures pour réfléchir, pendant ce temps-là, on va noter tout ce que va dire celui qui est assis ici.

Il s'avança vers Polde. Le type aux manches retroussées prit son bâton.

– On y va ?

Polde acquiesça.

21

Dans le grenier, la nuit on entendit des cris qui venaient du moulin, puis des bruits de pas dans le bois, quelqu'un hurla, tiens-le.

Un coup de feu éclata.

Ensuite le silence revint. En bas aussi, à la propriété, tout était calme. Valentin s'endormit, enroulé dans son manteau.

Au milieu de la nuit, il entendit des murmures dans la pénombre. Et reconnut les deux voix chuchotantes. C'était Rommel et le gars aux cheveux blonds.

Rommel : les gardes bleus, c'est quoi ?

Le gars aux cheveux blonds : les gardes bleus se battent pour le roi et la Yougoslavie.

– Bon sang, en montant ici, je pensais que moi aussi j'allais me battre pour la Yougoslavie.

– Tu ne comprends pas. Les gardes bleus, ce sont des tchetniks. Les tchetniks collaborent avec les Allemands.

– Moi aussi j'ai collaboré avec les Allemands. Comment faire autrement quand on est un soldat allemand. Ils m'ont mobilisé, entraîné et envoyé en Afrique, j'ai vu un camion exploser, plein de munitions, j'étais au train des équipages.

– Moi, Borben m'a dit que j'étais un garde blanc.

– Qu'est-ce que c'est ça encore ?

– Un garde blanc, c'est la même chose qu'un garde bleu, sauf qu'il est plus pour l'Église et pour la Slovénie.

– Et alors un partisan est un garde rouge ?

– Bêta, un garde rouge est un Russe, de l'Armée rouge. Un partisan est un combattant pour la liberté du peuple.

– Mais les communistes chez nous sont rouges, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors on est aux couleurs de notre drapeau : blanc, bleu, rouge.

– Rommel, tu es un idiot. Ils vont te fusiller si tu racontes des craques pareilles.

– De toute façon, ils vont le faire. Pour Borben, on est tous des gars

de la Gestapo qui veulent abattre l'état-major et prendre la brigade. Pour qu'elle soit bleue.

– Ou bien blanche.

– Quel diable m'a poussé à monter ! Les Allemands m'auraient fusillé comme déserteur. Maintenant, ce sont les nôtres qui vont me fusiller comme Allemand, c'est-à-dire comme garde bleu.

Ils emmenèrent de nouveau Rommel.

À travers la lucarne, la lune éclairait le grenier, les trois qui restaient, Valentin et deux mobilisés qu'il ne connaissait pas, tremblaient de froid et se regardaient, effrayés.

22

Un silence glacial régnait dans le moulin. Quand il entra, dans la lumière jaune, vacillante, il aperçut Borben. Il n'y avait plus de greffière, et le commissaire Vasja n'était plus là non plus. Borben était assis à la table, il soutenait sa tête d'une main, de l'autre, il griffonnait quelque chose d'un air las sur le papier devant lui. Sur le lit gisait un homme, la partie supérieure de son corps et sa tête étaient cachées par une couverture, en bas, ses pieds dans des chaussettes trouées dépassaient, à son pantalon de cheminot, Valentin sut immédiatement que c'était Rommel.

– Tu veux le voir, dit Borben à voix basse sans lever les yeux.

Valentin secoua la tête.

– Il est mort, dit Borben.

La grande pièce était vide, ils étaient tous partis, le silence était resté. Il lui sembla entendre la pointe du crayon sur le papier, elle se déplaçait en virages insensés, comme si la main dessinait quelque chose qu'elle ne maîtrisait pas vraiment.

– C'est toi qui pourrais être allongé là.

Borben leva les yeux et s'allongea presque sur sa chaise, il étendit ses pieds bottés loin en avant.

– Leur signe de reconnaissance est une médaille, dit Borben. Bonne mère, dit-il en riant, celui-là a avoué.

Où est Polde ? se dit Valentin, lui, il avait une médaille

– Toi, tu n'en avais pas. C'est bien ça ?

Il le regarda dans les yeux. Valentin secoua la tête.

– Nous savons que tu n'en avais pas. Mais Polde en avait une.

– Que lui est-il arrivé ? dit brusquement Valentin.

Borben secoua la tête d'un air incrédule :

– Non mais, tu sais que ce n'est pas toi qui poses les questions ici.

Valentin aperçut une machine à moudre sur l'estrade, derrière Borben, il sentit un curieux vide dans sa tête, le moulin, le blutoir, les bobines, la poulie, là-bas c'était la salle pour moudre le blé ou un

autre grain, le grain qu'on moud dans le Pohorje, pourquoi ont-ils tué Rommel, ils l'ont battu à mort, on n'a entendu aucun coup de feu.

– Assieds-toi, dit Borben.

Où doit-il s'asseoir ? Il jeta un coup d'œil autour de lui. Sur le lit à côté du cadavre ? Du mur, il tira une caisse et il s'assit.

– Plus près.

Il tira la caisse vers la table.

Borben prit une bouteille de goutte sur la table, d'un claquement sec, il ôta le bouchon du goulot et but un petit coup. Il poussa la bouteille vers Valentin.

– Tu en veux ?

Valentin secoua la tête.

– Vas-y. C'est fini.

D'une main tremblante, Valentin prit la bouteille, Borben le regardait fixement. Il but une gorgée, c'était une goutte forte, elle brûlait la gorge et la poitrine, il se mit à tousser.

– Tu ne tiens pas l'alcool, la boisson n'est pas pour toi. Tu le sais, non ?

Valentin acquiesça : il sait cela. Ça l'a déjà plongé une fois dans le malheur.

– Je suis fatigué, dit Borben et de nouveau il prit la bouteille. Mais maintenant c'est fini. On a clarifié la situation. Et nettoyé la brigade.

Il but au goulot.

– C'est comme ce moulin, dit-il. En ce moment il ne fonctionne pas, c'est l'hiver. Mais quand il fonctionne, alors il faut sacrément faire attention. Podlesnik me l'a dit. Si quelque chose se met dans le mécanisme du moulin, tout se casse. Tu comprends ?

Il n'attendit pas la réponse de Valentin.

– Tout se casse, tout tombe en ruine. Nous devons veiller à ce que ça ne nous arrive pas. Maintenant on a pratiquement remis en état la brigade... À vrai dire pas encore complètement. Demain matin... il regarda sa montre... ce matin, ce sera fini.

Ça signifiait qu'il était plus de minuit, Valentin avait perdu la notion du temps.

– Les combattants dorment, dit Borben, et ils peuvent dormir tranquilles car on les a mis à l'abri. Celui-là a tout avoué ici. Ça ne t'intéresse pas, ce qu'il a avoué ? Mais ce n'est pas la peine, demain matin tu l'entendras, devant toute la brigade. Ce n'est pas facile, ils nous harcèlent de tous côtés, ils envoient parmi nous ces... il fit un geste vers le lit... Mais on est vigilants et on a toujours une longueur d'avance... Il faut réfléchir, car eux réfléchissent, on doit s'adapter à leur logique, tu comprends ?

Valentin avait l'impression que Borben était ivre. Ivre et mortellement dangereux. De nouveau il poussa la bouteille de l'autre

côté de la table.

– Je ne boirai plus, dit Valentin.

– Allez, vas-y.

– Je ne peux pas.

– Tu ne veux pas boire avec moi ? À Mislinja, tu étais saoul comme une vache et ils t'ont pris. Et maintenant tu ne veux pas boire avec l'homme qui va te renvoyer dans ta section.

Le sang battit sous les tempes de Valentin. Qu'est-ce qu'il me joue celui-là ? Il se dit qu'ils étaient seuls tous les deux si on ne comptait pas le défunt Rommel, ils étaient seuls dans cette salle. Le garde était resté dehors. Il allait pousser la table sur lui et l'attraper au collet avant que l'homme ivre n'atteigne son pistolet.

– On pensait que tu étais de la Gestapo, philosopha Borben. Mais non. On a eu l'information que tu n'en es pas. Tu as de la chance. Quelquefois on se trompe nous aussi. Je regrette quand on se trompe. Maintenant ils montent, ils sont tous de notre côté, alors que nous, hiver après hiver, on a pissé le sang. Eux ne monteront pas. Et les infiltrés non plus n'arriveront pas à l'état-major avec des grenades et je ne sais quoi encore ! Ils seront couchés comme celui-là. On continuera de nettoyer. Nos roues tournent, la meule à grain broie. Et s'il n'en reste que dix, ceux-là seront les vrais.

Valentin ne comprenait pas. C'était trop.

– Tu es libre, tu es redevenu un des nôtres, dit Borben en se levant.

Il s'accrocha à la table. Il était vraiment fatigué. Et ivre aussi.

– Viens que je te serre dans mes bras.

Valentin se leva. Borben saisit la bouteille et repoussa la table. Les papiers voletèrent sur le sol.

– Viens ici.

Valentin avança vers lui. Borben le prit dans ses bras. Il le serra fortement comme un homme qui depuis longtemps cherche une proximité physique. Par-dessus son épaule, Valentin vit le corps allongé sur le lit, caché par une couverture. Ensuite Borben le lâcha, il recula d'un pas, il chancela un peu et se rassit. Valentin lui prit la bouteille des mains et siffla vite quelques gorgées brûlantes. Borben se mit à rire, il fut saisi d'un rire terrible.

– Voilà, oui, et ensuite il dit seulement ce qu'il voulait dire, mais il ne pouvait pas s'empêcher de rire nerveusement, voilà, oui. À condition que tu ne te saoules pas encore une fois.

Et quand, en compagnie de la sentinelle, il s'enfonça dans la neige en direction de la demeure de l'autre côté du plateau pour retrouver son sac à dos et un fusil, le rire de Borben dans le moulin vide continua de résonner au milieu du chuchotis du ruisseau.

La toiture du moulin frissonna comme si l'eau voulait actionner les roues prises dans les glaces.

Dans le bois quelques détonations éclatèrent. On fusillait les deux mobilisés.

S'il le pouvait, il retournerait en arrière. Dans sa maison, loin tout en bas, d'où il regardait le grand massif vert, blanc l'hiver, qui l'avait toujours attiré. Il connaissait les ruisseaux qui dansaient sur les pierres, il connaissait les hêtres, les sapins qui l'été embaumaient comme nulle part ailleurs. Avec les scouts, il avait installé des tentes sur le Glazuta, ils buvaient du lait chaud, ils chantaient, grattaient de la guitare. Un soir, il s'était allongé dans la prairie avec une fille, elle s'appelait Irena, et ils avaient regardé le ciel, l'immensité là-haut l'avait touché, le scintillement des étoiles, l'infini. Après ces camps, pendant tout l'automne et longtemps en hiver, il avait gardé en mémoire cette émotion, dans son lit il se couvrait la tête, il fermait les yeux et le souvenir de la clairière du Pohorje revenait. Leurs mains étaient étroitement entrelacées, il sentait sa chaleur et la douce moiteur sur leurs paumes. Même l'herbe dans laquelle ils étaient allongés était un peu humide, elle était couverte de la chaude rosée du soir. Il y avait aussi l'humidité de la mousse sous les sapins où se trouvaient leurs tentes, c'est de là qu'un soir, ils s'éclipsèrent jusqu'à la prairie pour regarder les étoiles. Leurs lèvres se touchèrent, leur cœur se mit à battre plus vite, à peine aurait-on pu appeler ce contact un baiser, pourtant c'était à ce contact de leurs lèvres qu'il avait appréhendé le monde dans lequel il arrivait, il était un enfant qui pour la première fois percevait l'étendue et l'immensité du monde dans lequel sa vie pénétrait. Sous lui il y avait la terre herbeuse, en haut la voûte du ciel sombre piquée de clignotants. Oh, s'il pouvait, il réintégrerait ce temps-là, il rentrerait chez lui, il mettrait sa tête sous la couverture, il n'entendrait plus les voix de la cuisine où parlent son père et sa mère et aussi quelqu'un en visite, un oncle ou un voisin, il se retrouverait dans cette clairière au cœur de ce souvenir enivrant, chaud, insondable. Il l'accompagnait encore dans ses rêves et marchait à ses côtés dans le monde, ce souvenir de la terre et des étoiles et de la fille allongée près de lui qui, tout comme lui, s'émerveillait de l'immensité du monde, du battement de leur cœur, de tout ce qui était la vie grande et unique dans laquelle ils étaient entrés et qu'ils devraient traverser.

Il entendit du remue-ménage, comme si quelqu'un donnait des coups contre le mur, une chaîne cliqueta, piétinement de nombreux pieds. Il ouvrit les yeux. Immédiatement il voulut se mettre debout, saisir son sac à dos et son fusil, bondir quelque part, tirer, fuir. L'instant d'après, il se rendit compte qu'il y avait une étable en bas,

des restes de foin étaient dispersés autour de lui, des tas de bâtons et d'outils, un râteau, des faux, des faucilles, étaient rangés le long des murs. À travers la lucarne au-dessus de sa tête, une étoile palpitait. Il était couché par terre au-dessus de l'étable, en bas le bétail bougeait comme dérangé par quelque chose. Peut-être des rats filaient-ils sous les pattes des vaches, leurs sabots trépignaient et leur grand corps heurtait l'enclos en bois. Il se couvrit de son manteau et essaya de se replonger dans son rêve – où il y avait quelque chose de beau, où il allait d'abord chez lui et d'où il partait vers une clairière du Pohorje, il aurait voulu revenir dans ce souvenir agréablement confus, mais il ne pouvait pas, il ne pouvait plus. Maintenant ce souvenir grâce auquel il s'est tant de fois plongé dans des rêves qui n'étaient que son prolongement ne veut plus revenir, c'est vrai que ce souvenir n'existe plus que dans ses rêves, quelque part dans les racines de ses rêves, car là où il est maintenant, il ne reste de cette clairière et de cette nuit que les étoiles, une seule qui palpite à travers la lucarne. Tout autour c'est la nuit froide de l'hiver. Et comme dans d'autres rêves, cauchemardesques, un homme avec une bouteille de goutte devant lui. Dans la grande salle vide du moulin de Podlesnik, il est assis à une table, un cadavre gît sur le lit, la partie supérieure de son corps cachée par une couverture, en bas ses pieds dans des pantalons de cheminot sont tournés vers l'extérieur. Et ses chaussettes trouées.

Là où il est maintenant, il ne peut voyager dans ses souvenirs. Il ne peut se retourner et repartir en arrière. Ses souvenirs doivent disparaître. Celui auquel il vient de s'abandonner l'a surpris dans son sommeil, il n'a pas pu l'éviter. Mais il aurait dû, car s'il ne s'abstient pas de se souvenir, il ne survivra pas. Encerclé par la mort qui est partout et qui se sent comme chez elle dans le moulin, il ne peut se laisser emporter par les bons moments d'autrefois, pas seulement parce que ces moments n'existent plus, qu'il n'est pas possible de les faire revenir, pas seulement pour ça. Les instants d'emportement qui un peu plus tôt l'ont assailli, non préparé et faible dans son sommeil ou plutôt dans son demi-sommeil, peuvent en un clin d'œil se transformer en désir de fuite. Le désir de rentrer chez lui avait été si fort que ce bref souvenir d'enfance l'avait complètement habité pendant un moment. Ça signifie qu'il est en lui, ça signifie qu'il ne sera pas capable de tenir, qu'il ne sait pas vivre avec la mort. Avec l'assassinat. Il a tué. C'est une idée qu'il a de la peine à aborder, il préférerait dire qu'il a fusillé des ennemis de sa patrie. Quand il avait reçu l'accolade tremblante, alcoolisée de Borben, et qu'il avait entendu son rire près du corps étendu sur le lit, il avait su que c'était un assassinat. Chez Miklavc, il avait tué, il avait commis un assassinat. Celui qui ne peut pas vivre avec ça, celui que les souvenirs et la nostalgie de la maison rendent fou, celui-là ne peut pas supporter

l'épreuve de la mort, il fuira, il désertera, il passera pour un lâche, un vaurien, un traître, auprès de ses camarades avec qui il a partagé le bon et le mauvais. On fusille les traîtres et c'est bien, c'est juste.

24

Ce matin-là en arrivant du moulin, Vasja lui dit :

– Ta bonne amie, c'est elle qui t'a sauvé.

– Je sais. Avec l'aide de son père.

– Pas de la prison allemande, elle t'a sauvé du moulin. On a reçu une information selon laquelle ils l'ont envoyée dans un camp, à Dachau, ou quelque chose comme ça.

Une sueur froide envahit Valentin : Elle est vivante ?

Vasja se tut quelques instants pour le ménager. À un homme à qui on annonce une pareille nouvelle, il faut laisser le temps que ça lui rentre dans le crâne.

– Comment moi je pourrais le savoir ? dit-il. Elle est probablement vivante, mais si elle est dans un camp, alors elle ne collabore pas avec l'occupant, ça, ça ne fait pas un pli.

Il lui offrit une cigarette, ils allumèrent, Vasja envoya une grosse bouffée dans l'air froid de l'hiver.

– C'est agréable quand la fumée s'accroche à nos poumons par cet air frais, dit-il comme s'il voulait mettre Valentin de bonne humeur car il avait encore quelque chose à lui dire.

Ensuite, il poursuivit.

– En tout cas, il nous a fallu du temps pour convaincre Borben. Aucun des soldats allemands interrogés ne t'a chargé, ils ne te connaissaient même pas, ils étaient tous nouveaux. Mais il y avait Polde. Il portait une médaille et il a avoué que tu en avais une aussi, un signe de reconnaissance. N'importe qui avouerait s'il était pris en main par Borben et les siens. Je savais que tu n'en avais pas. Ils ont arrêté Sonja. Mais disons que ça aurait pu être une ruse disons d'expédier en apparence ta copine en camp et de l'envoyer en réalité à Vienne par exemple. On a déjà eu ce genre de cas.

Il inspira profondément la fumée de sa cigarette qui, dans l'air frais de montagne, s'accrochait si agréablement à ses poumons.

– Il y a encore eu un argument qui a finalement convaincu Borben. Je suis désolé de devoir te le dire, quelqu'un doit le faire. Et c'est mieux que ce soit moi.

De nouveau, il se tut un moment. Le regard de Valentin perçait la tête de Vasja : qu'est-ce qu'il y a dedans, qu'est-ce qu'il sait ? Qu'est-ce qui peut encore arriver, est-ce que tout n'est pas déjà arrivé, tout le mal possible dans un temps aussi court. Parle donc.

– Ils ont aussi envoyé ton père en Allemagne. Au travail obligatoire.

Valentin s'assit sur le banc devant la demeure de Podlesnik. À travers la brume, il vit les combattants qui se préparaient pour la réunion du matin. Quelqu'un remontait en vitesse une mitrailleuse, on entendit un claquement métallique et des jurons car il ne réussissait pas à remettre en place la culasse qu'il venait d'huiler. Valentin avait l'impression d'entendre de loin les explications de Vasja, comme s'il s'adressait à lui du moulin, de l'autre côté du plateau.

– Borben t'aurait presque sûrement passé par les armes. Ou par le couteau ou la pioche si les Boches avaient été à proximité et qu'on n'aurait pas pu tirer. Il était convaincu, comme pour tous les autres, que vous étiez un groupe de diversion. Mais hier soir, Minka a apporté de Podvelka l'information de Maribor. Puisqu'ils ont envoyé tous les tiens dans un camp, alors tu ne peux pas être un infiltré de la Gestapo.

Ils ont emmené Sonja, ils ont emmené Sonja, dans un camp, la chose se répétait dans la tête de Valentin. Pas même en rêve, pas même en rêve, il n'avait pensé à quelque chose de ce genre. Et son père au travail obligatoire en Allemagne. Parce que son fils s'était enfui, s'était lâchement enfui alors qu'il avait promis d'être au moins loyal envers l'État allemand, au moins loyal, bien sûr, ils s'attendaient aussi à ce qu'il collaborât. Mais il n'avait pas été loyal et n'avait pas collaboré. C'est pourquoi ils avaient expédié sa bonne amie dans un camp, dans lequel on ne sait pas, et son père au travail forcé, on ne sait où, quelque part au Tyrol ou en Bavière ou dans les marécages de Prusse.

– Tu ne dois pas te sentir coupable, dit Vasja, tu ne pouvais rien faire d'autre.

Mais il se sentait coupable, d'abord parce qu'ils l'avaient attrapé ivre, ensuite parce qu'il avait promis d'être loyal, enfin parce qu'il s'était enfui de la ville et qu'il avait laissé Sonja seule, ses parents seuls, et que maintenant on les avait déportés on ne sait où.

Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ?

25

Dans la prairie enneigée devant la demeure de Podlesnik, la brigade était en rangs sous le soleil du matin. Les commandants de section inspectaient les armes et les chaussures. Valentin avait récupéré sa carabine allemande, il s'était enveloppé dans son manteau, transi de fatigue, il avait aussi un peu mal à la tête à cause de la goutte qu'il avait bue au moment de l'accolade. Ses yeux rougis par une nuit sans sommeil clignotaient devant l'éclat du soleil et de la neige blanche, il jeta un coup d'œil sur les longues rangées, son regard fatigué cherchait Polde.

Les mains croisées sur les fesses, Borben, le chef du renseignement,

marchait devant la brigade en rangs. Il avait l'air tout à fait en forme, la nuit passée n'avait pas de prise sur lui, la goutte non plus. Il s'arrêtait devant des combattants isolés et discutait amicalement avec eux. Il avait presque l'air d'un homme qui effectuait un travail important et utile. Et qui était prêt à continuer.

Le commandant de la brigade cria : Re-pos !

Avant qu'il ne donne les instructions pour l'expédition, le commissaire Vasja allait parler.

Le commissaire Vasja s'adressa aux combattants d'une voix claire. Il dit que des événements désagréables s'étaient produits dans la brigade. Il comprend que certains soient mécontents, mais ils sont mécontents seulement parce qu'ils ne savent pas ce qui se passe. Ce qui se passe, disons ce qui s'est passé, ne doit pas nous inciter au découragement. Nous sommes au combat et le découragement est dangereux, il affaiblit notre solidarité. Le chef du renseignement a la parole.

Borben lança sa mitrailleuse sur son épaule et tira une feuille de papier de la poche de poitrine de son uniforme. Il lut la sentence du tribunal militaire d'exception. Un groupe d'infiltrés allemands avait été découvert. Ils étaient venus dans l'unité avec l'intention de la briser ou de la livrer par trahison à l'armée d'occupation. Il énuméra les noms. Flajs et Jurkovič, Valentin se souvenait d'eux, le soir un garde les avait appelés dans la grange, Flajs et Jurkovič avaient été fusillés. Le partisan connu sous le nom de Rommel avait aussi été liquidé.

Un murmure parcourut les rangs des partisans. Rommel était un blagueur populaire, ils le regretteraient, est-il possible que lui aussi fût un traître ? C'est possible, oui, c'est toujours possible.

Ils ne l'ont pas fusillé, se dit Valentin, le moustachu l'a probablement trop frappé avec le manche de hache.

– Jusqu'à présent, on n'a pas été assez vigilants, s'écria Borben. Un des traîtres a réussi à s'enfuir. Cela ne se reproduira plus. Dorénavant ce sera différent. Mais soyez sans crainte, camarade, une de nos balles le trouvera lui aussi.

Polde, se dit Valentin, où est Polde, ils ne l'ont pas fusillé, il n'était pas dans le moulin, il n'est pas revenu dans la grange.

– Pour que ce qui s'est passé soit tout à fait clair pour tout le monde, dit Borben. Ceux d'entre vous qui ont manifesté leur mécontentement cette nuit doivent savoir que nos interrogatoires ont protégé vos vies. Un groupe de diversion s'était infiltré parmi nous, qui avait pour mission de frapper l'état-major au bon moment et de s'emparer de l'unité. Ils avaient leur système de chiffage. On les a démasqués. Trois ont été liquidés, un est en fuite. On est encerclés par des unités ennemies, les traîtres ont commencé à organiser une garde

blanche et une garde bleue. Pendant l'interrogatoire, ils ont tous avoué leurs liens et leur mission. Notre armée continue le combat jusqu'à la victoire finale. La bête féroce qu'est notre occupant est blessée et dangereuse. Avec ses dernières forces, elle mord et cogne autour d'elle. Mais nous, on les vaincra. L'heure de la victoire arrive et l'heure de la vengeance. Mort au fascisme.

- Liberté au peuple, murmurèrent les combattants.
- Plus fort ! hurla Borben.
- Liberté au peuple, ce fut un grondement.
- Troisième peloton de la Deuxième Section en patrouille, cria le commandant. Manœuvre. Direction Rogla.

26

Il avait une étoile au-dessus de lui, elle brillait par la lucarne de l'étable. La réalité s'était concentrée dans la montagne, elle était devenue puissante, sombre et indistincte. Il ne doit pas entrer dans ses souvenirs, il n'y a rien là, il n'y a pas de souvenirs, il n'y a pas Sonja, il n'y a ni son père ni sa mère, ni son frère non plus, ses camarades morts gisent sous la terre recouverte de mousse, Lojzek, l'œil traversé par une balle, et les autres, beaucoup d'autres qu'il connaissait, mains et tête arrachées par des obus de mortier, ventres déchirés, Rommel, le blagueur, est étendu sur un lit sous une couverture, il n'ose pas regarder sa tête, que verrait-il s'il soulevait le drap mortuaire ? Rien qu'il n'ait déjà vu, du sang, des joues lacérées, il a déjà vu tout ça, des crânes brisés sur le tronc raboteux des sapins, la douleur et les pleurs, le rire de l'interrogateur fou, il a déjà tout vu. Autrefois il était quelqu'un d'autre, il y a longtemps, un homme dans la ville en bas, un homme qui marchait dans les rues, s'asseyait au café et dans une salle de cours de la faculté, maintenant il est une sorte de bête sauvage qui n'a pas de mémoire, donc qui ne souffre plus. Il a entendu quelques coups de feu, il n'a même pas bronché. On a encore abattu deux mobilisés allemands, des traîtres, des gardes bleus ou quelque chose comme ça. D'une balle dans la nuque. Ou dans le cœur, qu'importe. Ça ne l'atteint plus au cœur, maintenant il est un animal qui doit survivre. Un vieil animal, il a tellement vieilli pendant cette période, on arrive si vite à l'âge mûr. Il y a encore quelques mois il était jeune, maintenant non seulement il est adulte, mais il est un homme qui a déjà tout enduré, le combat et la fuite, la torture et le silence, qui a tué. Il a abattu un paysan dans l'entrée de sa maison. Celui qui a traversé ces épreuves, qui a bondi d'une grange encerclée pour sauver sa peau, qui a abattu un paysan dans sa maison, celui qui était allongé, grelottant, près d'un tronc de sapin et qui tirait sur des hommes en uniforme qui descendaient en courant ou montaient en

rampant pour le tuer et exhiber son corps sur la place devant l'église aux gens effrayés, celui qui a vécu dans la peur et le courage, qui a entendu le rire dans le moulin, le rire près du cadavre sur le lit, cet homme-là a vieilli ; ils sont arrivés ici jeunes et décidés, ils ont vieilli, ils ne sont restés déterminés que pour survivre, pour être à tout moment sur leurs gardes afin de survivre et c'est aussi pour ça qu'ils tuent. Des années se sont accumulées dans cette courte période, de nombreux instants se sont étirés en heures et les heures en jours, il est devenu un vieil animal aguerri, son corps est toujours agile, de plus en plus même, son instinct fonctionne plus vite que sa pensée, sa marche est animale et souple, son instinct est bestial, il a bondi d'une grange, il a fui, il a tiré, il avait des griffes, il avait des dents, tachées de sang.

Partout autour de lui il y avait une gueule qui voulait l'agripper, elle en avait agrippé beaucoup, elle les avait déchirés, lui-même sentait qu'il était une partie de cette gueule, ses griffes vont déchirer, sa gueule allait happen avec ses dents pointues.

Alors qu'ils étaient allongés en embuscade, il aperçut un lapin qui accourut sur la route et qui s'assit. En bas les camions vrombirent, le lapin dressa les oreilles. Il resta assis là, prêt à bondir à tout moment ; quand le premier camion apparut au virage derrière les arbres, il sauta tranquillement dans un buisson de framboisiers au bord de la route et se perdit dans le grand bois. Voilà ce que je suis, se dit-il, Valentin, un animal dans les bois, qui fuit et se cache. Et en même temps je suis un loup, j'attrape et je tue, il regarda le chauffeur en uniforme, de plus en plus proche et de plus en plus grand, la partie supérieure de son corps était perchée sur le siège, son corps dansait sur le siège, la route était inégale, pleine de trous et de flaques, ses yeux étaient attentifs, Valentin voyait ses yeux, un officier était assis à ses côtés, il regardait devant lui, peut-être avait-il une carte dépliée sur les genoux, les yeux du conducteur étaient attentifs, ils voyaient chaque trou de la route mais ils ne voyaient pas, ils ne pressentaient pas ce qu'il y avait au-dessus de la route, la mort attendait au-dessus de la route ; l'homme ne pressent rien, comme le lapin un peu plus tôt, il regarde devant lui pour maintenir sur la route le camion plein de soldats assis à l'arrière sous une bâche, le fusil entre les jambes, il transporte un chargement précieux de vies humaines, il les ballote aussi d'un côté et de l'autre, peut-être qu'ils plaisantent, peut-être qu'ils ont peur et se taisent, peut-être qu'ils pensent à leur bonne amie, aux copains d'un village de Bavière avec qui ils buvaient une bière le dimanche après la messe, peut-être qu'ils ont peur parce qu'ils roulent dans un pays inconnu, sur une montagne inconnue, comme ont peur ceux qui sont allongés en embuscade entre les arbres. Ça claqua, une balle atterrit sur la vitre avant, ma balle, se dit Valentin, j'ai fait mouche, le chauffeur s'affaissa sur son siège, les balles clappèrent sur la bâche et la déchirèrent, ça

claqua de tous les côtés, la mitrailleuse crépita, le camion entra dans le buisson de framboisiers où le lapin avait disparu un peu plus tôt, il se pencha et versa presque, une roue tournait dans le vide, quelques hommes sautèrent du camion, immédiatement criblés de balles, ils se relevèrent sous les arbres et, sous les tirs, descendirent vers la route, ils allaient abattre les derniers qui s'échappaient du camion, ils abattaient aussi les blessés, ils avaient tué le chauffeur qui se traînait hors de sa cabine, son sang avait giclé de sa carotide sur la paroi latérale du camion, on appelle ça une action réussie, une victoire.

27

Ils gagnaient. Ils n'étaient pas vraiment habitués à ça. Après avoir détruit le camion de soldats allemands et ramassé les armes des morts puis s'être vite retirés vers le sommet, ils s'attendaient à une poursuite sauvage. Mais cette fois, les chasseurs ne s'élancèrent pas derrière le gibier. Au sommet de la montagne, entre les sapins, le gibier observait ses poursuivants qui ramassaient leurs morts en bas. Ils les chargèrent et toute la colonne retourna dans la vallée. Une victoire, c'était incroyable. Ils avaient l'intention de venir chez nous, en visite, dit Vasja en riant, ils n'ont pas été bien accueillis.

Après cette attaque, les derniers doutes de Borben sur Valentin s'évanouirent. Le rapport sur la déroute d'une colonne de combat motorisée allemande à Podgorje arriva par estafette à l'état-major général, à l'autre bout de la Slovénie, dix-sept soldats ennemis tués, un officier, un fusil-mitrailleur saisi, un MG 42 appelé la scie d'Hitler, un pistolet Walther, deux Schmeisser, dix fusils à répétition, deux cartes.

Ce n'était pas tout à fait ça, mais est-ce qu'en histoire c'était toujours exactement comme on l'annonçait à l'état-major général ? Il n'y avait peut-être pas eu dix-sept tués, quelques-uns avaient réussi à s'enfuir. Ils n'avaient détruit qu'un camion, les autres étaient restés bloqués dans le grand virage au-dessus du village. Là, les soldats avaient sauté des camions sur le bord de la route et étaient partis dans la montagne mais lentement, lentement, ce qui était inhabituel pour des Allemands, comme si la volonté de se battre leur faisait défaut. Ensuite ils avaient amené un deuxième véhicule jusqu'au camion en équilibre au bord de la route et y avaient chargé leurs morts. Ils avaient essayé de le faire reculer sur la route mais ils l'avaient fait basculer dans le ravin et il était resté sur le dos, pattes en l'air comme un doryphore, ses roues tournant dans le vide. Dans le rapport, on parlait d'une grande victoire de l'armée des partisans, et c'était bien sûr une victoire. Ils ne s'étaient plus enfuis ni cachés dans les ravins ou les fenils, une autre époque commençait. Dans le rapport, on citait spécialement le partisan Tine qui, au premier tir, avait touché le

conducteur du camion et avait ainsi permis la poursuite heureuse de l'action. Il ne l'avait pas eu du premier coup, il l'avait peut-être blessé, et quelqu'un l'avait abattu alors qu'il se traînait hors de sa cabine. Mais dans le rapport, il était écrit qu'il l'avait eu du premier coup et qu'ensuite il avait aussi participé à l'assaut contre la colonne motorisée ennemie. Tous les combattants avaient fait montre d'un grand héroïsme, le partisan Tine s'était particulièrement distingué.

Au bout d'une semaine, une dépêche contenant félicitations et éloges arriva de l'état-major général. Qu'on fasse descendre immédiatement le combattant dont le nom de partisan est Tine, on a besoin des meilleurs pour l'école des officiers.

28

En même temps que sa photo flottant au fil de la Save, le souvenir brûlant qu'il avait d'elle semblait s'éloigner aussi.

Quand, à la lumière de sa lampe de poche sous la toile de tente ou à la lueur du clair de lune dans le fenil ou dans une cabane de paysan où il dormait, il sortait de son portefeuille la photo où on la voyait, où on les voyait, à l'époque d'un lointain printemps, c'était pour tenter de s'endormir avec justement la scène qui avait suscité le cri du photographe de rue : un couple heureux. De tout ce qui leur était arrivé, il ne voulait conserver que ce qui était sur cette photo, rien d'autre, et partir avec elle dans des rêves heureux. Mais lorsqu'il s'endormait lui revenaient en mémoire l'image de l'allée pluvieuse lors de leur dernier adieu et la question douloureuse, brûlante : que s'est-il passé ? Pourquoi ce type de la police, ce Mischkolnig, avait-il dit dans le bureau qu'il pouvait la remercier pour sa libération ? Qu'avait-elle fait, que s'était-il passé ? Et quand il était revenu dans le maquis, Vasja aussi avait laissé entendre brutalement qu'il s'était passé quelque chose qui n'aurait jamais dû se passer. Même pour lui sauver la vie ? Et si ça s'était réellement passé, pourquoi alors l'avaient-ils envoyé dans un camp ? Est-ce que ce même Vasja n'avait pas dit que c'était ce qui l'avait sauvé aux yeux de Borben ? Il aurait pu être fusillé à la lisière du bois. Ou achevé avec une bûche. Ou une pioche. Ils ont emmené Sonja, ils ont emmené son père. Où sont-ils, qu'est-ce qui leur arrive ? À cause de lui, pour qu'il puisse vivre et s'enfuir et tirer et tuer un paysan inconnu en présence de sa femme, bute la vieille, bute la vieille. Quand il prenait cette photo dans ses mains et s'endormait, de rêveur heureux dans son premier somme, il se changeait toujours en un animal traqué, quelqu'un regardait par la fenêtre de la pièce où il était, il bondissait sur ses pieds, il était dans une cellule, il ouvrait la porte et courait dans les couloirs, il s'enfonçait dans la végétation épaisse de la montagne, et on haletait

derrière lui, celui qui regardait par la fenêtre ou peut-être par la lucarne de la cellule le suivait, il n'était pas seul, il y avait toujours plus de poursuivants, il entendait leur essoufflement et ses propres gémissements dans son demi-sommeil, car il gémissait en dormant, et quand quelqu'un lui tapait sur l'épaule, c'était à côté de Polde qu'il se réveillait. Qu'est-ce que tu as ? chuchotait Polde, tu vas réveiller toute la section. Et alors qu'il regardait étonné autour de lui, Polde rigolait : tu as encore terrorisé les *vermans* dans la vallée. Et ils riaient tout bas. Même Polde n'est plus là. A-t-il été pris ? Par les nôtres ou par les Allemands ? Est-ce qu'il a réussi à se cacher, Valentin souhaitait que Polde eût réussi à se cacher.

C'était lorsqu'ils étaient encore tous du gibier poursuivi dans les vastes forêts du Pohorje.

Maintenant, c'était différent, maintenant il dormait dans un lit, à l'école des officiers de Metlika, il avait reçu d'une expédition aérienne alliée un uniforme anglais et une mitrailleuse Thompson. Dans la salle de classe d'une ancienne école élémentaire où pendaient toujours aux murs des tableaux avec l'alphabet A = ÂNE, B = BANANE, il écoutait un combattant espagnol qui, la cigarette au coin des lèvres, leur expliquait la tactique de la guérilla : cogner aussi vite que l'éclair et se replier vite fait, c'est-à-dire s'enfuir. En groupes restreints, s'approcher du but, frapper en même temps. Placer des embuscades à des points stratégiques. La tactique militaire des Allemands dit ceci : *getrennt marschieren, vereint schlagen* 16. Ils rirent : comme s'ils ne savaient pas ça, frapper et s'enfuir, tous l'avaient déjà fait. Le soir, il s'asseyait dans une auberge où se rassemblaient les combattants de tous les coins de la Slovénie qui racontaient les histoires de leurs combats et de leurs victoires. Ils parlaient de la lutte contre la domobran 17, soudain les peurs issues de la tête de Borben devenaient réalité. Encore une armée slovène violente, dangereuse, équipée d'armes allemandes. Il n'avait pas connu ça dans le Pohorje : ici les types de la domobran, c'étaient des Slovènes, on les haïssait plus que les Allemands, la garde blanche, les proboches, les ennemis, les traîtres, tous à massacrer. Chez nous, se dit-il, c'étaient eux ou nous, nous le gibier contre eux les chasseurs, mais ici en Carniole blanche, c'était soudain tellement compliqué. Pour la première fois après le désastre de Mislinja, il but de nouveau, pas trop, il ne lui arriverait jamais plus quelque chose de ce genre. Ils chantèrent et au petit matin, ils rêvèrent de ce qu'ils feraient quand ce serait fini. Quelqu'un frappa sur la table et dit qu'après la guerre, la plus haute montagne qu'il escaladerait, ce serait sa femme. Quelqu'un d'autre, les larmes aux yeux, marmonna, au petit matin : Si on chasse la racaille de l'occupation, toi tu seras mienne et moi je serai tout à toi.

Le souvenir de Sonja pâlisait. L'eau avait emporté sa photo.

Une nuit, en route pour la Carniole blanche, alors qu'ils traversaient la Save sur une barque et qu'ils accostaient presque sur l'autre rive, la chaîne s'était coincée entre les racines d'un arbre qui traînait dans l'eau, la barque s'était dangereusement inclinée, elle avait pris l'eau et s'était retournée. Les trois partisans et le passeur qui les transportait s'étaient retrouvés dans la rivière impétueuse jusqu'à la ceinture, ils s'étaient accrochés aux branches et s'étaient tirés l'un l'autre sur la berge. Le fusil de l'un des voyageurs nocturnes avait coulé et il avait tenté de le repêcher en jurant. Mais l'eau l'avait attiré et plaqué contre le tronc d'un arbre couché, et si les trois autres ne l'avaient pas traîné de toutes leurs forces dans les buissons, lui aussi serait parti derrière son fusil. Quand Valentin s'était retrouvé dans l'eau jusqu'à la ceinture, il avait eu le temps de voir son sac à dos charrié par le courant tourbillonner, s'arrêter un instant dans un remous, puis être entraîné vers le milieu de la rivière avant de disparaître dans l'obscurité. La rivière sombre avait emporté le sac à dos contenant le cahier dans lequel il avait glissé la photo de Sonja, elle avait flotté sur la Save, elle flotterait sur le Danube, elle finirait dans la mer Noire, toutes nos rivières se jettent dans la mer Noire. Peut-être qu'avant elle aura dérivé quelque part sur les galets, quelqu'un viendra qui, en fouillant dans le sac à dos, trouvera le cahier et la photo collée entre ses pages mouillées. Il prendra dans le sac le compas, la gourde, les vingt cartouches et le pull-over, les seules choses utiles. Le sac à dos aussi, il l'emportera, il est beau, en toile solide, avec des bretelles en cuir. Il le fera sécher chez lui et un jour, quand la guerre sera finie, il lui sera sans doute bien utile pour aller en excursion en montagne. Le caleçon, les chaussettes sales et le cahier mouillé, il les jettera à l'eau.

29

Bien sûr, il pensait encore à elle, mais l'époque où, couple heureux, ils marchaient dans les rues au printemps, était soudain si lointaine qu'il ne la voyait plus qu'à travers un voile, tout était loin et tellement différent, elle était une femme d'un autre monde, presque imaginaire, mêlé à l'écho lointain des mots, des vers qu'ils s'étaient écrits, des citations qui restaient seules, en suspens dans l'air d'un autre temps, au-dessus des cîmes des sapins du Pohorje sous lesquels résonnaient les ordres, éclataient les coups de feu, les chocs, les cris, le chuchotis de l'eau, l'accolade sinistre de Borben derrière le moulin. Finalement, tout avait été recouvert par les brumes.

Le matin, les brumes blanches s'étendaient sur les vertes montagnes de Carniole blanche qu'il observait en compagnie de l'infirmière Katjuša, la fille aux cheveux noirs du Primorje.

À Metlika, elle suivait une formation sanitaire, il l'avait vue sur

scène, lors d'un meeting, elle chantait en espagnol *Dime dónde vas Morena*. Ensuite il la rencontra plusieurs fois devant l'école, lui aussi participait à la formation sanitaire dans ce bâtiment, un midi il lui dit, Dis, où vas-tu, brunette. Elle sourit, tu n'es pas le premier qui me dit ça, il y a toujours quelqu'un pour me le dire depuis que je chante ça. Je peux aussi t'appeler Morena. Tu peux m'appeler Katjuša, dit-elle. Elle s'appelait en réalité Jadranka, elle était d'Opčine au-dessus de Trieste. Katjuša était son nom de partisan, tu chantes bien, Katjuša, dit-il. Je sais, dit-elle, on m'a donné ce nom à cause d'une chanson russe que j'interprétais. À l'époque je ne savais pas encore *Où vas-tu brunette*, je chantais Katjuša, si alors j'avais chanté brunette, on m'appellerait maintenant Morena. Elle rit, elle riait bien, elle chantait encore mieux. Dis-moi Morena, de quoi parle cette chanson, je ne sais pas l'espagnol. On lui demande où vas-tu brunette, raconta-t-elle, et elle dit qu'elle va à Oviedo rendre visite à un copain pacifiste, elle va le voir en prison où les canailles fascistes l'ont emprisonné, en espagnol ça rime bien, dit-elle : *pacifista – canalla fascista*.

Valentin connaissait de meilleures rimes, mais Katjuša avait une voix sonore et quand elle chantait, toutes les rimes résonnaient comme les orgues du ciel, pacifiste – fasciste aussi. Même quand elle ne chantait pas, quand elle embrassait seulement, ce qui arriva bientôt, à peine quelques jours plus tard, les amours en ces temps étaient fougueuses et rapides, rapides car brèves. Personne ne savait où on l'enverrait la semaine, le mois ou même le jour suivant, personne ne savait non plus si sa jeunesse, à lui ou à elle, finirait, si elle reviendrait un jour dans sa ville d'Opčine au-dessus de Trieste, là où, quand elle était encore Jadranka, elle s'asseyait parfois près de l'obélisque pour regarder la vaste mer, ni si lui se promènerait encore un jour dans les rues de Maribor ou s'il s'assiérait au séminaire de la section de géodésie de la faculté de Ljubljana. Personne ne pensait à la mort mais elle était proche, tous la connaissaient, tous l'avaient déjà vue de près, Valentin dans le Pohorje, Katjuša à l'hôpital des partisans dans les forêts du Primorje, elle avait vu des blessures mortelles et elle avait vu des yeux où la vie s'éteignait, des yeux implorants qui voulaient vivre mais qu'elle n'avait pas pu aider. Le soir quand les filles étaient sorties et qu'ils restaient seuls, ils se déshabillaient et s'aimaient fébrilement dans la maison de paysans où logeaient les participants à la formation sanitaire, l'après-midi sur les pentes boisées où ils étaient piqués par les fourmis et ils riaient, le matin dans la cuisine vide où Katjuša préparait le déjeuner quand elle était de service. Et Valentin ensuite retournait en vitesse à son école où l'attendaient ses élèves avec leur cigarette allumée : tu n'étais pas là, alors on en a rallumé une.

Valentin enseignait la cartographie et l'orientation sur le terrain à l'école des officiers. Quand le directeur de l'école avait découvert que le courageux combattant qu'on lui avait envoyé du Pohorje était ingénieur, et pas n'importe quel ingénieur, mais un assistant en géodésie à l'université de Ljubljana, il s'était montré enthousiaste :

– Bon sang, pourquoi tu ne m'as pas dit ça tout de suite ? Tu leur expliqueras ce qu'est un azimuth. Et il leur avait expliqué ce qu'était un azimuth, c'est-à-dire l'angle entre le nord et la direction qu'on cherche. Il leur avait expliqué ce qu'est le contre-azimut du côté ouest, ce que sont les courbes de niveau, comment on mesure l'altitude du sommet où on veut aller ou sur lequel on veut tirer au lance-mines.

Il suivit le cours des officiers, grâce à ses connaissances spécialisées, il sauta le grade de sous-lieutenant et devint lieutenant. Il fut accepté au Parti communiste.

– Tu t'es distingué au cours, avait dit le directeur de l'école.

Il avait la moustache jaune à force de fumer. Valentin aussi fumait maintenant. Il lui dit qu'il s'était distingué au combat, il se distinguait aussi au cours, il serait un bon officier. C'est pourquoi il devait lui annoncer quelque chose d'important, c'était un honneur pour lui d'annoncer ça à Valentin. Il poussa son paquet de cigarettes de l'autre côté la table. Valentin en alluma une.

– Tu sais bien, avait dit le directeur à travers sa moustache jaune et un nuage de fumée, que, comment dire ça, les azimuths et les lance-mines ne sont pas notre seul combat.

Valentin acquiesça, il savait ça.

– La fin de la guerre est proche et on va prendre le pouvoir.

Ça aussi, c'était clair pour lui.

– Et alors on devra compter les uns sur les autres. Personne ne peut rester à l'extérieur. Certains le peuvent, mais un officier, sûrement pas. Tu comprends ?

Ça aussi il comprenait, tout notre combat dépend du fait que nous comptons les uns sur les autres.

– La domobran veut aussi prendre le pouvoir. Ils attendent les Anglais.

Maintenant c'était clair aussi pour Valentin que depuis longtemps il ne s'agissait plus de nous et d'eux, nous contre les Allemands, c'était aussi Slovènes contre Slovènes, partisans contre domobran, communistes contre... qui ? Les traîtres. En Carniole blanche, tout le monde parlait de la garde blanche. Pourquoi blanche ? Parce qu'en Russie, la garde blanche était contre la rouge. On leur en avait parlé dans le Pohorje, mais de là-bas, tout semblait différent et loin. Maintenant c'était ici, tout près. Nous ou eux, les Allemands vont

partir, mais nous et eux, on sera toujours ici. Et seuls les uns prendront le pouvoir, il va sans dire que nous, on occupera toutes les positions, on occupera la ville.

– On a tout vérifié à ton propos, dit le directeur à moustache jaune, tu es un bon combattant. Quand ils t'ont pris, tu as bien tenu le coup. Tu t'es distingué au combat, à l'école tu as été parfait, camarade lieutenant. On t'acceptera au Parti communiste.

Valentin dit qu'il n'en savait pas assez sur le communisme.

– Mais tu sais que les communistes sont les combattants les plus dévoués et les plus courageux.

Il dit qu'il savait que le commissaire Vasja était de ce genre-là. Mais, se dit-il, si les communistes sont comme Borben, alors je préfère ne pas leur ressembler. Il regarda par la fenêtre ouverte derrière la tête moustachue enveloppée dans son nuage de fumée. Les montagnes vertes éclairées par le soleil. Là-bas quelque part dans le Nord, il y a un moulin dans la neige, quelqu'un est allongé sur un lit à l'intérieur, la tête cachée par une couverture qui laisse voir ses pieds dans des chaussettes trouées.

– Je ne suis qu'un géodésien, dit-il.

Sous la moustache jaune, la bouche se fendit en sourire.

– Camarade lieutenant, est-ce que tu te fous de moi ?

C'était un sourire dangereux.

– Tu sais bien qui dirige notre combat ?

Valentin savait qui dirigeait notre combat. Tito est le commandant suprême, en Slovaquie, c'est Krištof 18, Staline dirige le tout, à Stalingrad il a taillé en pièces l'armée allemande et maintenant les Russes sont en Allemagne. On est tous pour les Russes, comme disait une amusante chanson qu'on chantait dans les meetings, on est tous pour les Russes et les alliés et celui qui est pour la Prusse se fera baiser. Katjuša aussi est pour les Russes, c'est aussi pourquoi elle porte ce nom, elle aussi est déjà presque communiste, membre de la SKOJ, la jeunesse communiste. Elle lui a montré le programme des femmes dans la section liberté : nous avons collecté 200 paires de chaussettes et trouvé du tissu pour faire 200 titovkas ; lectures de littérature de l'OF dans 200 villages, deux fois par semaine ; on collectera 2 000 livres pour nos bibliothèques ; on recueillera 250 déclarations sur le travail criminel des traîtres à la nation. Pourquoi pas 200 ? lui demanda-t-il, elle fut offensée, il ne fallait pas se moquer, dit-elle sérieusement. Et Polde ? Lui aussi était pour les Russes et les alliés, même s'il portait une médaille. Valentin avait la même, il l'avait eue pour sa communion, maintenant elle était dans une boîte dans son appartement à Studenci.

– C'est nous les communistes qui le dirigeons, dit le sourire dangereux.

Ils se turent quelques instants.

– Tu as réfléchi ?

Valentin dit qu'il n'y avait pas à réfléchir, c'était un grand honneur.

– C'est ça, dit le directeur, on n'accepte que les meilleurs.

31

Quand il s'assit le matin devant la maison avec Katjuša, les brumes blanches s'étendaient sur les vertes montagnes de Carniole blanche. Les brumes, les brumes se lèvent au-dessus de la rivière. On aurait dit le plus paisible des matins, comme il y en a ici chaque printemps, avec la rosée sur les prairies et la douce lumière du soleil à l'horizon, silencieux comme toujours, depuis la naissance du monde. Elle avait les larmes aux yeux, on renvoyait Tine dans le Pohorje, dans le secteur le plus dangereux. Des combats décisifs approchaient, dans le Nord, les colonnes d'occupants qui se retiraient vers l'Allemagne s'accumulaient. Le lieutenant Valentin Gorjan commandera une nouvelle unité de combat dans les régions qu'il connaît. Katjuša est fière de lui, de son nouvel uniforme, des galons dorés sur ses manches, de sa mitrailleuse, du meilleur élément de l'école des officiers. Elle est fière mais elle a peur aussi, elle ne veut pas qu'il lui arrive quelque chose maintenant que tout va finir, en ce printemps il faut tenir, encore ce printemps.

– Tu feras bien attention à toi, dit Katjuša, promets-moi que tu feras attention à toi.

– Oui, je ferai attention, quand ce sera fini je viendrai te chercher. Si tu ne m'attends pas, j'irai te chercher à Trieste ou là où tu seras.

Les brumes se lèvent lentement, le paysage vert se dépouille de leur emprise. Voile du souvenir. Dans quelques jours, quand il marchera en colonne vers le nord, ce matin-là aussi sera dans les voiles brumeuses du souvenir. Comme tout ce qu'il a vécu. Le temps où il marchait avec Sonja dans la rue Alexandre, à Maribor, est si loin qu'il voit à peine jusque-là.

Sur les rivières les brumes se sont levées, chantait-elle tout bas. C'est de cette chanson russe que vient mon nom, dit-elle, de Katjuša. *Les pommiers et les poiriers sont en fleurs, sur les rivières les brumes se sont levées, Katjuša s'en allait sur la berge, sur la berge haute, escarpée.*

Ils sont assis tous les deux sur un talus, en bas il y a le gouffre sombre de la mémoire de Valentin, enfermée dans le temps lointain, dans des brumes lointaines. Régions du nord d'où il vient, ville où il va retourner, où il retourne toujours.

C'était le printemps, le début d'avril quarante-cinq. Les pommiers et les poiriers n'étaient pas encore en fleurs, en avril, ce sont les bouleaux qui fleurissent, ils poussent partout en Carniole blanche, ils

fleurissent dans les brumes au-dessus de la rivière, *le bouleau blanc verse des larmes, aux gens il apporte la joie, la santé.*

32

Quand Valentin Gorjan revint dans le Pohorje au printemps quarante-cinq, il apprit ce qui était arrivé à Borben.

– Tu te souviens de Voranc ? lui demanda Vasja. Le patron au pied du mont Uršlja.

– Celui qui disait *Bog daj* 19 en guise de bonjour ?

– C'est ça.

Valentin se souvenait de Voranc, il ne connaissait pas tous les paysans chez qui ils trouvaient le gîte et le couvert, chez qui ils faisaient sécher leurs vêtements et leurs chaussures mouillés, mais il se souvenait de Voranc. Chez lui, par une nuit d'été, ils avaient dansé avec les filles du pays, ils avaient bu de la goutte et du cidre, ils avaient mangé de la confiture de prunes fraîchement cuite, il s'en souvenait bien. Et cela parce que Lovro qu'on appelait familièrement Voranc avait un grand cœur et qu'il était toujours de bonne humeur. Quand ils arrivaient chez lui, ils le saluaient par un « mort au fascisme » et il répondait toujours *Bog daj*. Il lui avait expliqué qu'il devait répondre – « liberté au peuple », mais la fois suivante, il avait encore dit *Bog daj*. Bon alors, *Bog daj*, ils riaient, Voranc était futé, il savait plaisanter, il leur avait dit qu'ils devaient laisser dehors leur flingot s'ils voulaient entrer dans la maison. Ils ne les avaient pas laissés dehors, ils les gardaient avec eux même pour dormir. Quand ils lui avaient expliqué ce qui se passerait après la guerre, quand leur armée aurait gagné, il avait dit *Bog daj*, et moi je vais faire ma part pour qu'on n'ait pas faim. Ils n'étaient jamais sortis de chez lui en ayant faim ou soif.

– Borben l'a tué.

Ça n'avait rien d'extraordinaire. Encore une victime de l'homme dévoué à la révolution. Car à l'époque, en quarante-cinq, on ne parlait plus seulement de guerre de libération, mais de plus en plus fréquemment aussi de révolution. Borben était acquis à la révolution depuis le tout début – et à l'épuration dans les rangs des partisans. L'extraordinaire était que Borben avait été roué de coups de ceinture par le prêtre Lang. Celui qui était arrivé en Styrie avec la division. On parlait de révolution mais, dans les unités, on continuait d'avoir des prêtres.

Borben était venu chez Voranc, il l'avait sorti de son lit et tué. Il avait obligé sa femme mortellement désespérée et effrayée jusqu'à la moelle à lui céder. C'est-à-dire qu'il l'avait violée.

Quand Lang avait appris ça, il était allé directement voir Borben et

lui avait demandé si c'était vrai. Le chef des renseignements avait seulement souri et dit :

– Toi tu n'es qu'un curé romantique.

Lang avait alors défait sa ceinture et s'était mis à le battre. Borben avait été complètement surpris. Le fait que Lang fût un homme plus âgé l'avait peut-être retenu de le fusiller lui aussi, peut-être s'était-il souvenu d'un pope orthodoxe de son enfance, peut-être de son père. Il n'avait pas tué Lang. Il s'était mis à rire aux éclats. Plus Lang lui donnait des coups de ceinture comme un père à son fils qui a volé, plus Borben riait. Il ne s'était pas du tout défendu, il avait ri jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Lang était ensuite allé à l'état-major et avait dit ce qui s'était passé. Il avait dit que cet homme était ou un psychopathe ou un traître. Les membres de l'état-major avaient échangé un regard et s'étaient tus. Borben était intouchable.

C'est alors que Vasja se décida.

C'est au printemps quarante-cinq que Valentin apprit dans le Pohorje qu'on avait abattu Borben. Est-ce qu'il n'avait pas dit qu'une de nos balles trouverait Polde ? Elle ne l'avait pas trouvé, elle avait trouvé Borben. Vasja lui raconta qu'il l'avait liquidé en Carinthie, au pied du mont Uršlja, à la frontière autrichienne. Une unité s'était déplacée là-bas pour couper la route aux unités allemandes qui se repliaient des Balkans vers l'Autriche et l'Allemagne. Quand Vasja apprit par Lang ce qui s'était passé avec Voranc, il alla en personne à la ferme trouver sa femme, il la connaissait, ce n'était pas la première fois qu'il y allait. En silence, elle avait posé sur la table des verres et une bouteille de jus de pomme. Elle ne l'avait pas salué, qu'est-ce qu'il y a, Francka, elle s'appelait Francka, tu es muette ? Et où est Lovro ? Il savait où était Lovro, *vulgo* Voranc, probablement au cimetière le plus proche.

Un jour Lovro leur avait demandé de ne pas venir aussi souvent, les Allemands allaient mettre le feu à la maison. Depuis un an, les Allemands mettaient le feu à toutes les propriétés où s'arrêtaient les partisans, chez Smrekar, ils n'avaient pas seulement incendié la maison, ils avaient jeté toute la famille dans les flammes, la mère, le père et les deux enfants. Ils étaient enragés et désespérés, ils perdaient, ils se déchaînaient.

Borben aussi. Et il s'était esclaffé.

Francka n'était pas muette, elle était désespérée. Quand Vasja lui demanda où était Lovro, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle sortit de la maison et quand il la suivit, il la trouva assise sur un banc devant la maison. Il la prit par les épaules, elle se mit à sangloter, elle confirma ce qu'avait dit Lang : une nuit d'hiver, Borben avait tiré Lovro de son lit, il lui avait dit qu'il était un traître, mais ce n'était pas un traître, avec son foulard elle essuyait les larmes qui coulaient sur

son visage, non, il n'avait pas trahi. Il était allé dans la vallée et avait informé les gendarmes que les partisans étaient venus chez lui. Comme c'était convenu. Cet accord était en vigueur depuis le début : quand les partisans passaient la nuit chez lui, il devait descendre au poste de gendarmerie et le déclarer. Mais attendre quelques heures pour que les partisans soient assez loin. Pour que les Boches ne montent pas brûler la ferme ou ne les envoient pas en camp de concentration. C'est ce qu'ils faisaient, ils incendiaient et déportaient. Chez Smrekar, ils avaient aussi tué.

– On a nous-mêmes incendié des maisons en montagne pour que les Allemands ne puissent pas consolider leurs postes, dit Vasja, on en a brûlé deux. Mais Borben a pris le déplacement de Lovro dans la vallée pour une trahison.

– Et où étaient ses deux filles ?

– Chez sa sœur à elle à Slovenj Gradec.

Ils restèrent longtemps silencieux.

– C'est vraiment dingue, continua Vasja au bout d'un moment. Dieu veuille que ce ne soit pas vrai. Mais il a... Lovro était couché dans la cour devant sa maison, et ce type alors a... Je le hais, même maintenant qu'il est mort.

Vasja détestait Borben depuis longtemps. Mais il le craignait aussi. Depuis que, lors des interrogatoires sanglants dans le moulin de Podlesnik, le chef du renseignement avait réussi à faire avouer aux jeunes recrues, aux mobilisés allemands, qu'ils étaient des taupes de la Gestapo et depuis qu'il avait aussi obtenu qu'on les fusillât, le nuage du mal planait au-dessus de lui. Et derrière lui restaient les tombes des partisans liquidés, selon lui des espions et des traîtres. Tout le monde le craignait, pas seulement le commissaire Vasja, le commandant de la brigade en avait peur, les combattants le fuyaient ; autant que possible, ils évitaient de lui parler. Chaque mot mal prononcé était dangereux. Mais l'éviter était difficile, Borben était partout : il avait surpris un garde endormi et l'avait fait fusiller ; il avait lui-même fusillé un gars qui avait passé la nuit avec sa bonne amie dans une ferme près des rois mages, il avait presque battu à mort le père de la fille parce qu'il n'avait pas empêché – quoi ? pas de forniquer, Borben n'était absolument pas moraliste, les moralistes étaient pour lui des curés ridicules, c'était pire, c'était un idéaliste, il croyait que de pareilles infractions menaçaient la discipline de l'unité, que la possibilité de trahison s'élargissait de ce fait, que la grande et sainte cause de notre lutte, comme il aimait à le dire, était menacée.

– Il fallait l'arrêter, dit Vasja.

Il l'avait tué lui-même.

Il l'avait appelé dans une clairière dans une forêt de hêtres, non loin de la propriété de Voranc. Il lui avait demandé pourquoi il avait tué le

patron. On n'avait pas l'impression que Borben eût quoi que ce soit à expliquer. Il s'était mis à rire :

– Mais tu es une bonne femme douillette ou quoi ? C'était un traître.

Vasja savait depuis longtemps que la théorie de Borben à propos des médailles grâce auxquelles les taupes de la Gestapo communiquaient était une pure folie. Tous les jeunes paysans qui allaient à l'armée en avaient toujours porté. Le réseau de collaborateurs dans les fermes de montagne n'existait que dans la tête de Borben et dans la tête de ses exécutants, mais c'est pour ça que quelques paysans qui en réalité avaient toujours soutenu les partisans, avaient perdu la leur. Il n'avait jamais pu comprendre d'où le chef du renseignement et ses assistants avaient pris l'allégation selon laquelle les jeunes nouveaux laissaient des informations sur les mouvements de l'unité sur les divers papiers qu'ils utilisaient pour se torcher le cul. Ça aussi c'était une stupidité mais dans la tête de Borben, ça s'engrenait. Il fallait épurer l'unité quand bien même on resterait à dix. Bien sûr, ils avouaient tout, ils étaient battus comme des animaux, jusqu'à la mort pour Rommel. Qui n'aurait pas avoué ?

– Moi, dit Valentin.

– Tu as eu de la chance, dit Vasja. Et tu as eu Sonja.

C'est vrai qu'au début, les policiers avaient eu quelques succès avec les faux partisans, ceux qu'on appelait *Gegenbande*, les faux partisans, que les gens appelaient les loqueteux. La nuit, ils frappaient à la porte des fermes, demandaient à manger, parlaient de la lutte de libération et partaient. Le matin, une unité de police arrivait dans cette ferme, elle tuait, incendiait, ceux qui avaient de la chance, elle les emmenait et les envoyait dans les camps. Mais c'était il y a longtemps, maintenant la fin de la guerre s'approchait implacablement, et Borben devenait de plus en plus sauvage.

– Il fallait l'arrêter, dit Vasja.

Un peu tard, se dit Valentin, il aurait fallu l'arrêter au moulin de Podlesnik.

– D'une certaine façon je le regrette, dit Vasja, c'était un homme courageux.

Valentin savait qu'il était courageux, mais c'était plus fort que lui : il le détestait. Les combattants le haïssaient, les paysans le craignaient, mais personne n'aurait pu dire que ce n'était pas un valeureux combattant. Il était descendu à Maribor, dans la ville la plus surveillée et la plus truffée d'espions qu'on pût imaginer, il était arrivé chez sa copine, là il avait pris un bain et bien dormi, il avait déjeuné dans une auberge avec le secrétaire du comité régional. Et il était reparti tranquillement. À Glazuta, une nuit entière, il avait tenu en échec des excursionnistes qui fêtaient la nouvelle année. Et ils pensent quoi ? qu'ils vont venir en excursion sur notre terre et se saouler, ici on est

les maîtres. Il avait bondi dans le vestibule de la gendarmerie et avait jeté une grenade sur le central téléphonique. Avec une mitrailleuse, au-dessus de Vitanje, il avait tenu la position tout un après-midi dans la neige de sorte qu'on avait pu se replier. Un combattant, un fou. Peut-être qu'il n'aurait pas dû devenir chef du renseignement. Un communiste. Un idéaliste. Mais entre l'idéalisme et le sadisme, la voie est parfois étroite, estimait Vasja, le sadique est celui qui sait quel démon il a en lui.

– J'aurais dû l'arrêter et l'envoyer devant le tribunal d'exception. Mais je ne doute pas un instant qu'à la fin, c'est moi qu'on aurait jugé. Nos supérieurs avaient confiance en lui, à toutes nos plaintes ils répondaient qu'il agissait durement mais correctement. Je l'ai descendu moi-même, dans le bois de hêtres de chez Voranc. J'ai envoyé un message à l'état-major général, qu'il y avait eu un accident.

Borben pensait qu'il était né sous une bonne étoile, il le disait toujours. Mais ce n'était pas vrai. C'était Valentin qui était né sous une bonne étoile.

Vasja l'avait tué avec son parabellum. Quand dans cette clairière il lui demanda pourquoi il avait descendu Voranc, Borben se moqua de lui. Il ne lui semblait pas utile d'en parler. Il se retourna et descendit en direction de la maison. Vasja fit quelques pas derrière lui et l'appela, qu'il s'arrête pour qu'ils discutent. Borben ne se retourna même pas, il leva la main et dressa son index vers le ciel, je ne sais pas ce que ça voulait dire, que Dieu est au-dessus de nous ? Ou bien Staline ? Vasja eut l'impression que ça signifiait : Va te faire foutre. Il lui tira dans le dos. D'abord dans le dos, alors Borben tomba en tournant le haut de son corps, et il eut un regard étonné : qu'est-ce que ça signifie, Vasja ? Qu'est-ce que ça signifie, ça ne signifie rien, ça signifie que tu es mort. Il lui tira une autre balle dans la tête.

Du mont Ribniški, avec d'autres combattants, il surveillait un avion scintillant qui dans le soleil de l'après-midi faisait des tours au-dessus des grandes forêts. C'était après le déjeuner, ils s'étaient bourrés de viande et de haricots brûlants, ils étaient étendus sur l'herbe au milieu des premières fleurs de montagnes et ils se demandaient où l'avion allait déverser son chargement. Autrefois, quand apparaissait un dangereux oiseau métallique de reconnaissance, ils couraient au plus profond des buissons en entendant le bruit de l'avion. Un jour il volait si bas que, caché sous les sapins, il avait un instant aperçu le copilote qui se penchait par la fenêtre pour les observer, eux le gibier. L'automne était alors froid, ils étaient accroupis dans le goulet d'un torrent, la Lobnica, l'avion au-dessus d'eux était un signe de mauvais

augure, un oiseau de mort qui enverrait sur leur piste une sinistre foule de rabatteurs, de poursuivants beaucoup mieux armés qu'eux. Maintenant c'était différent, l'éclatant avion-cargo se mit à décrire des cercles quelque part au-dessus de Rogla, les combattants s'agitèrent, ils avaient aperçu un tas de paquets qui tombaient du ventre de l'avion, l'instant d'après ils se déployèrent, une grappe de parachutes blancs descendit lentement vers le sol, en oscillant dans le vent léger. Ils se levèrent et agitèrent les bras, un avion anglais, peut-être américain apportait des armes, des uniformes, des lance-mines, des appareils radio. Le temps était venu, où subitement ils avaient assez de tout, assez d'armes et d'uniformes, anglais, allemands, qu'ils avaient saisis dans les postes de *vermans* désertés aux environs de la montagne, subitement autour d'eux il y avait aussi plein de nouveaux visages, tous les jours arrivait un nouveau groupe de jeunes gars qui voulaient se joindre à eux, on les appelait les hannetons de mai, au cours du dernier printemps, juste avant la fin, ils se mirent à grouiller de partout. Borben aurait eu beaucoup de travail, se dit Valentin. Quel que soit le moment où il pensait à lui, maintenant allongé dans le bois de hêtres de Voranc avec une balle dans la tête, il se sentait mal en pensant à cet hiver, à l'accolade dans le moulin qu'il sentait encore. Bientôt ils seraient dans la vallée, il se sentait mal aussi en pensant à la ville qui l'attendait. Sonja ? Son père ?

Il dit à Vasja qu'il rechercherait Mischkolnig.

– Et qu'est-ce que tu feras ?

– Je ne sais pas. Je lui dirai que c'est une ordure. Ensuite je l'enverrai devant le tribunal d'exception.

Vasja dodelina de la tête.

– Il est probablement déjà loin, sur le front russe, ils les envoient tous là-bas. C'est-à-dire quelque part devant Berlin.

L'Armée rouge marchait sur Berlin, ses tanks dévalaient la plaine hongroise en direction de l'Autriche et de la Slovaquie, l'armée yougoslave arrivait des Balkans. L'avion allié qui déversait sa cargaison fit encore une fois un tour au-dessus des sommets et s'envola vers sa base en Italie. L'état-major général envoya une dépêche, ils devaient se préparer à des opérations décisives. À Trieste ! À Klagenfurt ! À Ljubljana et à Maribor !

Il accompagna Vasja qui, sur les places de village, devant des gens de plus en plus effrayés, fulminait sur l'effondrement du fascisme, sur la fuite des canailles brunes, sur la liberté qui arrivait en ce printemps comme un cheval hennissant. Il aimait particulièrement utiliser cette idée qu'il avait trouvée dans un poème de partisan, avec laquelle il terminait tous ses discours en claironnant : *en ce printemps, notre ferveur est limpide, la liberté arrive à nous comme un cheval sauvage, hennissant* 20. Quand il avait fini, les villageois avaient l'air moins

effrayés, ils applaudissaient. Mais ils cachaient une prudence séculaire derrière leur visage. Pendant ces années, ils avaient entendu beaucoup de discours et beaucoup de déclarations sur les victoires allemandes, c'est pourquoi ils restaient méfiants. Au meeting, ils avaient applaudi mais en partant ils s'étaient regardés : la victoire ? la liberté ?

Juste avant la fin, Matilda, comme on appelait Madame la Mort qui rôdait autour d'eux dans les bois, Matilda le renifla encore une fois. Matilda m'a reniflé, ça signifiait qu'elle était tout près, mortellement près, au point qu'on pouvait sentir sur son visage son haleine fétide d'outre-tombe. Elle reniflait aussi le soldat allemand qu'il avait dans son viseur.

34

En ces temps lointains de paix qu'il se rappelait à peine, il dormait si fermement qu'aucun bruit de la rue ou de l'usine avoisinante ne le réveillait. Les voix de ses proches, de sa mère qui, dans la cuisine, posait le café sur le feu ou de son père qui se rendait au travail le plongeaient, à peine éveillé, dans une douce, une paisible apesanteur. Souvent, même la sonnerie du réveil ne le faisait pas se lever. Maintenant c'était différent, quand dans son sommeil ou sa somnolence matinale, il entendait des voix, ça le réveillait, en un clin d'œil il était debout, en un clin d'œil, il prêtait l'oreille, et au même moment tous ses sens étaient aux aguets. Dans le maquis, une voix humaine, en particulier une voix qu'on ne connaît pas provoque toujours de l'inquiétude, parfois même de l'affolement. La voix qu'il entendait maintenant était rauque, presque grinçante.

Il ouvrit les yeux, vit le sommet des sapins, entre les branches, un rayon du chaud soleil matinal brillait sur son visage. Ils avaient marché toute la nuit, au matin ils s'étaient couchés à la lisière du bois et Valentin s'était endormi immédiatement. Maintenant il entendait des cris, une voix grinçante, pas très loin, ordonnait quelque chose. Valentin bondit sur ses pieds. À terre, chuchota quelqu'un à proximité, il aperçut Vasja, allongé près de sa mitrailleuse, qui appuya l'index sur la bouche et lui fit signe de s'allonger. Valentin se jeta à terre. Foutu garde, chuchota Vasja, où est ce maudit garde ? Il fit un geste vers le bas.

Là, au milieu de la clairière sur laquelle la brume du matin continuait de lambiner avant d'être dissipée par la chaleur du soleil, un officier en culotte de cheval faisait les cent pas, l'air de patauger dans une matière brumeuse blanche. Maintenant il l'entendait distinctement : *Verbreiten* 21 ! Il connaissait cet ordre, son cœur cogna un grand coup, il l'entendit tambouriner dans sa poitrine et ses tempes. En bas, des *vermans* en uniforme gris coururent de tous les

côtés, ils se dispersèrent comme une volée de moineaux dans la clairière brumeuse avant de se diriger vers la lisière du bois. *Antreten 22 !* cria alors un homme qui tenait un pistolet, *antreten !* Le bois sec craqua sous leurs bottes, les culasses firent un bruit métallique, il n'y eut plus aucune consigne, ils marchaient en montagne sans mot dire, seul le craquement des branches sèches trahissait leur progression. Il n'y eut plus le moindre cri, ils allaient passer la forêt au peigne fin, jusqu'au sommet. Comme un râteau, se dit Valentin, comme ces râteaux métalliques avec lesquels les femmes ramassent les myrtilles, quelles idées stupides, pourquoi pense-t-on à des choses aussi idiotes quand on a peur, quand on ne peut plus penser à rien d'autre, impossible de s'échapper, s'ils s'enfuient, ils seront traqués pendant trois jours dans ces immensités boisées, il faut rester tranquillement allongés, Vasja leur fait signe de préparer leurs armes pour tirer s'ils s'approchent, on fera feu sur eux, si on a de la chance, on l'emportera ou on les repoussera, si on n'en a pas, on battra en retraite, c'est-à-dire qu'on s'enfuira, à la fin on s'enfuira. Râteaux à travers les buissons de myrtilles, ils vont attraper tout ce qui se trouvera entre leurs dents métalliques. Ils tueront ce qu'ils n'écraseront pas, ils égrugeront nos chairs sur le granit du Pohorje, ils déchireront nos veines, ils briseront nos crânes, leurs balles traverseront nos foies, nos poumons. Et nous les leurs, et nous les leurs. Nos poumons, il entendit une respiration à mi-pente, essoufflement en montant, crissement du cuir dont ils étaient ceinturés. Proximité physique connue pendant laquelle, un moment, il est envahi par l'horreur de l'impuissance. Quiconque a senti, dans leurs cellules pendant leurs interrogatoires, l'impuissance de son corps, quiconque a senti sur lui le pouvoir et la suprématie d'un autre corps, sait que la proximité physique, la proximité physique contrainte est quelque chose qui peut complètement paralyser. C'est ainsi qu'encore une fois, il pourrait presque être mortellement paralysé, même au milieu des siens. À cause d'eux, de ceux du bas, qui sont le début du mal. Il tuera, s'ils s'approchent plus. Pour l'heure il n'est pas paralysé, il est tendu, son corps est tendu, ses tempes battent, il tirera, ce ne sera pas la première fois, mais pourquoi est-ce toujours comme si c'était la première fois ? Maintenant il est allongé près d'un tronc d'arbre, dans un abri qui lui donne de la force, près du grand bois derrière lui, qu'il connaît et où il peut se déplacer, il a son fusil en mains et, avant qu'ils ne l'attrapent, s'ils essaient de l'attraper, il tirera, il tuera. Prudemment il a ouvert la culasse, du doigt il a vérifié si la cartouche est bien positionnée dans le canon, il penche son visage sur le fusil, ça n'arrivera plus, ils m'ont pris ivre dans cette auberge, jamais plus ça ne se reproduira.

Quelque vingt mètres sous lui, il aperçut un homme en uniforme,

une mitrailleuse à la main, il regardait autour de lui, il avait l'air fatigué, il s'appuya contre un arbre. Valentin visa, Vasja fit non de la tête, non, pas encore. L'homme en bas porta sa gourde à la bouche et but avec avidité. Il n'avait pas l'air tout jeune, il retira sa casquette et de sa manche essuya la sueur de son visage, sur ses tempes il avait une mèche de cheveux gris. Voilà ce qu'ils nous envoient maintenant, les jeunes sont sur le front russe. Valentin le visa à la tempe, si tu fais encore un pas, le vieux, je te descends.

Quelques instants de silence, funèbre bien sûr, ce soldat allemand ne saura jamais qu'un seul pas l'a alors séparé de la mort, de la balle qui lui aurait fracassé la tempe, il ne le saura jamais car on entendit de nouveau la voix grinçante de l'officier en bas : *Abtreten ! Abtreten* signifie abandonner, partir, se retirer dans la clairière, l'homme contre l'arbre soupira, il remit son calot sur ses cheveux gris, là où la balle l'aurait atteint, il rectifia les courroies sur sa poitrine, là où les lourdes balles de la mitrailleuse de Vasja auraient déchiqueté sa peau et ses os, il but une nouvelle gorgée à sa gourde et descendit rapidement entre les arbres. Elle avait sifflé, la mort avait sifflé près de sa tête, peut-être aussi près de la mienne, encore une fois peut-être aussi près de la mienne, mais ils ne m'auront plus vivant, jamais plus, j'aurais tué ce vieil homme, et d'autres seraient venus, ils ne sont pas venus, ils se replient, Vasja sourit gaiement, la mort avait traversé le bois, elle était descendue dans la clairière où le soleil avait complètement chassé la brume, elle avait dévalé le versant de la montagne depuis son sommet, ils s'étaient rangés en colonne et étaient partis vers la vallée, la Drave coulait en bas, au loin son ruban argenté étincelait dans le soleil du matin. Ils vont vers Sveti Lovrenc.

35

Ils partirent en direction de Sveti Lovrenc et descendirent vers l'Autriche par la vallée de la Drave, ils continuèrent vers le nord où brûlait leur patrie, vers leurs villes en ruine, vers des maisons qui n'étaient plus les leurs.

Valentin était allongé entre les sapins. C'est fini, il savait que c'était fini. Ce n'était pas comme à Podgorje quand ils ramassaient leurs morts et portaient dans des camions grondants. On savait alors qu'ils pouvaient revenir n'importe quand et, en effet, ils revenaient toujours. Plus maintenant. Regarde, se dit-il, regarde encore une fois les nuages blancs poussés par le vent au-dessus des sapins du Pohorje. Ils s'en vont à toute allure vers la plaine Pannonienne, au-dessus de ce qui fut autrefois la mer Pannonienne. Regarde le vent agiter les cimes des arbres sous les nuages. Nulle part les sapins ne sentent aussi bon que dans le Pohorje. La mousse qu'il touche est humide et douce sous ses

maines, elle est verte. Tout embaume, tout chemine, les nuages, les sapins, le pavot, la vie. Où est Sonja ? Le temps est immobile, seuls les nuages voyagent, c'est pour eux seuls que le temps ne cesse d'avancer car ils sont sans cesse en mouvement.

En bas, il y a la ville où il va retourner, Maribor, à l'ouest il y a une autre ville, Ljubljana, où il repartira sûrement aussi, même s'il peine à s'imaginer assis devant des étudiants dans une salle de cours de la faculté de technologie. Mais que faire d'autre ? Que faire de tout ce qui s'est passé, de tout ce qu'on lui a fait et de tout ce que lui a fait aux autres ? De tous ses amis qui gisent morts ? De Polde qui s'est échappé du terrible moulin ? Sa médaille l'a peut-être sauvé. Ou alors il est tombé sous les balles d'un partisan. Ou d'un Boche. Que faire de lui-même et de ceux qu'on emmenait dans les couloirs pour être fusillés alors qu'il tremblait de peur dans sa cellule là en bas ? Doit-il chercher Sonja, si elle est revenue vivante ? Et que doit-il lui dire, et elle, qu'a-t-elle à lui dire ?

C'était fini, il était clair pour tout le monde que c'était fini. Il n'avait plus qu'à rester en vie. Sans pour autant esquiver les derniers combats, et il ne les a pas esquivés, mais, depuis le tout début, il avait eu l'intention de rester en vie. Comme tous ceux qui étaient venus dans le maquis. Sauf que beaucoup n'avaient pas réussi. Ils sont ensevelis aux quatre coins de la montagne, sous les sapins, à la lisière des bois, dans les clairières, ils gisent le long des rivières comme peut-être Polde quelque part dans sa fuite. Les bêtes sauvages, les renards et les putois emportent des morceaux de leur chair. Ou alors ils sont tombés sous les balles des liquidateurs de Borben. Ou sous leurs bûches, comme Rommel. Une de nos balles le trouvera, avait dit Borben. Elle n'avait pas trouvé Polde, elle avait trouvé Borben.

Les rayons du soleil caressaient la mousse autour de lui, de minuscules fleurs de printemps pointaient des taillis humides. Le blé de mars pousse, et les crocus. C'était la première fois qu'il en avait vraiment conscience, la végétation, le printemps, la vie, tout continue. Quand on sait qu'on va survivre, maintenant Valentin en est absolument certain, alors on remarque les bourgeons dans les arbres, les fleurs qui sortent de terre. Et où est Katjuša ? Brumes qui montent des rivières, bouleaux. Les nôtres sont peut-être déjà devant Trieste, elle est peut-être chez elle à Opčine. Peut-être que, depuis l'obélisque, elle regarde la surface de la mer absorbée par le soleil. Dans l'aube sanguine. Il se dit qu'elle continue peut-être de chanter les cheveux noirs et les brumes qui se levaient au-dessus des rivières, peut-être chante-t-elle cette belle et terrible chanson de vengeance. *Et Bazovica sera vengée*. Bazovica est un village au-dessus de Trieste où les fascistes, bien avant la guerre, ont fusillé les patriotes, Katjuša lui a dit à quel point tout le monde alors à Trieste et dans tout le Primorje

voulait la vengeance. Peut-être a-t-elle chanté au meeting *et Bazovica sera vengée, dans l'aube sanguine le ciel se met à rougeoyer* 23.

Il survécut mais n'oublia jamais l'accolade du moulin.

Il n'a pas le temps de penser au mal qui était tombé sur le pays, sur tout, sur lui, à ce mal qui le hantait, il n'a pas le temps. Car il travaille, toutes les nuits, il est sans cesse dans l'action, les déménagements, on a besoin d'appartements pour nos gens, il faut jeter dehors les Allemands et les collabos, nettoyage de la clique, dirait Borben, et il aurait raison, c'était une clique, tous dans cette ville, pas exactement tous mais la plupart, avaient continué de vivre tranquillement et sûrement pendant que nous, on pissait le sang là-haut.

Il travaillait dans l'administration militaire de la ville. Il y avait beaucoup à faire.

Ils étaient assis dans leur bureau, les autres étaient enfermés dans les caves. Ils cherchaient des gens de la police, de la Gestapo, de l'administration de la ville – ils ne trouvaient personne. Comment Valentin avait-il pu penser qu'il trouverait Mischkolnig ? Vasja avait raison, on l'avait probablement envoyé défendre Berlin depuis longtemps ou bien il avait franchi à temps la frontière avec l'Autriche, maintenant il y avait de nouveau une frontière là-bas, entre la Yougoslavie de Tito comme on disait tout à coup, et l'Autriche occupée par les alliés. Accompagné d'un homme en armes, Valentin avait même sonné à la porte de l'appartement de Mischkolnig. Les occupants étaient du Prekmurje, ils lui dirent que la dame qui vivait là avait déménagé pendant la guerre. Et Mischkolnig, le membre du service de sécurité SD ? Ils ne savaient rien de lui. Personne ne savait rien. Ils tirèrent de leur lit quelques soldats allemands apeurés, tous affirmèrent qu'ils avaient été mobilisés, personne n'était nazi, bien sûr personne ne s'était volontairement battu pour Hitler, on en enferma certains, quelques-uns s'enfuirent en Autriche. Ça n'avait pas de sens, l'affaire était vouée à l'échec. De qui devaient-ils se venger, dans l'aube rouge, ils arrêtaient quelques personnes qui avaient travaillé avec l'administration de l'occupant.

Ensuite un ordre arriva : arrêter tous les Allemands et les bochisants et tous ceux qui avaient collaboré avec l'occupant. Soudain le choix était grand, les prisons furent remplies et le camp de Šterntal bourré d'une foule de gens qu'il fallait au moins enregistrer et, tant bien que mal, nourrir. Ça n'avait rien d'une vengeance, il aurait fallu fusiller les gestapistes devant le mur où eux l'avaient fait, les pendre aux arbres où eux avaient pendu nos gens. Mais ils s'étaient enfuis, Valentin

Gorjan avait affaire au menu fretin, ils en fusillèrent bien certains, pas lui, il ne tirerait pas sur des gens désarmés, des civils. Il demanda qu'on le relève de ses obligations militaires. La demande fut rejetée – jusqu'à nouvel ordre. Ensuite on verrait. Tu es des nôtres, non ? Bien sûr, mais maintenant, c'est autre chose. Attends que l'ordre soit rétabli, ensuite tu pourras renouveler ta demande. Il la renouvellerait. Mais quoi faire ensuite ? Continuer d'enseigner la géodésie ? Ça résonnait drôlement à son oreille, lui-même se trouvait fatigué et vieux, un jeune vieillard. Après l'affaire de Mislinja où les gendarmes l'avaient arrêté, peu habitué à l'alcool, c'est-à-dire ivre, il ne s'était plus jamais saoulé. Il faisait attention, il savait où était la limite. Désormais tout le monde buvait, Valentin aussi. Ils bambochaient et tiraient en l'air, il ramena dans son appartement une femme maquillée, elle l'avait suivi comme ça, du café Astoria, elles aimaient aller avec les nouveaux vainqueurs, ils burent, il coucha avec elle, il ne lui demanda même pas son nom. Le matin, elle s'en alla et Valentin regarda son pistolet sur la table, quelle vie est-ce maintenant, de qui devait-il se venger s'il n'y a personne, Mischkolnig s'est enfui, tous les siens aussi, qui tuer, se tuer lui ?

Il marchait dans la ville et regardait les jeunes gens : pourquoi sont-ils si gais ? Lui aussi avait été gai les premiers jours, c'était l'ivresse de la victoire, il commençait à s'habituer à son lit, il avait embrassé sa mère et rencontré quelques camarades de classe, tous l'admiraient, il était un héros couronné par la victoire ! L'un d'entre eux lui avait récité : *Voici donc nos tempes ceintes de victorieuses guirlandes, nos armes ébréchées pendues en trophées* 24.

Mais au bout de quelques semaines, la saison chaude de la libération se transforma en une saison froide d'insatisfaction. Même si c'était l'été, dans son âme, c'était l'hiver. Il était soudain si seul. À l'exception de ses camarades de combat avec qui il picolait après le travail, il n'y avait ici que sa mère éplorée qui attendait son père, il n'y avait personne, ni Sonja, ni Polde. Vasja travaillait jour et nuit, il mettait en place la nouvelle armée, il s'embrochait avec les officiers venus de Serbie qui ne comprenaient pas qu'ici on avait déjà une armée, slovène.

Il essaya de découvrir où était Polde. Peut-être avait-il besoin d'aide. Peut-être d'un témoin qui affirmerait qu'il avait fui les partisans parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, parce que ce fou voulait le fusiller à cause de cette stupide médaille, il en avait fait fusiller beaucoup, il en avait éliminé certains lui-même. Il alla à Ruše, dans sa maison. Il parla avec sa sœur qui lui dit que Polde était tombé chez les partisans. Il n'est pas tombé, dit Valentin, il est certainement encore en vie. La sœur fondit en larmes.

– Oh Sainte Vierge, s'écria-t-elle, si vous le trouvez, au nom du ciel,

faites-le-nous savoir.

– Je le ferai, dit-il, je le ramènerai moi-même.

Quelqu'un des renseignements, de l'Ozna, lui conseilla d'aller voir à Strnišče, en allemand Šterntal, il y en avait là-bas qui avaient déserté le Pohorje. Mais si tu n'as pas l'estomac solide, n'y va pas, c'est maintenant un camp de concentration pour collaborateurs, ce n'est pas beau à voir, ils se battent pour la nourriture. Il n'avait pas l'estomac solide, ses nerfs étaient passablement délabrés, il n'avait pas envie de voir des gens se battre pour manger. Il téléphona et leur demanda de regarder la liste des prisonniers. Polde n'y était pas. Néanmoins il ira peut-être à Šterntal, il ira, il le fera, il se peut que Polde se cache sous un autre nom, il se peut aussi qu'il retrouve là-bas une de ses connaissances de prison, quelqu'un qui y était allé en uniforme.

Polde, son cher camarade de maquis, des premiers jours, des plus difficiles, n'était pas là. Sonja non plus. Il avait fait arrêter sa voiture à quelques centaines de mètre de la maison qu'il connaissait bien et avait envoyé son chauffeur demander s'ils avaient des nouvelles. En revenant de la villa, de loin déjà il avait secoué la tête. Elle n'était pas là. Il était allé à la gare attendre les convois de déportés. Il n'y avait pas Polde, il n'y avait pas Sonja, Katjuša était à Trieste, il n'avait personne. Son père au moins allait rentrer, tous les jours sa mère l'attendait dans leur appartement à Studenci, il allait revenir, il allait revenir. Même la salade qui de nouveau poussait dans ses plates-bandes ne faisait plus plaisir à sa mère.

Valentin vivotait, ce n'était pas une vie. Il demanda à Vasja qui avait décidé de rester dans l'armée, maintenant il était major un jour il serait général, il lui demanda de l'aider à se dégager de ses obligations militaires, il n'avait plus envie de porter l'uniforme, il irait à Ljubljana. Il lui promit d'essayer, même s'il allait lui manquer, ajouta-t-il. Tu vas me manquer, vieille branche.

37

Ça lui fit presque plaisir quand une nuit on le réveilla et qu'on lui dit qu'ils portaient en action. Où ? Dans le Pohorje. Ils nous ont attaqués ? L'estafette qui l'avait réveillé se mit à rire. Ils ne nous ont pas attaqués. On va poursuivre une bande, on les traque comme des lapins. Des traîtres qui menacent le pouvoir du peuple se cachent dans les bois. Un camion militaire allemand qu'ils avaient saisi dans la cour, presque neuf, la dernière livraison de Daimler-Benz, ronflait devant la caserne. Des miliciens et des soldats, les armes à la main, se glissèrent dans le camion et s'installèrent sur les bancs. Vasja le salua de loin. Quand il arriva plus près, il cria : Heil Hitler.

Ils éclatèrent tous de rire.

Dans l'extase de la victoire, les vieux combattants faisaient ironiquement le salut nazi, ce qui aurait valu à n'importe qui d'autre de se retrouver immédiatement en prison.

– On retourne là-haut ? rigola aussi Valentin.

Ils s'assirent dans une voiture particulière noire qui allait rouler en tête.

– S'ils en savent autant que nous, dit Vasja, on peut prendre une balle dans la vitre.

– Ils tuent d'abord le conducteur, dit-il en riant.

Le chauffeur n'avait pas envie de rire, tendu, il regardait la route pleine de trous devant lui. Les hivers glaciaux l'avaient bien abîmée, personne ne la réparait. Les phares sondaient la pénombre du matin, le camion rempli d'hommes ronflait derrière eux, ils ne prirent aucune balle.

Quand ils furent presque arrivés au sommet, à un virage sous le mont Areh, ils aperçurent d'abord un garde armé d'une mitraillette qui leur fit signe et, peu après, deux camions tous feux éteints. Leur voiture surgit dans une scène étrange, un groupe d'environ vingt hommes et femmes se trouvait au bord de la route, près d'eux des soldats armés. Les phares de leur voiture éclairèrent des visages terrorisés, Valentin eut l'impression qu'une jeune femme le regardait droit dans les yeux, son regard était étonné, elle avait l'air de ne pas comprendre ce qui se passait, l'air de quelqu'un qui vient de se réveiller mais qui continue de faire un cauchemar. En même temps il y avait dans ses yeux une sorte de prière, comme pour demander quelque chose, de l'aide. Ses cheveux étaient blonds comme les blés, ébouriffés comme au sortir du lit. Son visage jeune, ses cheveux peut-être, quelque chose lui rappelait la fille dont il avait été proche, il y avait de ça longtemps.

Dans la voiture ils restèrent silencieux un moment.

– Qui sont ces gens ? demanda ensuite Valentin

– Je ne sais pas, répondit sèchement Vasja.

– Peut-être des bochisants de Maribor, dit le chauffeur.

Ils arrivaient au sommet et sortaient de la voiture quand des tirs se firent entendre du bas.

Valentin et Vasja se regardèrent.

– Ne pose pas de question, dit Vasja. Nous avons une mission.

Ensuite pendant la chaude matinée et la journée torride, ils ratissèrent les bois autour du refuge de Ruše, chez Lobnik, ils tirèrent quelques paysans de leur lit mais sans succès. C'était bizarre, maintenant Valentin était chasseur, ils étaient un bataillon de chasseurs qui cherchaient les bandits, quelqu'un plaisanta : il ne leur manquait que des uniformes verts.

Et ce fut tout, la guerre était finie.

À l'exception de ces tirs dans le bois en deçà du virage dans le Pohorje, à proximité du mont Areh, qu'ils avaient entendus en voiture, et à propos desquels Valentin n'avait posé aucune question, il n'y avait plus de guerre nulle part. Le visage de la jeune femme aux cheveux couleur de blé, éclairé par les phares, le poursuivit encore un moment, mais Vasja avait dit de ne rien demander, qu'on avait d'autres missions, il n'avait pas non plus posé de question parce que, peut-être, il ne voulait pas savoir, tout ça était déjà trop pour sa tête confuse. C'était l'été, les gens nettoyaient les ruines et, dans les maisons qui étaient restées debout après les bombardements, occultaient les fenêtres avec du carton, car il n'y avait plus de vitres. Presque aucune fenêtre n'était restée entière pendant les bombardements. Il n'y avait plus de verre, il n'y avait pas beaucoup de nourriture non plus, les gens grondaient déjà : sous les Allemands, on avait au moins des cartes de ravitaillement. Les gens grognent toujours.

On ne fusillait plus que sur les écrans de cinéma, dans les films russes de la Grande Guerre patriotique. Et quand il vit un soldat allemand, un Schmeisser dans les mains, quand ça claqua d'abord et qu'ensuite ça crépita, Valentin se jeta sous son siège. Les gens se retournèrent étonnés, certains se moquèrent du camarade en uniforme d'officier qui se remettait sur son siège dans la lueur vacillante de l'écran. Riez donc, moi, je suis resté vivant.

Il était bizarrement vivant. Il avait tout le temps l'impression qu'il lui manquait la moitié de la tête. Mais pas parce qu'un lance-mines allemand lui aurait enlevé une moitié de tête ou parce que la péttoire de Borben l'aurait arrachée, comme c'était arrivé à beaucoup de combattants qui n'étaient plus là. Parce qu'il lui manquait quelque chose dedans. Ce qu'il y avait avant : Sonja, mai, le temps de l'amour. À cet endroit-là, c'était le vide.

Il apprit que grâce à l'action de Podgorje où il s'était distingué, on avait fusillé trente otages.

Il apprit que les convois de déportés continuaient de revenir d'Allemagne. Sans Sonja.

Le soir, il attendait dans l'allée. Si elle revenait... il irait vers elle et dirait : nous sommes vivants, toi et moi, vivants. C'est l'été, allons à Urban, je te réciterai Mácha, le temps des fleurs, le temps de l'amour... Lui-même n'y croyait pas. Urban et le cinéma et tout le reste, c'était dans ses rêves.

Son père ne revint pas. Quand il avait le temps, il allait voir sa mère à Studenci, la Brunndorferstrasse s'appelait maintenant rue de Leningrad, et il écoutait son silence. Elle lui préparait le café qu'il apportait.

– Le mal est arrivé sur nous, disait-elle. Comme un nuage invisible.

Il chercha le carton contenant les lettres de Sonja et sa médaille et les emporta dans la voiture avec chauffeur qui l'attendait devant la maison.

Dans l'appartement que lui avait attribué l'administration militaire, dans un demi-sommeil arrosé, il vit un nuage. Le mal est un nuage invisible qui voyage à la surface de la terre, il détecte un terrain favorable et le bon foyer pour se développer. Il s'y pose. Il grandit, les gens se mettent à se détester. La guerre est là. Plus personne n'est ce qu'il était ou ce qu'il aurait voulu être. Le mal, crescendo. On fusille des innocents, on incendie les maisons, les villes sont en ruine. Puis ça s'élargit, finalement, le nuage s'est étendu sur presque toute l'Europe et dans l'immensité russe, il a même trouvé dans les lointaines îles du Pacifique des conditions propices pour y descendre et assassiner. Il est arrivé chez moi comme une brume qui s'élève de la rivière, il est venu dans le maquis comme ça, l'air de rien. Que pouvais-je faire d'autre ? Il n'aurait pas fallu que je tue cet homme au-dessus de Ribnica. Mais ça aussi, ça venait d'ailleurs, d'autres actions, toute chose a sa cause et son effet. Ce que j'ai fait ne peut être le mal, pensa-t-il dans un demi-sommeil ivre, ivre mais tout à fait lucide. Le mal n'est pas en ce qu'on a fait ou ce qu'on fait. Le mal est dans la réponse à la question de savoir ce que nous avons fait pour qu'il voie le jour. Ça veut dire que je suis toujours chrétien, marmonna-t-il, même si je suis au parti et même si j'ai tué, ce qui est un péché mortel, n'est-ce pas ?

Il se servit un grand verre de cognac.

Je ne comprends plus rien, chuchota-t-il, à ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, à ce qu'est le bien et ce qu'est le mal. Si au moins Sonja revenait, je lui poserais la question, elle me donnerait la réponse. Il y a encore quelques années, tout était si simple. Et maintenant c'est compliqué. Faut-il faire le mal pour combattre le mal ? Il le faut. Si ce qu'elle a fait, c'est de l'amour, alors c'est aussi quelque chose de terrible. Si je n'avais pas eu cet amour, je... quoi ? Aimer, c'est terrible. Ça tue. Aimer la patrie ? Aussi. C'est ce qui tue le plus. Et qu'est-ce que c'est tout ça, sinon aimer la mort ?

– Je suis saoul, dit-il à voix haute.

Saoul comme dans cette auberge à Mislinja. Après ça, il ne s'était plus jamais saoulé. Maintenant il a bu, *Voici donc nos tempes ceintes de victorieuses guirlandes*, marmonna-t-il. *Nos armes ébréchées pendues en trophées*. Il se mit à parler à voix haute, comme s'il s'excusait de quelque chose auprès de sa mère et qu'il lui expliquait devant un café pourquoi ce nuage était arrivé sur nous. Il va toujours quelque part, mais comment est-il arrivé ici, chez nous, dans ce pays, parmi ces gens paisibles, travailleurs, et élevés chrétiennement ? La violence était une conséquence, ce n'étaient que des actes qui venaient d'un mal initial,

de la colère, de la haine, la violence n'est pas un mal en soi, elle est son accomplissement, ce sont ses guirlandes victorieuses. Son accomplissement, marmonna-t-il, presque satisfait d'être arrivé à une sorte de conclusion. Il but encore quelques coups à la bouteille et s'endormit. Dans son sommeil, il entendit, dans le parc, le vent printanier souffler entre les branches des arbres. Il vit les peupliers dans la plaine, leurs feuilles tremblaient. Et soudain ce fut tout à fait calme. Dieu, pensa-t-il dans son sommeil, qu'est-ce que Dieu a à voir avec ce qu'on a fait, ce qu'on fait ? Dieu n'est ni dans le vacarme ni dans le grondement, mais dans le murmure, le frémissement des feuilles de peupliers là-bas, loin dans la plaine.

39

Il entendit des voix et il bondit sur-le-champ hors de son lit. Il chercha ses vêtements, dans le désordre de sa tête, il n'avait pas remarqué qu'il avait dormi en uniforme et avec ses bottes. Sous sa fenêtre ouverte, deux amoureux passaient en direction du parc, elle le tenait par la taille et riait. Ils sortaient probablement du cinéma et parlaient du film qu'ils venaient de voir. Il regarda l'heure, il était deux heures du matin, ils ne sortaient pas du cinéma. Ou alors ils étaient allés au cinéma et ensuite chez lui dans sa chambre d'étudiant, maintenant il la raccompagnait chez elle. Comme autrefois Sonja et lui en sortant du cinéma, il y a une éternité. La boîte qui contenait ses lettres était posée sur la table. Une bourrasque chaude passa dans les arbres, il allait pleuvoir. Il alluma la lumière et prit une enveloppe dans la boîte. Sa gorge se serra, son écriture, ses vers, mon ange, ton ange, les caractères palpaient devant ses yeux, le vent, la nuit. Il ferma la boîte et mit une lettre dans sa poche. Il verrouilla la porte et partit en direction de l'allée de châtaigniers. Il est debout là et il attend que la lumière s'allume.

Il savait qu'elle ne s'allumerait pas. Cette fille pudique qui, par une nuit lointaine, après qu'ils eurent sommeillé un moment, avait ouvert les yeux et demandé si elle avait dormi la bouche ouverte. Quand je dors la bouche ouverte, la salive coule de ma bouche, j'ai honte. Où est-elle maintenant, où l'a emmenée le mal qui faisait rage au-dessus de nos têtes, nous soulevant et nous éparpillant à tous vents ? Il serait temps que s'arrête ce déchaînement, que s'allume la lumière à la fenêtre de Sonja, qu'ils soient proches, très proches, qu'ils se protègent l'un l'autre des feuilles qui frappent avec malveillance les vitres, que revienne le printemps et qu'ils aillent tous les deux à Urban. Que s'apaise le vent du mal qui continue de souffler entre les sommets des arbres, qui gronde, se déchaîne, un orage d'été va éclater.

Le mal ne s'arrête pas comme ça, il se déchaînera encore longtemps.

Il ira à l'administration militaire et exigera qu'on le relève de ses fonctions. S'ils ne le font pas, il butera quelqu'un. Ou il se butera. Ils le relèveront. Il déménagera à Ljubljana et commencera à donner des cours à la faculté de technologie. Il passera son doctorat en géodésie et deviendra un professeur réputé. Le soir, il retrouvera ses camarades du maquis, ils évoqueront leurs souvenirs des jours de gloire. Il ira à Trieste chercher Katjuša. Ils se marieront. Il fera le nécessaire pour qu'ils obtiennent un grand appartement dont on aura exproprié quelque commerçant. Ils auront de beaux tapis et un piano sur lequel Katjuša essaiera parfois de jouer. Elle ne sait pas jouer, mais elle sait chanter, elle aime toujours chanter. Son chant dérange ses voisins, mais ils se taisent, ils ne se plaignent pas, son mari est un homme important, une grosse légume, comme on dit, lui ne chante pas, parfois il casse des verres. C'est quand il rentre tard et qu'ils crient l'un sur l'autre. Des assiettes aussi, à en juger par le tapage qui vient souvent de leur appartement.

Sa voix à elle est rauque, son chant dérange aussi Valentin. Il n'est pas tout à fait sobre, il est resté au Figovec avec des combattants jusqu'à deux heures du matin. Le matin, il ne boit pas, le matin il est un professeur distingué, même quand il a mal aux cheveux. Mais le soir, il ne peut pas faire autrement. Il n'a pas envie d'être chez lui. Chez lui il y a Jadranka qui, esseulée, chante et tape sur le piano.

– Tu n'as plus de voix, lui dit-il.

– Comment ça ? s'écrit Jadranka, elle met les mains sur ses hanches, à présent elle est Katjuša et elle chante à pleine voix, *Katjuša marchait sur la berge abrupte*.

– Tais-toi donc, hurle Valentin.

Il ne l'aime plus. L'a-t-il aimée un jour ? Un peu quand les bouleaux étaient en fleur. Maintenant Jadranka est tous les jours à la maison, elle dit qu'elle ne supporte pas les brumes de Ljubljana et qu'elle va repartir à Trieste. Elle fume sans cesse, ça se voit à son visage, ses cheveux tombent sur ses yeux, quand Valentin rentre à la maison, pas tout à fait sobre, elle veut lui chanter quelque chose. Comme il refuse, Jadranka dit qu'il ne l'aime plus, ce qui est vrai.

– Tout le monde m'aimait, répète-t-elle.

Valentin part dans son bureau et ouvre la boîte qui contient les lettres de Sonja. Il les lit souvent.

Jadranka arrive derrière lui.

– Je vais te les brûler ces lettres, dit-elle.

– Essaie seulement, hurle Valentin, et je te bute. Dans sa tête, ça résonne, bute la vieille, bute la vieille.

– Personne ne t'aimait, crie Katjuša, moi, tout le monde m'aimait.

Ce n'est pas vrai que personne ne l'aimait, Sonja l'aimait, il a ses lettres.

– Tine, dit Jadranka à voix basse, elle ne veut plus se disputer, tu te souviens, je chantais *Où vas-tu, brunette*.

Et elle se met à chanter, à voix basse, peut-être que Tine prêtera l'oreille.

Valentin se lève et la repousse, il claque la porte et tourne la clef.

– Ils étaient amoureux de moi, ils étaient tous amoureux, hurle Jadranka à la porte, j'étais Katjuša.

Valentin est debout de l'autre côté, il reprend sa respiration.

– Putain, marmonne-t-il, la moitié de la brigade t'a baisée. D'abord tous les médecins et ensuite, la moitié de la brigade.

Il ne pense pas ce qu'il dit, simplement il ne supporte plus qu'elle chante.

Ça tourne dans sa tête, une voix de nulle part : bute la vieille, bute la vieille. Il balance par terre son verre plein, des morceaux de verre volent dans la pièce. *Il y a des étoiles tombées des éclats de verre... des éclats de verre des étoiles tombées... le chemin de nos pas...* Maudits poètes, maudite vie. Il a le vertige, il s'appuie contre le mur. Soudain, il se calme, grâce à ce fracas, à la dévastation de la pièce.

Longtemps il regarde les éclats de verre, au bout d'un moment, il se baisse et les ramasse. Il ne veut pas se couper en se levant la nuit. Et le matin ses cours l'attendent, les étudiants l'aiment bien, ils aiment l'écouter quand il leur dit que la terre n'est pas ronde, mais qu'elle est une géode. En vérité pour nous les géodésiens, un ellipsoïde.

Jadranka s'assied au piano, elle tape tape bruyamment dessus, do, do, do, ensuite doucement, et longtemps, elle chante *Dime dónde vas Morena*, sans arrêt.

Il vivra ainsi sous le nuage qui se sera arrêté au-dessus de Ljubljana.

Et maintenant on le voit dans l'allée de marronniers, il attend que la lumière s'allume dans la chambre de Sonja.

La lumière ne s'allume pas. Sonja est assise dans un train. Elle revient d'Allemagne dans le dernier convoi, fin septembre quarante-cinq. Elle a passé quelques mois dans un sanatorium des alliés. Elle est assise à la fenêtre et elle regarde dans la nuit, les lumières des gares filent devant elle le long des voies. Le train s'arrête et Sonja observe longuement par la fenêtre du restaurant de la gare un homme en uniforme de cheminot qui trempe son petit pain dans un goulasch et qui porte lentement le morceau rouge à sa bouche.

1. Chanson populaire.

2. « Mon cœur tout entier t'appartient. »

3. Traduction de Viktor Jesenik et Marc Alyn (*Anthologie de la poésie slovène*, Seghers).

4. « Tu n'es pas slovène ! Tu es un Styrien fidèle à son pays ! Tu es un membre de la communauté allemande ! »
5. Les actualités.
6. « Jeunesse, jeunesse, printemps de la beauté ».
7. J'allais dans la forêt / Comme ça à la légère ; / Rien à chercher, / C'était mon but.
8. Capitaine.
9. Directrice du bureau des femmes.
10. Nom de l'Afrique orientale allemande entre 1885 et 1919.
11. « En avant ».
12. Patrouille.
13. Littéralement « anti-bande », unités paramilitaires de guérilla.
14. Vieil hymne slovène.
15. Vers de « Baptême dans la Savica » de France Prešeren.
16. « Marcher séparément, frapper en même temps. »
17. Milice slovène qui a collaboré avec l'Allemagne nazie.
18. Nom de guerre d'Edvard Kardelj, fondateur du Front de Libération National Slovène.
19. « Dieu veuille. »
20. Karel Destovnik-Kajuh (« Automnale »).
21. « Dispersion ! »
22. « En rangs ! »
23. Chant de combat composé par Fran Venturini en 1933 après l'exécution d'otages slovènes par les fascistes.
24. Shakespeare, *Richard III*, trad. François-Victor Hugo.

III

La chambre près du lac

1

Lešnik était un de ces jeunes hommes à qui le courage n'avait pas manqué quand il avait dû se battre sur le front mais à qui il avait manqué pour désertre pendant sa permission. En vérité aucun de ceux qu'on laissait rentrer chez eux pour se reposer entre les combats n'avait envie de retourner au front. Pourquoi un homme risquerait-il sa tête sous les bombes et les obus, pourquoi irait-il se traîner dans les marécages ukrainiens comme l'avait fait Lešnik, ou mourir de froid dans l'hiver russe ou de soif dans un désert africain comme son camarade d'école Gorenšek ? Lui s'était battu sous les ordres du général Rommel, il était chargé de l'approvisionnement, un jour, un camion rempli de munitions et d'obus avait sauté près de lui, un vrai feu d'artifice. Mais il avait survécu. Il était fier de s'être battu sous les ordres de Rommel, pour ainsi dire épaule contre épaule avec le célèbre général, il parlait tellement de Rommel et de ses exploits qu'un jour quelqu'un dans une auberge lui dit :

– Tu es un vrai Rommel, toi.

Toute l'auberge avait éclaté de rire. Et le nom lui était resté. Il n'avait pas protesté, il lui semblait que c'était un nom honorable même si, à l'auberge, au milieu des rires, ça sonnait comme « Soldat fanfaron ». L'auberge enfumée était pleine de gars du pays, certains étaient en uniforme militaire, les plus jeunes, ceux de dix-sept ans qui attendaient d'être appelés écoutaient les soldats, leurs histoires d'entraînement et de combats aux quatre coins de l'Europe, les yeux écarquillés.

Gorenšek, ou encore Rommel, avait sauvé sa peau en Afrique, ensuite il avait servi en France, là-bas, c'était plus facile. Et quand il revint en permission à Sveta Trojica, un jour en sortant de l'auberge, il dit à Lešnik qu'il ne repartirait pas. Il n'irait pas se battre pour les Allemands.

– Et où vas-tu te cacher ? demanda Lešnik, tu sais qu'ils te trouveront partout.

– Je ne vais pas me cacher, dit Gorenšek, je vais continuer de me battre, mais pas pour Hitler qui de toute façon va perdre la guerre, ils ont beau avoir la meilleure armée, les Allemands perdent toujours la guerre. Ils ont perdu la Première, ils vont perdre celle-ci aussi, ils ont déjà été battus à Stalingrad, les Anglais les ont chassés d'Afrique.

Et lui aussi, Gorenšek par la même occasion, en même temps que Rommel. À vrai dire, Rommel l'avait laissé seul, il était reparti en avion dans son Allemagne natale, pendant que lui, Gorenšek, se traînait sur la mer dans un vieux cargo, dans la crainte qu'une torpille l'envoie par le fond. Il ne savait pas nager, il aurait coulé comme une pierre, racontait-il ; s'il n'était pas tué par cette explosion, il aurait pu l'être par un avion anglais. Aucun avion anglais, aucune torpille de sous-marin ne l'avait eu. Il était arrivé sain et sauf en France et il avait même obtenu une permission. Mais quand il revint chez lui à Sveta Trojica, il décida de ne pas repartir dans l'hiver russe comme Lešnik allait le faire, tu dois être fou, lui dit-il, il faut être maboul pour retourner dans l'hiver russe. Hitler va perdre cette guerre, tu sais ce qu'il est, lui ?

– *Verfluchtes Schwein*, chuchota-t-il sans attendre la réponse, il aimait montrer qu'il savait l'allemand, *verfluchtes Schwein*, un maudit cochon, voilà, tout le monde est contre lui, la terre entière et même beaucoup de Boches aussi. On ne peut pas pisser contre le vent. Les Italiens ont déjà tourné casaque, comme pendant la Première Guerre.

Il dit qu'il partirait dans les montagnes, là-haut, il montra la grande masse boisée qui, depuis les coteaux, ressemblait à un animal au dos renflé gisant lourdement. Là-bas, les bois sont si grands qu'aucun dieu ne peut te trouver.

– Tu es fou, dit Lešnik, mais pas moi. Si tu désertes, ils te fusilleront. Je les ai vus fusiller les déserteurs en Russie. Et les civils aussi, ils en pendent certains.

Gorenšek éclata de rire.

– Ils te pendent s'ils t'attrapent.

– Et comment tu iras là-haut ?

– En uniforme de cheminot, mon oncle m'en donnera un, il en a un vieux. Et sur le Pohorje, je trouverai un fusil. Viens avec moi, dit Gorenšek, on est des soldats entraînés, ils seront très contents de nous avoir, ces partisans, ou ces tchetniks, en tout cas nos maquisards. Quand ce sera fini, on redescendra en vainqueurs, on sera importants.

Lešnik ne croyait pas que Gorenšek pût un jour devenir important, encore moins qu'il le pût, lui, Lešnik, fils de paysan, même s'il avait fréquenté l'école d'agriculture de Maribor. Quand la guerre sera terminée, il finira son école, il reprendra une exploitation, il n'a besoin de rien d'autre.

– Jurkovič et Flajs viennent aussi, dit Gorenšek, et beaucoup

d'autres, ne fais pas l'andouille, avec les Allemands, c'est cuit, ils sont cuits.

Lešnik ne put se décider. L'armée c'est quelque chose, on s'occupe de vous, on a tout, nourriture et bons vêtements, si on est un bon soldat, on peut devenir *Feldwebel*, sergent. Être une sorte de banni dans la forêt, c'est autre chose, là-bas dans le maquis, on est poursuivis, on a froid et faim ; il ne pouvait s'imaginer en train de se cacher dans la neige sous les sapins, de s'épouiller et de remplir son bidon au ruisseau. Il était un soldat et il resterait un soldat, *que sera, sera*. Il ne raconta à personne ce que Gorenšek et lui s'étaient dit.

Une nuit, Gorenšek, Flajs et Jurko disparurent. Les policiers interrogèrent leurs proches, leur prirent leurs papiers d'identité, ils emprisonnèrent le père de Gorenšek pendant quelques jours. Lešnik se tut, il savait en son for intérieur qu'il avait bien fait de ne pas écouter ses amis, au moins ses proches étaient en sécurité, si lui ne l'était pas. Quand ce fut le moment, il se présenta au commandement de Lenart, on l'emmena en camion à Maribor et de là en train en Prusse orientale.

C'est là qu'il rencontra une fille de chez nous.

2

En entrant, il pensa d'abord qu'elle était russe. Elle était assise sur le lit, penchée, elle enfilait une grosse chaussette de laine. Dans la pièce, il faisait froid même si, dans un coin sombre, une lumière rouge vacillait au-dessus d'un poêle où la braise couvait sous la cendre. L'automne était frais, pendant toute la semaine, il était tombé une petite pluie fine, au loin on entendait un grondement sourd, dehors il y avait de la boue, il était impossible de chauffer les chambres. Elle se leva pour jeter un morceau de bois sur la braise, mais Lešnik la devança. Peut-être fit-il ça par gêne, jamais encore il n'avait été dans cette situation, comment aurait-il pu, il avait à peine vingt ans quand on l'avait cueilli à l'école d'agriculture de Maribor et qu'on lui avait collé un uniforme. D'un geste expérimenté, il retira la cendre, puis jeta du bois sur la braise et attisa l'étincelle au-dessous pour que la minuscule flamme prît vite et dévorât ensuite le bois. Merci, dit-elle en allemand et, alors seulement, elle le regarda. Il se dit qu'elle était russe même si elle avait dit merci en allemand et il se dit qu'avec ses cheveux châtons qui lui tombaient sur les épaules, elle aurait pu être une fille de son pays. Elle ne devait pas être beaucoup plus âgée que lui, mais ses mouvements étaient lents et fatigués, son regard vide et ses gestes languides lui donnaient l'air d'être plus vieille. Du menton, elle lui indiqua la table où se trouvait une bouteille contenant un liquide transparent, probablement de la vodka. Il avança pour se

réchauffer un peu à l'eau de feu, peut-être aussi pour se donner un peu de courage comme on dit, Lešnik n'aurait pas su dire qu'il était embarrassé, même si en réalité, il voulait se verser de la vodka uniquement pour vaincre sa gêne, c'était la première fois qu'il était dans cette situation. Lešnik ne manquait pas de courage, il y a un an, il avait reçu la croix de fer pour avoir sorti un camarade d'un tank en feu. Il avait bondi sur le tank, en avait tiré un homme puant le cuir brûlant, la peau roussie, il l'avait enveloppé dans son manteau, et l'avait roulé dans l'herbe et dans la boue. À vrai dire, il ne l'avait pas sauvé car le tankiste était mort de ses brûlures plus tard à l'hôpital, mais Lešnik avait tout de même obtenu la croix de fer pour sa bravoure. Lešnik n'était donc pas un jeune homme peureux, c'est vrai qu'il n'avait pas osé partir dans le maquis avec Gorenšek, qu'on appelait Rommel, mais il n'avait pas craint de retourner au front, qu'est-ce qui est le plus courageux, désertre ou se battre ? En tout cas, il avait envie d'un verre de vodka, peut-être pour vaincre sa gêne et pour en finir au plus vite.

Mais quand il s'approcha de la table, il vit qu'il y avait encore un peu de liquide dans le verre à côté de la bouteille, un homme n'avait pas bu toute sa vodka. Debout près de la table, il prit le verre, mais il se dit qu'il ne boirait pas après quelqu'un d'autre même si, dans la vie militaire, il était habitué à faire bien des choses, comme boire après un autre, mais ici il ne boirait pas après quelqu'un d'autre, quelqu'un qui dans sa précipitation avait laissé une gorgée de vodka. Il reposa le verre sur la table. Qu'y a-t-il ? dit celle qu'il avait d'abord prise pour une Russe, mais son allemand n'était pas russe, ça, il l'entendait, il avait bien appris l'allemand pendant ces deux ans. Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en allemand, c'est la première fois ? Il n'eut pas besoin de lui répondre, elle savait que c'était la première fois, elle prit le verre sur la table, versa le reste de vodka dans le lavabo et lava le verre sous un filet d'eau. Elle le posa sur la table. Quinze minutes, dit-elle. Quand soudain elle fut près de lui, l'odeur de sa peau chaude, de son parfum sucré l'enveloppa. Pourtant il ne se servit pas. Elle s'assit sur le lit et dit : Viens. Il retira sa veste militaire, son manteau était resté dans le couloir, dans une sorte d'antichambre d'où on entendait les rires des soldats qui attendaient leur tour, il retira ses bottes et s'assit à côté d'elle.

C'était quelque part en Prusse orientale, de lourds mortiers russes tonnaient au loin, ils essayaient d'enfoncer la ligne de défense pour faire passer leurs tanks et leur infanterie. Mais ils étaient loin, Lešnik savait qu'ils seraient proches quand on entendrait les canons polonais

et tout proches quand on entendrait aussi le sifflement des lance-mines. Maintenant on aurait dit un grondement de tonnerre au-dessus de la plaine quelque part au loin, derrière la forêt polonaise. C'est quelque part en Prusse orientale qu'il découvrit avec stupéfaction que la fille de son âge, mais à l'air fatigué, était de son pays. Elle ne lui demanda pas d'où il venait, où irait-elle si elle faisait la causette avec tout le monde, si elle leur demandait leur nom et d'où ils venaient, elle dit un mot en slovène, *il pleut*, Lešnik pensa d'abord qu'elle était russe, les mots russes et slovènes sont proches, alors il lui demanda en slovène si elle était russe, une Russe comprendrait cela, il détacha les syllabes – *tu-es-peut-être-une...* il essayait de se rappeler comment on dit... *une femme... une-jeune-fille-russe* ? La jeune femme qui tirait une grosse chaussette de laine sur sa jambe le regarda, surprise. Tu parles slovène, dit-elle en slovène. Toi aussi ? demanda-t-il. Elle acquiesça. Alors Lešnik sourit, et il se mit à lui parler gaiement comme on parle gaiement à quelqu'un de son pays qu'on rencontre inopinément à l'étranger. Il dit qu'il était des Slovenske gorice, ils ont une ferme là-bas, à Sveta Trojica, il a été mobilisé à l'école d'agriculture, en dernière année. Pendant un moment, elle sourit, elle rit presque aussi, d'abord elle sourit et rit presque, puis elle dit tout bas, Comment est-ce possible ? Comment est-ce possible, moi je suis de Maribor, et elle éclata soudain en sanglots, elle riait et pleurait, une chaussette de laine à la main. Étonné et embarrassé, il la regardait.

– Tu es de Maribor ? Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

– C'est important ? dit-elle.

– Puisque nous sommes du même pays...

– Je m'appelle Sonja.

– Et moi Janez, dit-il, Janez Lešnik.

Elle essuya ses larmes, Ah tu t'appelles Janez ? Oui bon, je suis enregistré sous le nom de Johann, mais pour les proches, je suis toujours Janez.

– Comment ça va chez nous, Janez ? Il dit que, lorsqu'il y était en permission, tout était encore vert, il avait aidé à butter les pommes de terre.

– Vert ? dit-elle, l'air absent en regardant par la fenêtre. L'allée de marronniers au pied de la colline est verte aussi, tu la connais ?

Elle n'attendit pas la réponse.

– C'est là que j'habitais. L'automne, les marrons tombaient des arbres, exactement à partir de la fin août, je les ramassais. Chaque année, je mettais dans ma poche le premier que je trouvais, pour avoir de la chance. Et je le gardais jusqu'à l'année suivante. Une sorte de superstition.

Elle sourit.

– Peut-être que l'an dernier j'ai oublié de le ramasser. Ou alors je

l'ai perdu.

– C'était vert, dit Lešnik, il y avait aussi un peu de jaune et de rouge, tu sais la belle couleur que prend le feuillage.

– Je sais, dit-elle. Mais ici, c'est gris, ajouta-t-elle au bout d'un moment.

– Bien sûr que c'est gris, dit Lešnik, l'hiver arrive.

Même les uniformes sont gris, la guerre est grise, le ciel est bas, les canons grondent au loin.

– Est-ce qu'on se baigne encore à Otok ? demanda-t-elle. Je veux dire... ajouta-t-elle en regardant par la fenêtre de la baraque le jour gris et la brume grise au-dessus du lac, un lac du Brandebourg, peut-être celui de Schwedt.

– Je veux dire, quand tu étais chez toi, est-ce qu'on se baignait encore à Otok ? Autrefois on se baignait encore en septembre.

Jamais il ne s'était baigné sur l'île de Maribor, c'était pour la jeunesse de la ville, lui aurait été gêné de se déshabiller et de marcher entre les bassins à moitié nu. Oui bon, il ne sait pas nager non plus. Tout comme Gorenšek qui se serait noyé comme une pierre s'ils avaient été touchés par une torpille anglaise.

– J'ai donné un coup de main chez moi, dit-il, les pommes de terre.

– Ah oui, les pommes de terre, dit Sonja, bien sûr.

Ils se turent un certain temps, les minutes filaient, Lešnik était embarrassé, il lui prit la main, elle ne la retira pas. Elle lui demanda si, de sa maison, de Sveta Trojica, il voyait le Pohorje. On le voit, de sa fenêtre on le voit et, bien des années plus tard, à chaque fois qu'il regarderait le versant boisé du Pohorje au bout de la plaine, il penserait à elle.

Quelqu'un frappa à la porte.

– Un quart d'heure, dit une voix perçante dans le couloir.

Elle essuya son visage, les traces de ses larmes, se couvrit d'une blouse rose et alla vers la porte. Là, elle s'entretint brièvement avec l'officier SS, celui que Lešnik avait vu avant d'entrer, celui qui était assis à la porte et qui regardait l'heure et qui disait à chaque homme avant qu'il ne passe la porte : un quart d'heure. Elle ferma la porte et dit qu'ils avaient un quart d'heure supplémentaire. Peut-être même plus.

– Ce n'est pas un si mauvais homme, dit-elle, il a trois enfants, parfois on peut lui parler.

Elle se pencha vers lui et chuchota :

– Ce n'est pas une bête. Les autres sont des bêtes. Les gardiennes aussi sont des bêtes. Certaines sont pires que des bêtes.

C'est seulement alors qu'il comprit que la fille de son pays était là contrainte et forcée. On ne leur en avait rien dit quand on les avait amenés ici, ils savaient ce qui les attendait, des jeunes filles qui aident les soldats à supporter le terrible temps de la guerre, les plaisanteries grossières étaient tombées quand on les avait transportés ici, sous la bâche de l'Opel Blitz, et qu'ils avaient sauté du camion sur le sol piétiné et boueux devant la baraque. Elle se mit à parler tout de suite, comme si elle attendait ça depuis très longtemps. La vérité attend, puis elle explose, elle éclate au grand jour. Chez elle, elle attendait, endiguée derrière ses dents, elle s'était déposée dans un grand lac derrière ses yeux, dans un grand lac de bile dans son ventre. Aussi grand que celui qu'on voit de la fenêtre de la baraque. On les a transportés ici au bord du lac, ils sont passés devant une ville, il croit qu'elle s'appelait Fürstenberg, peut-être Havel, ou bien les deux. Il est passé par tant d'endroits, il ne se rappelait pas leur nom, de celui-là non plus il ne se souviendrait pas s'il n'y avait eu cette rencontre extraordinaire. Et l'histoire de Sonja. Quand elle avait entendu la langue de son pays, elle s'était mise à parler comme à un amoureux, comme à un frère, la digue s'était rompue, et sa vie s'en échappait tel un torrent.

On l'avait contrainte à tout ça au camp de Ravensbrück, non loin de l'endroit où ils se rencontraient, là-bas elle portait sur sa manche un triangle renversé, ce qui signifiait qu'elle était enregistrée comme *asozial* et *Individualistin*. Elle n'avait pas compris pourquoi de Maribor on l'avait emmenée à Ravensbrück. Lešnik ne lui demanda pas pourquoi, pourquoi on l'avait emmenée, un soldat ne pose pas de questions inutiles. Des femmes sont enfermées à Ravensbrück, elles ont faim, elles ont froid ; elle portait des galoches qui, dans la boue et le froid, collaient aux talons. C'était tout près, vraiment tout près du lac, un SS était venu la voir, pas celui qui était derrière la porte, mais un responsable de la surveillance du camp et il l'avait emmenée à l'infirmerie. Là elle avait pris un bain, un médecin l'avait examinée, ensuite l'officier était revenu, il avait regardé le certificat médical et lui avait dit qu'elle allait participer à un programme spécial d'aide aux troupes allemandes. Étant donné ses dispositions physiques et intellectuelles, elle était qualifiée pour ce programme. Elle avait les bons caractères raciaux. Elle n'était pas juive. Si elle avait été juive, elle n'aurait pas pu participer à cette opération. Elle connaissait bien l'allemand aussi, c'était important, les militaires qu'on aide dans ce programme, avait-il dit, ont besoin de paroles chaleureuses, parfois réconfortantes aussi. Chacun, dit-il, doit contribuer à la victoire de la patrie dans la mesure de ses moyens. Certaines femmes qui se sont retrouvées dans ce camp extraient le sable, ce n'est pas un travail agréable, mais elles le font. D'autres, qui ont de la chance, travaillent

dans les ateliers Siemens, elles sont même payées pour ça : six marks par jour. Ils allaient d'abord la tester.

Il l'avait vouvoyée : on va vous tester. Ils l'avaient fait. Par un couloir où étaient assises quelques filles, les yeux fixés sur le sol, ils l'avaient emmenée dans un local spécial où il y avait un lit, une table avec une bouteille de boisson, peut-être de la goutte, ça puait la goutte. Ils l'avaient testée. Ensuite, elle avait quitté sa baraque pour le bâtiment qui se trouvait entre l'infirmierie et le poste de commandement où, comme les autres filles, elle bénéficiait dorénavant d'une meilleure nourriture et, chaque semaine, d'une visite médicale. On lui avait donné une chambre dans laquelle les gardes et les kapos venaient chaque jour et chaque nuit. Et tout d'un coup, je n'ai plus su, elle parlait tout bas, où j'étais, qui j'étais, quel âge j'avais, pourquoi j'étais dans cette chambre, ce qu'ils faisaient avec moi, je les regardais et je ne comprenais plus rien. Ensuite sont arrivés la nausée, le dégoût, la colère, le désespoir, finalement la résignation, et une sorte de force intérieure : survivre. Elle avait attrapé une maladie.

– Qu'est-ce que je raconte, qu'est-ce que je raconte ?

Elle se mit à sangloter, elle ne pleurait pas, elle sanglotait, elle haletait presque.

– Tu ne dois pas avoir honte, dit Lešnik, gêné.

Il était embarrassé, jamais encore il n'avait consolé une femme.

– C'est comme ça, dit-il tout bas en regardant vers la porte comme s'il voulait s'assurer qu'on ne les écoutait pas. Mais qui pourrait écouter, et qui comprend le slovène ici.

– Moi aussi j'ai été mobilisé de force, hein, tu ne penses pas que je me suis engagé dans l'armée allemande ?

– Pourquoi ai-je raconté ça, chuchota-t-elle. Je devais le faire une fois, plus jamais je ne parlerai de ça.

Ils avaient soigné sa syphilis, pas de souci.

Une nuit, ils avaient chargé les filles dans des camions et les avaient emmenées à la gare et de là, à l'arrière du front, en train. Maintenant elle est revenue sur les bords du lac, près de Fürstenberg, car désormais ils amènent les soldats ici. Elle parlait très vite, même si elle avait dit qu'elle ne parlerait plus, elle continua en regardant tout le temps vers la porte comme si elle devait vite raconter à quelqu'un ce qui lui était arrivé, comme si elle devait tout dire avant que la porte ne s'ouvrît. Peut-être simplement pour que, comme il était de son pays, il ne pensât pas qu'elle faisait ça volontairement, ils m'ont forcée, répéta-t-elle, ils m'ont forcée. Ensuite, elle se tut et malgré le temps qui s'écoulait, ils restèrent un moment silencieux.

– Mais tu es vivante, dit Lešnik qui voulait la consoler, même s'il ne savait pas faire ça.

– Vivante ? dit-elle et elle le regarda longuement dans les yeux. C'est vrai, dit-elle. On nous nourrit bien, dit-elle, et si on attrape la syphilis, on est vite soignées.

– Tu sais, dit Lešnik qui était encore jeune et qui n'avait manqué ni de courage ni d'espoir quand il avait tiré un tankiste d'un char en flammes, il était courageux et il voulait lui insuffler un peu de son courage.

– Tu sais quoi, nous nous reverrons à Maribor, rue Gosposka. Autrefois, en sortant de l'école d'agriculture, on allait rue Gosposka et on s'y baladait. Ou bien sur la promenade, rue Alexandre.

– À cet angle-là il y avait toujours un photographe, dit-elle. Tu le connais ? Il avait un appareil Leica. Moi aussi il m'a photographiée.

Lešnik ne se souvenait pas d'un photographe. Il se rappelait les belles filles.

– Les belles filles comme toi, dit-il, ne faisaient pas attention à nous parce qu'on portait des brodequins.

Elle sourit.

– J'étais avec quelqu'un quand il nous a photographiés. J'ai cette photo chez moi.

Elle hocha la tête.

– Ah, dit-elle, mais qu'importe, dit-elle, je ne sais pas si je rentrerai un jour chez moi.

Elle pensait peut-être à la façon dont tous les jours elle regardait le clocher, de l'autre côté du lac, qui semblait sortir de l'eau, comme une sorte d'espoir. Parfois elle prie en regardant ce clocher, autrefois elle ne priait pas beaucoup, maintenant elle prie parfois. Le matin quand elle boit son café et qu'elle a encore des forces. Parfois de grands oiseaux battent des ailes à la surface de l'eau, là-bas du côté du clocher. Les cygnes ouvrent leurs ailes, fouettent la surface et s'envolent au-dessus de l'eau dans un ample élan. Si elle pouvait voler avec eux, si seulement elle en était capable. Parfois elle prie. Elle ne sait pas bien le faire, car chez elle on n'était pas croyant, mais si Dieu ou un bon ange est dans ce clocher de l'autre côté du lac, il peut l'entendre. Même s'il lui semble parfois qu'ils se sont endormis tous les deux, Dieu et le bon ange, sinon quelqu'un aiderait toutes ces pauvres femmes du camp près du lac, au moins leurs enfants, il y a aussi des enfants, tu dois le savoir. On les bat, tu dois le savoir. Souviens-toi et dis-le à tout le monde, si moi je ne reviens pas d'ici. Ils sont affamés, les femmes et les enfants, on ne leur donne que de la soupe d'orties. Ils ont la diarrhée. À chaque infraction, ils doivent pour la peine se tenir debout à l'appel, sur l'*Appellplatz* boueuse. Et dans le froid. Si l'une bouge, elle est battue. On lui inflige vingt-cinq coups de bâton, ils l'attachent sur une table en bois et ils frappent, c'est éducatif. Parfois ils frappent plus longtemps, il existe un règlement, de temps en temps

ils frappent plus longtemps jusqu'à ce que la femme battue lève la main et dise : c'est assez. Mais elle ne peut le dire qu'après le vingt-cinquième coup.

– Pour quelle faute ? demanda Lešnik.

– Pour n'importe laquelle, ces gardiennes inventent n'importe quoi pour pouvoir les punir.

Lešnik la regardait fixement, il était comme pris de vertige, il ne savait pas qu'il arrivait ce genre de choses aux femmes, il ne savait rien.

– Elles meurent, dit-elle, les plus faibles sont mortes, moi non plus je ne sortirai pas d'ici.

– Mais si, dit-il vite en remettant ses bottes, tu rentreras chez toi, sûr, sûr, tu rentreras, bien sûr que tu rentreras.

Il ne savait pas quoi dire, il ne savait pas lui-même s'il rentrerait un jour dans les Slovenske gorice. Quand il quitterait la chambre et qu'il attendrait le reste de ses camarades qui y étaient entrés et qui en étaient sortis, on les chargerait de nouveau dans l'Opel Blitz et on les emmènerait vers l'Est, là d'où venait le grondement lointain des canons russes.

On frappa à la porte, cette fois de façon beaucoup plus décidée qu'avant, tous les deux devaient maintenant comprendre qu'un quart d'heure s'était encore écoulé.

– Maintenant tu dois vraiment y aller, dit-elle. Il acquiesça, maintenant il le faut vraiment, oui. Elle se tenait près de la fenêtre et considérait la surface du lac à travers la vitre terne. Son regard errait sur les oiseaux qui traversaient le ciel gris en direction du clocher de l'église de Fürstenberg.

Il demanda s'il devait dire bonjour à quelqu'un. Pour le cas où il reviendrait chez lui avant elle, peut-être encore une fois en permission. Elle secoua la tête, sans détourner son regard du clocher dans le lointain.

Il se versa un petit verre de vodka et n'en but qu'une moitié, soudain cette goutte bizarre si différente de la slivovka ne lui disait plus rien, la slivovka brûle la gorge et donne l'impression qu'elle nettoie alors que la vodka pénètre dans le corps comme de l'eau et c'est seulement arrivée dans les intestins qu'elle diffuse une douce chaleur. Il laissa sur la table la vodka à moitié bue, il oublia aussi de charger le bois dans le poêle pour qu'elle n'eût pas froid même à travers ses grosses chaussettes de laine, il ne s'en souvint que lorsqu'il fut dehors, un peu étourdi, se hâtant dans le couloir entre les remarques goguenardes et les murmures de colère des soldats qui s'impatientsaient parce qu'il s'était attardé aussi longtemps. Il leva les bras pour s'excuser, comme si, ici, il fallait s'excuser de quelque chose, pourquoi devrait-il s'excuser, il n'avait fait que parler, il avait

seulement enlevé ses bottes et les avait remises et maintenant il était dehors, abasourdi par la chose horrible qui était entrée en lui et qu'il ne parvenait pas à comprendre vraiment.

5

C'est ainsi que les deux jeunes gens s'étaient rencontrés, ils s'étaient assis sur le lit dans une chambre au plafond bas, il y avait une bouteille de vodka sur la table, le feu s'éteignait dans le poêle, ils s'étaient vite raconté des choses, au fond, c'est elle qui avait parlé, lui la tenait par la main, il avait l'impression que ça l'apaisait de raconter, elle devait parler à quelqu'un. Ensuite, ils s'étaient tus, ils avaient écouté le grondement lointain, comme lorsque l'orage se concentre au-dessus du Pohorje, qu'il dégringole sur sa pente et qu'un rideau de pluie voile la plaine jusqu'à Ptuj. Mais ce n'était pas l'orage qui grondait au loin, c'étaient des canons.

Le programme spécial auquel avait participé Sonja Belak de Maribor, l'ancienne étudiante en médecine à l'Université Charles et François de Graz à qui, après un examen à l'infirmerie, on avait expliqué qu'elle allait du fait de ses capacités physiques et intellectuelles contribuer à la victoire de la patrie allemande et qu'on avait aussi testée, ce programme s'appelait *Mesures pour améliorer la puissance créatrice des hommes*. Ce plan était bourré d'instructions précises, il y était notamment stipulé qu'une femme pouvait recevoir dix soldats par séquence, vingt même dans des conditions exceptionnelles, elle disposait d'un quart d'heure pour chacun. Il était expressément spécifié que les Juives ne pouvaient faire ce travail. Le prix aussi était précisé : sur deux marks, l'officier qui dirigeait l'action en touchait 1,80 et la femme qui l'accomplissait 0,20.

Il est bizarre de penser qu'un jeune paysan des Slovenske gorice et une jeune citadine de Maribor se sont rencontrés quelque part en Prusse orientale, qu'ils se sont rencontrés pendant une bonne demi-heure, ce qui était pour les deux un privilège, privilège accordé par un officier SS compréhensif et bienveillant, selon les mots de Sonja, *ce n'est pas un si mauvais homme, parfois on peut lui parler, il a trois enfants*. Et qu'ensuite ils ne s'étaient plus jamais rencontrés, Lešnik était convaincu que la fille n'était jamais revenue, en tout cas il ne l'avait pas revue. Lešnik avait été un bon soldat, il avait exécuté consciencieusement tous les ordres, il était arrivé au grade de Feldwebel, il s'était aussi distingué au combat. Du front russe qui, à ce moment-là, était déjà en Allemagne, il était revenu avec la croix de fer et sans son bras. Il avait reçu la croix de fer parce qu'il avait sauvé un tankiste. Un obus de mortier avait emporté son bras quelques jours après qu'il eut rencontré la fille de son pays, juste après que le

grondement eut cessé dans le lointain pour laisser place aux explosions des lance-mines mêlées au cliquetis des mitrailleuses d'assaut de l'Armée rouge.

6

Mais Lešnik se trompait. Sonja rentra.

Quelques mois après sa rencontre avec le jeune homme des Slovenske gorice, elle tomba malade. Pour ses quintes de toux incessantes, elle fut emmenée à l'infirmierie du camp où une infirmière prit sa température. Elle connaissait les lieux, elle était déjà venue ici un jour soigner une syphilis, elle connaissait aussi l'infirmière, c'était Inge, une détenue politique de Silésie. Inge, assise à la table, inscrivit quelque chose et dit : pneumonie. Au bout d'un moment, elle leva les yeux car elle avait senti la peur qui exsudait de la torpeur de Sonja car, même dans la prostration complète, dans la résignation à la souffrance, on ressent de la peur quand on apprend qu'on se trouve à la lisière de la mort. Même quand on vit tout le temps à cette lisière. Et c'est ainsi que vivaient tous ceux qui étaient enfermés là. Même quand on est résigné à cette fatalité qu'on appelle la mort et qu'on est cerné par cette fatalité, à l'instant où on apprend qu'on a une maladie sans doute impossible à soigner dans ces conditions, la peur de mourir exsude de la torpeur. Sonja avait étudié la médecine, elle savait ce que signifiait une pneumonie dans ce contexte. L'infirmière Inge, une détenue elle aussi, leva les yeux, elle secoua rapidement la tête et cligna des yeux. Sonja ne comprit pas ce que signifiaient ce mouvement de tête et ce clignement, avec appréhension, pour autant que son regard prostré pût encore manifester de l'appréhension, elle tourna les yeux vers la fenêtre d'où les sons métalliques des ordres parvenaient des haut-parleurs : *Laufschritt ! Laufschritt !* On incitait quelqu'un à courir, probablement les ouvrières qui s'en allaient extraire le sable. L'infirmière se leva et s'avança jusqu'à la porte, elle regarda dans le couloir, referma la porte, s'assit près de Sonja sur le lit et se mit à chuchoter rapidement en allemand. Tu as une température élevée, un rhume grave, ce n'est sûrement pas une pneumonie, tu vas rester ici, tu vas te reposer. Elle la prit par les épaules, je sais où tu étais, chuchota-t-elle, j'ai dû écrire pneumonie, sinon ils te renverraient dans deux jours. Sonja la saisit nerveusement par la main et la regarda avec reconnaissance, pour autant que, dans sa prostration et dans sa peur qui se dissipait, elle fût encore capable d'exprimer un quelconque sentiment, fût-ce de reconnaissance.

Au milieu des femmes squelettiques qui étaient allongées sur les châlits de l'infirmierie du camp et malgré la toux féroce qui ne la quittait pas depuis plusieurs jours, elle avait l'air en bonne santé. C'est

pourquoi celles qui étaient les plus solides ne l'accueillirent pas bien, c'était peut-être aussi parce qu'elle était arrivée en vêtements civils. Le premier jour, une Polonaise renversa sur elle son assiette de soupe d'ortie en passant devant son lit. Elle leva la main comme pour s'excuser, *Entschuldigung*, dit-elle en allemand, et elle ajouta avec un sourire quelque chose en polonais, Sonja comprit, les langues slaves se ressemblent : *kurva*. Excuse-moi putain, avait-elle dit, et certaines éclatèrent de rire. Celles qui avaient encore des forces et qui connaissaient les langues slaves rirent, l'une d'entre elles lança en allemand *Bordellfrau* ! Ça aussi Sonja le comprit, elle avait étudié à Karl-Franzens-Universität. La médecine.

Celles qui étaient complètement épuisées regardaient le plafond, elles attendaient la fin. Au bout d'un certain temps, on emmena, en fait on charria la première morte et ensuite une autre presque tous les jours suivants. De nouvelles femmes arrivaient, les infirmiers, eux aussi des prisonniers, chargeaient les précédentes sur des brouettes et les emmenaient. Où ? Pas au cimetière, il n'y avait pas de cimetière, leurs corps étaient transportés au crématoire.

Un médecin venait régulièrement, en uniforme vert de SS sur lequel il avait jeté une blouse blanche, il se promenait parmi les malades qui, assises sur leur lit, le regardaient d'un air prostré, celles qui pouvaient s'asseoir et regarder, les autres étaient gisantes. Il ne s'arrêtait à aucun lit, il avait l'air très pressé, ensuite elles l'entendaient crier d'une voix coléreuse sur l'infirmière, c'était Inge, pourquoi ça pue tellement ici, est-ce que vous ne pouvez pas veiller à l'hygiène de base ? *Durchfall*, répondait Inge, certaines ont la diarrhée. Je vais te renvoyer dans ta baraque, hurlait-il, si demain ça pue encore autant. Sonja traduisait, certaines ne savaient toujours pas l'allemand, elles ne connaissaient que les ordres les plus élémentaires des gardiens, elle traduisait à cette Polonaise qui regrettait maintenant de l'avoir si mal accueillie dans un mélange de slovène, de polonais et de russe, on pue, ils vont la renvoyer dans sa baraque. Inge avait aussi inscrit *diarrhea* sur le bulletin de santé de Sonja, elle ne voulait pas qu'on la renvoyât d'où elle venait. Elle n'avait pas la diarrhée, mais elle ne pouvait pas repartir d'où elle venait. La nourriture était de plus en plus mauvaise, certains jours il fallait attendre le soir pour avoir la soupe d'ortie, elles se transformaient en squelettes, Sonja maigrit brusquement. Même la Polonaise robuste et arrogante ne renversait plus les assiettes, *Entschuldigung*, *kurva*, elle pouvait à peine se déplacer dans la salle.

C'était le mois d'avril, le soleil brillait à travers les vitres sales, personne ne les nettoyait plus, la nourriture était livrée de plus en plus

rarement, il n'y avait plus de médecin depuis quinze jours. Les femmes discutaient, dehors c'était le printemps, mais ce n'était pas seulement le printemps, il régnait une étrange agitation, les haut-parleurs crachaient de plus en plus souvent des ordres, de la cour arrivaient les voix excitées des gardiens qui faisaient entrer et sortir les détenues des baraques, on entendait aussi le vrombissement des camions qu'on chargeait. Puis par un après-midi d'avril, un étrange silence s'installa soudain, comme si le camp, l'infirmerie exceptée, était en train de disparaître complètement. Inge entra et dit :

– C'est la fin. Ils sont partis.

Elles se traînèrent vers la fenêtre pour regarder dans la cour. Caracolant au-dessus de morceaux de meubles dispersés, de chaises cassées, de bidons renversés, de vaisselle de la salle à manger éparpillée, de galoches, de bottes militaires de l'entrepôt, le vent du printemps faisait entrer par les vitres brisées et les portes arrachées des tourbillons de feuilles de papier dans le bâtiment de l'administration. Sonja vit un homme qui tirait une femme par les cheveux, c'était une gardienne, sa blouse était déboutonnée, une de celles qui, on ne sait pourquoi, étaient restées et n'avaient pas embarqué dans un camion. Quelques détenues sortirent en courant d'une baraque, elles repoussèrent l'homme en uniforme, ce n'était pas un uniforme allemand, et se mirent à donner des coups de pied à la gardienne, à la gifler, la griffer, elles la traînèrent par terre, laissant derrière elle, sur l'*Appellplatz*, une trace sanglante. L'homme en uniforme, c'était un uniforme de l'Armée rouge, un fusil à la main, dispersa sans ménagement le groupe d'enragées et ramena la gardienne dans le bâtiment.

Des soldats russes passèrent devant un camion endommagé bloqué devant la sortie, les prisonnières les regardaient à la porte des baraques. À part ce groupe qui réglait ses comptes avec une gardienne, les femmes n'osaient toujours pas sortir car personne ne l'avait ordonné, c'était bizarre, c'était incroyable.

Mais c'était vrai, c'était fini, ils étaient partis.

Un médecin russe, son équipe d'infirmiers et d'infirmières prirent en charge l'infirmerie.

Au bout d'un mois, Sonja fut en état d'être transférée dans un sanatorium des alliés, on ne la renvoya chez elle qu'au début de septembre, par le dernier transport.

On peut la voir, assise à la fenêtre du wagon, les roues crissent avec régularité, elle regarde la nuit, le matin approche, les lumières des gares filent le long de la voie, au loin sur un versant de montagne, il y a d'autres lumières, probablement celles d'une ferme où les gens se lèvent pour nourrir le bétail. Le train s'arrête.

Rien qu'un instant avant de repartir. Elle va revenir. Oh, Jésus

Marie Joseph ! s'écriera Pepca, la femme de ménage, qui l'apercevra la première, mais n'est-ce pas notre Sonja ?

Son père qui sera toujours chirurgien à l'hôpital et sa mère qui continuera à rendre visite à sa famille près de Ljutomer lui diront qu'ils avaient presque perdu tout espoir. Ils se sont renseignés auprès de la Croix-Rouge et des nouvelles autorités, ils ont attendu tout l'été. Mais maintenant elle est là, au moins elle est là. Grâce aux soins à domicile, son état s'améliorera beaucoup plus vite qu'au sanatorium, Pepca lui apportera des œufs frais de la ferme, sa mère lui caressera les cheveux quand elle sera allongée dans sa chambre à regarder le plafond. Elle parlera peu, même quand elle sera complètement guérie et remise sur pied. Elle restera souvent dans sa chambre, pendant tout un mois elle sortira juste pour aller au parc et revenir. Elle ne cherchera à revoir aucune connaissance, aucune amie, pas même Angelca. Elle en rencontrera certaines dans le parc mais leurs conversations seront courtes, oui, je suis revenue, ça va, je me sens bien, maintenant je dois rentrer.

8

Fin septembre, un samedi, elle apercevra Valentin sur la Slovenska – quand elle était partie, c'était la Burggasse, maintenant elle était redevenue la Slovenska. Il sera en uniforme et en bottes, il portera une culotte de cheval d'officier, un grand étui avec son pistolet à la ceinture, une titovka à étoile rouge sur la tête, des épaulettes à galons dorés. Son cœur se serrera, elle voudra l'appeler. Mais lui, d'un pas rapide, se dirigera vers l'auto noire qui l'attend. La portière claquera, il s'assiera sur le siège arrière, ouvrira un dossier, la voiture démarrera rapidement.

Quelques jours plus tard, elle décidera de le rechercher. Au bureau militaire de la ville, on lui dira qu'il a déménagé à Ljubljana. À la sortie du bâtiment en passant devant le garde, le souvenir d'un vers qu'il lui avait un jour laissé dans la boîte à lettres lui reviendra : *Und nichts zu suchen* 2.

Elle ne le cherchera plus.

– Et quels sont tes projets ? lui demandera son père un dimanche après-midi, après le déjeuner.

Elle haussera les épaules. Elle n'aura pas de projets.

– Tu comptes reprendre tes études ?

Elle secouera la tête.

Son père comprendra, trop de temps avait passé, il serait difficile de recommencer. Elle ne reprendra pas ses études, elle passera beaucoup de temps dans sa chambre, mais au bout d'un moment, elle recherchera Angelca avec qui un an plus tôt elle était place du

Château. Ça lui fera plaisir, Angelca n'aura plus de tresses, mais une permanente souple, ça lui ira bien aussi. Il y a un an ? Toute une éternité s'est écoulée depuis lors. Elles iront au cinéma. On rejouera *Stenka Razine*. Et *Les Joyeux Garçons*. Avant le film, il y aura les actualités, le maréchal Tito, en uniforme bardé de décorations, lèvera un verre de vodka à la santé de Staline, des jeunes gens aux manches retroussées galoperont avec des brouettes, On reconstruit la patrie détruite, sera-t-il écrit.

Ensuite il s'écoulera encore beaucoup de temps avant que son père ne lui trouve un travail de bureau à l'hôpital.

Elle vivra comme vivent tous les gens de cette ville.

Elle n'ouvrira jamais la boîte contenant les lettres pleines des vers de différents poètes qui circulaient entre Ljubljana et Graz. Elle ne lui écrira pas. Elle ne lira plus de poésie. Sauf un seul poème qu'elle trouvera un soir d'automne dans un livre qu'elle prendra sans y penser sur une étagère de la librairie de la rue Gosposka, autrefois Herrengasse.

Dans le journal, on annoncera une rencontre avec un écrivain qui a publié un roman qui se passe à Maribor avant la guerre. Le livre s'appellera *Aurore boréale* et le jeune écrivain, comme ce sera écrit dans le journal, décrira dans son roman un événement extraordinaire, le ciel illuminé au-dessus de la ville, en avril trente-huit, lors d'un étrange phénomène céleste par ailleurs courant dans les pays nordiques. Sonja se souviendra de ce rayonnement, elle ne l'a pas vu mais elle se souviendra qu'à l'époque tout le monde en avait parlé. C'était le jour où, avec Valentin, au cinéma, elle avait vu la célèbre actrice Lil Dagover.

Et quand dans la librairie à moitié vide où on attend encore quelques visiteurs pour commencer, elle prendra sur une étagère un recueil de poèmes de Byron, traduits en slovène, et le feuillettera, ses yeux s'arrêteront sur deux vers :

*Ainsi nous n'irons plus vagabonder
Si tard la nuit...*

Elle s'assiera à une petite table du club et lira le poème. Pour la première fois peut-être après toutes ces années de prostration, les larmes jailliront de ses yeux. Pour la première fois peut-être elle pensera qu'elle pourrait lui envoyer à Ljubljana, comme elle le faisait autrefois de Graz, ce qu'elle venait de lire :

Car l'épée use le fourreau

*Et l'âme épuise le cœur,
Et le cœur doit faire halte pour souffler
Et l'amour aussi a besoin de repos* 3.

Et l'amour aussi a besoin de repos, l'amour aussi, ça résonnera dans la tête de la dame aux cheveux gris qui partira de la librairie sans attendre le jeune écrivain et son roman. Elle devrait maintenant écrire au distingué professeur à Ljubljana, se dira-t-elle, au géodésien qui lui a un jour dit que c'était elle le centre du monde, comment avait-il dit ? Le point trigonométrique d'où on peut mesurer le monde entier. Et l'amour aussi.

Cela arrivera beaucoup plus tard, lorsqu'à pas rapides, elle reviendra le soir dans l'allée, des marrons rouleront sous ses pieds, les marrons qui tombent des arbres chaque automne, elle en ramassera un et serrera dans sa main sa peau froide et lisse. Elle n'enverra aucune lettre au géodésien, aucun poème non plus, la vie s'en va et l'amour aussi.

Mais pour l'heure, on la voit dans le train, elle est assise à la fenêtre, elle observe longuement un homme en tenue de cheminot derrière la fenêtre du buffet de la gare qui trempe son pain dans du goulasch et porte lentement les bouchées rouges à ses lèvres. Quelqu'un siffle, le train démarre, les roues crissent avec régularité, elle est fatiguée, elle respire avec régularité. Elle dort. Derrière ses paupières fermées, elle voit les nuages loin dans le Nord, elle voit les cygnes, d'abord l'un qui fouette la surface avant de s'élever, ensuite toute une volée qui s'élance dans un large battement d'ailes, qui nage presque à travers le voile de brume au-dessus de l'eau en direction du clocher, son reflet plane sur le miroir du sombre lac d'automne.

1. « Au pas de course ! »

2. Et rien à chercher (Goethe).

3. Lord Byron, d'après la traduction de J.-P. Richard et P. Bensimon.

IV

Le fugitif

1

Une autre femme ouvre la porte de son logement, entre et allume la lumière. Elle pose son parapluie et ôte son manteau, elle a l'air frigorifiée, elle retire ses souliers mouillés, dehors c'est un novembre froid, le novembre de l'année quarante-cinq. Les rues dans lesquelles elle a marché sont recouvertes d'une soupe de neige qui a trempé ses chaussures. Elle pose son manteau, les mains tremblantes, elle dénoue ses lacets, met ses pantoufles, enfille une veste de laine et entre dans sa cuisine. Elle s'assoit à la table et reste là pendant un moment sous la lampe qui tombe du plafond. Ici aussi il fait froid, la femme regarde en direction du poêle contre le mur, il faudrait qu'elle l'allume et qu'elle prépare du thé pour se réchauffer. La pièce est sombre, l'ampoule de la lampe au-dessus de la table est faible, sa lueur jaune indigente éclaire le visage de la femme, dans la pièce, c'est le silence. Elle reste assise là un moment, elle écoute le roulement du train qui franchit le pont, le fleuve, et laisse derrière lui la nichée de vieilles maisons serrées au pied du puissant château. Un jour elle s'assiera dans ce train, elle partira de ce vieux nid qui s'appelle Ptuj, parce qu'elle n'y a plus personne, elle partira chez sa fille à Ljubljana et lui dira : je ne retournerai plus dans cette maison vide. Mais pour l'heure, elle est dans ce logement vide et froid, elle doit faire quelque chose pour le réchauffer. Elle se verse du lait et, la tasse à la main, reste debout un moment en regardant la rue déserte, glaciale. Derrière les fenêtres, les lumières sont allumées, les familles s'assoient pour dîner. Elle, elle est seule, le lait est froid, elle doit faire quelque chose, au moins faire du feu.

Elle ouvrit le coffre à bois, il était vide, il fallait descendre à la cave. Elle était fâchée de ne pas s'en être préoccupée plus tôt, elle n'aimait pas cette cave froide et humide, même lorsqu'elle n'était pas seule, elle ne descendait pas volontiers, dans le froid et l'obscurité, dans cette pièce spacieuse et voûtée où, autrefois, leurs ancêtres faisaient rouler les tonneaux de vin.

En haut des escaliers qui menaient au sous-sol, elle alluma la lumière et s'arrêta un instant. Elle pensa avec gratitude à son mari qui avait fait installer l'électricité dans la cave, à cette époque ce n'était vraiment pas courant, les gens, dans leur cave, s'éclairaient à la lampe à pétrole et, dans les fermes, c'était encore comme ça dans les pièces du haut. Même depuis qu'il y avait de la lumière dans la cave, elle n'aimait pas cet endroit, elle était toujours un peu angoissée à l'idée de descendre chercher des pommes de terre ou du bois. Même quand la maison était pleine, oui bon elle n'était pas exactement pleine, ils y vivaient à trois, sa fille Milica y vivait jusqu'à ce qu'elle ne partît, il y a un mois, à Ljubljana dans un foyer de lycéens, Pavle, son mari y vivait. Tant qu'il vivait. Qu'est-ce que tu penses qu'il y a en bas, plaisantait Pavle, un fantôme ? Il pourrait y avoir un cadavre, disait Milica. Waouh, disait Pavle, un homme qui s'est couché entre les tonneaux, ivre, et qu'on aurait oublié. C'était une plaisanterie, il n'y avait plus de tonneaux dans la cave depuis bien longtemps, même celui qui rappelait le temps où c'était encore une cave à vin, on l'avait débité pour le brûler dès le premier hiver de la guerre. Maintenant il y avait de nouveau du bois dans la cave, toute une pile de bûches ; un brave homme qui travaillait dans les chemins de fer, un ami de son Pavle, les avait récupérées dans un wagon resté en gare après le départ des Allemands.

Dans la lumière falote, elle descendit et se mit à empiler du bois dans un panier. Quand elle essaya de soulever le panier pour remonter son chargement, elle constata qu'il était trop lourd pour elle, elle remit quelques bûches sur la pile. Elle souleva une autre fois le panier, maintenant il était plus léger, elle allait pouvoir le porter, c'est à ce moment-là qu'elle entendit du bruit. Elle se dit qu'elle avait mal reposé le bois, que la pile de l'autre côté était déstabilisée et qu'un des morceaux était tombé sur le sol en terre battue. Elle n'était pas d'humeur à rempiler les bûches à cette heure, elle pourrait le faire demain, elle se dirigea vers l'escalier, son panier dans les bras. C'est alors que quelqu'un toussa. Elle se figea. Elle était sur le point de penser que c'était un chat, les chats ont parfois la même voix que les hommes, quand ils sont en chaleur, ils savent miauler à en faire mal aux oreilles. Mais ce n'était pas un chat, du coin de l'œil, elle vit quelque chose de grand bouger derrière le pilier qui soutenait la voûte.

Au même moment, elle entendit la voix basse, enrouée, d'un homme qui chuchotait presque :

– Madame... aidez-moi.

Elle laissa tomber son panier par terre, le bois se dispersa, et elle courut vers l'escalier. Mais l'homme qui surgit de derrière le pilier fut plus rapide, tel un animal souple, il bondit vers l'escalier et lui barra

le chemin. Elle essaya de crier, mais sa voix, de peur, resta dans sa gorge. L'homme appuya son épaule contre le mur. Un de ses bras pendillait le long de son corps, il leva l'autre, ce n'était pas menaçant, c'était suppliant, il leva la main et la posa sur ses lèvres.

– S'il vous plaît, dit-il tout bas, je vous en prie.

Au milieu de son visage barbu et osseux, ses yeux clairs au fond de deux cavités sombres et pochées la regardaient, désespérés, terrorisés. Son corps tremblotait légèrement, visiblement de froid et de fatigue. Il portait des vêtements râpés et chiffonnés, dans le froid de la cave, une odeur de fumier de cheval se dégageait de lui, il avait des restes de paille et de boue collés sur son pantalon.

Il tremblait de tout son corps. Il est encore plus effrayé que moi, se dit-elle et elle sentit que du sang chaud revenait dans son corps figé et glacé. Sa voix aussi revint.

– Que voulez-vous ? dit-elle.

Au fond, elle aurait dû crier, que faites-vous dans notre cave, elle aurait dû dire notre cave et non ma cave pour que l'homme hirsute et dépenaillé ne pense pas qu'elle vivait ici toute seule, elle aurait dû hurler, fichez le camp, je vais appeler la police, elle aurait peut-être dû crier : Pavle, descends tout de suite, pour que l'idée de son mari effraie l'inconnu, mais l'homme ne pouvait pas être plus terrorisé qu'il ne l'était, elle s'étonna elle-même quand elle dit d'une voix tout à fait calme :

– Que voulez-vous ?

– Une tasse de lait chaud, dit-il. Rien d'autre.

– Si vous êtes un mendiant, dit-elle, vous auriez pu frapper à la porte.

Elle savait que ce n'était pas un mendiant, un mendiant ne se serait pas introduit dans sa cave. Comment était-il entré en fait ?

– Vous tremblez, dit-elle, vous êtes malade ?

Il hocha la tête et en même temps haussa les épaules. Ça voulait dire qu'il ne savait pas s'il était malade, mais il savait qu'il faisait un froid de chien, il avait aussi l'air d'un chien qu'on aurait pourchassé et lapidé. La seule chose sur lui qui n'était pas usée, c'étaient ses chaussures. Il avait aux pieds de solides brodequins comme en portaient les soldats et les miliciens. Bien que boueux, ils avaient l'air presque neufs.

– Bon, dit-elle d'une voix déterminée, presque autoritaire, elle savait comment il fallait agir avec les malades. Venez avec moi en haut, je vous donnerai du lait et je regarderai ce qu'il en est de votre bras, ensuite vous partirez. D'ailleurs mon mari va arriver d'un moment à l'autre, lui, il saura.

Ce que son mari saurait n'était pas clair, elle avait dit ça par prudence même si sa peur devant cet homme affaibli avec son bras qui

pendillait avait en partie disparu. Finalement il lui sembla qu'elle avait beaucoup plus de force dans son corps que l'apparition de la cave.

– Je ne monterai pas, dit-il. Vous pourriez me l'apporter ici ?

– Vous ne voulez pas venir au chaud ?

Il secoua la tête.

– Oui bon, en haut il ne fait pas vraiment chaud, elle essayait de plaisanter. Je voulais justement allumer.

– Je n'ai pas froid, dit-il.

– Oh oh, dit-elle, vous avez froid et comment ! Et vous êtes aussi malade.

Elle ramassa le panier et monta la première marche.

– Je ne pourrai pas vous apporter de lait si vous ne vous écartez pas.

Il s'écarta et s'appuya contre le mur. Quand elle arriva à sa hauteur, il chuchota :

– Vous allez vraiment revenir ?

– Ce que j'ai dit, je l'ai dit !

Elle monta, fourgonna avec un tisonnier dans les restes brûlants de combustible, jeta dessus quelques copeaux et un morceau de bois et fit chauffer du lait. Elle prit une trousse de secours dans l'armoire, et redescendit à la cave.

2

Il n'était plus dans les escaliers. Elle sentit un coup de vent froid, la fenêtre de la cave était ouverte. La belle affaire, se dit-elle, il a déguerpi. Maintenant elle comprenait aussi comment il était arrivé. Par la cour, à l'arrière de la maison, peut-être que la fenêtre de la cave n'était pas verrouillée, il s'était glissé à l'intérieur. Visiblement aussi à l'extérieur. Elle hocha la tête. Elle avait vraiment été idiote de vouloir aider un inconnu qui se retrouvait dans sa cave. Tout ça était assez fou.

– Merci madame.

De nouveau elle sursauta. Cet homme savait surprendre.

Sa voix étouffée lui était parvenue de l'obscurité dans les profondeurs de la cave. Dans la lumière, après sa voix, sa silhouette avec son bras qui pendillait se détacha aussi de la zone sombre.

– Merci d'être revenue.

Il but avidement le lait. Elle lui dit de s'asseoir sur l'escalier pour qu'elle puisse examiner son bras. Il s'assit docilement et la regarda lui enlever sa veste et couper la manche de sa chemise, collée par le sang, qu'elle ne pouvait détacher de sa peau. En fait de blessure, tout son bras n'était qu'une plaie, on aurait dit que quelqu'un avait raclé sa peau avec une râpe métallique. Avec précaution, elle désinfecta toute

la surface du bras presque jusqu'à l'épaule et ensuite elle lui fit un bandage.

Une odeur de fumier continuait à se dégager de lui, mais de sa bouche au moins c'était une odeur agréable de lait chaud.

– Vous savez y faire ! Ses yeux brillaient. Il souriait.

C'est seulement alors qu'elle se rendit compte qu'elle avait affaire à un homme. Jusque-là ce n'était qu'une pauvre créature sale et en sang. Il avait peut-être quelques années de moins qu'elle, bien qu'il parût plus vieux, bien sûr, il n'était pas rasé et assez négligé. Elle aussi sourit.

– Vous avez de la chance d'être tombé sur une infirmière, dit-elle.

– J'ai vraiment de la chance.

– J'ai peur que votre bras ne soit cassé, ici sous le coude. Il faudra voir un médecin.

Quand elle eut terminé le bandage, elle remit son matériel dans la trousse et l'aida à enfiler sa veste. Elle voulait lui dire que l'affaire était faite et qu'il pouvait partir. Mais il éclata soudain en sanglots, saisit sa main et se mit à l'embrasser. Alors qu'elle tentait de dégager sa main, elle sentit sur sa peau quelque chose de chaud, ses larmes qui coulaient. Elle le repoussa presque brutalement. Elle avait connu bien des formes de reconnaissance de ses patients, mais celle-ci avait quelque chose de tout à fait inhabituel.

– Mais qu'est-ce qui vous arrive, au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez ? s'écria-t-elle pour cacher sa stupéfaction, l'absurdité de ce moment où elle était assise avec un inconnu, un pauvre homme, visiblement malade, visiblement malheureux dans l'escalier de cave de sa maison, qui lui embrasse la main. Et l'arrose de ses larmes. Et elle essayait aussi, par son exclamation, de cacher une certaine émotion inattendue.

Il lâcha sa main. S'appuya contre le mur et prit son bras droit bandé dans sa main gauche. Son menton continuait de trembloter. Peu à peu il se calma.

Ensuite il lui dit inopinément d'une voix tout à fait maîtrisée :

– Merci aussi de ne pas m'avoir dénoncé.

Elle lui jeta un coup d'œil surpris.

– Quand vous êtes montée, j'ai pensé que vous alliez me dénoncer. J'ai ouvert la fenêtre de la cave. Si je vous avais entendue sortir, je me serais glissé dehors.

Pourquoi le dénoncer ? Elle s'étonna elle-même d'être revenue si naturellement. Néanmoins pourquoi n'avait-elle pas pensé à aller au poste de police déclarer qu'il y avait un inconnu dans sa cave ? Pourquoi n'avait-elle pas frappé chez le voisin ? Elle aurait pu traverser la rue, frapper chez les Drenik et demander de l'aide.

– Pourquoi aurais-je dû vous dénoncer ?

– Parce que je me suis enfui de Šterntal.

Un frisson glacé parcourut son corps tout entier. Mais pas seulement à cause du filet d'air froid qui passait par la fenêtre de la cave restée ouverte. À Šterntal étaient enfermés les gens qui avaient collaboré avec les Allemands pendant la guerre. Il y en avait peut-être quelques milliers, elle savait qu'on les traitait mal. Elle en avait soigné quelques-uns, aussi bien des gardiens que des prisonniers. Des blessures graves, des coups. Des maladies intestinales. Ils étaient probablement morts eux aussi. Mais ce n'était pas son affaire. Son affaire, c'était son mari, Pavle qui avait été emmené par la Gestapo. Et les gens qui étaient enfermés là-bas avaient collaboré avec la Gestapo.

Comment n'avait-elle pas pensé que cet homme s'était enfui de là, le camp n'était qu'à quelques kilomètres de Ptuj ? Et on parlait aussi des évasions. Qu'arrivait-il à ceux qu'ils attrapaient et ils les attrapaient tous bien sûr, on ne savait pas. Ils attrapaient tous ceux que personne ne voulait cacher. Les gens avaient aussi peur maintenant que pendant la guerre. De plus selon l'opinion générale, ils n'étaient pas là-bas pour rien, la voix du peuple disait que, là-bas, ils auraient affaire à la justice du peuple. Et elle est toujours dure, comme l'est un peuple qui a beaucoup souffert.

Elle se concentra.

– Le mieux est que vous partiez tout de suite.

Il la regarda longuement de ses yeux clairs.

– Vous avez raison, dit-il. Je peux vous attirer des problèmes.

Il se leva et lentement, à pas incertains, avança vers la fenêtre ouverte de la cave. Il tira une vieille table contre le mur, faisant cliqueter les outils dans le tiroir. Les outils de son mari avec lesquels parfois il réparait une chose ou une autre, le vélo de leur fille, la ferrure desserrée d'une fenêtre, une cheville de la vieille table de salon. De sa main gauche valide, l'homme tira la table sous la fenêtre, son bras droit pendillait le long de son corps. Bien sûr, c'était son plan pour s'enfuir de la cave. Il avait été plus facile d'entrer, il s'était seulement laissé glisser par la fenêtre et il était tombé lourdement sur le sol, de toute façon, il était visiblement habitué aux chutes et aux coups. Il tituba jusqu'à la table et là, poussa un gémissement de douleur. Il ne pourra pas sortir, se dit-elle, mais tout pauvre et dépenaillé qu'il soit, il avait été autrefois agile et souple, peu de temps auparavant, d'un bond rapide et instinctif, il s'était mis en travers de l'escalier quand elle avait voulu sortir de la cave. Et il avait encore pas mal de force dans son bras gauche. Il se redressa rapidement et essaya de lancer son pied jusqu'au châssis de fenêtre.

– Et où irez-vous ? demanda-t-elle soudain.

Il se laissa retomber sur la table. Il avait compris : peut-être voulait-elle tout de même l'aider.

– Si je pouvais rester jusqu’à la nuit prochaine, dit-il. Je serais assez reposé pour pouvoir continuer mon chemin. J’ai des amis à Maribor.

– Fermez la fenêtre, dit-elle. Je vais vous apporter quelque chose de chaud, une couverture.

Elle monta et rassembla quelques couvertures et un oreiller.

Elle revint et jeta les affaires sur la grande table de travail.

– Je vais vous apporter un peu à manger, dit-elle. Et vous partirez demain à la nuit.

Il acquiesça.

Elle monta l’escalier et, en haut, toucha l’interrupteur pour éteindre la lumière.

– Excusez-moi, madame, chuchota-t-il.

Elle se retourna. Il regardait vers le haut et souriait humblement et avec reconnaissance.

– Je peux vous demander votre nom ?

Elle aurait dû dire : vous ne pouvez pas. Ou au moins : qu’est-ce que ça peut vous faire, comment je m’appelle. Mais il souriait avec tant d’humilité et de reconnaissance, comme les malades sourient dans leur lit quand on leur apporte un médicament ou un thé.

– Katica, dit-elle, avant même de se rendre compte que c’était idiot de se présenter à un type qu’elle ne connaissait pas, à un homme qui s’était enfui d’un camp et qui était certainement recherché par la police.

Cette fois, il ne lui mouilla pas les mains de baisers et de larmes. Il regarda seulement longuement vers le haut, comme un chien reconnaissant à qui on a retiré une épine ou même sauvé la vie. Elle resta encore quelques minutes, elle sentit le regard de l’homme sur elle, même après avoir éteint la lumière et tiré la porte qui conduisait à la cave. Elle la verrouilla.

Katica Modrinjak était assise sur son lit, elle écoutait le sifflement de la locomotive qui tractait le train sur le pont enjambant la Drave. Elle siffle toujours quand elle sort de la ville, un son aigu fuse dans les rues et devant sa fenêtre puis se perd quelque part là-haut au pied du château. Ensuite, on peut continuer de suivre le fracas des roues qui font trembler le pont métallique. Pour le moment, elle n’entendait pas seulement, comme chaque soir à cette heure, le fracas des roues, elle entendait aussi le martèlement de son cœur dans sa poitrine : que se passe-t-il, que s’est-il passé, qui est l’homme dans la cave ? Son cœur cogne, forte palpitation. La porte de l’armoire où était rangée la trousse de premier secours était ouverte, un peu avant, elle y avait pris en vitesse du désinfectant et des bandes. Elle se leva et ferma la

porte, elle but elle aussi une tasse de lait sucré, elle allait se calmer, elle allait dormir. Aujourd'hui elle irait travailler, demain soir qu'il s'en aille où il veut, à Maribor en apparence, il a dit qu'il avait des amis à Maribor, il n'a qu'à y aller.

Dans le couloir, elle alla jusqu'à la porte qui conduisait à la cave et elle tourna encore une fois la clef. Comment allait-elle réussir à dormir alors qu'un inconnu croupissait en bas dans l'obscurité ? Un fugitif. Il avait l'air misérable, effrayé, blessé mais, malgré tout, ce n'était qu'un homme qu'elle ne connaissait pas, dont elle ne savait rien. Que les patrouilles de police cherchaient certainement et que les gars de l'Ozna en civil surveillaient. Elle ne lui avait même pas demandé son nom, mais elle lui avait dit le sien, pourquoi donc ?

Elle pourrait encore traverser la rue et frapper chez les Drenik, le dire à Jožef, l'ami de Pavle, il travaille à l'administration des routes. Il saurait certainement ce qu'il faut faire, pas parce qu'il est employé à l'administration des routes, mais parce qu'il est des nôtres, il a travaillé avec Pavle, qui a été pris, pas lui. Elle frapperait, peut-être sont-ils déjà à table pour le dîner, dans l'encadrement de la porte, le chaud faisceau de lumière l'envelopperait, l'odeur de cuisine. Et alors ? Que ferait Jožef qu'elle ne pourrait pas faire elle-même ? Il courrait au poste de police. Peut-être qu'il surveillerait la fenêtre et qu'il enverrait son fils au poste de police. Et ensuite ?

L'après-midi précédent, il était passé devant chez elle, enroulé dans un cache-nez sans même regarder vers sa fenêtre. Il n'avait même pas jeté un coup d'œil alors qu'il savait qu'elle était seule, il aurait pu frapper à la porte et demander si elle avait besoin de quelque chose. Jamais il n'avait demandé si elle avait besoin de quelque chose, jamais ils ne l'avaient invitée dans leur chaude cuisine où ils sont assis maintenant, après le dîner. Et même s'ils l'avaient invitée, comment aurait-elle pu s'asseoir à table avec leur famille, la famille est un nid, tout nouveau venu est un étranger, même si c'est Katica qui vit seule de l'autre côté de la rue étroite. Une femme qui est seule est bien seule. Pendant un moment, après qu'ils eurent emmené Pavle, il était venu, un soir il s'était attardé longtemps, il s'était comporté curieusement ; quand elle avait posé sa tasse de café sur la table, il avait effleuré ses mains. Comme elle les avait retirées rapidement, il avait été tout embarrassé, elle avait eu l'impression qu'il avait rougi comme rougit un homme dont on a décelé les intentions cachées. Après ça, il n'était plus venu, s'ils se rencontraient dans la rue, il la saluait, il levait plutôt la main de loin en guise de salut et passait son chemin. Elle s'imagina s'arrêtant, essoufflée, devant sa maison à l'angle, et frappant, ensuite s'asseyant avec sa femme dans la cuisine et réfléchissant à ce qu'il fallait faire, il n'y a rien à faire, il faut le signaler, c'est ce qu'il dirait, sinon on sera tous en difficulté, pas

seulement toi, ma famille aussi, maintenant qu'on sait que tu caches un fugitif de Šterntal.

Des clous, se dit-elle, que ce pauvre homme reste en bas jusqu'à demain. Ensuite elle téléphonerait à Maribor et elle demanderait au docteur Belak ce qu'elle doit faire. Lui l'a toujours aidée quand il a pu.

En outre, peut-être qu'au matin il n'y aura plus d'homme dans la cave. Il aura ouvert la fenêtre et se sera glissé dehors, elle avait vu qu'il en était capable. Mais s'il est encore là, elle ira chez le docteur Belak à Maribor et elle lui dira tout.

Toute la nuit elle se retourna dans son lit. Que devait-elle faire ? Elle devrait le dénoncer.

4

Comme quelqu'un avait dénoncé Pavle. Lui aussi on l'avait caché, on l'avait caché pendant longtemps dans des fermes aux environs de Ptuj. Peut-être dans une cave, peut-être dans une étable. Elle le voyait, les yeux fermés, il croupissait dans une cave, une paysanne lui apportait à manger. Mais c'était un autre temps, c'était la guerre. Il y a encore un an, les murs des maisons étaient placardés d'affiches sur lesquelles il était écrit qu'il fallait signaler toute personne inconnue et douteuse qui se déplaçait sans raison en ville. *Chut !* était-il écrit sur de grandes affiches, l'ennemi est partout. Et celui qui est maintenant dans la cave, ici, sous sa chambre, sous le lit dans lequel Katica se tourne d'un côté sur l'autre et ne peut s'endormir, était peut-être un collaborateur de ceux qui collaient ces affiches, qui marchaient avec arrogance dans la ville, qui ont dénoncé et trahi et embarqué son mari à Maribor. Elle devrait le signaler, ne serait-ce que parce qu'il était emprisonné à Šterntal, s'il était là-bas, ce n'était sans doute pas sans raison. Là-bas sont enfermés les gens responsables de l'arrestation de son mari par la Gestapo. C'est à cause d'eux qu'elle est restée seule dans cette maison. Ce serait juste qu'on emmène aussi ce jeune type dans un endroit approprié où la main de la justice populaire le jugerait. Et même si elle ne le dénonce pas, si elle est prise de compassion envers le pauvre homme blessé et terrorisé qui se gèle en ce moment dans sa cave, si elle est touchée par sa reconnaissance, par les larmes qu'il a versées parce qu'elle ne l'a pas dénoncé tout de suite et qu'elle lui a même bandé son bras blessé... Est-ce qu'elle doit le cacher ? Est-ce qu'on ne disait pas tous les jours qu'on allait rechercher tous ceux qui avaient aidé les occupants, qu'on les trouverait tous et qu'on les punirait tous avec équité ? Si elle ne le dénonce pas et qu'ils le trouvent dans sa cave... La honte sera sur elle pour l'éternité, sur cette maison, sur les parents de son mari, elle voyait la mère éplorée de Pavle : Comment as-tu pu faire ça ?

Le mieux serait d'aller au poste de police ou au commandement militaire et de le dénoncer.

Dans la rue, elle entendit des voix d'hommes, agressifs, avinés, quelqu'un chanta. Elle se leva et alla à la fenêtre. Trois silhouettes en manteau titubaient sous sa fenêtre, *par les monts, les champs, dans le monde que résonne* ¹, l'un d'entre eux entonna d'une voix traînante la chanson, elle résonna dans toute la rue. Dans la maison de l'autre côté, la lumière s'alluma. Les héroïques noctambules se prirent par les épaules, laissant traîner derrière eux : *Slovénie héroïque, toi tu es déjà libre*. Quelques lumières s'allumèrent encore, mais personne n'osa ouvrir les fenêtres et invectiver contre les braillards nocturnes. Ils arrêterent de chanter, se querellèrent pendant un moment, ensuite ils se mirent à rigoler, *eh parle-moi encore une fois de ce satané barbouilleur viennois*. Et l'un d'entre eux cria à pleine voix :

*Quand Dolfi barbouillait encore les murs
Le patron le frappait sur la tête.*

Ils se tordirent de rire. L'un d'entre eux jeta une bouteille vide contre le mur, elle vola en éclats. Ensuite lentement, ils s'éloignèrent d'un pas incertain, en criant tous en même temps.

Comme ils sont soudain courageux, se dit-elle. Il y a encore quelques mois, ils ne faisaient que chuchoter. On chuchotait tous. Ce sont des brutes, ils l'ont toujours été, maintenant ils sont complètement abrutis, tout le monde est abruti par les temps qui courent.

Si elle le dénonçait, ce sont ces gens-là qui s'en occuperaient. Elle frissonna à l'idée qu'ils viendraient et se mettraient à le battre immédiatement. À peine dans la cave, ils commenceraient à le battre, elle entendrait les coups et ses cris. Elle savait qu'ils frappaient, à la consultation on lui avait déjà amené des gens de Šterntal qu'ils voulaient garder en vie, roués de coups et vivants, l'un avait un caillot de sang à la place de son œil. Elle ne voulait pas voir ça, pas dans sa propre maison. Mais s'il reste encore un jour ici, ils peuvent le trouver, même si elle ne le dénonce pas. S'il s'est enfui de Šterntal, ils ont probablement lancé une recherche. Qu'une patrouille de l'Ozna vienne frapper à sa porte et fouille la maison, c'était peu probable. Cette maison passait pour être des nôtres depuis que les gendarmes avaient trouvé son mari dans une ferme, jamais ils n'avaient dit où ils l'avaient trouvé, qui l'avait trahi. Dans cette ville pleine d'Allemands, elle passait pour être une des nôtres depuis longtemps, depuis que le père de Pavle s'était bagarré avec des bochisants devant la maison du peuple, c'était il y a longtemps, avant sa naissance. Ils fouilleraient peut-être toutes les maisons du voisinage, certainement pas la sienne.

Mais quoi, si quelqu'un l'avait vu ? Ptuj est une petite ville. À l'heure actuelle, tout inconnu est suspect, les gens et, plus que tout, ceux qui avaient servi le pouvoir allemand signalaient chaque babiole au nouveau pouvoir. Plus ils avaient de beurre sur la tête, plus ils étaient pendus aux basques de la police. Et qui n'aurait pas remarqué un homme aux vêtements déchirés et chiffonnés, au bras taché de sang et au visage hirsute ?

Le mieux serait peut-être de descendre tout de suite lui dire qu'il doit, à la grâce de Dieu, décamper. Elle peut lui donner des vêtements de son mari et un peu de nourriture pour la route mais qu'il s'en aille, elle a trop souffert toutes ces années, elle n'a pas envie d'avoir affaire à la police encore une fois, ni même aux nôtres. Ses yeux ouverts qui ne voulaient ni se fermer ni dormir voyaient la vieille Hofman se dandiner, en jupe large, dans la rue vers le centre-ville, tout droit vers le commandement. Et dès l'entrée, se mettre à parler au garde de l'inconnu qui a tourné en direction de la maison des Modrinjak. Son fils était revenu de l'armée allemande il y a des mois, tous les jours il devait se présenter au poste de police, mais son fils n'aurait pas fait ça, il avait trop souffert, il avait été blessé sur le front russe, quand il avait été rétabli, il avait été envoyé en Italie, mais elle, la vieille Hofman, elle le ferait sans problème. L'année dernière encore, alors que tout le monde savait que l'affaire allait mal finir pour les Allemands, elle expliquait fièrement que son fils servait dans l'armée allemande, elle avait peur pour lui, elle avait pleuré quand il avait été blessé, mais en même temps, elle avait été fière. Et heureuse quand il était revenu.

Katica Modrinjak se leva et s'habilla. Elle allait descendre et lui dire gentiment de s'en aller tant qu'il faisait nuit. Elle ne le dénoncera pas, il peut avoir confiance, mais qu'il se cache ailleurs, voilà ce qu'elle lui dirait. Mais, pensa-t-elle, si la vieille Hofman l'avait vu, si n'importe qui l'avait vu, alors des hommes en uniforme auraient depuis longtemps frappé à sa porte ou pire encore des civils. Lorsqu'ils étaient venus lui dire qu'ils avaient arrêté son mari, ce n'étaient pas des gendarmes qui étaient venus mais trois types en civil, l'un d'eux avait montré une carte de la Gestapo. Ils l'avaient sûrement battu, ils les battaient tous. Celui-là aussi, ils le battront. Ses chaussettes à la main, elle était assise sur son lit. Elle pensait à ses yeux désorientés, des yeux d'animal persécuté, traqué par des chiens de chasse. Il avait embrassé sa main avec fébrilité quand elle l'avait pansé, un homme effrayé, misérable, reconnaissant. Elle ne supportait pas l'idée qu'ils viennent et se mettent à le frapper dans sa cave, pour le jeter dans une auto et l'emmener, elle ne supportait pas cette idée. Je vais attendre, chuchota-t-elle pour elle-même, je vais attendre encore un peu. J'irai chez le docteur Belak et je lui raconterai, lui fera ce qu'il y a de plus

raisonnable. Si l'inconnu n'est pas parti avant, peut-être qu'il ne sera plus là au matin, mais il partira sans faute la nuit suivante, il a promis.

5

Le matin, elle descendit, elle lui apporta du café et du pain beurré. Il était assis sur sa couchette, c'est-à-dire sur la table. Il dégageait une odeur de corps pas lavé, la pièce sentait l'urine.

– Excusez-moi, marmonna-t-il, j'ai été obligé.

Il avait été obligé, bien sûr il avait été obligé. Mais, est-ce qu'elle devait s'embêter avec ça ? Elle laissa la nourriture près de lui, monta et revint avec une cuvette d'eau, du savon et une serviette.

– Pour commencer, dit-elle. Vous partirez cette nuit.

– Oui, chuchota-t-il, c'est promis.

– Maintenant je dois partir au travail, dit-elle. Je fermerai la porte à clef.

Il la suivit des yeux quand elle partit. En haut de l'escalier, elle se retourna et elle le vit immobile, en bas, dans la pénombre.

– Merci madame, dit-il à mi-voix. Vous avez fait beaucoup pour moi. Je partirai ce soir, n'ayez pas peur...

Il dit ça, pensa-t-elle, parce que lui a peur. Il a peur que ses poursuivants n'apparaissent à ma place, en haut de l'escalier. Il ne pourrait pas passer par la fenêtre car ils auraient encerclé la maison. Quand ils étaient venus chercher Pavle dans cette ferme, c'était gardé tout autour. Il n'a même pas pu penser à fuir.

Ils le tireraient dans l'escalier et le jetteraient dans une voiture. Ils le pousseraient dans les escaliers d'une autre cave. Là où les types de la Gestapo ont jeté son mari. L'Ozna 2 s'est installée dès le premier jour dans le bâtiment où la Gestapo faisait ses interrogatoires. Ils l'emmèneraient là-bas, ils le battraient.

Elle mit son manteau, quand elle arriva dans la rue, sur le trottoir, elle se cogna presque dans Jožef Drenik. Il ne pouvait l'éviter. Il la salua et voulut continuer, il avait l'air pressé, mais il s'arrêta tout de même.

– Quel temps, dit-il, ça sent la neige.

– Oui, dit-elle, il va neiger, les corbeaux croassent.

– Tu as beaucoup de travail ? demanda-t-il en relevant le col de son manteau sur ses oreilles.

– Tu sais bien, dit-elle, qu'on ne manque pas de travail chez nous.

Il avança, gêné. Du trottoir étroit, elle passa sur le pavé de la rue pour continuer son chemin.

– Katica, dit-il, il ne faut pas m'éviter.

– Je ne dirais pas que c'est moi qui évite quelqu'un.

Mais il y a des gens qui m'évitent, pensa-t-elle. C'est ce que je

devrais dire. Même si je ne sais pas pourquoi quelqu'un qui était toujours fourré chez nous autrefois m'évite.

– *La mienne* a mentionné cette nuit que tu avais peut-être besoin d'aide. Elle a dit que je devais te demander.

La mienne, ça voulait dire ma femme. C'est-à-dire que sa femme avait pensé que Katica avait besoin d'un coup de main. Mais lui n'y avait pas pensé.

– Je n'ai besoin de rien.

– Cet après-midi, quand je reviendrai du travail, je passerai chez toi.

Et voilà, se dit-elle, et voilà. Je ne l'ai pas vu pendant un an et aujourd'hui, il se manifeste. Mais que veut ce Drenik ?

– Je ne serai pas chez moi, dit-elle assez brutalement, je vais à Maribor après mon travail.

– Ah bon, ils t'appellent encore.

– Oui.

Ils ne l'avaient pas appelée depuis un bout de temps déjà. Il y a deux mois, ils avaient commencé une enquête, ils voulaient aller au fond de la question et savoir qui avait trahi Pavle. Comme si elle aurait pu dire quelque chose ! Elle ne savait même pas où il s'était caché.

– Tu sais que moi je leur ai dit tout ce que je savais, dit-il rapidement, comme pour, encore une fois, la convaincre de ça.

Est-ce que je sais vraiment ? se dit-elle. Est-ce que je sais vraiment ? Il y a quelque temps, dans *Vestnik*, on a publié un article sur le réseau de l'OF 3 à Ptuj. Parmi les fonctionnaires courageux qui avaient fourni des informations à la direction locale du mouvement de résistance, on mentionnait le nom de Jožef Drenik de l'administration des voies publiques. Et le nom de son mari, en apparence un modeste fonctionnaire comme c'était écrit, en réalité un valeureux collaborateur du mouvement. Pavle Modrinjak était devenu suspect aux yeux de la police allemande, c'est pourquoi il était passé à la clandestinité. Il s'était caché chez des fermiers jusqu'à ce qu'un ignoble traître ne découvre sa cachette et ne le dénonce. Nos services sont sur la piste du traître.

– J'y vais, dit-elle, je suis en retard.

– Bon, alors à demain, cria-t-il derrière elle.

Il peut venir demain, pensa-t-elle, demain il n'y aura plus personne dans la cave.

Elle courut presque dans la rue mouillée, la soupe de neige de la veille s'était transformée en grandes flaques déjà couvertes par une pellicule de glace. Le temps s'était refroidi.

La salle d'attente du dispensaire était bourrée de paysans du coin qui toussaient. La journée sera longue, se dit-elle.

Quand elle ouvrit la porte de la cave, elle l'aperçut. Il était assis en haut des escaliers dans l'obscurité, la lumière du couloir tombait sur lui. Il se leva et essaya de sourire.

– Je suis encore ici, chuchota-t-il.

– Je vois, dit-elle.

Ils se regardèrent pendant de longs instants. Katica pensa à quelque chose.

– Attendez un peu, dit-elle. Elle ferma la porte, sans la verrouiller. Elle alla dans la chambre et se mit à fouiller dans l'armoire qui contenait les vêtements de Pavle. Elle tira un pantalon, une chemise, son pull-over bleu et sa veste. Elle emporta le tout dans la salle de bains. Elle revint à la porte de la cave.

– Venez, murmura-t-elle comme si quelqu'un pouvait l'entendre dans la maison.

– Pas encore, elle l'arrêta au même moment.

Elle entra dans la salle de séjour et éteignit la lumière, elle tourna aussi l'interrupteur du couloir. Elle ne voulait pas que Drenik frappe, elle ne savait pas ce qu'il avait tout à coup dans la tête ; puisque ce matin il rôdait devant sa porte, il était aussi capable de venir frapper. Même si elle lui avait dit qu'elle ne serait pas là. Elle n'aurait pas dû allumer la lumière. Ah, se dit-elle, peu importe, mais est-ce que j'avais besoin de mentir ?

– Maintenant on peut, elle s'était remise à murmurer.

Il avança dans le couloir qui était légèrement éclairé par un rayon de lumière qui tombait de la salle de bains.

– Ici, dit-elle, vous pouvez vous laver.

Elle entra devant lui dans la salle de bains, ouvrit l'armoire où elle prit le matériel de rasage de Pavle. Elle regarda le rasoir à longue lame. Elle ne pensa pas que l'inconnu pourrait lui trancher le cou avec cette lame. Elle pensa à Pavle qui se rasait, ils riaient quand il s'élançait sur elle, le visage abondamment savonné, bouh, cordiale apparition à barbe blanche. Et ses yeux qui riaient. Elle allait ranger le rasoir et le blaireau quand, dans le miroir, elle vit l'homme derrière elle dans l'encadrement de la porte.

– Quel luxe, dit-il, je vais même pouvoir me raser.

De nouveau, il essayait de sourire. Elle remarqua ses dents blanches et saines qui brillaient au milieu des poils noirs de son visage.

Elle se retourna et passa devant lui pour aller dans la cuisine. Elle n'alluma pas la lumière, même si la cuisine donnait sur la cour. Elle aimait la lumière. C'était novembre et le soir tombait vite. Elle détestait l'obscurité. Pendant la guerre, elle s'asseyait souvent dans l'obscurité avec Milica. Et elles attendaient que passent le soir, la nuit,

l'hiver, la guerre, tout. Elle ouvrit le couvercle du poêle, la flamme rouge éclaira vaguement la pièce. Elle resta longtemps devant le poêle et attendit que l'eau bouillît. Elle écouta le bruit de la salle de bains. Elle jeta quelques pommes de terre dans l'eau et commença à hacher un oignon. Ses yeux se mirent à larmoyer aussitôt.

– Mais vous ne pleurez pas ?

Le couteau à la main, elle se retourna. Il se tenait dans l'encadrement de la porte, la lumière de la salle de bains qui tombait dans le couloir vacillait derrière lui.

– Fermez cette porte, dit-elle.

Il ferma la porte doucement et revint presque sans faire de bruit. Il portait une chemise claire de Pavle, il avait un pull-over bleu et une veste dans une main, dans l'autre les chaussures, c'étaient les siennes, ces brodequins de militaire qui brillaient presque, maintenant qu'ils n'étaient plus couverts de boue. Il tenait tout ça dans ses mains, comme s'il allait bientôt devoir se chausser, s'habiller et s'enfuir. En vêtements repassés et dans la lumière rouge qui éclairait son visage, c'était maintenant un autre homme. Il avait des cheveux sombres, plutôt châains, qui lui tombaient sur le front, il souriait.

– Je ne vous aurais pas reconnu, dit-elle.

– Bien sûr, puisque vous avez les yeux pleins de larmes, il essayait de plaisanter. Mais je sais que c'est à cause de l'oignon.

Elle resta silencieuse. Elle jeta l'oignon dans la graisse. Miran, dit-il, mon nom est Miran, Miran Požarnik. Maintenant vous me connaissez.

Il lui parut soudain trop causant.

– Moi je suis Katica, dit-elle.

– Ça, je le sais, dit-il. En tout cas, c'est bien de faire connaissance.

Il lui tendit la main. Elle s'essuya avec une serviette de table et prit sa main avec hésitation. Il lui sembla qu'il retenait sa main trop longtemps. Elle la retira.

– Mais votre chemise est toute mouillée, dit-elle.

– Le pansement, dit-il, je ne l'ai pas retiré pour me laver.

Ils ne chuchotaient plus, ils discutaient à voix haute.

– Asseyez-vous, dit-elle. Et enlevez votre chemise.

Il hésita un peu.

– Ça ne fera pas mal, dit-elle de la voix presque rieuse d'une infirmière qui fait cet acte au dispensaire.

Elle lui retira le pansement mouillé et pendit la chemise à la chaise devant le poêle pour la faire sécher. Quand dans la pénombre elle lui changea son pansement, elle respira l'odeur du savon sur sa peau. Au-dessus du coude, à l'intérieur du bras, il avait un minuscule point noir, elle regarda plus en détail, c'était la lettre A.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Mon groupe sanguin... si on est blessé.

Il la regarda tranquillement dans les yeux.

– Si on est tellement blessé qu'on ne peut pas parler.

– Transfusion ?

– Oui. Le médecin sait tout de suite.

Il se mit à rire :

– Sauf si on a perdu son bras.

Ça ne lui semblait pas drôle, elle dit que ce n'était pas drôle, elle avait vu des gens qui étaient restés sans bras.

Elle se dit qu'elle brûlerait les guenilles qui étaient dans la salle de bains. Pour que ça ne pue pas, et aussi pour qu'on ne les trouve pas ici quand ce Miran serait parti.

Il ne partit pas.

Après avoir mangé les pommes de terre sautées à l'oignon, ils s'assirent dans la salle de séjour devant une tasse de lait chaud. Une douce lumière tombait sur leur visage à travers les rideaux, dehors la nuit était étoilée, les nuages avaient disparu, le temps s'était rafraîchi, il faisait chaud dans la cuisine. Miran dit que son ami à Maribor était commerçant, il s'appelait Sandi, tous les deux étaient dans l'armée allemande, tous les deux étaient revenus vivants. Ils avaient laissé Sandi en paix, lui, ils l'avaient emprisonné et envoyé dans un camp. Ils disaient qu'il s'était engagé dans l'armée allemande, mais ce n'était pas vrai, il avait été mobilisé, Sandi lui ferait passer la frontière, c'est un bon ami, ils jouaient ensemble au football, je parle trop, n'est-ce pas ?

– Pas vraiment, dit-elle. Soudain, elle n'avait plus l'impression qu'il parlait trop, elle avait l'impression qu'il souriait trop avec ces dents blanches. En fait... dit-elle avec hésitation, comme si elle prenait une décision. Ce n'est pas raisonnable que vous partiez cette nuit. Vous n'êtes pas en forme.

Il mit le pull-over sur ses épaules et lia les manches sur sa poitrine, comme s'il partait en promenade.

– Un beau pull-over, chaud, dit-il. En bas, dans la cave, il arrivera à point. Moi aussi j'avais le même pull-over bleu... pour le ski.

– C'est celui de Pavle.

Il ne demanda pas qui était Pavle.

– De mon mari, dit-elle.

Dans la cave, ils préparèrent une couchette plus confortable. Ils posèrent un seau dans un coin éloigné.

De nouveau, il rit :

– Je suis habitué à ça à Šterntal, on était vingt dans la baraque, dans un coin une tinette sur laquelle on se succédait toute la nuit. Le jour on ne devait pas, si on ne voulait pas être battu. Le jour, il fallait travailler.

Il la suivit des yeux quand elle reprit l'escalier.

– Merci pour le dîner, dit-il. Et pour le pull-over.

7

Elle était debout au comptoir de la boucherie.

Dans le coin où était la table pour les clients qui mangeaient des saucisses pochées, il y avait un homme confortablement assis qui lui tournait le dos. Il avait jeté son manteau de cuir sur la chaise voisine. La tête penchée sur son assiette, il trempait sa saucisse dans la moutarde avant de la mâcher bruyamment. Il avait de gros doigts et une nuque rouge, plissée, presque rasée jusqu'au sommet du crâne. À voix basse, elle commanda une livre de foie, elle regarda le boucher qui prit dans sa main un morceau de viande rouge foncé, le soupesa et dit : Vous ne prendriez pas carrément un kilo ? Demain il n'y en aura plus, ils ne tuent qu'une fois par semaine.

Elle savait qu'ils ne tuaient qu'une fois par semaine, qu'il n'y avait pas beaucoup de viande, l'étal était presque vide, derrière il y en avait probablement plus, le boucher conservait de modestes réserves pour sa famille et ses amis. Presque en chuchotant, elle dit que ce serait bien assez, elle ne voulait pas attirer l'attention, le boucher dit à voix haute au type à la nuque rouge, les gens sont bizarres, quand il y a de la viande, ils n'en prennent pas, quand il n'y en a pas, ils se plaignent. Elle espérait que le gars à la nuque épaisse ne se retournerait pas, manteau de cuir sur la chaise, casquette à visière qui traînait sur la table, du coin de l'œil elle remarqua qu'il essuyait ses doigts gras sur le pain, il se colla un cure-dents dans la bouche, il ne répondit pas au boucher, il se retourna.

– Camarade Modrinjak, dit-il et il siffla pour faire passer l'air entre ses dents où un petit morceau de saucisse était coincé, le cure-dents n'avait pas suffi.

Elle sentit son regard sur son dos et sur ses jambes.

– Votre fille est toujours à Ljubljana ?

Il lui sembla qu'elle avait entendu cette voix la nuit dans la rue, *que résonne par les monts, les champs, le monde*. Elle se retourna à contrecœur. Il avait de minuscules pupilles, ses yeux gâtaient dans deux renforcements violets et adipeux au milieu de son visage, elle le connaissait. Autrefois, il travaillait dans cette boucherie, visiblement il y venait toujours, il ne se lassait pas des saucisses de cet endroit.

– Oui, dit-elle, au foyer des lycéens.

Elle n'avait jamais parlé avec lui, elle le connaissait de vue, dans cette ville, tout le monde se connaît de vue, pourquoi lui la connaît-il par son nom ? Il tournait sa casquette dans ses mains et caressait du doigt la visière de cuir.

– Y a-t-il du neuf pour *le vôtre* ?

Elle secoua la tête, elle prit la viande enroulée dans le papier et la mit dans son sac. Elle ne voulait rien avoir à faire avec cet homme et son manteau de cuir, avec son cure-dents qu'il déplaçait ici et là dans sa bouche, avec ses yeux dans leurs renfoncements charnus qui glissaient sur elle de la tête aux pieds, elle voulait sortir de là le plus vite possible. Qu'est-ce qu'il aurait dû y avoir de neuf, mais qu'est-ce qu'il aurait pu y avoir de neuf sur *le sien*, sur Pavle. Drenik veut savoir, cet ancien boucher veut savoir, tout le monde aimerait savoir qui l'a trahi. Ils passent leur temps avec ça, mais ils aimeraient aussi trouver quelqu'un, un traître, ils se languissent du temps où ils avaient toujours quelqu'un à traîner dans les rues de Ptuj. Elle avait une forte envie de lui dire ses quatre vérités, mais ç'aurait été s'engager dans une conversation avec cet homme. Je n'ai rien à voir avec vous, pourquoi discuterais-je avec vous, devrait-elle dire, et l'ancien garçon boucher n'a rien à voir avec elle, sauf que visiblement il la regarde sans vergogne, autrefois il travaillait ici, maintenant il fait visiblement autre chose car dans son manteau qu'il tira du dossier de la chaise, il y avait quelque chose de lourd, quelque chose qui, dans sa poche, cogna avec un son métallique étouffé le siège de la chaise. Elle ne voulait pas avoir affaire à cet homme qui avait visiblement un pistolet dans sa poche, qui n'était plus garçon boucher mais quelque chose d'autre, un gars de l'Ozna qui demandait ce qu'il en était avec *le sien*.

– Elle ne dira rien, dit-il en lançant un coup d'œil au boucher derrière son comptoir. Mais j'ai bien le droit de demander.

Elle trouva sa monnaie et paya. Elle saisit son sac et se dirigea vers la porte. Elle peinait à cacher sa colère. Elle craignait de s'embarquer dans une conversation avec cet homme, elle voulait quitter cet endroit le plus vite possible, mais elle peinait à cacher sa colère. Elle dut passer au-dessus de la jambe tendue de l'homme.

Quand elle fut dehors, elle entendit son rire couinant.

– C'est toujours une bonne affaire, dit-il d'une voix forte.

Le type du comptoir riait aussi.

– Et elle est seule.

Elle traversa la place Slovenska d'un pas rapide, ses tempes rasaient les façades de la rue étroite qu'elle gravissait, elle s'arrêta tout juste au pied du château et s'appuya contre le mur, elle se sentait mal.

Ce type qui, il y a quelques années, par un jour ensoleillé, dans une rue de Ptuj, avait des pierres dans la poche, des pierres qu'il avait ramassées en chemin pour les jeter sur un homme que la Gestapo emmenait tabassé et en sang dans la rue, ce garçon boucher avait pris les pierres de sa poche et les avait jetées sur un malheureux paysan qui portait autour du cou un écriteau sur lequel il était inscrit *Ich bin ein Bandit*, et maintenant il se balade en manteau de cuir et demande ce qu'il en est de son mari, peut-être simplement parce qu'il a

l'habitude d'interroger, peut-être aussi dans un but particulier. Encore heureux, se dit-elle, que je n'ai pas pris tout le kilo, l'homme à la nuque m'aurait sûrement demandé qui allait en manger autant. Il aurait demandé quelque chose comme ça, ce qui l'aurait mise dans l'embarras, mais comment a-t-il expliqué aux nouveaux qu'il était aussi parmi ceux qui vociféraient et jetaient des pierres sur un paysan couvert de sang ? Il leur avait certainement dit qu'il avait dû le faire pour couvrir son travail pour les nôtres, ils disaient tous quelque chose de ce genre, personne n'avait crié Heil et personne n'avait jeté de pierres sur un homme en sang et s'il les avait jetées, comme cet homme qui maintenant, assis là derrière, un cure-dents dans la bouche, les avait prises de sa poche et les avait jetées sur la silhouette vacillante, alors il avait fait ça pour les besoins de la clandestinité. Son estomac se soulevait, elle avait l'impression d'avoir la boule de foie rouge foncé à l'intérieur, il se soulevait de peur et de colère contre cet homme, l'ancien garçon boucher, de peur devant son manteau de cuir et son pistolet dans sa poche, de dégoût devant sa nuque et ses petites pupilles et son cure-dents. Quand elle avait éloigné sa fille Milica de la liste des fusillés sur l'affiche rouge pour qu'elle ne voie pas le nom de son père, personne ne lui avait demandé si elle avait besoin d'aide. Ils s'étaient tous esquivés, au travail il y avait eu quelques regards compatissants des médecins et des infirmières, mais pas un mot, pas un mot. Pourquoi l'interrogeaient-ils tous maintenant, qu'est-ce qu'il y a de nouveau pour *le vôtre*, est-ce qu'on sait maintenant qui l'a trahi ? Ils aimeraient de nouveau traîner quelqu'un dans la rue, peut-être, se dit-elle avec horreur, qu'ils traîneraient celui qui est dans sa cave, le fugitif, le soldat allemand, le Slovène, d'autant plus rudement que c'est un Slovène. Qui maintenant, tout misérable et effrayé et blessé, a pénétré dans sa vie dévastée et solitaire.

8

Quand elle le vit saucer son assiette, elle fut obligée de sourire, le foie était excellent. Il dit qu'il aimait aussi les rognons, elle dit qu'elle ne les aimait pas, ils sentent l'urine. Il dit qu'il fallait les laisser tremper longtemps dans du lait. Elle avait déjà entendu ça, oui peut-être que la prochaine fois elle préparerait des rognons, si elle en avait, ces temps-ci c'est difficile de se procurer quoi que ce soit, même pendant la guerre, c'était plus facile, avec les cartes de ravitaillement, on avait de la nourriture.

Elle apporta le thé sur la table. Il le prit et retint sa main en même temps que la tasse.

- Faites attention, dit-elle, je vais renverser.
- Vous n'allez pas renverser.

Dans sa voix il y avait une certaine fermeté qu'elle ne lui connaissait pas jusqu'à présent. Il la lâcha et elle posa la tasse sur la table. Elle s'assit et se tourna vers les rideaux à travers lesquels filtrait la faible lumière de la rue. Elle sentait qu'il la regardait. Dans la pénombre, il arrêta son regard sur ses pupilles.

– Je ne sais même pas quels yeux vous avez, dit-il, je ne les ai encore jamais vus à la lumière du jour.

Elle but une gorgée de thé, embarrassée.

– Il n'est pas sucré, dit-elle, vous pouvez le sucrer.

Elle était embarrassée mais ça ne lui était pas désagréable, elle s'étonnait en son for intérieur que ça ne lui fût pas désagréable, elle était assise dans la pénombre avec un inconnu qui s'était retrouvé dans sa cave, avec un homme qu'on cherchait dans les champs et les rues aux alentours de la ville, il lui parlait de ses yeux et ça ne lui était pas désagréable.

Soudainement, il lui sembla qu'elle pourrait raconter tout ce qui lui était arrivé cet après-midi depuis qu'elle était sortie du travail à cet étranger qui est maintenant le seul être humain qui lui soit proche et qu'elle a aidé, comme personne n'a aidé son Pavle, qui lui fait pitié parce qu'il est seul comme elle, parce qu'il est assis ici le bras bandé et c'est peut-être justement pourquoi il lui est proche. Elle pourrait même raconter toute l'année précédente. Lui parler du bon docteur Belak de Maribor chez qui elle prenait, pour les partisans, du matériel sanitaire qu'elle emportait dans une ferme à Zlatoličje. Qui n'a pas pu aider Pavle. De la terrible affiche rouge, de sa fille Milica qui va revenir à la maison pour la nouvelle année et qui est maintenant, Dieu merci, à Ljubljana, dans un foyer de lycéens avec des gens de son âge, loin de cette maison vide et de sa tristesse qui ne veut pas finir.

Il partit dans la cave et elle ne verrouilla pas la porte derrière lui.

Elle ne pouvait dormir, elle ouvrit la fenêtre pour laisser affluer l'air frais de la nuit dans la chambre. Elle s'allongea sur son lit et écouta le bruit du train qui s'éloignait, le sifflement de la locomotive et le cliquetis des wagons. Des pas dans la rue et la conversation d'un couple, le rire de la femme. Ensuite tout fut calme. Elle regarda le plafond et attendit. Elle ne fut pas surprise quand elle entendit la porte grincer. Il était là, comme s'il n'osait pas avancer plus près. Elle sentit son regard sur elle. Elle aurait pu dire quelque chose de tranchant et de net, la porte se serait refermée, il serait reparti dans la cave. Elle ne dit rien et regarda le plafond même après qu'il se fut rapproché et assis sur le lit. Avec le dos de sa main, il caressa son bras qui reposait, immobile, contre elle, un frisson parcourut sa peau quand le frôlement remonta, puis sa main se retourna et étreignit son épaule, elle était moite. Il a probablement peur, se dit-elle, peur que je crie. Elle ne cria pas, elle tourna la tête vers lui et dans la pénombre

chercha ses yeux. Elle ne vit en eux aucune reconnaissance, aucune demande, aucun faux-fuyant, dans son regard il y avait de la détermination, même si elle l'avait sommé de s'écarter, il ne l'aurait pas fait, peut-être se serait-il écarté si elle avait crié au point que son cri résonnât dans la rue vide par la fenêtre ouverte, alors il se serait peut-être écarté et aurait disparu dans la cave.

– Ferme la fenêtre, chuchota-t-elle.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre.

Elle recula vers le milieu du large lit conjugal et souleva la couverture.

9

Le vendredi soir, l'infirmière de service Katica Modrinjak reçut un blessé du camp d'internement de Šterntal qui avait été amené dans une ambulance, sous escorte policière. L'homme transféré au dispensaire respirait avec difficulté, du sang mêlé à sa salive coulait de sa bouche.

Une petite voiture qui fonçait sur les rails, expliqua le policier, l'a coincé contre le pylône du petit pont sur lequel on transportait du gravier, et le pauvre homme ne l'a pas remarquée tout de suite. Quand il l'a entendue et qu'il s'est retourné, il était trop tard pour se mettre à l'écart. Il avait été coincé contre le pylône, il avait une jambe cassée et visiblement aussi des côtes.

– Rafistolez-le, dit-il, je dois le remmener.

L'infirmière de service dit que l'accidenté devait rester là jusqu'à ce que le médecin arrive. On ne peut pas le rafistoler, ajouta-t-elle en colère, si on le rafistole seulement, il peut mourir sur le chemin du retour, la côte cassée peut perforer son poumon.

Le policier dansa d'un pied sur l'autre. Sur un pied, le devoir de le ramener, sur l'autre, le désagrément de ramener un cadavre. Il se décida pour la première option, il dit qu'il allait téléphoner. Ce qu'il fit. Quand il revint du bureau, il dit qu'ils le voulaient vivant, c'est-à-dire qu'il ne le reconduirait pas. Franchement, il n'avait pas envie que la côte de l'homme perforât son poumon dans sa voiture. Il ne pouvait s'enfuir dans cet état-là, c'est pourquoi il allait le laisser là et il viendrait demain matin voir s'il est encore en vie.

Pendant la nuit, elle traversa la grande chambre jusqu'à son lit, au milieu des malades endormis, près de la fenêtre. Il était éveillé. Une lampe brillait faiblement sur sa table de nuit. Elle lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

– Une gorgée de tisane, dit-il.

Elle versa de la camomille dans sa tasse, il la porta d'une main tremblante à la bouche et la but bruyamment. Elle s'assit près de lui

sur le lit.

- Infirmière, chuchota-t-il, qu'est-ce qui va m'arriver ?
- Tout ira bien, dit-elle tout bas, tout ira bien.
- Si je me remets... je devrai retourner là-bas ?

Elle haussa les épaules et resta silencieuse un moment. Sur le lit voisin, un malade se mit à parler dans son sommeil. Sacrée bonne femme, dit-il tout à fait distinctement, maudite bonne femme, alors tu es montée là-haut ? Il se retourna plusieurs fois, le lit grinça sous son poids, ensuite il enfouit sa tête sous sa couverture et y marmonna des mots rauques sans signification.

- Il n'a pas dit où elle montait, dit le blessé en riant.

Elle aussi rit.

- Peut-être sur la montagne de Ptuj, dit-elle, en pèlerinage.

Tous les deux rirent tout bas, ses poumons se mirent à siffler, il grimaça de douleur.

- Vos côtes, dit-elle, vous ne devez pas rire.

Son rire se transforma en toux puis en gémissement.

– Mais je n'en ai pas non plus envie, haleta-t-il, quand sa toux se calma. Quand je pense que je vais devoir retourner au camp, je n'ai pas envie de rire.

Il essaya de se soulever sur ses coudes, elle le repoussa doucement, il devait se reposer.

- Infirmière, il chuchotait fébrilement, là-bas c'est l'enfer.

Elle jeta un coup d'œil dans la chambre, tout le monde dormait. Elle éteignit la lampe sur sa table de nuit.

– Je voudrais vous demander quelque chose, murmura-t-elle dans l'obscurité. Vous avez connu un certain Miran ?

Il resta silencieux, peut-être n'ose-t-il pas répondre, se dit-elle, peut-être qu'il réfléchit.

- Požarnik, c'est son nom. Miran Požarnik, environ trente-cinq ans.

Il bougea dans son lit, l'air de ses poumons siffla dans l'obscurité, de nouveau il gémit.

- Il n'y a personne de ce nom.

Elle se leva et resta un moment près du lit. Ensuite elle se rassit, elle ne pouvait partir sans avoir de réponse.

– Quelqu'un qui s'est enfui il y a une quinzaine de jours, chuchota-t-elle fébrilement, un homme jeune, de Maribor.

Nouveau long silence.

- Il y a bien quelqu'un, siffla-t-il. Je ne devrais pas vous dire ça.

Il respira bruyamment.

- Un policier boche, un nazi.

- Comment s'appelle-t-il ?

– Je ne sais pas, chuchota-t-il, je ne sais pas, on l'appelait Karlo, mais ce n'est pas son vrai nom. J'ai entendu dire que c'était un

policier boche après qu'il s'était enfui. Il se cachait parmi les prisonniers civils. Vous ne pouvez pas vous imaginer qui il y a à l'intérieur, des Allemands, des Slovènes, des cosaques, des paysans, des instituteurs, des femmes et des enfants aussi.

Il reprit son souffle. Il lui saisit la main.

– Infirmière, chuchota-t-il, je vais survivre ?

– Oui, dit-elle, demain on va vous opérer.

– Ici je pourrais vivre, là-bas probablement pas.

Elle se tut, son cœur battait de plus en plus vite.

– Ce Karlo, dit-elle au bout d'un moment, pourquoi aurait-il caché son vrai nom ?

Le malade secoua la tête, qu'est-ce qu'il en sait lui ?

– Qu'est-ce que j'en sais, chuchota-t-il, la plupart là-dedans sont des gens innocents, ils nous ont cueillis dans nos appartements. Moi parce que j'étais contrôleur.

– Vous étiez contrôleur ?

– Dans l'usine de moteurs d'avion... à Tezno... contrôle des produits qui s'intègrent... les paliers lisses, des choses comme ça, vous voyez.

– Et ce Karlo, qu'est-ce qu'il était lui ?

– Policier, je ne sais pas de quel genre. Quand il a vu qu'ils avaient découvert qui il était, il s'est barré.

Dans le lit voisin, l'homme recommença à parler dans son sommeil. De la bonne femme qui montait.

Le contrôleur des paliers lisses se mit à rire.

– Avant, il avait volé des chaussures. La nuit, il s'est glissé près du garde endormi qui était assis à la porte sous une couverture. Il a pris les chaussures que le gardien enlevait tous les soirs. Le matin, tout le monde a ri en le voyant sautiller en chaussettes dans les baraques pour chercher ses brodequins. C'était Karlo, il avait fui avec les brodequins du gardien.

Tout son corps frissonna. C'était lui. Elle le voyait entrer dans la cuisine, la chemise de Pavle sur le dos, le pull-over bleu de Pavle et sa veste dans une main et les brodequins presque neufs dans l'autre. Comment ne s'était-elle pas demandé d'où un prisonnier tenait-il de si bonnes chaussures ? Comment n'avait-elle pas pensé qu'il avait pu mentir sur son nom ? Qui est-il vraiment ? Qui est l'homme qu'elle cache dans son appartement ?

Le cœur battant, elle se leva et courut presque jusqu'à la porte. Dans l'ombre, elle se cogna contre un lit, son occupant se mit à jurer, quelqu'un alluma la lumière, près de la fenêtre, les poumons du malade aux côtes cassées sifflaient, infirmière, appela-t-il derrière elle assez fort, infirmière ! Pourquoi partez-vous maintenant ?

Elle se retrouva dans le couloir vide, ce chuchotement sifflant lui déchirait les oreilles, chacune de ses respirations était une question :

qu'est-ce que c'est tout ça maintenant, qu'est-ce que ça signifie, qui est-il, qui est Karlo, qui est Miran ?

10

Elle alluma la lumière.

Il se frotta les yeux et s'appuya sur ses coudes.

– Mais tu n'es pas de service ?

– En dormant tu as parlé... en allemand.

Elle avait inventé ça, peu avant quelqu'un avait parlé dans son sommeil à l'hôpital, d'une femme qui montait, les gens parlent souvent dans leur sommeil.

– Bien sûr, il rit, j'étais dans l'armée allemande.

Il s'assit sur le lit et enfila le pull-over, celui de Pavle.

– Pourquoi es-tu si pâle, qu'est-ce qui s'est passé ?

C'est seulement maintenant qu'il était assis sur son lit avec le pull-over de son mari qu'elle remarqua qu'il n'était pas si jeune. Quand il était barbu et qu'il était blessé et malheureux, il lui avait donné l'impression d'être jeune. Bien sûr puisque, elle-même avec son âme dévastée, elle se sentait vieille. Seule et vieille. Si triste et seule et taciturne que même sa fille ne pouvait plus la regarder. Tu ne peux pas toujours te taire maman, tu ne peux pas pleurer toutes les nuits. C'était bien que Milica soit partie à Ljubljana en septembre. Vivre seule et triste, l'âme dévastée était plus facile pour Katica que de vivre avec sa fille qui ne pouvait pas écouter tout le temps son silence, sa fille est jeune, elle a le droit de vivre autrement.

Quand elle avait trouvé cet homme dans la cave, pendant un moment il lui avait semblé qu'elle aussi aurait pu vivre autrement. Maintenant elle le regardait avec répugnance, il a des veinules éclatées sous le nez et sous les yeux – à cause de quoi ? à cause de l'alcool ? ou à cause de son travail ? Ses yeux clairs n'avaient plus un air quémendeur mais... comment dire ? hypocrite, ignoble.

– Qui es-tu Miran ?

– Comment ça ?

– Es-tu Karlo ?

Maintenant c'est lui qui pâissait. Son regard erra dans la pièce et s'arrêta sur un point indéterminé sur le mur.

– Katica, dit-il tout bas, je t'aime. Toute ma vie, je te serai reconnaissant.

– Tu n'as pas répondu.

Il regarda le mur, est-ce que cette femme l'interroge ? Il sait, lui sait combien il est difficile de découvrir les pensées cachées sur un visage. Son regard était rivé sur un point du mur, elle l'examinait, il sentait son regard sur lui : s'il la regarde dans les yeux, il lui dira tout. Les

yeux, miroir de l'âme.

L'homme qui n'est pas Miran et pas Karlo non plus, se tait. Un silence qui dure depuis presque six mois. Depuis qu'il a été pris à Kozjak juste avant la frontière autrichienne, *On vous attrape comme des lapins*. On l'avait emmené au camp de Šterntal là où il s'était perdu dans la masse des nouveaux qu'on acheminait sans cesse en camion. Il lui dirait ce qu'il avait vu là-bas. Le bossu de l'Ozna qui forçait les gens à s'allonger par terre, il faisait placer des planches sur eux, et ensuite en riant comme un fou, il roulait dessus avec une moto si bien que les types chiaient sous eux et s'évanouissaient de peur. Il travaillait dans une carrière et se cachait derrière les détenus quand des officiers en uniformes repassés venaient au camp. Parfois ils emmenaient quelqu'un. Il l'aurait emmené lui, quelqu'un, il y a deux semaines, avait dit qu'il croyait connaître ce Karlo, est-ce qu'il ne se baladait pas dans Maribor en uniforme de ss ?

Il laissa tomber son regard du mur, ils se regardèrent longuement dans les yeux.

– Ludvik. Tu peux m'appeler Ludek, dit-il. C'est ainsi qu'on m'appelait à Maribor avant la guerre.

– Ton nom ?

– Miškolnik.

– Tu étais dans la police.

Il acquiesça.

– Et dans la ss. Tu te promenais dans Maribor en uniforme.

– Je pensais que tu savais, tu as vu la marque tatouée sur mon bras. C'est seulement dans les unités d'élite qu'on a ce genre de marque.

Elle secoua longuement la tête comme si elle ne comprenait pas ce qui se passait. Ensuite elle explosa :

– Vous avez fusillé mon mari.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui, je le jure.

Il y avait son nom sur les affiches.

– Je n'ai signé aucune exécution.

– Vous en avez tué combien ?

Il évita son regard.

– Sept cents, dit-elle, je l'ai lu dans le journal.

Elle se leva et alla jusqu'à la fenêtre.

– C'était la guerre, chuchota-t-il. Chacun doit être quelque part.

Il se leva et se dirigea vers elle. Il essaya de la prendre par les épaules. Elle s'écarta.

– Je t'aime, Katica. Je n'ai personne d'autre. Toi non plus tu n'as personne.

Oh mais si, elle a quelqu'un. Elle a sa fille à Ljubljana, elle viendra à la maison pour les fêtes. Quand cet homme ne sera plus nulle part.

– Je sais que tu ne me trahiras pas.

Elle mit son manteau et se dirigea vers la porte.

– Maintenant je vais travailler, dit-elle calmement. Que la maison soit vide quand je reviendrai. Tu peux laisser la fenêtre de la cave ouverte.

Du coin de l'œil, elle le vit se lever. Sa silhouette grandit dans l'encadrement de la porte, elle lui sembla dangereuse, menaçante. Il n'allait quand même pas l'empêcher de sortir ?

Elle traversa la cuisine et l'entrée en courant et ferma vite la porte à clef derrière elle.

Dans la rue, il faisait encore sombre, c'était novembre et le matin était encore loin.

11

Elle partit directement à la gare des autobus. Elle attendit longtemps, tremblante dans le froid. C'est seulement quand elle trouva un siège près de la fenêtre, dans l'autobus bourré, qu'elle respira, plus détendue. À travers les vitres gelées, les arbres et les maisons filaient au long des rues dans la pénombre du matin, la vaste campagne était recouverte de brumes humides. Champs d'éteules de maïs survolés par des corbeaux. La paysanne qui était assise à côté d'elle, enroulée dans un châle, un grand panier sous les pieds, essaya d'engager la conversation sur le temps, sur le fait qu'il allait bientôt neiger, Katica confirma aimablement et de nouveau regarda par la fenêtre. La voix gloussante de la femme à côté d'elle dit qu'elle portait des haricots et des pommes à son fils à Maribor, en ville il n'y avait pas de nourriture, on ne pouvait rien acheter. Comme Katica ne répondait pas, sa voix au bout d'un certain temps s'éteignit, ensuite elle se remit à glousser, maintenant elle parlait avec son voisin de l'autre côté de l'allée. Au carrefour de Slovenja vas, il y avait une voiture de l'armée, quelques hommes en uniforme contrôlaient un chariot attelé à un cheval, un civil en long manteau de cuir parlait à un paysan qui secouait tout le temps la tête. Elle savait que ce n'était pas un civil ordinaire, ce sont les gars de l'Ozna qui portent des manteaux comme ça. Ils le cherchent, pensa-t-elle, l'homme qui est dans ma cave. À Starše, l'autobus s'arrêta, un policier monta sur le marchepied. Le silence se fit dans l'autobus.

– Contrôle des papiers, dit le policier moustachu. Allons, camarades, tout le monde dehors.

Les uns après les autres, ils se transbahutèrent de l'autobus, dehors il y en avait deux autres, les gens tirèrent leurs papiers de leur poche, la paysanne qui était assise à côté d'elle expliqua d'une voix forte qu'elle avait oublié ses papiers chez elle, elle portait des haricots et des pommes pour l'hiver à son fils. Elle dit le nom de son fils, ils le

connaissaient certainement. Le policier moustachu se mit à rire, Ah la petite mère, si on connaissait tout le monde. La foule resta dehors, un des policiers, en compagnie du receveur monta dans l'autobus, tous les deux regardèrent sous les sièges et retournèrent les paniers. Le chauffeur dut ouvrir le coffre à bagages, le gendarme introduisit le haut de son corps à l'intérieur si bien que son pantalon se tendit dangereusement sur ses grosses fesses.

– Pourvu que ça ne craque pas ! dit tout bas un paysan à son compagnon de voyage et un gloussement étouffé se répandit dans la foule maussade et frigorifiée.

Le moustachu s'approcha.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Les gens fixèrent leur regard sur la pointe de leurs chaussures boueuses ou sur un point indéterminé dans le champ, l'air de s'intéresser intensément aux corbeaux au-dessus des éteules de maïs.

Pendant le retour en autobus, le silence régna jusqu'à Maribor. La paysanne qui était assise près d'elle se mit pourtant à expliquer à voix haute pourquoi elle avait oublié ses papiers, mais ça n'intéressait plus personne.

Le cœur de Katica battait : ils le cherchent, c'est lui qu'ils cherchent, l'inconnu qui se cache dans sa cave. Elle espérait vraiment qu'il était déjà parti, qu'il avait disparu pour toujours de son horizon, elle ne voulait plus rien avoir à faire avec lui ni avec tout ce qui avait dévasté sa vie, avec cette guerre, avec la maison de Zlatoličje, là-bas derrière dans les brumes, là où elle portait du matériel sanitaire pendant la guerre, avec ces policiers, les allemands et les nôtres, plus avoir affaire à qui que ce soit, aucune rencontre, rien.

Sauf rencontrer le docteur Belak. C'était le seul homme au monde avec qui elle pouvait s'entretenir de ce qui s'était passé ces derniers jours. C'est un homme bon, il a aidé les partisans, il a soigné les soldats allemands. Et les civils pendant toute la guerre, ceux qui avaient la dysenterie et ceux qu'on tirait des ruines après les bombardements.

Elle sonna à la grille de la villa dans l'allée de marronniers. Comme personne ne se manifestait, elle ouvrit la petite porte, ce n'était pas la première fois qu'elle venait, les gonds crissaient toujours. Elle avança dans l'entrée, mais avant qu'elle ne frappe, la porte s'ouvrit, dans l'encadrement se tenait une femme en blouse que Katica reconnut à peine. Cette femme qui aurait dû être jeune et belle avait l'air vieillot, fatiguée, elle avait des cernes foncés, des cheveux embroussaillés, pas lavés, tombaient sur son visage.

– Sonja ! Vous ne me reconnaissez pas ?

Son regard était vide.

– Pendant la guerre, je venais voir votre père... Pour différentes

choses... sanitaires, pour le maquis.

Une étincelle s'alluma dans les yeux de la femme en tablier, d'abord dans sa tête puis dans ses yeux.

– Vous êtes Mme Katica.

Elle lui sourit, un rayon de lumière traversa son visage fatigué.

– Je voudrais parler à votre père.

– Il n'est pas là. Il n'est pas non plus à l'hôpital. Il est peut-être à Celje. Ma mère est à Ljutomer dans sa famille.

– C'est important, souffla Katica.

Katica s'appuya sur le chambranle de la porte et la regarda d'un air absent. Important ? Elle semblait dire : tout était important autrefois. Maintenant il n'y a plus rien d'important, même pas la vie. Elle haussa les épaules, elle ne pouvait rien faire.

Katica eut l'impression que Sonja avait l'air un peu absente, un peu confuse, peut-être n'avait-elle pas dormi, moi aussi je suis fatiguée, elle pensa que ce serait bien si Sonja l'invitait à entrer boire un café. Mais elle lui dit seulement, excusez-moi, excusez-moi, Mme Katica, et elle ferma la porte.

12

L'autobus de l'après-midi par lequel elle repartait ralentit soudain à quelques kilomètres de Ptuj, il dérapa sur la route glissante et le conducteur, derrière son grand volant, jura, le véhicule lourdaut chercha l'équilibre, produisit un râle et l'instant d'après s'arrêta si brutalement que les sacs et les paniers des filets à bagages volèrent au-dessus des têtes des voyageurs, des pommes roulèrent entre les sièges dans le couloir. Les roues avant se coincèrent au bord d'un champ boueux. Une sorte d'excitation s'empara de l'espace moite et échauffé par la promiscuité, comme si on manquait d'air. Les gens se levèrent et se pressèrent contre les portes. À travers la vitre avant embuée, on pouvait voir quelques voitures noires entre lesquelles marchaient des hommes en uniforme. Le silence de l'attroupement devant la porte qui ne s'ouvrait pas se propagea à travers l'air épais et humide. Les gens repartirent s'asseoir sans un mot, ils remirent leurs sacs dans les filets à bagages, quelqu'un ramassa les pommes.

Le chauffeur dit quelque chose par la fenêtre à un militaire qui se trouvait à côté de l'autobus. Ensuite il ferma la vitre et dit :

– Ils en ont encore pris un.

Sur la route, les voitures commencèrent à bouger, le lourd châssis de l'autobus trembla, le moteur gronda, l'autobus roula en marche arrière. Katica essuya la vitre, embuée par la respiration et la chaleur des corps, le vaste champ se perdit au loin dans les brumes, la neige voletait doucement. Quand l'autobus repartit, elle vit que quelque

chose gisait dans le champ au milieu des éteules de maïs, quelque chose de ratatiné comme un *kurent* 4 mort. Un homme était allongé, entouré d'un groupe d'hommes.

– Ils ne l'ont pas seulement pris, ils l'ont tué, dit le chauffeur de l'autobus dans le silence qui planait dans l'air épais.

Elle se sentit mal.

Les vêtements de l'homme dans la boue couvraient sa tête, il était allongé sur le côté dans les éteules de maïs jaunes, il avait les jambes curieusement tordues comme s'il venait juste d'essayer de se lever. Son dos blanc, humide de neige, brillait dans la boue noire du champ. Il avait un pull-over bleu ratatiné derrière le cou, un des hommes qui se trouvaient à côté du corps tenait un manteau, le manteau du mort. Le manteau de Pavle. Et son pull-over bleu, souillé de boue autour du cou de l'homme allongé, sur son dos blanc, sur lequel tombait la neige mouillée qui fondait sur sa peau encore chaude.

L'autobus passa lentement devant les voitures en bordure du champ, les gens autour du fugitif mort disparurent dans le lointain embrumé, un voile humide couvrit de nouveau la vitre. Quelqu'un ouvrit alors la fenêtre, l'air épais de l'intérieur s'éclaircit, elle reprit haleine. Son malaise s'éloigna, mais elle sentit des larmes glisser sur ses joues. Toutes seules.

13

Dans la pénombre du soir, elle aperçut une silhouette en long manteau qui passait devant sa maison. Elle sursauta et se mit à l'abri sous un porche à proximité. Dans le froid du soir de novembre, elle se sentit enveloppée par quelque chose de chaud et de froid en même temps. L'avaient-ils découvert dans sa cave ? Avait-il fui de la maison encerclée ? L'attendaient-ils ? L'homme en manteau jeta un coup d'œil vers sa fenêtre et dans la rue, il resserra le cache-nez autour de son cou et remonta le col de sa chemise sur ses oreilles. Elle le reconnut à ses gestes. C'était Jožef Drenik. Que veut tout d'un coup cet homme, que veut-il encore ? Un couple passa devant lui, frigorifiés, ils se tenaient par les épaules, tous les deux portaient une écharpe. Elle vit qu'il ne les saluait pas. C'était bien, ils n'étaient pas de cette rue. Drenik les suivit des yeux, il fit encore quelques pas, souffla dans ses mains, ensuite il se dirigea vers sa maison à l'angle. Un rayon de lumière tomba sur la rue, il disparut à l'intérieur, la porte se referma sur lui. Elle courut jusqu'à sa maison, ouvrit, se glissa à l'intérieur et s'appuya sur la porte. Elle respira profondément. Elle n'alluma pas la lumière. Elle ôta son manteau et marcha à tâtons dans le couloir jusqu'au salon, alla à la fenêtre et attendit longtemps pour voir si l'entrée des Drenik se rallumait. Il ne passa plus rien. La lumière

brillait aux fenêtres des maisons de l'autre côté de la rue, elle connaissait la scène, les gens préparaient le dîner et parlaient des événements de la journée, de l'école et du travail, de ce genre de choses ordinaires. Ça lui manquait depuis que Pavle n'était plus là. Ce genre de choses ordinaires. Elle alluma la lumière et s'assit à la table. Elle était incroyablement fatiguée, elle n'avait pas dormi de la nuit, il y avait eu trop de tout, elle devait dormir, seulement dormir, demain tout ça serait du vieux. Mais elle ne voulait pas que tout redevînt comme avant quand, ce soir, dans la pénombre, une tasse de lait chaud à la main, seule, complètement seule, elle se tiendrait à la fenêtre et regarderait la rue froide de novembre. Elle fait ça depuis deux ans, elle voulait que ça soit différent. Et ça avait été différent, du moins pendant quelques jours, ça avait été différent, elle s'était rapprochée d'un homme, qui gît maintenant dans la boue au milieu des éteules de maïs. Le pull-over bleu, le pull-over de Pavle. Peut-être viendront-ils encore frapper chez elle cette nuit, peut-être Drenik et, c'est possible aussi, cet ancien garçon boucher avec son pistolet dans la poche de son manteau de cuir.

14

Le garçon boucher frappa en effet un soir. Mais il ne s'intéressait à rien d'autre qu'à elle, Katica. Il lui demanda si le foie était bon. Ce sera bientôt Noël et il peut lui arranger de l'aloyau. Elle dit que ce n'était pas la peine, merci. Il peut aussi avoir du café, il sait où on trouve du café par les temps qui courent, si elle l'invitait, ils pourraient boire ensemble une tasse de café après le travail. Elle ne l'invita pas.

Milica vint pour Noël, avec sa mère, elle rendit visite aux parents de son père.

Ensuite arrivera le long hiver quarante-six.

Et finalement un chaud soir de printemps quelqu'un tapa sur les touches d'un piano, les ombres longues des passants glissaient sur les pavés de la rue, personne n'était pressé. Ce soir froid de novembre où elle avait trouvé l'inconnu dans sa maison, elle se tenait à la fenêtre avec une tasse de lait, tout le monde était pressé de rentrer, à la fin la rue était vide. Maintenant il fait chaud, la fenêtre est ouverte, quelqu'un essaie de jouer du piano, le sifflet de la locomotive s'éloigne dans la plaine, le train brinquebale sur le pont de la Drave.

1. Chant de partisan très connu.

2. Ozna : service de sécurité yougoslave.

3. *Osvobodilna Fronta*, Front de Libération.
4. Masque traditionnel du carnaval de Ptuj.

Titre original :

In ljubezen tudi

© Drago Jančar, 2017.

© Za slovensko izdajo beletrina, 2017. Vse pravice pridržane.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2018.

Illustration de couverture :

© à venir

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Phébus

Cette nuit, je l'ai vue, 2014.

Six mois dans la vie de Ciril, 2016.

Chez d'autres éditeurs

Éthiopiennes et autres nouvelles, Arfuyen, 2012.

Des bruits dans la tête, Passage du Nord-Ouest, 2011 ; Libretto, 2015.

Katarina, le paon et le jésuite, Passage du Nord-Ouest, 2009 ; Libretto, 2016.

La Grande Valse brillante : pièce en trois actes, L'Espace d'un instant, 2007.

Aurore boréale, L'Esprit des péninsules, 2005.

L'Élève de Joyce, L'Esprit des péninsules, 2003 ; Libretto, 2017.

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 2 avril 2016 par [V. Fouillet](#)
ISBN 9782752911353

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en février 2018
dans les ateliers de Normandie Roto Impressions s.a.s.
(ISBN 9782752911346)



Retrouvez toutes nos publications sur
www.editionsphebus.fr